This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

600099044W

MOÏSE

OU

LES LOIS FONDAMENTALES DES SOCIÉTÉS

TOME PREMIER

BESANÇON, IMPRIMERIE DE J. JACQUIN

MOÏSE

OU

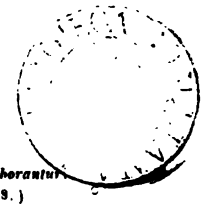
LES LOIS FONDAMENTALES DES SOCIÉTÉS

L'HISTOIRE, LES SCIENCES ET LA PHILOSOPHIE

D'APRÈS LE PENTATEUQUE

PAR C. TRIPARD

AVOCAT, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE BESANÇON



Cogitationes consilia roborantur
(Prov., XX, 18.)

TOME PREMIER

PARIS

JACQUES LECOFFRE & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29

1858

Inv. C. 34.

BIBLIOTHECA·BODLEIANA·

PRÉFACE.

L'âme éprouvée accepte la vie comme un devoir. Dans ce monde des larmes et de la douleur, elle comprend bientôt que les choses visibles, palpables, apparentes, n'ont que la valeur d'un songe fugitif, d'une réalité éphémère. Elle se rattache alors aux biens qui sont de sa nature, c'est-à-dire aux réalités invisibles, spirituelles, éternelles. Souvent la vigueur de la santé étouffe les énergies de l'âme et l'entraîne vers les biens matériels, qui participent de la fragile nature du corps. Heureuse l'âme qui peut briser les chaînes de ce honteux servage et reporter ses aspirations vers l'Esprit incréé, immense, éternel, au sein duquel par le devoir et l'amour nous devons brûler de reposer !

Le triomphe de l'âme ou des sens ne s'établit pas sans combat. Cette lutte, qui s'engage dans la cons-

cience, n'est pas autre chose que cette lutte des sociétés, ces éternels conflits de l'humanité, là se manifestant dans les arcanes de l'âme, ici dans la vie extérieure, dans les événements qui constituent l'histoire. On peut donc aller de l'âme à l'humanité et de l'humanité à l'âme, et par cette étude combinée saisir les secrets des lois de la conscience et de la nature humaine. Il nous avait donc semblé qu'il ne serait pas sans intérêt de reproduire les grands conflits de l'humanité, au point de vue seulement des idées, des opinions, des croyances qui produisent les faits. Cette chronologie des idées devait mettre en lumière le côté humain, relatif, transitoire, et le côté impersonnel, permanent et divin des sociétés, dans leur évolution progressive et terrestre.

Ce travail eût été immense, puisqu'il devait comprendre le tableau des religions et des philosophies qui se sont partagé le monde. J'ai été arrêté dans cette entreprise, moins par l'étendue du labeur que par le sentiment de mon insuffisance. Il eût été beau cependant de montrer comment les idées du judaïsme et du christianisme ont précédé toutes les religions, toutes les philosophies, comment nous sommes les aînés dans l'ordre des idées, et comment tombent dans une dégradation croissante ceux qui s'écartent

des grandes inspirations qui ont présidé aux premiers pas de l'humanité.

Pouvais-je m'engager dans ce vaste labyrinthe; lorsque la société, battue en brèche, traduite au tribunal de l'opinion, déjà les mains liées, semblait sur le point de succomber sous les accusations des novateurs? Les traditions humaines seraient-elles vaincues devant les théories nouvelles? L'humanité, la civilisation, devaient-elles renier leur passé pour s'abaisser sous le niveau du socialisme? Dans cette circonstance solennelle et pressante, nous avons dû restreindre notre travail, concentrer nos études sur le premier monument de la pensée; libre de toutes préoccupations politiques, consulter les premiers principes qui avaient réglé la marche des sociétés antiques; et, palpant ainsi sur le cœur la jeune humanité, lui demander compte de sa vitalité religieuse et sociale, et nous informer si le tempérament des sociétés modernes était compatible avec ces éléments invariables que l'histoire, la philosophie et la religion avaient jusqu'ici respectés.

Tandis que tant d'écrivains ne visent à la célébrité qu'en persécutant le public par l'audace de leurs nouveautés et l'insolence de leurs paradoxes, il nous a semblé utile de recueillir modestement les vérités

qui forment le sens commun des nations, de les classer, de les coordonner, bien convaincu que nous étions que la vérité ainsi repliée sur elle-même et concentrée devait effacer par l'éclat de sa propre lumière les lueurs équivoques des systèmes modernes.

En prenant la plume, nous nous sommes rappelé ces trois jeunes gardes du roi Darius, dont parle le troisième livre d'Esdras (1), se demandant pendant le sommeil du grand roi ce qu'il y a de plus puissant dans le monde; l'un dit : c'est le vin; un autre : le roi; le troisième : les femmes. Mais Zorobabel établit que c'est la vérité. « La vérité, dit-il, est immuable, éternelle. Elle n'a égard ni aux personnes, ni à ce qui les distingue; elle rend justice à tous. Dans ses jugements il n'y a rien d'inique; mais il y a la force, le règne, la puissance et la majesté des siècles. Béni soit le Dieu de vérité! » C'est à elle seule que nous nous sommes dévoué, c'est devant cette unique puissance que nous nous sommes incliné, lui jurant de n'écrire que ce que nous sentions profondément vrai. « Qui sera digne, Seigneur, s'écrie David (2), d'habiter dans votre tabernacle et de reposer sur votre montagne sainte? C'est

(1) Chap. III et IV.
(2) *Ps.* XV.

celui qui marche dans l'innocence.et qui pratique la justice, qui dit la vérité selon qu'il l'a dans le cœur, et qui ne se sert pas de sa langue pour tromper. Qui agit ainsi sera affermi pour l'éternité. » Il n'y a donc point à hésiter, nous devons rester fidèles à la vérité, et tous nous devons la vérité à tous : *cuique suum*. La vérité peut quelquefois s'obscurcir à nos yeux et disparaître un instant, mais tôt ou tard elle se relève, elle ressaisit son empire et se manifeste à la conscience avec un nouvel éclat.

C'est sous la garde de cette pensée que nous avons recherché ce qu'il y a d'éternel et d'universel dans les entrailles de l'humanité, et ces idées, nous avons cru les saisir identiques dans le livre de Moïse et dans la conscience humaine, et nous les avons signalées dans la course étendue que nous laissait encore ce sujet, en apparence si restreint. Tout est dans ce livre de Moïse : histoire, science, religion, philosophie, législation, politique; depuis le socialisme jusqu'à la plus éclatante manifestation de la liberté humaine, jusqu'à la constitution la plus large et la plus émancipatrice des temps antiques. C'est la préface obligée de l'Evangile.

Pour plus de clarté nous avons séparé ce qui touche à l'histoire de ce qui touche plus particulièrement

à l'ordre des idées, et divisé ainsi notre travail en deux parts : la première tenant à la philosophie de l'histoire, la seconde à la philosophie du droit. Que de choses nous avons à peine indiquées ou tronquées ! Chacun de nos chapitres exigeait des volumes.

Le temps manque, et cependant le devoir oblige. Nous avons parcouru l'espace, à travers les charges de la vie, les sueurs et les larmes; nous y avons consacré nos vacances et souvent, entre deux dossiers, on nous a surpris méditant les plus grands problèmes soulevés par Moïse, aussi actuels aujourd'hui qu'en son temps. Nous avons été soutenu par ce conseil d'Hésiode : « Si vous ajoutez peu de chose à peu de chose et que vous le fassiez avec persévérance, bientôt s'élèvera un monument. » Nous y avons travaillé dans la mesure de nos forces en y appliquant et notre cœur et notre intelligence. Ce n'est qu'en disputant quelques instants au repos que nous avons pu concevoir et exécuter ce travail. C'est dire assez quelle large part nous laissons à la critique. Quelles que soient ses rigueurs, nous nous en consolerons facilement, si du moins elle veut bien reconnaître dans cette œuvre le germe d'une bonne action; car, à nos yeux, une bonne action vaut mieux qu'une belle fortune.

Si ce livre est inégal, mutilé, incomplet, on en accusera, avec justice, les conditions maladives de sa naissance, et l'on tiendra compte du cœur et des sentiments qui l'ont dicté. Tout imparfait qu'il est, j'ose l'offrir à mes amis comme un Conseil, à mes enfants comme un Testament, et à Dieu comme une Prière!

TRIPARD.

THÈSE.

CHAPITRE PREMIER.

Moïse et la philosophie du XIXe siècle.

La première aspiration de l'âme est de s'élever vers l'infini. L'enfant écoute avec charme les leçons de sa mère, qui lui montre cet idéal. A genoux, les mains jointes, il apprend d'elle qu'il y a encore autre chose à connaître, autre chose à aimer, autre chose à servir que ses parents, sa patrie, l'humanité. Cette mère, si jalouse de l'affection de son enfant, ne craint point de lui apprendre qu'il doit aimer Dieu plus qu'elle-même. C'est là sa prière et sa joie; et l'enfant ravi tend ses mains vers le ciel, dilate son cœur, excite son âme à s'élever vers l'Inconnu que lui révèle la tendresse maternelle. Il prie, puis, tout triomphant des leçons de sa mère, il se jette dans ses bras, et l'enlace dans les plus vifs élans de sa reconnaissance. Une sensation nouvelle a agité son âme, et la mère, pleine d'émotion, a assisté au premier éveil de la conscience de

son enfant. C'est ainsi que l'âme humaine est initiée à la religion et à la philosophie.

Dès ce jour elle a compris qu'au-dessus des êtres sensibles il y a un être invisible, tout puissant, infini, qu'un lien mystérieux l'unit à ce Dieu créateur de toutes choses, qu'entre elle et Lui il y a des rapports nécessaires. La mère les explique à son enfant, et la parole s'ennoblit dans la bouche si pure de l'élève par la répétition de ces pieuses leçons. Ce que la mère lui apprend, ce sont les plus grands problèmes de la vie. Elle les connaît par les traditions de sa famille, de la société dans laquelle elle a vécu, de la religion à laquelle elle appartient; et sans s'en douter, elle professe le plus haut enseignement de la théologie et de la philosophie. Cette science lui vient des générations qui l'ont précédée, d'une tradition constante qui remonte jusqu'au berceau de l'humanité. La mère se trouve ainsi l'interprète des sentiments de l'humanité, l'organe de l'Eglise, cette gardienne fidèle des antiques traditions, cette noble directrice des âmes dans la grande symphonie qui sur la terre célèbre la gloire de Dieu. L'unité, l'universalité de cet enseignement, qui s'élève de tous les temps, de tous les âges et de tous les points du globe pour arriver à Dieu, est le plus magnifique spectacle qui soit donné aux intelligences.

L'enfant nourri de cette substance intellectuelle sent tous les jours sa vie se dilater. Plus sa raison grandit, plus les rayons de la vérité éclairent son âme, et plus il adhère à cet enseignement, qu'il a reçu comme un reflet de la sagesse humaine. Ce que dans l'enfance il ne voyait

qu'instinctivement, il le voit maintenant de lui-même, dans toute la maturité de sa raison. Son intelligence développée se rend compte de sa croyance, et ce qu'il ne connaissait d'abord que par l'autorité de l'enseignement se justifie dans sa conscience par les connaissances acquises, par les lumières de son entendement. Alors un faisceau de rayons se forme dans son âme, une lumière nouvelle et concentrée par la triple alliance de l'histoire, de l'autorité et de la raison, y met en évidence toutes les faces de la vérité. La science s'unit à la foi, la certitude s'affermit sur une plus large base, et la force de la conscience s'accroît de toute la vertu que porte en soi ce nouvel éclat de la vérité.

Cela était nécessaire à l'homme, car en même temps que se développe la connaissance, s'augmentent aussi les passions. C'est le moment des grandes luttes, et jamais l'âme n'eut plus besoin de force morale pour combattre les révoltes de son humaine nature. Ayant atteint la pleine possession de la vie, l'homme veut se rendre maître de tout ce qui l'entoure. Le plaisir, l'orgueil, l'ambition, le provoquent sans cesse. Téméraire, parce qu'il n'a point encore d'expérience, s'il n'a pas un guide sûr, il ira échouer contre tous les écueils. Que lui faut-il pour le bien diriger ? Une foi chancelante ne lui suffirait plus, si elle n'était fortifiée par les éclairs de sa raison. Dieu lui donne donc, au jour du combat, une lumière nouvelle, une raison plus vive, une connaissance mieux éclairée pour le confirmer dans la foi. C'est par cette force nouvelle qu'en lui l'équilibre de la liberté se maintient et que

la responsabilité continue à peser sur son âme. Dans cette vie plus active l'homme n'est donc point affranchi de la loi du devoir. Jamais il n'en sentit plus impérieusement la légitime puissance, jamais le remords ne pénétra plus acéré dans son âme un instant égarée.

Telles nous semblaient les dispositions par lesquelles la Providence avait voulu ménager dans la conscience humaine, comme dans tous les ordres de la création, les moyens de défense en proportion des moyens d'attaque, et mettre l'homme, arrivé à la force de la vie, en mesure de rester maître de lui-même, par cette énergie nouvelle que lui donne l'accroissement de ses connaissances et de sa raison. Cependant, si nous en croyons l'école philosophique moderne, à ce même âge de la vie, l'unité de l'être, au lieu de s'affermir dans l'ordre moral, comme il arrive dans l'ordre physique, se déchirerait, se dissoudrait; la foi tomberait, et la raison, douteuse, incertaine, prendrait sa place. Une transformation dans la pensée s'opérerait au moment même où la vie physique, plus active, plus impétueuse et menaçante, aurait le plus besoin d'être contenue et dirigée par la fixité des idées et par toute la puissance de la volonté. Un second enseignement détruirait le premier. Dans le même être il y aurait deux vies, deux lois distinctes, la vie de l'enfance ou de la foi, la vie de l'âge mûr ou de la philosophie, et cette condition serait commune aux individus, aux peuples, à l'humanité. Un divorce éternel entre la raison et la foi, entre la philosophie et la religion, en serait la conséquence forcée. Chacune aurait son rôle, son époque déterminée; celle-ci le

passé, celle-là l'avenir. Quelle est la portée de cette doctrine? Quelle en est la raison? L'histoire seule, personnifiée dans Moïse, ne la détruit-elle pas? Telle est l'idée qui nous a inspiré ce livre et que nous allons développer.

Qu'est-ce que la philosophie? s'est demandé l'école moderne. Peut-on la définir, et une définition pourrait-elle s'établir sur des réalités constantes, sur des faits certains, inébranlables? Où trouvera-t-on ces faits? Quelle en sera la nature? Si l'esprit humain est particulièrement le sujet de la philosophie, n'est-ce pas là qu'il faudra porter ses recherches, afin de découvrir dans les secrètes opérations de l'esprit, dans la forme de la pensée, dans la loi qui préside à son développement, ce qui constitue le sujet et l'objet de la philosophie?

Le premier mouvement de l'âme est subit, instantané : une sensation vient soudain éveiller sa pensée, et aussitôt il voit les objets sensibles ou perçoit les phénomènes de la conscience avant d'avoir voulu les apercevoir. C'est un tableau qui se déroule devant lui, ses regards l'ont rencontré, il en est saisi fatalement, involontairement, et c'est ainsi que se produit le premier mode de la pensée, la spontanéité. Cette vue subite ne saisit l'objet que d'une manière vague et indécise; rien ne s'y distingue clairement, la confusion en est le premier caractère. Ce qui lui manque en force, en lumière, en concentration, elle le gagne en étendue. Elle embrasse le tableau dans son ensemble, dans sa totalité; la simultanéité en est le second caractère.

A cette première vue succède la vue volontaire. L'esprit,

avide de connaître, curieux, investigateur, ne se contente plus d'une vue générale; sa volonté l'attire et le fixe sur le tableau, il concentre son attention sur un point, puis sur un autre, et acquiert une connaissance plus spéciale de chacune des parties qui composent l'ensemble du tableau. La première vue était fatale, celle-ci est libre et réfléchie. En fixant toutes les forces de l'intelligence sur un même point, le champ de l'observation se restreint, et une plus vive clarté illumine cette partie du tableau; mais le reste s'obscurcit, disparaît à ses regards : c'est la vue concentrée. L'esprit satisfait porte ensuite son attention sur un autre point, puis sur un troisième, avec la même persistance, jusqu'à ce qu'il ait successivement observé toutes les parties du tableau, c'est la vue successive et de décomposition; elle produit la clarté.

La volonté, l'attention, la réflexion, présupposent donc un mode de développement antérieur dans l'intelligence. Le premier mouvement est spontané, involontaire, bien distinct du second, qui est volontaire et réfléchi. Ainsi se manifestent deux formes successives de la pensée, la spontanéité et la réflexion.

La spontanéité, qui produit la vue d'ensemble, groupée, simultanée, est par là même synthétique; la réflexion, qui concentre, éclaire et décompose, est par là même analytique, et c'est ainsi que la méthode synthétique et la méthode analytique ressortent de ce double phénomène psychologique.

La spontanéité est le fait de la jeunesse, de l'adolescence. L'adolescence subit en quelque sorte la manifesta-

tion du monde extérieur ; elle embrasse l'ensemble, l'universalité de la nature, mais elle ne la pénètre pas, elle ne la connaît pas encore. Elle est saisie par le spectacle qui s'offre à ses regards, elle en contemple la majesté, l'harmonie. Son imagination ardente en est inspirée ; elle voit le grandiose, l'immense, elle pressent l'infini. L'adolescent grandit, il devient homme. Alors ce spectacle qui l'a jusqu'ici ravi ne lui suffit plus. Il veut pénétrer les secrets de la nature, il veut l'étudier, l'observer dans ses détails, en rechercher les lois, et son esprit se fixe sur quelque partie de ce magnifique ensemble. De toutes les parties de l'ensemble il fait des tableaux distincts, il dissèque, il décompose et n'abandonne son travail que lorsqu'il a acquis une connaissance exacte et positive de tout ce qui concourt à cette imposante harmonie de la nature.

L'adolescence, c'est l'âge des illusions, des sentiments tendres, des vues superficielles, des connaissances vagues, produits de l'imagination, c'est l'âge de *la poésie*. L'âge mûr est l'époque de la réflexion, de l'attention soutenue, de la recherche des principes et des causes. La volonté veut pénétrer tous les mystères de la création ; elle s'y attache fortement, et par un travail d'analyse continue acquiert la science des choses ; c'est l'âge de *la philosophie*. L'époque poétique correspond à la méthode synthétique, et l'âge philosophique à la méthode analytique.

Ce que nous appelons poésie, c'est la spontanéité ; ce que nous appelons philosophie, c'est la réflexion ; mais à la condition que la spontanéité s'appliquera aux nobles et

grandes réalités, et la réflexion à des objets dignes d'elle, à l'étude des lois philosophiques de l'universalité des êtres. De ces faits constatés par des observations exactes on peut déduire cette définition, qui n'a plus rien d'arbitraire : la philosophie, c'est la réflexion s'appliquant librement à la recherche du vrai.

Ainsi, la spontanéité et la réflexion se manifestent successivement ; elles ont chacune dans la vie des individus leur époque spéciale de développement. Quand l'âme est fatiguée de la vague contemplation des formes mystérieuses et poétiques de la nature, le jour arrive où elle éprouve le besoin de se demander compte de ses visions, de se justifier à elle-même ses impressions, de pénétrer dans le fond et le secret des choses ; à ce moment, l'esprit philosophique naît en elle. Ce qui se passe dans l'individu se reproduit dans l'espèce : les cités, les nations, l'humanité, suivent les mêmes phases de développement que l'homme individuel. Comme lui, elles ont leur enfance et leur âge mûr, en d'autres termes leur âge poétique et leur âge philosophique. Pour compléter la doctrine, on ajoute que ce que l'on appelle l'âge poétique n'est autre chose que l'époque religieuse. La poésie naît du sentiment divin, de la foi. L'enfance des individus et des peuples est naturellement poétique et religieuse. C'est l'époque des inspirations, des grandes manifestations divines, des révélations et des oracles. La poésie célèbre les dieux, jette des fleurs sur leurs autels, remplit le temple de ses chants. L'imagination règne alors, mais bientôt elle cédera le sceptre à la raison. La raison des peuples correspond à

l'âge de leur civilisation accomplie. Alors l'éclat de l'empire a renversé les illusions, les chimères, les folies de l'imagination ; le doute commence, l'époque scientifique arrive. La religion cède le pas à la philosophie. La philosophie, c'est la science des choses, la religion n'en est que le pressentiment.

La religion puisait la vie dans l'imagination, la philosophie la puise aux sources mêmes de la raison. La philosophie est donc supérieure à la religion, autant que la raison est au-dessus de l'imagination, autant que la méthode analytique est préférable à la méthode synthétique.

La religion dès lors a une époque nécessaire, mais fatale ; elle tombe du jour où la raison naît. La philosophie s'élève triomphante sur ses ruines pour couronner l'humanité. Telle est donc la loi rationnelle des sociétés : la religion n'est que l'humble servante de la philosophie ; elle élabore l'enfance pour la préparer à la philosophie, ce but définitif de l'homme et des sociétés sur la terre.

Telle est la doctrine qu'un illustre professeur a introduite dans l'enseignement philosophique français. Je tairai son nom, parce que déjà j'assiste à sa déchéance, et je gémis en voyant la responsabilité immense qui pèsera sur sa mémoire.

Cependant ces observations, prises sur l'homme, dans une certaine mesure sont vraies, prises sur les sociétés en général sont peut-être vraies, et pourtant les conséquences que l'on en tire sont fausses. Pourquoi cela ? Parce qu'un fait indépendant de l'homme et au-dessus de lui est ici négligé. Et si ce fait domine l'homme, s'il a vrai-

ment une réalité historique, toutes les conséquences de la théorie crouleront, car on n'aura observé que sur un fait purement humain, et il s'agit de savoir s'il n'y a pas du divin dans l'histoire de l'humanité. S'il y a du divin, la théorie est impuissante, car elle ne peut conclure d'un fait humain à un ordre divin. La question est grave, puisqu'il s'agit de savoir si la religion n'est qu'un jeu de l'imagination, si sa fonction est essentiellement transitoire, si la philosophie, à son exclusion, porte seule dans ses flancs les destinées de l'humanité.

Avant d'aborder la question, comprenons bien que cette théorie, même au point de vue purement humain, n'est point d'ailleurs si absolue qu'on la formule. Dans l'homme, dans les sociétés, dans l'humanité, il y a une loi d'identité qui fait que chaque être est essentiellement un, homme, société, humanité. On ne peut donc arbitrairement décomposer l'être, pour attribuer à tel âge telle ou telle faculté se succédant comme un héritier à un défunt. Il n'y a pas de loi d'antagonisme dans la raison humaine; l'imagination n'exclut pas la raison, comme la raison n'exclut pas l'imagination. Les grandes énergies de l'homme consistent précisément dans l'union de ces deux puissantes facultés, l'imagination et la raison. Par leur alliance nous avons Platon, Démosthène, Cicéron, Bossuet, les grands hommes, les grands siècles. Les méthodes, qui ne sont qu'un calque de notre intelligence, ne sont pas plus exclusives. La synthèse et l'analyse s'allient merveilleusement.

Il y a mieux, au lieu de s'exclure elles s'appellent et

se complètent l'une par l'autre. L'analyse n'a de valeur qu'autant qu'elle revient à la synthèse, comme la synthèse n'a de clarté qu'après avoir été illuminée par les mille facettes de l'analyse. Si l'on me montre successivement et séparément cent parties d'une même statue, je n'aurai point l'idée de l'ensemble; j'aurai vu des membres, des muscles, des doigts, des veines, mais je n'aurai pas vu la statue. Si donc nous rencontrions, dans l'histoire de l'humanité, un de ces faits qui contienne tout à la fois poésie et science, religion et philosophie, synthèse et analyse, qui contredise cette loi psychologique en apportant au berceau même de l'humanité le premier livre connu, synthèse grandiose, analyse qui déroute les facultés humaines, science anticipée, poésie toujours jeune et sublime, livre qui déconcerte les poëtes et les savants, puisqu'à ceux-ci il a donné tous les résultats et à ceux-là toutes les splendeurs, alors la raison confondue serait condamnée à s'incliner, car rien n'est plus violent qu'un fait, plus despote qu'une réalité. Eh bien! ce fait, cette réalité, nous l'avons, nous la possédons: c'est Moïse, c'est le *Pentateuque!* Poésie, religion, philosophie, science, synthèse, analyse, tout est dans ce livre, qui survit à toutes les ruines, pour contredire toute théorie arbitraire, et pour attester par son existence même qu'il y a du divin dans les traditions de l'humanité.

Si, en effet, ce livre remonte aux époques les plus lointaines, s'il est contemporain de la jeune humanité, s'il est apparu à une époque essentiellement poétique et spontanée, il ne peut contenir, d'après la théorie que nous ve-

nous de rappeler, que des idées vagues sur l'ensemble de la nature, des systèmes et des descriptions sans terme comme dans le Rig-Véda, des fictions ornées par les rêves d'une imagination orientale, des maximes confuses, indécises, premières ébauches de la pensée, un luxe exubérant de mythes, de symboles, de formes extérieures, pour parler à l'imagination des peuples. Et cependant rien de tout cela ne se rencontre dans ce livre. Il est bref dans l'histoire, précis et net dans la morale, clairement formulé dans les lois, simple dans le culte, austère et profond dans les idées sur Dieu et sur la nature. A côté de la naïveté candide de son langage, qui atteste si bien son antiquité, on y voit briller les idées les plus hautes de la philosophie transcendante. Il proscrit les mythes, les idoles, les formes extérieures, les astrologues, les pythons, les devins, la superstition, comme on l'eût fait au XVIII^e^ siècle. Il enseigne que Dieu est invisible et sans forme, et introduit ainsi son peuple dans ce monde de l'idéal qui semblait le domaine exclusif des philosophes. Il écrit après une méditation de quarante années dans le désert, après une retraite de quarante jours sur le Sinaï en contemplation devant Dieu. Voilà comment il applique la réflexion aux grandes réalités de la pensée, la philosophie pour arriver à la solution des plus grands problèmes, l'analyse pour séparer l'histoire de la législation, distinguer le Décalogue des lois civiles et politiques et celles-ci des lois cérémonielles et du culte. Si ce livre est ainsi, ne sera-t-il pas en contradiction palpable avec la théorie philosophique du XIX^e^ siècle?

Ce livre, nous l'avons pris comme un élément rationnel et purement humain, nous l'avons soumis à l'analyse selon la méthode recommandée de Bacon et des philosophes modernes, nous en avons exclu le mystérieux et le divin pour ne le contempler qu'au point de vue scientifique; mais, plus nous voulions exclure le divin, et plus il palpitait sous nos mains. A chaque pas nous sentions une force supérieure à la raison humaine qui nous dénonçait une inspiration divine. Nous l'avons saluée, cette inspiration, comme une lumière féconde encore pour éclairer l'intelligence, pour nous montrer l'impuissance des théories qui voudraient proscrire de ce monde toute participation de Dieu. Bien loin d'exclure la raison, c'est elle-même qui nous a guidé dans cette étude; car la raison a ses droits et sa légitime puissance, mais à la condition de tenir compte de tous les faits, de s'incliner devant les justifications de l'histoire; autrement elle précipite dans l'abîme. Nous avons été soutenu par cette pensée, si nettement formulée par la congrégation de l'*Index :* « Quoique la foi soit au-dessus de la raison, il ne peut jamais exister entre elles aucune opposition, aucune contradiction, puisque toutes les deux viennent de la seule et même source immuable, de la vérité, de Dieu très bon et très grand, et qu'ainsi elles se prêtent un mutuel appui (1). » Saint Augustin ne disait-il pas déjà : *Disputare vis, nec obest, si certissima præcedat fides.* Ne confondons point le rationalisme avec la raison. La raison, c'est l'expression

(1) Décret du 15 juin 1855, et Encyclique de Pie IX du 9 novembre 1846.

de l'homme tout entier, c'est-à-dire la lumière de son esprit, l'inspiration de son cœur. Le rationalisme, c'est l'expression de l'esprit ne procédant que de lui-même et fondant l'art de raisonner. Il est exclusif, méthodique et hautain; c'est l'homme mutilé, réduit à la faculté de coordonner des raisonnements. Mais à côté de l'esprit, il y a le cœur, ce principe des sentiments généreux, cet inspirateur des idées désintéressées, qui rectifie l'esprit par ce côté divin de l'amour, de l'amitié, de la charité, qui élève l'homme vers Dieu et qui fonde la foi et la vraie philosophie. « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point, » dit très bien Pascal (1). Toute méthode donc qui voudra mettre en mouvement l'esprit à l'exclusion du cœur, ou le cœur à l'exclusion de l'esprit, scindera l'homme, le mutilera, et, partant d'un principe incomplet, ne le conduira qu'à l'erreur. Le rationalisme n'admet de légitime que la faculté de raisonner, il en exclut le sentiment, comme si l'homme ne vivait que pour penser et non encore pour aimer! Il distingue la philosophie de la religion, par le même motif qu'il sépare l'esprit du cœur de l'homme, et c'est là son erreur. Le rationalisme vu de près est un attentat contre l'unité de l'homme. Il est né de cette psychologie abusive qui dissèque l'âme comme un cadavre et lui ravit son harmonie, son unité. L'homme est tout un, il est simultanément esprit et cœur, penser et aimer, philosophie et religion. Détruire cette harmonie pour y substituer des facultés successives, c'est tronquer l'homme et la

(1) *Pensées*, chap. II, n° 14.

vérité. La philosophie moderne ne s'est séparée de la religion que du jour où elle a voulu faire de l'homme une mathématique vivante, comme si les inspirations de l'homme pouvaient se mesurer à une géométrie, à une algèbre, à une dynamique des choses sensibles. La religion n'a combattu la philosophie que lorsqu'elle a reconnu les atteintes portées à l'unité humaine, à l'unité divine, à la vérité. Elle a protesté contre ce divorce, parce que la philosophie et la religion ne sont point, comme on l'a dit, deux sœurs, mais deux formes idéales inséparables, unies ensemble par Dieu même pour constituer l'unité humaine.

Si nous recherchons maintenant la source des désordres de l'esprit qui se traduisent d'une manière si menaçante dans le monde, nous la trouvons dans ce rationalisme contemporain qui, sous une forme adoucie et mitigée, glisse dans les cœurs cette fatale doctrine, que la religion est passagère, que la philosophie doit la remplacer, qu'à celle-là appartient seulement le passé, à celle-ci le présent et l'avenir, que les dogmes finissent, qu'ils n'ont rien de l'éternelle vérité, et que la philosophie doit seule continuer sa marche mobile pour conduire la mobile humanité. Et, parce qu'il s'inspire des idées spiritualistes, il croit avoir assez fait pour n'être pas tombé dans le matérialisme repoussant de ses devanciers, tandis qu'il arrive avec eux à cette même conclusion : rien de surnaturel dans ce monde, rien de divin, ou tout est divin. C'est par cette doctrine qu'on ébranle la religion dans les jeunes cœurs, qu'involontairement peut-être on élève le panthéisme, que bien malgré soi sans doute on érige les lois

constitutives du socialisme. Le mal est fait, il faut y pourvoir; car la force n'arrête pas les idées, la discussion seule les rectifie. La question touche donc aux intérêts religieux, aux intérêts sociaux, à l'avenir de l'humanité, à la sûreté de la patrie; elle mérite l'attention des penseurs.

Mais où pourrons-nous trouver la solution de ce grand problème? C'est ce que le livre de Moïse va nous apprendre. « Entrons donc en matière, comme dit Eusèbe Pamphile; mais par quels témoignages commanderons-nous la confiance dans nos démonstrations? Ce sera en mettant de côté nos propres écrits, de peur de paraître agir dans notre intérêt. Prenons donc nos témoins parmi ceux des Grecs qui se distinguent autant par la philosophie que par la profondeur de leurs recherches dans l'histoire des peuples (1). » Consultons les sciences, les monuments, les documents historiques et philosophiques des hommes ou des peuples qui ont vécu en dehors de la religion juive ou de la religion chrétienne; ne négligeons que les juifs et les chrétiens, à moins qu'ils ne s'élèvent à la hauteur des Augustin et des Bossuet, dont le génie plane au-dessus de toutes les sphères des intelligences terrestres. Par ce moyen, la raison rayonnera d'elle-même dans toutes les intelligences, et nous aurons le droit de nous adresser à tous, juifs ou païens, puisque l'autorité que nous invoquerons sera assise sur les principes de l'histoire, de la science et de la raison.

Nous allons donc entrer dans l'étude de ce livre si vé-

(1) *Préparation évang.*, livre I^er^, ch. 1^er^.

néré de Moïse, en le soumettant au contrôle de la raison, afin qu'après cette étude la raison elle-même nous dise d'où vient ce livre, ce qu'il est, où il va, s'il est un témoin fidèle des antiques traditions, et s'il est une base ferme et certaine sur laquelle l'humanité vieillie peut encore s'appuyer. Selon la nature du sujet qu'il traitera, nous aurons à nous demander s'il est en harmonie avec les progrès des sciences modernes, avec les découvertes du monde antique, avec les monuments les plus accrédités de l'histoire, avec les principes les plus élevés de la philosophie, de la morale et du droit. Nous le jugerons par le *criterium* de la raison, mais à la condition que la raison se soumettra à ses propres déductions et ne restera pas infidèle aux conclusions qui ressortiront de son travail.

Pour saisir ce livre dans sa majestueuse grandeur, nous serons obligés de le diviser en deux grandes parties, la première plus spécialement historique, la seconde plus spécialement philosophique. *Dans la première*, nous commencerons par l'étude des lois de la création, où Moïse se montre tout à la fois philosophe, physicien, géologue, naturaliste; nous nous demanderons ensuite ce qu'est l'homme, comment d'une œuvre si parfaite a pu sortir le mal, et si *Moïse* en a donné l'explication historique et philosophique; si l'humanité est une dans son origine et si Moïse a pu légitimement affirmer, comme ethnographe et linguiste, qu'il n'y eut originairement qu'une seule race et une seule langue dans l'humanité; nous vérifierons ensuite son histoire de la Genèse au point de vue de l'exac-

titude historique et géographique, au point de vue de la chronologie, et enfin au point de vue de la philosophie de l'histoire ; nous montrerons comment il a préludé à l'affranchissement de son peuple avant de prendre la qualité de chef politique et de législateur ; comment dans le désert il a ouvert à ce peuple sensuel et dégradé par le matérialisme de l'esclavage, un cours de philosophie spiritualiste qui reste encore comme un des plus sublimes enseignements du monde.

Dans la *seconde partie* nous étudierons *Jehovah*, tel que l'a révélé Moïse, et nous verrons que depuis, la philosophie n'a fait que le commenter ou le répéter ; nous verrons Jehovah posé comme l'axiome primitif et fondamental duquel Moïse a déduit toutes ses connaissances. De la notion de Jehovah découlent la morale, la science du droit, les principes fondamentaux des sociétés. Après avoir mis en lumière cette donnée, nous montrerons sur quelle base Moïse a constitué l'organisation politique et sociale de son peuple, comment il a posé les premiers principes du droit international et des gens, et, développant le système général de son administration, nous arriverons à nous demander quel fut le culte et le rôle du sacerdoce, l'organisation de la justice et les principes des magistrats, quel fut dans cette société l'état des personnes, des esclaves, des femmes et des citoyens, les lois de la propriété immobilière, son histoire et sa raison philosophique, les lois de la propriété mobilière, du capital, du prêt à intérêt, de la balance des intérêts de nation à nation, enfin quelle fut la sanction de ces lois, le droit de punir et

l'organisation du système pénal. Nous jetterons ensuite, par l'étude des traditions comparées, un coup d'œil sur l'histoire des grands peuples qui ont le plus contribué à la direction de l'humanité, pour en saisir la donnée fondamentale, révélatrice des destinées de l'avenir.

Après une si vaste course, la raison est arrêtée dans sa marche par les voix de la science, qui lui crient : Moïse n'a point écrit ce livre ; il est d'une époque relativement récente, de six siècles avant notre ère. Cette question, qui intéresse la certitude de l'histoire, a demandé des explications catégoriques, et nous avons affirmé l'authenticité de ce monument de Moïse. Puis, pénétrant dans l'étude de la société égyptienne, nous nous sommes demandé si à l'époque de Moïse cette civilisation était à sa naissance ou dans la plénitude de son développement, en d'autres termes, si cette société était encore à son âge poétique, ou si elle était arrivée à son âge philosophique, car si nous trouvons qu'elle était encore à son époque poétique et religieuse, et si d'autre part nous démontrons que Moïse a produit une œuvre essentiellement analytique, philosophique, positive et pratique, nous amènerons forcément la philosophie du XIX^e^ siècle à conclure avec nous, ou bien que sa théorie psychologique est *fausse*, ou bien que Moïse, qui en est la contradiction vivante, l'antithèse la plus énergique, *est inspiré*. La thèse et l'antithèse viendront alors se résoudre dans une synthèse qui formera la conclusion de ce livre. Tel est le plan de l'ouvrage.

« Tout homme un peu raisonnable, dit Platon dans le

Timée, et au moment de s'engager dans une entreprise, soit grande, soit petite, invoque toujours la Divinité. Pour nous, qui allons discourir sur l'univers, dire s'il a une origine ou s'il n'en a pas, à moins de nous égarer complétement, nous devons invoquer les dieux et les déesses, et les prier de nous faire tenir des discours qui les satisfassent, eux avant tout et conséquemment nous-même. Telle est la prière que j'adresse aux dieux pour ce qui les concerne; quant à nous, je leur demande de vous faire comprendre facilement mes pensées et de me les faire exposer avec clarté. »

Et nous, qui avons entrepris une tâche non moins étendue, serions-nous moins religieux que ce philosophe? Et pourquoi, devant le siècle, ne pourrions-nous pas élever vers le Dieu de Moïse, vers son Christ incarné et l'Esprit infini, la même pensée? Puisse cette Trinité bienfaisante, en bénissant notre entreprise, inspirer notre âme de mansuétude, de justice et de vérité!

PREMIÈRE PARTIE.

Memor fui dierum antiquorum, meditatus sum in omnibus operibus tuis.

(Ps. CXLII, 5.)

ANTITHÈSE.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Les six jours de la Création.

Moïse a vécu en Egypte à une époque de servitude violente. La dynastie des rois pasteurs, qui avait placé Joseph à la tête de l'administration du royaume et reçu la famille de Jacob avec une généreuse hospitalité, avait été renversée comme étrangère par l'ancienne dynastie égyptienne. La politique des nouveaux rois s'appuyait sur l'énergie du sentiment national et se traduisait en deux mots : Guerre aux étrangers. Le peuple hébreu, qui était pasteur, étranger, subit les conséquences de cette révolution ; suspect de sympathie pour la dynastie déchue, il fut traité en vaincu. Réduit à la condition d'esclave, condamné aux carrières, aux travaux publics, il élève sur le sol de l'Egypte Rhamessès, Karnock, Luxor, éternels monuments de sa servitude. L'excès de la tyrannie in-

quiète les oppresseurs; ils redoutent cette population qui s'accroît en raison même de sa misère, et pour l'arrêter et la contenir, ils l'attaquent dans sa racine en décrétant la mort de tous les enfants mâles. C'est à cette époque que naît Moïse. Selon la loi commune qui pèse sur les jeunes Hébreux, il est livré au courant des eaux du Nil. Il devait y périr comme ses frères, si la fille du Pharaon, qui venait se baigner dans le fleuve, ne l'en eût retiré. Elle le prend et l'accepte d'un cœur qui ne connaît point les impitoyables lois de la politique, et c'est par elle que nous le trouvons élevé à la cour du roi d'Egypte, au cœur même de la nationalité égyptienne, dont il va apprendre les mœurs, les coutumes, la religion. Il puise dans cette civilisation naissante tout ce que la sagesse humaine y a versé. *Et eruditus est Moyses omni sapientiâ Ægyptiorum* (1). Saint Paul pouvait en faire glorieusement l'aveu, car la doctrine de Moïse fut une doctrine en contradiction permanente avec celle des Egyptiens. Tel est le point de départ de Moïse. Le voici maintenant dans le désert; séparé des Egyptiens par le cataclysme de la mer Rouge, il reçoit un ordre divin d'écrire un livre pour conserver les premiers monuments des choses : *Scribe hoc ob monimentum in libro* (2). Il obéit. Quel sera le sujet de ce livre? L'histoire de notre globe, l'histoire de notre humanité dans ses premières origines, il faudrait presque dire l'histoire de Dieu; mais alors que de problèmes philosophiques

(1) *Act. Apost.*, VII, 22.

(2) *Exod.*, XVII, 14. — *Deut.*, XXVII, 2; XXIX, 20; XXXI, 9, 19, 24.

à résoudre ! Dieu est-il un, en d'autres termes n'y a-t-il qu'une essence unique ? La matière est-elle éternelle ? Dieu l'a-t-il fait jaillir du néant ? La matière est-elle façonnée par des dieux secondaires ou démiurges ?

L'homme ne contient-il qu'une substance matérielle, ou se distingue-t-il du reste de la création par une substance une, spirituelle, immortelle ? Dieu a-t-il marqué ses œuvres d'une empreinte divine ?

Telles sont les premières questions qui saisissent son intelligence.

Selon Platon, il est nécessaire de placer l'unité avant toute multiplicité. Moïse, avant lui, nous montre Dieu, l'unité agissante, créant la multiplicité dans la nature, mais disposée de manière que toutes les choses créées soient subordonnées les unes aux autres, liées entre elles par des lois nécessaires, concourant toutes, malgré leur différence, à un seul et même ordre, l'unité. L'unité du Créateur ressort de l'unité même de son œuvre. C'est qu'en effet Dieu en créant a dû agir selon l'exemplaire divin qui est en lui, comme l'artiste poursuit la réalisation de son œuvre selon le type ou le modèle intérieurement conçu dans son esprit. Platon dit aussi dans le Timée : « L'univers ayant été procréé ainsi, il n'a pu être façonné qu'à l'instar de quelque chose que l'on peut embrasser par la pensée et la réflexion, et doué d'immuabilité (1). » Platon, ajoute Didyme, en nous disant que les idées des substances sensibles par nature sont dues à

(1) Eusèbe, *Prép. évang.*, liv. XI, ch. XXIII.

des paradigmes ou modèles déterminés suivant leurs espèces, nous en a tracé la science et les limites. Ainsi, en dehors de tous les hommes, nous devons concevoir l'homme modèle; en dehors de tous les chevaux, le cheval par excellence, et ainsi de même pour tous les animaux, un animal inné et impérissable. De la manière dont on obtient plusieurs empreintes d'un seul cachet et de nombreuses images d'un même homme, de même d'une idée unique et spéciale des corps sensibles on voit éclore des natures innombrables, de celle des hommes tous les hommes. Le même raisonnement s'appliquant à toutes les autres substances, suivant leur nature, nous dirons que l'idée est la substance causale éternelle et le principe d'existence pour chaque chose qui la reproduit telle qu'est son principe. Or, comme les idées partielles, en qualité d'archétypes, précèdent l'existence des corps sensibles, de même celle qui renferme en elle toutes les autres, étant la plus belle et la plus accomplie, est le paradigme de cet univers. C'est en le copiant sur ce modèle que Dieu l'a construit, en vertu de sa prescience, au moyen de la réunion de toutes les substances. »

Les idées typiques qui sont en Dieu doivent donc déterminer les formes extérieures des choses; et cette œuvre de la sagesse divine constituera les lois fondamentales de l'ordre dans l'univers. Pour découvrir ces lois, pour pénétrer dans les mystères de la création, la première étude de l'homme doit être dirigée vers la cause. L'étude des effets n'est que secondaire, et, lorsque ces effets auront été observés et étudiés, on y reconnaîtra dans une cer-

taine mesure la cause qui les a produits. Moïse commence par l'étude de la cause, et c'est dans la contemplation de cette cause éternellement subsistante qu'il va découvrir les merveilles de la création. La science des effets se développera dans la série des siècles, et alors on reconnaîtra que tout se lie comme les anneaux d'une même chaîne, que la cause et l'effet correspondent partout, et l'éternelle gloire de Moïse est d'avoir saisi, au sein même de Dieu, le premier anneau de cette chaîne des êtres. Cependant si nous en croyons Platon dans le Timée, Aristote et en général la philosophie grecque, nous devons admettre que la matière est éternelle. A leurs yeux même, cette matière ne peut se soutenir sans un principe de force, comme la force ne peut se concevoir sans s'exercer sur la matière : *Neque materiam ipsam cohærere potuisse si nullâ vi contineretur, neque vim sine aliquâ materiâ*, dit Cicéron (1). Ainsi, selon eux, Dieu et la matière coexistent de toute éternité, ils n'ont point de principe ni d'antécédents, mais ils ne sont pas identiques. « Si chacun d'eux est ce qu'il est, dit saint Denis d'Alexandrie (2), matière et Dieu, et qu'en outre l'ingénération leur soit attribuée à tous deux, il est clair qu'il y a une autre substance indépendante de chacun, plus ancienne et supérieure à tous deux. »

Cette raison est profonde, elle a été réveillée de nos jours par Hégel. Partout, en effet, où vous êtes placés en

(1) *Acad.*, l. I^er^, n° XXIV.
(2) EUSÈBE, *Prép. év.*, l. VII, chap. XIX.

face d'un dualisme, vous pouvez conclure qu'il y a une unité préexistante et supérieure; c'était déjà l'idée de Platon (1) sur l'essence des choses.

La raison est donc conduite à la nécessité d'un être primitif absolu. Il y eut un moment où tout se résumait dans ces deux mots, *être* et *néant;* un seul être absolu, et en dehors de lui le néant.

Si aujourd'hui il y a des êtres, d'où sortent-ils? Est-ce du néant? *Ex nihilo nihil fit,* dit Aristote, comme si Dieu ne pouvait trouver que le néant dans le secret de sa toute-puissance!

Le néant, il est vrai, ne peut produire que le néant; les êtres jaillissent donc de la source de la vie, de la volonté de Dieu. La règle d'Aristote est juste, mais à la condition de la compléter: *Ex nihilo nihil fit, sed ex voluntate Dei.*

L'erreur des Grecs résultait de la notion incomplète qu'ils avaient de Dieu; à l'être infini ils posaient comme limite la matière infinie. Ils ne concevaient pas la force purement intellectuelle, elle ne pouvait à leurs yeux subsister sans la matière, et dans l'impuissance où ils étaient, malgré toute l'étendue de leur génie, de pénétrer complétement dans le monde intelligible, à la source même de la substance éternelle, ils tombaient dans les erreurs les plus graves. L'univers idéal est éternel dans l'intelligence divine, en tant que conception, mais l'univers physique réalisé tel que nous le voyons, séparé de

(1) Dans sa *République,* l. X.

Dieu par la distance du fini à l'infini, est incontestablement postérieur à la conception idéale du Dieu qui l'a créé. Hors Dieu, chaque être a commencé, voilà ce que nous apprend la nature; comment la collection des êtres, l'univers entier, n'aurait-il pas eu son premier jour?

Platon, tout en admettant que la matière première est éternelle, s'est singulièrement rapproché de la doctrine de Moïse : « Qu'est-ce qui est toujours sans naître jamais, se demande-t-il dans le Timée, et qu'est-ce qui naît toujours sans être jamais? L'un, qui est conçu par la raison et devient une pensée, est toujours le même; l'autre, qui est perçu par les sens et devient une opinion, naît et périt sans cesse, mais il n'est jamais; or, tout ce qui naît a nécessairement une cause, puisqu'il est impossible que quelque chose naisse sans cause... Le monde est né; car il est visible, tangible, corporel. Or, toutes ces qualités sont sensibles, et tout ce qui est sensible, nous avons vu qu'il est perçu par les sens et devient l'objet d'une opinion, qu'il est sujet à la naissance et à la génération. Nous disons encore que ce qui est né a eu nécessairement une cause : quant à l'auteur et au père de l'univers, il est difficile de le découvrir, et après l'avoir découvert, il est impossible de le faire connaître à tout le monde (1). Il faut donc chercher de nouveau de quel modèle s'est servi l'auteur de l'univers, s'il l'a produit d'après le modèle immuable ou d'après le modèle engendré. Mais si le monde est beau et que son auteur soit bon, il est clair qu'il a con-

(1) C'est cependant ce que Moïse a entrepris et réalisé.

templé le modèle éternel; si le contraire est vrai, ce qu'il n'est permis à personne de dire, c'est alors le modèle engendré qu'il a contemplé. Or, tout le monde reconnaît qu'il s'est réglé sur le modèle éternel, car le monde est la plus belle des choses engendrées et son auteur la meilleure des causes; et, puisque le monde a été produit de cette manière, il a été formé sur un modèle immuable, conçu par la raison et l'intelligence. Si ces principes sont vrais, il faut conclure que le monde est une image.

» Il entreprend de faire alors une image mobile de l'éternité, et en même temps qu'il dispose tout avec ordre dans le ciel et que l'éternité demeure dans son unité, il en crée l'image éternelle, mais soumise dans sa marche au nombre, que nous avons appelé le temps : car les jours, les nuits, les mois et les années n'existèrent pas avant le ciel, et ce fut en le formant que Dieu leur donna naissance. Ce sont des parties du temps; et le passé, le futur, ce sont les formes du temps que nous appliquons sans réflexion et sans fondement à l'être éternel, en disant qu'il a été, qu'il est et qu'il sera; tandis que selon la vérité il faut seulement dire qu'il *est*, le passé et le futur ne convenant qu'à ce qui naît dans le temps. Le temps naquit donc avec le ciel; nés ensemble, ils périront ensemble, s'ils sont destinés à périr un jour, et il fut fait à l'image de la nature éternelle, afin qu'il lui ressemblât le plus possible. Le modèle est, durant toute l'éternité, tandis que le monde a été et il sera jusqu'à la fin, pendant toute la durée du temps. »

Nous aurons souvent occasion de montrer les rapports

constants qui existent entre Moïse et Platon, ce qui a fait penser que Platon avait connu, du moins en partie, la doctrine de Moïse. Clément d'Alexandrie, dans le premier livre des Stromates, en faisant mention d'Aristobule le péripatéticien et de Numénius le pythagoricien, nous dit : « Aristobule, dans le premier des livres qu'il a adressés à Philométor, s'exprime en ces termes : Platon s'est modelé sur notre législation, et on voit clairement que chacune des choses qui y sont dites a été retouchée par lui. On avait interprété avant Démétrius de Phalère, avant même le règne d'Alexandre et la domination des Perses, tout ce qui a rapport à la sortie de nos concitoyens les Hébreux de l'Egypte, et l'éclat de leurs actions, et la conquête du pays, et toute la suite des lois, en sorte qu'il est évident que le philosophe Platon y a puisé beaucoup de choses.

» Il était instruit dans bien des sciences aussi bien que Pythagore, qui a transporté dans le corps de sa philosophie bien des emprunts qu'il nous a faits. Numénius le pythagoricien l'écrit en propres termes : « Qu'est-ce que Platon, dit-il, sinon Moïse parlant la langue attique (1)? »

Tel fut le langage d'un philosophe païen que Porphyre place à côté de Platon, de Cronis, d'Appolophane et de Nicomaque. Numénius appelle Moïse *Musée*. Or, Platon dans le Philèbe, à l'occasion de certaines opinions grossières, dit, en parlant de ceux qui les avaient adoptées,

(1) T. II, *Prép. év.*, traduite par M. Séguier de Saint-Brisson, liv. IX, ch. VI, et note 15, p. 533.

qu'ils prenaient plutôt pour règles les affections des bêtes que les oracles semés dans la philosophie divine de Moïse, mot à mot, les instructions oraculisées par le philosophe Moïse : εν Μουση φιλοσοφω μεμαντεμενων εκαστοτε λογων (1). Comme Numénius, Platon lui donne le nom de Musée ou Muse, heureux selon son usage de pouvoir voiler sa pensée sous un nom à double sens, pour éviter les persécutions qui avaient provoqué la mort de Socrate.

Le monde a commencé par le chaos, tel était le sentiment des sages de l'antiquité. « Nous trouvons ce même sentiment consigné dans les saintes Ecritures, dit Bacon, avec cette différence toutefois que le texte sacré dit que la matière tient son existence de l'Etre suprême, au lieu que ces philosophes prétendent qu'elle existe par elle-même; car il est sur ce point trois vérités essentielles que ce texte nous apprend : 1° la matière a été créée et tirée du néant; 2° le système ou l'ordre de l'univers est émané du Verbe divin, et par conséquent il est faux que la matière se soit d'elle-même tirée du chaos et arrangée dans l'ordre que nous admirons; 3° cet ordre (du moins avant la prévarication du premier homme) était le meilleur possible, je veux dire le meilleur de ceux dont la matière était susceptible par elle-même. Mais les philosophes dont nous parlons n'ont pu s'élever à aucune de ces vérités; car, ne pouvant soutenir l'idée d'une création, ni croire que le monde ait pu être tiré du néant, ils pré-

(1) *Lettres posthumes de M. de Maistre*, t. II, page 249 (novembre 1817).

tendent qu'après une infinité de combinaisons irrégulières, qui étaient comme autant d'essais, la matière s'est enfin arrangée dans ce bel ordre. Ils s'embarrassent fort peu de l'optimisme, ceux qui pensent que le monde même naît, meurt et renaît par une succession alternative sans fin et sans terme, en un mot qu'aucune de ces formes n'est constante. Ainsi, c'est la foi qui doit être notre seul guide dans cette question, et c'est dans les livres destinés à l'affermir que nous devons chercher la vérité (1). » Nous allons donc marcher sous l'inspiration de ce grand restaurateur des sciences, que la philosophie moderne nous désigne comme le meilleur guide dans la carrière que nous allons parcourir.

Ce qui subsiste aujourd'hui, en dehors de l'unité substantielle, dans un ordre multiple et composé, nous prouve que le non-être est sorti de l'être par un écoulement de la cause universelle : il y a donc eu *création*.

Comme Dieu, dans la conception de notre intelligence, nous apparaît essentiellement libre, il n'y avait pas pour lui nécessité de créer. Il n'était pas nécessaire qu'il voulût autre chose que lui-même, puisqu'il se suffit en tout. Le monde n'existe donc que parce que Dieu le veut, mais cette volonté n'étant pas commandée, il en résulte qu'il n'y a pas nécessité que le monde ait toujours existé. Le monde n'est donc pas éternel, et c'est cette pensée que Moïse, en opposition avec tous les systèmes antiques, a exprimé lorsqu'il a dit : *In principio*. Il ajoute *Deus crea-*

(1) *Des Principes et des Origines*, p. 627.

vit, c'est-à-dire que l'être absolu lui-même, agissant d'une activité éternelle et toute puissante, donna l'être à ce qui n'existait pas. Il ne procède pas à l'aide de moyens intermédiaires, d'agents secondaires, instruments de sa volonté, puisque avant la création il n'y avait pas d'agents ni d'éléments préexistants, si ce n'est lui-même.

Il repousse ainsi et à l'avance la double doctrine de la philosophie grecque, que la matière est éternelle et qu'elle a été façonnée par des divinités de second ordre ou *démiurges*.

Moïse, remarquons-le bien, ne discute pas ses principes, parce qu'il n'est point arrivé à une époque où la spéculation de l'intelligence devient une profession, où la philosophie s'expose et se démontre. En homme tout pratique, il élève un monument, non à la vaine curiosité de l'esprit, mais à l'histoire. Il constate des faits, il les raconte et les livre à la méditation des siècles, certain de trouver dans l'avenir la justification de son récit.

Les Grecs, avons-nous dit, ne pouvaient concevoir que la matière ne fût pas éternelle. Comment ces blocs solides, ces corps lourds et gigantesques, cette eau qui nous inonde, cette terre que nous foulons aux pieds, auraient-ils pu sortir d'une volonté, d'une opération purement intellectuelle? Cette difficulté, qui effrayait les Grecs, a perdu beaucoup de son importance par les découvertes des sciences. Ces blocs de granit, cette terre, cette eau, tout ce qui nous enveloppe, ne sont, après tout, que des agrégations, un jeu de corps simples, élémentaires, liés en-

semble par une certaine loi d'affinité, et qui, réduits par une décomposition chimique, ne laissent que des fluides ou gaz tellement immatériels qu'ils échappent presque aux sens, invisibles, impalpables, impondérables qu'ils paraissent.

Amenés à cet état, la science s'arrête et se trouve dans l'impossibilité de les soumettre à de nouvelles décompositions; c'est pour cela qu'on les appelle corps simples. Mais cette limite des opérations matérielles est-elle infranchissable, la science ne parviendra-t-elle pas à les décomposer encore? Ici la pensée des savants ne s'arrête pas devant les obstacles matériels; ils poursuivent intellectuellement leur travail, ils soupçonnent que les corps simples pourraient bien finalement se réduire à la masse éthérée diversement modifiée par trois éléments fondamentaux : l'électricité, la lumière et la chaleur. La philosophie, à son tour, d'accord avec la science, découvrirait dans cette triple base de la création une certaine harmonie, un certain rapport de ces éléments entre eux et avec l'unité fondamentale que l'on nomme l'*éther*. Cette pensée, que les Pères de l'Eglise ont si hardiment exprimée, que Dieu avait dû créer selon les idées, les archétypes éternels qui sont en lui, que un et trois, il avait dû imprimer dans ses œuvres les formes une et trine de son intelligence, puisque l'âme humaine et toute la création étaient faites à son image, cette pensée, disons-nous, toucherait à sa justification, et les Berzélius de la chimie donneraient bientôt la main aux Ambroise (1), aux Augus-

(1) *De Dignitate condit. hum.*, ch. XI.

tin (1), aux saint Thomas de la philosophie (2). Cette autre pensée de Moïse, que l'âme est faite à l'image de Dieu, devrait se généraliser et s'appliquer à toute la création, seulement avec des rapports ou des similitudes plus éloignées. Alors l'esprit humain pourrait entrevoir la mystérieuse opération de Dieu dans la création. L'unité divine en sortirait, mais en harmonie avec sa trinité. Les trois corps fondamentaux se lieraient à l'unité, comme la Trinité divine à son ineffable unité. La base du monde serait chimiquement démontrée dans son unité; son développement serait dans le travail combiné des trois corps fondamentaux qui donneraient la multiplicité et la variété de la création. Ces trois corps, par la loi d'affinité qui produit la force de cohésion et par la loi d'attraction qui produit la contiguité, nous donneraient les corps simples ou fluides que la chimie n'a pu encore décomposer, comme ceux-ci nous ont donné tous les corps si variés sur lesquels s'exerce la patiente investigation de nos savants. Ainsi la nature s'élèverait de l'unité éthérée aux trois corps simples, de ceux-ci aux gaz ou fluides, des gaz par la loi de condensation aux liquides, et des liquides, par le refroidissement, au solide.

La matière en sortant de la volonté de Dieu aurait possédé, en quelque sorte, la fluidité de l'esprit, et, par l'action de ces lois si fécondes de la création, cette fluidité aurait successivement produit les corps à l'état fluide, à l'état liquide et à l'état solide.

(1) *De Trinitate*, l. IX, ch. IV, et l. XIV, ch. dernier.
(2) *Quæst.* XLV, art. 7.

La continuité de ces vastes opérations chimiques aurait déterminé, selon la variété des combinaisons, ces corps si divers, si étendus, qui remplissent l'espace, dans une alternative de transformation et de repos, de mobilité qui informe les corps, de stabilité qui leur assigne une durée. En sorte que l'esprit humain ne saurait ce qu'il doit le plus admirer, de la *toute-puissance* qui crée, de l'*intelligence* qui combine, et de l'*amour* qui féconde et vivifie; trois énergies qui, selon ces mêmes Pères, représentent la Trinité dans l'unité divine; idée que Voltaire a si admirablement exposée :

> La puissance, l'amour avec l'intelligence,
> Unis et divisés, composent son essence (1).

Et ces trois énergies divines auraient leur correspondance dans le monde matériel par l'*électricité*, la *lumière* et le *calorique*. C'est l'idée de Lamennais.

L'éther serait donc la matière première et sans forme, mais susceptible de recevoir toutes les formes. « Il faut donc que ce qui doit recevoir en soi tous les genres, dit Platon dans le Timée, soit dépourvu de toute forme; de même que pour les essences odoriférantes on commence par préparer avec art ce qui doit les rendre telles, en enlevant autant que possible toute odeur aux liquides qui doivent recevoir les parfums; ou de même que ceux qui entreprennent de faire des empreintes dans une substance molle n'y laissent subsister aucune forme apparente et

(1) *Henriade*, ch. x, vers 417.

l'unissent auparavant de manière à lui donner le plus grand poli ; ainsi il convient que ce qui doit recevoir souvent et sans imperfection, dans toute son étendue, les images de tous les êtres éternels, soit par sa nature privé de toute forme. »

« Dans la série des corps simples, dit Berzélius (1), se trouvent un certain nombre de substances auxquelles manquent plusieurs qualités principales des autres corps. C'est pour cette raison qu'on les range avec doute parmi les substances matérielles proprement dites, et que plusieurs personnes les considèrent comme de simples qualités des corps dans lesquels on les rencontre en de certaines circonstances.

» La principale différence entre ces corps et les autres consiste en ce qu'ils sont *impondérables*, c'est-à-dire dénués de pesanteur, et n'occupent point par eux-mêmes d'espace appréciable. On en compte quatre : *la lumière, la chaleur*, *l'électricité* et *le magnétisme*.

» Tant de particularités leur appartiennent en commun, qu'on est fondé à conjecturer que l'un ou l'autre d'entre eux est un composé des autres, et qu'ils résultent de substances simples, servant également de base à tous, et qui nous sont inconnues. » Saint Thomas semble s'associer à cette pensée quand il dit « que la matière a été créée dès le commencement, et qu'elle a été ensuite formée d'après des conditions accidentelles parmi lesquelles la lumière tient le premier rang (2). »

(1) T. I^er^, p. 37.
(2) *Quæst.* LXVII, art. 4.

Ces conclusions, qui semblent ressortir des progrès de la chimie, acquièrent une nouvelle consistance, lorsqu'on les rapproche des découvertes de l'astronomie et de la physique.

On a observé dans les espaces stellaires des masses gazeuses phosphorescentes d'une prodigieuse étendue. Quelle en est la nature? Pouvons-nous les assimiler aux gaz que nous connaissons? La distance ne permet pas à l'homme d'en déterminer la substance et le caractère. Ces molécules qui remplissent l'espace gravitent l'une vers l'autre, se rapprochent, se concentrent, et leur forme globulaire se dessine plus distinctement à mesure que la densité augmente. Herschell, à l'aide de ses puissants télescopes, a suivi les progrès de leur condensation, non sur une seule, ces progrès individuels ne peuvent se suivre et se constater qu'après des siècles, mais sur leur ensemble, en distinguant divers états simultanés de nébuleuses, les unes légèrement condensées, les autres davantage; celles-ci avec un noyau peu brillant, celles-là avec un noyau éclatant, entourées d'une atmosphère; enfin on en distingue dont la condensation est élevée à un tel degré qu'elles vont se transformer en étoiles. De même qu'en voyant des arbres de même espèce à divers degrés de leur progression, on peut conclure que les plus jeunes grandiront comme leurs aînés, sans attendre le temps de leur croissance, ainsi Herschell conjectura que les nébuleuses à l'état élémentaire acquerraient, avec le temps, la condensation et la densité de celles qui sont plus avancées et dont le noyau est prêt à se convertir en astre. En

suivant ces phénomènes des nébuleuses, « l'astronome, disait M. Arago à la chambre des députés, marquera l'époque de l'arrondissement du contour extérieur; l'époque de l'apparition du noyau lumineux central; l'époque où ce noyau devenu très éclatant restera seulement entouré d'une légère nébulosité; l'époque où cette nébulosité, à son tour, se sera condensée: alors l'observateur aura suivi la naissance d'une étoile dans toutes ses phases (1). » Il faut lire les belles observations de M. de Humboldt sur les nébuleuses, dans son *Cosmos*, pour se rendre un compte exact de ces vastes mystères de la nature. Ce phénomène laisse donc supposer qu'il y a dans la nature un travail continu de formation, de développement, puis d'anéantissement, applicable aux astres eux-mêmes comme à toutes les autres individualités. Et de même que l'astronome vient de nous faire assister à la formation d'une étoile, il va tout à l'heure nous faire observer, dans ces mêmes espaces, des astres lumineux dont le développement et la marche ont été étudiés et qui tout à coup, comme un homme subitement frappé de mort à la fleur de l'âge, vont s'éteindre pour ne plus reparaître. Chaque astre aurait donc, comme l'homme, sa naissance, son âge mûr, sa décrépitude et sa mort. L'astronomie viendrait confirmer cette vérité que notre planète, comme les autres astres, finirait sa course et s'anéantirait; que cette *fin du monde*, appliquée à l'astre que nous habitons, doit avoir son jour marqué par la

(1) Rapport sur un projet de loi pour un crédit demandé pour l'Observatoire.

science, comme il a été annoncé par les saintes Ecritures : *Ipsi peribunt, tu autem permanes* (1).

Si ces observations de l'astronomie sur la formation des nébuleuses pouvaient laisser du doute à quelques esprits à raison de la distance immense qui nous sépare des phénomènes célestes, nous essaierions de rendre cette vérité plus palpable en ramenant ces mêmes esprits à l'étude de notre globe. La physique et la géologie semblent s'être mises d'accord relativement à l'origine de notre globe, pour reconnaître qu'avant d'arriver à l'état solide il a d'abord passé par l'état liquide. « Si nous nous élevons vers les sommets des hautes montagnes, dit Cuvier, les débris d'animaux marins, les innombrables coquilles que nous trouvons dans certaines couches du globe disparaîtront peu à peu, puis tout à fait. Nous arriverons à des couches d'une autre nature qui ne contiendront plus de vestiges d'êtres vivants. Cependant elles montreront, par leur cristallisation et par leur stratification même, qu'elles étaient dans un *état liquide* quand elles se sont formées. » Bremser dit aussi que la structure de la terre conduit à penser que primitivement elle n'était qu'une masse liquide. « La forme de la terre aplatie vers les pôles, dit M. Pouillet, est selon tous les physiciens une preuve que la terre, avant d'arriver à l'état solide, a passé par l'état liquide. » Qu'est-ce que le liquide? C'est la vapeur condensée. On sent que nous nous rapprochons des fluides qui ont contribué à la formation de la terre. En remontant ainsi

(1) Ps. 101, 27.

aux premiers principes de notre globe, nous sommes invinciblement conduits à le concevoir primitivement à l'état *des nébuleuses*.

La matière première a donc été extrêmement fluide, puisqu'on ne peut dire immatérielle, au temps qui a précédé les formes qui lui ont été assignées par les lois de la création. Et c'est évidemment ce qu'a voulu exprimer saint Augustin par ces paroles (1) : « Par la pensée nous entreprenons de soumettre, en quelque sorte, cette matière première à l'examen de nos sens, nous disons intérieurement : ce ne saurait être une forme intelligible et spirituelle, telle que la vie, telle que la justice, puisque c'est de cette matière que les corps ont été formés; ce n'est pas non plus une chose qui tombe sous nos sens, puisque nos sens ne peuvent rien apercevoir ni rien remarquer de ce qui est invisible et sans forme... Je considérai alors de plus près les corps eux-mêmes; je remontai par mes réflexions à la source de cette *mutabilité* que je remarque en eux, à l'aide de laquelle ils cessent d'être ce qu'ils étaient et deviennent ce qu'ils n'étaient pas, je commençai à soupçonner que ce passage d'une forme à l'autre se faisait par je ne sais quoi d'informe, qui cependant n'était pas absolument le néant; mais il ne me suffisait pas de soupçonner, je voulais comprendre. Si l'on pouvait dire d'une chose qu'elle est un mélange du néant et de l'être, je le dirais de cette mutabilité, et pourtant il fallait bien qu'elle eût un être quelconque, qu'elle fût

(1) *Confess.*, l. XII, chap. V et VI.

d'une manière ou d'une autre avant toute forme, pour que la matière fût susceptible de recevoir des formes visibles si bien ordonnées. » Saint Augustin poursuivait une idée chimérique, il voulait saisir de son intelligence la création de la matière, au moment où elle passe du néant à l'être, spirituelle encore dans la volonté de Dieu, non matérielle encore en ce qu'elle n'a pas acquis la forme qui détermine les corps. Il était impossible de pousser plus loin les investigations philosophiques, et l'on peut dire que dans la profondeur de ses vues il a deviné ces corps simples, invisibles, sans forme appréciable, tels que la chimie nous les fait aujourd'hui connaître.

Mais la matière sans forme n'existe pas, par la raison philosophique que c'est la limite qui détermine les formes, et que la matière, étant essentiellement limitée, a par voie de conséquence essentiellement une forme.

Comment Moïse aura-t-il conçu ces grands problèmes ? Pour en juger revenons à son récit. Moïse sort de l'Egypte, le polythéisme y règne dans toute l'étendue de l'expression, et c'est de ce pays que Bossuet a pu dire avec une exacte vérité : « Tout y était dieu, excepté Dieu même. » Moïse écrit, et le premier substantif qui sort de cette plume formée à l'école du polythéisme égyptien est Dieu, *Deus*. L'unité de Dieu, péniblement entrevue par Platon, qu'il n'ose révéler qu'aux initiés et dans le mystère, est le premier jet de cette plume extraordinaire ; ce Dieu est dans l'éternité, et il va de cette scène infinie, qui n'est autre que lui-même, enfanter quoi ? Quelque chose qui sera bien, mais qui ne sera ni l'infini, ni l'éternité, que

nous appelons le temps et l'espace, deux choses limitées qui ont un commencement et une fin.

Le temps va donc commencer du jour où Dieu réalisera quelque chose en dehors de lui, c'est-à-dire en dehors de l'éternel et de l'infini. Et Moïse, qui commence une chronologie, ne manque pas d'imprimer à son œuvre ce caractère particulier du temps; son premier mot est donc : *In principio*, au commencement; au commencement Dieu créa. Nous assistons à la création dans la sphère du temps et de l'espace. Créer, c'est faire que ce qui n'était pas soit, Dieu seul peut le faire. Que sortira-t-il de cet acte créateur? Le ciel et la terre, *cœlum et terram;* voilà donc la matière étendue créée par la toute-puissance divine. Pour nous *cœlum et terram*, c'est l'espace avec la matière qu'il enceint, car dans ce ciel, dont l'expression hébraïque emporte l'idée d'étendue, les astres ne sont point encore formés, et cette terre est insaisissable et sans forme. « De toute éternité, dit Bossuet (1), et avant le commencement, il n'y avait que Dieu même, tout le reste n'y était pas, il n'y avait ni temps ni lieu, puisque le temps et le lieu sont quelque chose; il n'y avait qu'une pure possibilité de la création, et cette pure possibilité ne subsistait que dans la toute-puissance divine. »

Les expressions manquent à Moïse pour représenter ce premier élément de la création; il l'appelle ciel, terre, eau, c'est-à-dire qu'il prend les expressions les plus génériques pour nous faire concevoir cette masse éthérée, ce premier

(1) *Elévations sur les mystères*, IIIe Sem., III.

état de la matière. Dieu donc a d'abord créé l'espace et le temps, équateur et méridien de la sphère de la création. Nous trouvons ici Dieu ou la cause première, l'unité agissante que nos philosophes appellent principe de causalité, puis le temps et l'espace. Moïse nous donne ainsi les trois premières catégories d'Aristote bien avant ce philosophe.

Il nous montre ensuite la production de la matière, et comme les expressions qu'il emploie ne peuvent rendre sa pensée, aussitôt qu'il a prononcé le mot si matériel de *terre*, il s'empresse d'ajouter : Ce n'est pas la terre que vous connaissez, c'est ce quelque chose si peu matériel qu'il est informe, invisible, insaisissable, et qui ne peut se traduire que par le *vide* et le *vain : Terra autem erat inanis et vacua.* C'est la masse éthérée, ce n'est pas même une *nébuleuse.* C'est bien là la pensée de Moïse, car Salomon, dans le livre de la Sagesse (1), nous dit après lui que Dieu créa le monde *ex materiâ invisâ.* Il s'agit donc bien d'une matière invisible, informe et qui est à l'état fluide. « C'est de cette terre invisible, désordonnée, c'est de cette matière informe, c'est de ce *presque rien*, s'écrie saint Augustin, que vous méditez dès lors de créer tous les objets divers, au moyen desquels subsiste ce monde, si sujet au changement, comme s'ils ne subsistaient pas (2). » De même lorsqu'il prononce le nom du ciel, *cœlum*, il est clair que ce n'est pas celui que nous voyons, puisque le firmament ne doit être créé que le

(1) Chap. XI, 18 : *Omnipotens manus tua, quæ creavit orbem terrarum ex materiâ invisâ.*

(2) *Confess.*, l. XII, chap. XVIII.

second jour de la création, et les astres au troisième et quatrième jour.

Les ténèbres planent sur la face de l'abîme, c'est bien là le chaos des anciens. Combien ce temps a-t-il duré? Nous l'ignorons; ce que nous savons, c'est que dans cet intervalle Dieu n'a pas perdu de vue son œuvre, car Moïse nous montre l'Esprit de Dieu couvant en quelque sorte l'océan de la masse éthérée. Moïse lui donne ici l'expression *d'eau;* mais cette expression est employée au figuré comme les mots *cœlum* et *terram*. Il prend ce mot comme exprimant quelque chose de moins matériel que le mot terre. Qu'on remarque bien que Moïse ne dit pas que Dieu créa *l'eau*, parce qu'en effet l'eau est un corps composé, et Dieu ne créa que les corps simples. S'il a dit que Dieu créa la terre, aussitôt il fait comprendre que ce n'est point notre terre, mais un fluide élémentaire qu'il décrit dans les termes les plus énergiques, autant qu'il pouvait le faire dans la pauvreté de son langage, si distant du langage technique de la chimie moderne.

« On entend par le mot *eau* la matière informe, dit saint Thomas (1), et cette phrase signifie que l'Esprit était porté sur la matière, comme l'amour de l'artiste est porté sur la matière dont il veut former son œuvre. »

Cette matière a été créée pour être façonnée. Le burin de l'artiste s'appellera *loi*, comme expression de la constance du dessein et de la permanence de la volonté de l'artiste éternel. Sa volonté ou les quelques lois qui l'ex-

(1) *Quæst.* LXXIV, art. 3.

priment vont s'emparer de la masse éthérée, l'assujétir à de certaines combinaisons successives qui produiront définitivement ce monde dont nous n'entrevoyons qu'un petit fragment.

La création est accomplie, l'organisation va commencer. Saint Thomas distingue ici l'œuvre de *création*, qui vient de s'opérer, l'œuvre de *distinction* des trois premiers jours qui voient apparaître l'éther, l'eau, la terre, enfin l'œuvre d'*ornement* qui s'accomplit dans les trois jours suivants (1). Cela est parfaitement conforme au langage de Moïse. Quand il s'agit de créer, il emploie le verbe *bara;* quand il s'agit de l'œuvre des six jours, il emploie le verbe *asah*, faire en ornant, en perfectionnant. Ce qui fait dire à Bossuet : « La création du ciel et de la terre et de toute cette masse informe que nous avons vue dans les premières paroles de Moïse, a précédé les six jours qui ne commencent qu'à la création de la lumière. Dieu a voulu faire et marquer l'ébauche de son ouvrage avant que d'en montrer la perfection; et, après avoir fait d'abord comme le fond du monde, il a voulu en faire l'ornement avec six différents progrès, qu'il a voulu appeler six jours (2). »

Le premier jour, Dieu dit : *Fiat lux*, lumière soit, et de cette première manifestation du Verbe divin la lumière fut. « Le terme hébreu traduit par *lux*, dit M. Chaubard, signifie aussi *feu*, *calorique*. C'est un fait bien remarquable que le sens de calorique et de lumière soit exprimé

(1) *Quæst.* LXX, art. 1.
(2) *Elév. sur les myst.*, IIIe sem.

par un seul et même mot, comme si c'était une seule et même chose. On doit donc comprendre ici, dans le sens de l'hébreu, non-seulement la lumière, mais encore le calorique ; au reste, le terme hébreu lumière ou calorique, pris dans son sens radical, porte avec soi l'idée d'un fluide sortant par effluves. »

« Nous ignorons, dit Berzélius, ce qu'est à proprement parler le calorique. Plusieurs expériences mènent à conjecturer que la chaleur et la lumière ne sont qu'une seule et même substance, qui nous apparaît sous la forme de lumière quand elle se propage avec une grande vélocité, et sous celle de chaleur lorsque sa propagation a lieu d'une manière moins rapide. » La lumière et le calorique sont donc concomitants dans l'ordre de la création. « D'après les brillants progrès qu'a faits la physique de nos jours, dit encore M. Chaubard, le calorique, l'électricité et le magnétisme ne sont très vraisemblablement que divers attributs ou manières d'être de la lumière. » Ce qui est certain, c'est que la science nous montre des rapports si intimes entre l'électricité et la lumière, que nous pouvons conclure, sur ses données, que cette triple énergie, l'électricité, la lumière et le calorique, est le produit instantané du même Verbe divin : *Fiat lux*. « C'est Dieu qui envoie la lumière, et elle part aussitôt ; il l'appelle, et elle obéit avec tremblement, » dit Baruch (1). Elle va donc exercer son activité et sa puissance sur le fluide éthéré selon les lois qui la régissent. Et de ce jour commence le

(1) III, 33.

grand travail de la nature; ce fut le premier jour ou la première révolution du monde.

Dieu, selon Moïse, ne créa le soleil que le quatrième jour, tandis que la lumière jaillit du premier jour. Voilà l'effet qui précède la cause et Moïse livré sans défense aux rires insultants de la philosophie.

Moïse ne recule pas devant cette invraisemblance. Il sait que l'Orient a toujours confondu la lumière et le soleil en adorant cet astre éclatant; il sait que la Chaldée, la terre même de Chanaan, lui élèvent des temples, lui offrent des sacrifices; c'est pour cela même qu'au nom d'une vérité qui le pénètre, il entend exprimer la distinction essentielle qui existe entre la lumière et le soleil, et marquer l'époque diverse de leur naissance, de leur entrée dans le temps, les dépouillant ainsi de l'unité et de l'éternité que l'ignorance des peuples leur attribuait. C'est ce que Bossuet a parfaitement compris et magnifiquement exprimé dans son *Discours sur l'histoire universelle :* « Il a plu, dit-il, à ce grand Ouvrier de créer la lumière avant même que de la réduire à la forme qu'il lui a donnée dans le soleil et dans les astres, parce qu'il voulait nous apprendre que ces grands et magnifiques luminaires dont on nous a voulu faire des divinités, n'avaient par eux-mêmes ni la matière précieuse et éclatante dont ils ont été composés, ni la forme admirable à laquelle nous les voyons réduits. » Selon Moïse, la lumière fut créée d'abord d'une manière absolue, mais n'exista relativement à la terre que par l'action postérieure des astres rayonnants.

La lumière existe donc antérieure et indépendante du

soleil? *Oui*, dit Moïse. *Non*, répond l'humanité. Moïse devait savoir de ses propres yeux que le soleil est le foyer de la lumière; c'est plus qu'une vérité de sens commun, c'est un fait. Moïse mentait donc à sa conscience, à son peuple, à son siècle, à l'humanité, en affirmant la lumière antérieure au soleil. C'était ruiner son livre, discréditer son nom, commencer par le mensonge! N'importe, Moïse écrit, et les temps s'écoulent, et l'astronomie nous apprend que dans la création il est un nombre incalculable de soleils portant eux-mêmes la lumière; que dès lors la lumière n'est pas le produit unique et direct de notre soleil. Puis, examinant ces causes multiples, la science s'est demandé si la lumière n'a pas une source et une essence unique, si elle n'est pas antérieure aux astres, et, plongeant dans cet abîme des conjectures scientifiques, voilà que le dernier mot du jour, le dernier mot de la science, est que Moïse a raison contre le sentiment universel, et que de la lumière se dégage un fluide antérieur aux astres, lequel nous est communiqué, rendu perceptible, par les ondulations ou vibrations que les astres lui impriment. Sur une question si grave Moïse a bravé la foi commune pour rester dans le vrai, en attendant de la science moderne et de M. Arago sa justification. Pourquoi Moïse fait-il apparaître la lumière dès le premier jour, tandis qu'il ne devait exister des yeux, des sens pour l'apercevoir, que les cinquième et sixième jours? Parce que la lumière, avec le calorique et l'électricité, devaient exercer une énergie active et féconde sur la matière élémentaire. Elle était nécessaire dès ce jour pour commencer ce grand

travail des combinaisons dont le second jour va nous donner le premier résultat. Voilà le *règne élémentaire*, il occupe et pénètre tous les corps, il est le *milieu* de tous les autres règnes et la condition de leur existence. Il vivifie, par son action continuelle de composition et de décomposition, les éléments matériels des règnes subséquents.

Le second jour, Dieu dit aussi : « Que le firmament soit au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux. Ainsi Dieu fit le firmament ; il sépara les eaux qui sont sous le firmament de celles qui sont au-dessus du firmament. Et cela fut ainsi (1). »

Le premier jour il n'y avait que des fluides. Par la combinaison des fluides agissant sur la masse éthérée, un fait nouveau se produit, c'est l'apparition du liquide. Moïse n'écrit pas : Dieu fit les eaux ; c'était la conséquence inévitable des opérations chimiques ; mais il dit : Dieu fit le firmament au milieu des liquides, c'est-à-dire ce vaste développement des espaces où les astres devaient être placés, car *firmamentum* signifie expansion, étendue.

La séparation des liquides fut le principe de cet immense mouvement des groupes de matière liquide, qui, lancés dans l'espace, vont former le système des nébuleuses. Le liquide vaporisé s'élève donc au-dessus du firmament. Une autre partie reste au-dessous. En dirigeant le liquide vers cette route supérieure, ne voit-on pas que Dieu y convoque ces matières élémentaires, qui vont se grouper et préparer la formation lente des *nébu-*

(1) *Gen.*, I, 6.

leuses? Elles attendent la suprême parole qui, de cette masse élémentaire, doit produire les astres : *Fiant luminaria.* Le second jour est manifestement la grande époque des nébuleuses. Elles n'ont point encore atteint la forme ni la consistance d'un astre; ce n'est qu'après l'apparition d'un fait nouveau que les astres pourront exister.

Si Moïse n'eût voulu exprimer que l'idée de la séparation des eaux océaniques et atmosphériques, son langage n'eût point été exact, puisque toutes ces eaux sont sous le firmament. Il faut donc donner à cette antique parole l'importance qu'exige un tel sujet, et, pour nous, cette séparation, non pas des eaux telles que nous les avons, mais de la matière à l'état liquide, cet océan délégué pour l'espace supérieur au firmament, c'est un partage de cette vapeur élémentaire, matière informe des corps, comme l'appelle saint Augustin (1), qui, d'abord pêle-mêle et confondue, se concentre pour obéir à cette loi d'organisation divine qui va former les corps célestes. Moïse, dans ce langage solennel, nous révèle cette puissance d'intuition qui le fait pénétrer dans les lois du monde matériel avec cette même profondeur et cette même exactitude que nous le verrons plus tard porter dans les lois du monde moral. Si à la veille de la création des astres il nous montre les liquides vaporisés prenant la direction que ces corps célestes doivent occuper, ne doit-on pas

(1) *De Gen. cont. Man.*, l. I^er^, ch. V et VII; Saint THOMAS, *Quæst.* LXVIII, art. 2.

conclure qu'il a pressenti l'immensité de la création dans la profondeur des cieux, et que les mystères de cet immense travail ont été révélés à ce grand philosophe, à ce premier naturaliste?

Le troisième jour, Dieu dit encore : « Que les eaux de dessous le ciel se rassemblent en un seul lieu et que le solide paraisse. Et cela fut ainsi. Dieu donna à ce qui était aride le nom de terre et il appela mer les eaux assemblées. »

Le premier jour nous avons les fluides, le second jour le liquide, le troisième jour le solide. La progression est bien marquée. Suivons maintenant la pensée de Moïse. Le second jour il y a des *liquides* réservés, les uns fixés au-dessus du firmament, les autres au-dessous : quel sera le sort de ces liquides, de cette eau d'une nature inconnue? Et d'abord que deviendra celui fixé au-dessous du firmament? Au troisième jour ce liquide, soumis à l'action du calorique, est à l'état igné, les matières qui le composent sont en fusion. Par le mouvement ou le rayonnement de la chaleur à travers l'espace, cette masse en fusion se refroidit, et ce refroidissement sépare l'aride du liquide et produit le solide. Le liquide se transforme, et sur la masse refroidie, première enveloppe de la terre, la vapeur condensée par le refroidissement dépose l'océan.

Quand l'aride apparaît, les continents surgissent, les montagnes se soulèvent, *ascendunt montes* (1). Et la terre paraît assez puissante pour faire contre-poids à l'océan.

(1) DAVID, ps. 103.

Pour arriver à cette formation de notre globe, il a fallu le feu du premier jour, le liquide du second jour, la coopération des éléments fondamentaux. Si l'on considère la nature des premiers corps solides qui forment le noyau de la terre, il est incontestable, quels que soient les systèmes, qu'ils portent le signe de leur origine plutonique, qu'ils ont été cristallisés par le feu. Non-seulement les roches primitives accusent la présence du feu et sa vive action, mais l'expérience démontre qu'en descendant vers le centre de la terre, dans des profondeurs qui échappent à l'influence solaire, la chaleur augmente, suivant des observations nombreuses, d'un degré au moins tous les quatre-vingts mètres. Un feu central paraît donc animer notre globe, et les volcans, les sources thermales et minérales, s'élèvent pour nous le rappeler. C'est la pensée de Cuvier que nous avons déjà citée et qu'il résume en ces deux mots : « Ainsi, on ne peut le nier, les masses qui forment aujourd'hui nos plus hautes montagnes ont été primitivement dans un état liquide (1). » Trois agents sont actuellement en présence : le feu, l'eau et le solide. L'action du feu et de l'eau sur ce solide détermineront des phénomènes nouveaux qui viendront donner aux paroles de Moïse une incontestable preuve d'exacte vérité.

L'action du feu, en produisant le solide, lui imprime un caractère particulier. Ce sont des roches massives d'une structure cristalline ou vitreuse, au sein desquelles on ne trouve aucune trace d'être organisés, et qu'on appelle

(1) *Disc. sur les révol. du globe,* p. 12 et 15.

roches plutoniques. Et en effet, ce n'est qu'après l'apparition du solide que Dieu crée les êtres organisés. Après ce premier enfantement du solide, l'eau exerce à son tour son action par des dépôts successifs de matières dont elle est chargée. Ces dépôts sont en forme de couches ou strates régulières, à moins qu'elles n'aient été modifiées par des causes perturbatrices postérieures. Les roches qui appartiennent à ce système s'appellent roches stratifiées, ou roches *neptuniennes* ou *de sédiment*. C'est dans ces couches que l'on découvre des traces nombreuses d'êtres organisés.

Moïse ne s'occupe au troisième jour que de la formation de la terre. Sans doute en ce même temps d'autres astres furent également formés, mais ils étaient étrangers à la juste préoccupation de l'écrivain pour sa planète.

Le quatrième jour, Dieu dit aussi : « Qu'il y ait des corps de lumière dans le firmament du ciel, afin de séparer le jour et la nuit, et qu'ils servent de signes pour marquer les temps et les saisons, les jours et les années ; que ces corps luisent dans le firmament du ciel afin d'éclairer la terre. Et cela fut ainsi. Dieu fit donc deux grands corps lumineux ; l'un plus grand pour présider au jour, et l'autre moindre pour présider à la nuit; il fit aussi des étoiles. Dieu mit ces astres dans le firmament du ciel pour éclairer la terre, pour présider au jour et à la nuit et pour séparer la lumière d'avec les ténèbres. »

Quel a été l'élément qui a servi à la formation de ces astres? Nous l'avons déjà vu, c'est le liquide, séparé de celui qui devait former la terre et transporté au-dessus du

firmament par la formation des astres. Une même loi, une même matière, devait donc servir d'élément fondamental et à la terre et aux astres qui peuplent le firmament. « Comme les bulles naissent sur la surface de l'onde agitée, ainsi, dit saint Basile, l'être infini pouvait lancer plusieurs mondes dans l'espace. » Moïse détermine l'utilité des astres par rapport à l'homme, il repousse l'idée qu'ils sont animés, comme il proscrira le culte que l'antiquité leur a consacré. Le soleil, ainsi que les autres astres, est, d'après Herschel, un corps opaque et obscur, mais placé au centre d'une atmosphère en perpétuelle incandescence. Les astres en mouvement ne pouvaient s'équilibrer dans le vide; il fallait, selon la pensée de Newton, les fluides pour les soutenir dans cette marche régulière qui leur est tracée par le Créateur. Ainsi les fluides sont la condition de la régularité de leurs mouvements, comme ils sont la base de leur composition. Nous sommes en possession du monde inorganique, et Moïse nous le montre à ses trois états, s'élevant successivement du gazeux au liquide, du liquide au solide.

Les corps inorganiques ou dépourvus d'organisation n'ont qu'une structure moléculaire, c'est-à-dire composée de molécules similaires juxtaposées et liées entre elles par une force d'adhérence ou de cohésion ou par une loi d'affinité. Sans organisation, ces corps ne peuvent vivre, ni par conséquent se nourrir, se reproduire. Ils s'augmentent par le nombre des molécules, ou diminuent, sans que leur substance en soit altérée. Ils forment le premier échelon des êtres et servent de base à la formation des

êtres organisés. « La forme d'agrégation qu'un corps affecte dépend, d'après Laplace, du rapport mutuel de trois forces, savoir : 1° l'attraction de chaque molécule pour les autres molécules qui l'entourent, ce qui fait qu'elles tendent à s'approcher autant que possible les unes des autres ; 2° l'attraction de chaque molécule pour la chaleur qui entoure les autres molécules situées dans son voisinage ; 3° la répulsion entre la chaleur qui entoure chaque molécule et celle qui entoure les molécules voisines, force qui tend à désunir les particules des corps. Quand la première de ces forces l'emporte, le corps est *solide ;* si la quantité de chaleur augmente, la seconde force ne tarde pas à devenir prédominante, les molécules se meuvent alors avec facilité, et le corps est *liquide*. Cependant ces molécules sont encore retenues, par l'attraction pour la chaleur voisine, dans les limites du même espace que le corps occupait auparavant, excepté à la surface, où la chaleur les sépare, c'est-à-dire occasionne l'évaporation jusqu'à ce qu'une pression quelconque empêche la séparation de s'effectuer. Quand la chaleur s'augmente à tel point que sa force répulsive l'emporte sur l'attraction des molécules les unes sur les autres, celles-ci se dispersent dans toutes les directions, aussi longtemps qu'elles ne rencontrent pas d'obstacle, et le corps prend la forme *gazeuse* (1). » Cette théorie, acceptée par Berzélius, nous met en évidence l'influence du calorique sur les corps, et nous conduit à cette observation, qui vient confirmer ce que nous

(1) Berzélius, t. Ier, p. 85.

avons dit plus haut : c'est que plus la chaleur s'affaiblit, plus la loi d'affinité acquiert de puissance ; c'est que les corps solides dans l'ordre de la création, selon Moïse, étant apparus le troisième jour, les corps liquides le second, les corps gazeux le premier, il s'ensuit que la chaleur au premier jour était beaucoup plus intense qu'au second, que la chaleur au second jour était plus intense qu'au troisième, et que c'est avec raison que nous avons dit que les corps solides étaient le résultat de l'affaiblissement de la chaleur ou du refroidissement. La progression tracée par Moïse se lie donc aux lois les plus intimes des corps, et concorde avec les découvertes les plus hardies de la science.

Jusqu'ici Moïse ne nous a point encore fait apparaître de corps organisés : la création se développe, les révolutions se succèdent, mais la vie organique manque ; nous n'avons qu'une chose, le *règne minéral*, plongé dans le règne élémentaire, et qui va devenir la base des règnes supérieurs. La formation de la terre est la première apparition du *règne sidéral*, qui prend tout son développement au quatrième jour.

Par son mouvement continu, régulier dans l'espace et mathématiquement calculable, il agit sur les autres règnes par les alternances de jour et de nuit et de saisons. Par son mouvement diurne et annal il purifie l'air et l'eau elle-même par les marées qu'il détermine ; il agit sur le règne végétal et animal par la lumière et la chaleur. Sa base est dans les deux éléments qui le précèdent.

Les savants se sont épuisés à rechercher dans le gneiss

et le granit des traces de la vie organique, on n'en a découvert nulle part; l'incandescence de la terre, la température élevée des eaux, semblent y avoir apporté un invincible obstacle. « Elevons-nous encore, dit Cuvier (1), avançons-nous vers les grandes crêtes, vers les sommets escarpés des grandes chaînes; bientôt ces débris d'animaux marins, ces innombrables coquilles, deviendront plus rares et disparaîtront tout à fait; nous arriverons à des couches d'une autre nature, qui ne contiennent point de *vestiges d'êtres vivants.* »

Il fut donc un temps où la vie organique n'existait point; elle a donc eu son jour d'origine, son commencement, et les spéculations philosophiques qui tendaient à expliquer les évolutions successives des êtres comme la conséquence d'un développement éternel, tombent devant les découvertes des sciences comme devant les affirmations de Moïse. La cause première, éternelle et créatrice, saluée par Moïse dans son unité toute puissante au commencement de son récit, reçoit tous les jours, des découvertes des sciences, une démonstration nouvelle, non-seulement de son existence, mais de l'intelligence avec laquelle elle a présidé à la naissance et au développement de la création.

Le monde organique se distingue particulièrement du monde inorganique par l'unité de son existence, la solidarité de ses parties, la vie et le mouvement automatique ou spontané qui lui appartiennent. Considéré en dehors

(1) *Révol. du globe*, p. 12.

de cette unité vitale, dans les parties isolées qui le composent, le monde organique ne représente plus que les molécules juxtaposées et sans unité du monde inorganique. Pour arriver à la formation d'un être organisé, il faut d'abord avoir les molécules matérielles nécessaires à sa composition, il faut enfin posséder le monde inorganique qui concourt à sa forme, puis y ajouter ce qui constitue son être, c'est-à-dire l'unité, la solidarité et la vie qui circule dans toutes ses parties. Le monde organique indique donc une marche ascendante dans l'ordre de la création, une progression vers un idéal plus parfait qui sera le terme de cette grande œuvre.

Le troisième jour, après la formation des continents par l'apparition du solide, Dieu dit encore : « Que la terre produise par des germes, *germinet*, de l'herbe verte qui porte sa semence, des herbes qui portent des fruits, chacun selon son espèce, et que la semence qu'ils contiennent se féconde dans la terre. Et cela fut ainsi. » Moïse remonte toujours au premier élément des choses; le germe, c'est-à-dire cette puissance mystérieuse que Dieu a déposée dans la matière productrice des êtres organisés, qui en est le principe, le rudiment et la fécondité, est la chose qui fixe d'abord sa pensée. Dieu ne dit pas comme pour les corps solides : *appareat arida*, que les herbes paraissent. Non, mais que la terre germe, *germinet terra*, indiquant ainsi que rien n'est pressé dans l'œuvre de Dieu. Il veut que les opérations de la germination s'opèrent dans le milieu qui convient à ce germe, c'est-à-dire dans la terre, dans ce vaste laboratoire où la chimie, continuant

son œuvre, va produire une organisation nouvelle. C'est l'opinion de saint Augustin (1), il appuie son sentiment de l'autorité même de la Genèse, qui dit : « Telle a été l'origine du ciel et de la terre, et c'est ainsi qu'ils furent créés au jour que le Seigneur fit l'un et l'autre et qu'il créa toutes les plantes des champs avant qu'elles fussent sorties de la terre, et toutes les herbes de la campagne avant qu'elles eussent poussé, *priusquam germinaret* (2). »

Le germe est donc déposé dans la terre, et le mot *germinet* indique de plus que Dieu met en mouvement les puissances internes de la nature qui doivent agir sur le germe pour le féconder. Cette germination produit les herbacées et les arbres, distinction qui appartient encore à Moïse et qui continue cette loi de progression que la géologie viendra confirmer. Les herbacées et les arbres naissent pour vivre, se féconder, puis mourir. Les individus pourront périr, mais les genres et les espèces se conserveront par la semence; c'est pourquoi Moïse ajoute que Dieu donna aux herbes la semence, aux arbres les fruits pour se reproduire dans le sein de la terre pour la conservation des espèces. Ainsi les germes, les herbacées et les arbres avec la puissance de reproduction, tel est l'ordre de la création des êtres organisés qui se produisent au troisième jour, et qui dans leur ensemble composent le *règne végétal*. Les règnes précédents lui servent de base.

(1) *Sup. Gen.*, liv. VIII, ch. III, et liv. V, ch. V; Saint THOMAS, *Quæst.* LXIX, art. 2.

(2) *Gen.*, II, 4-5.

Cependant le soleil n'est point encore créé, puisqu'il n'apparaît qu'au quatrième jour, et la raison et l'expérience résistent à cet ordre tracé par Moïse, qui place la création du règne végétal avant la création du soleil, dont la chaleur et la lumière sont les éléments les plus essentiels à la vie végétale.

Ici encore on peut être surpris que Moïse lutte contre une loi vulgaire que le bon sens et l'expérience devaient lui avoir apprise. Quoi de plus facile pour lui de ranger au troisième jour la création de la terre, du soleil et des astres, et au quatrième la création du règne végétal ?

La symétrie, la vraisemblance, eussent été plus respectées, et l'auteur y eut gagné en autorité.

Nous avons déjà vu, pour la création de la lumière, que Moïse s'inquiète peu du sens commun ; il écrit selon une inspiration qui le guide et à laquelle il obéit scrupuleusement. Que lui importe la vraisemblance, si elle n'est pas la vérité ? Moïse sait attendre, et comme la vérité a tôt ou tard son jour de triomphe, il sait qu'à un temps donné sa pensée passera à l'état de fait accepté et justifié par les sciences. Berzélius nous apprend que l'influence du soleil n'est pas nécessaire à la végétation, que la chaleur et l'humidité lui suffisent. « Pour que les phénomènes qui constituent la vie végétale commencent, il faut la réunion de ces choses, dit Berzélius; l'action immédiate des rayons solaires est nuisible à la germination. Partout dans la nature, nous trouvons que les premiers phénomènes de la vie, parmi les êtres organisés, prennent leur origine dans l'obscurité, et qu'ils n'ont besoin de l'influence de la lu-

mière du soleil et ne cherchent celle-ci, qu'après être arrivés à un certain degré de développement. » Si l'on prétend que la lumière est également nécessaire à la végétation, nous répondrons qu'avant le soleil la lumière subsistait, qu'elle exerçait son action, comme la science démontre qu'elle l'a exercée depuis. Nous savons en effet, par les découvertes du savant de Candolle, que les plantes fossiles des houillères de la baie de Baffin sont analogues aux plantes équatoriales, et il prouve qu'elles ont dû être soumises à des conditions analogues de lumière et de chaleur. Le soleil ne pouvait atteindre les latitudes septentrionales comme les latitudes équatoriales, la chaleur et la lumière étaient diverses, et cependant les plantes des deux latitudes sont égales. La chaleur centrale ne pouvait produire cet effet, ou bien elle le produirait encore; mais, en admettant pour la chaleur centrale cette efficacité à l'époque de ces singulières productions, le problème ne serait pas résolu en ce qui concerne le nécessaire concours de la lumière. Le soleil et la lumière manquant aux régions septentrionales, M. de Candolle fut obligé de conclure qu'il existait dans ces latitudes glaciales, à l'époque où croissaient ces végétaux, une lumière aujourd'hui inconnue et dont les aurores boréales ne sont peut-être que des débris. Mais ne devons-nous pas aller plus loin que M. de Candolle? Quand la géologie nous apprend que les végétaux fossiles de nos climats sont spécifiquement identiques à ceux de l'Amérique, comme ceux des régions équatoriales le sont à ceux des régions septentrionales, ne devons-nous pas alors, généralisant la

question pour tout le globe, conclure que l'identité des effets doit provenir de l'identité de la cause, que la chaleur centrale et une lumière atmosphérique enveloppant le globe ont dû produire cette identité des résultats. La lumière et la chaleur du soleil, par l'inégalité de leurs effets, devaient rendre impossible cette identité des végétaux. Puisque cette identité cependant se produit partout, ne doit-on pas en conclure que ces végétaux ont précédé le soleil? Cette conséquence serait en parfaite harmonie avec la pensée de Berzélius, qui nous apprend que le soleil n'est pas nécessaire à la végétation. Moïse reste donc avec la vérité de son récit, nous montrant, avant l'existence du soleil, une germination, des herbes et des arbres verdissant la terre, partout dans des conditions égales, puisque le soleil n'est point encore apparu pour établir l'inégalité de chaleur et de lumière sur notre globe.

Cette existence isolée du règne végétal au quatrième jour de la création n'est pas sans difficulté. Comment se rendre compte de cette végétation prodigieuse sur un sol que l'humidité seule peut féconder, puisque ce sol n'était point encore recouvert des débris organiques des générations antérieures et ne contenait aucun des éléments nutritifs actuellement nécessaires à l'alimentation des végétaux? On conjecture que les plantes se développaient sous l'influence de l'acide carbonique, alors en grande abondance dans l'air. Elles vivaient au moyen de ce développement foliacé prodigieux qui puisait dans l'acide carbonique l'élément presque unique de son alimentation.

Aussi les racines, qui ne pouvaient trouver de nutrition dans le sol, sont-elles alors d'une grande simplicité, à l'état rudimentaire, comme si elles avaient été primitivement destinées à être renversées et enfouies pour concourir à la formation des couches que le géologue étudie et que le travailleur exploite. Cette surabondance de l'acide carbonique dans l'atmosphère, si elle était nécessaire au développement si riche de la végétation première, était d'un autre côté un obstacle à l'apparition du règne animal ; car ce règne se nourrit du gaz oxygène, et périt sous l'influence du gaz acide carbonique. Le gaz acide carbonique fut absorbé par les houillères et par les cours d'eau, et cette épuration fit dominer dans l'air le gaz oxygène. De cette date seulement le règne animal put vivre ; mais pour qu'il vécût, il fallait qu'une révolution passât sur le globe pour former ces houillères épuratives de l'atmosphère, sans lesquelles l'acide carbonique surabondant eût rendu impossible l'existence du règne animal.

Le cinquième jour, Dieu dit aussi : « Que les eaux produisent le reptile à l'âme vivante, et le volatile au-dessus de la terre, planant sous le firmament. Dieu créa donc les reptiles marins, *cete grandia*, d'une forme immense, les poissons qui ont vie et nagent dans les eaux, selon leurs espèces, *in species suas*, et toutes espèces de volatiles selon son genre, *secundùm genus suum*, et il les bénit en disant : Croissez et multipliez, remplissez les eaux de la mer ; et que les oiseaux se multiplient sur la terre. »

Nous venons de voir que les plantes pouvaient vivre sans le secours du soleil; il n'en était pas ainsi des animaux : aussi le soleil et les astres paraissent au quatrième jour, et les animaux au cinquième.

Nous arrivons au *règne animal*. Ce règne a de commun avec le règne végétal la composition de ses parties, assemblage de molécules qui a pour base fondamentale les corps inorganiques, puis l'unité d'existence et d'organisation qui lui donne le mouvement automatique; mais il s'en distingue par une unité plus élevée, car, au mouvement automatique s'ajoute le mouvement spontané, une sensibilité qui conduit à l'instinct. Ainsi la création, selon Moïse, s'élève à chaque révolution par l'apparition d'un ordre d'êtres plus complexes et plus parfaits, qui résument en eux ce qui a déjà été créé, ennoblissent la création par la perfection qu'ils y apportent dans leur structure, leur organisme, leur sensibilité et leur instinct. On dirait que déjà ces êtres ont en eux quelque chose qui les élève vers Dieu, par une reconnaissance vague qu'ils puisent dans le sentiment de leur existence. Aussi Moïse nous dit-il que Dieu, satisfait de son œuvre du cinquième jour, la bénit pour la distinguer du reste de la création, et que, s'adressant à leur instinct, il leur dit : Croissez et multipliez. Ce n'est plus la création des plantes avec leurs semences, c'est un ordre d'idées plus élevé, parce qu'il s'agit d'êtres plus complexes, chez lesquels des lois d'un autre ordre vont se produire. Moïse a scientifiquement marqué la différence du règne animal avec le règne végétal, en donnant au règne animal la sensi-

bilité et la locomotilité, *animam viventem atque motabilem* (1).

Le règne végétal et le règne animal se vivifient l'un par l'autre. La respiration des végétaux aspire les gaz que la respiration des animaux expire, et réciproquement. Il y a entre eux un équilibre harmonieux. L'électricité végétale et l'électricité animale se font un autre équilibre, en s'échangeant continuellement l'électricité par dégagement ou par absorption.

Ce qui nous reste à constater, ce sont les êtres particuliers du règne animal qui apparaissent au cinquième jour, les reptiles, les poissons, les animaux qui volent, *omne volatile*, c'est-à-dire les animaux les plus élémentaires, qui sont placés au dernier échelon du règne animal, sur les confins du règne végétal. Moïse ajoute ce qu'il avait déjà constaté pour les semences dans le règne végétal, c'est que chaque animal, comme chaque plante, est constitué selon son espèce avec un germe, un moyen de fécondation, destiné à la reproduction de cette même espèce. Moïse tranche ici nettement une des questions les plus graves que soulèvent la philosophie et l'histoire naturelle, et qui a jeté de profonds dissentiments entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire; je veux parler de la persistance des types. Il s'agit de savoir si chaque genre, chaque espèce du règne végétal et animal, tient à des lois immuables, inflexibles, s'il dépend d'un type primitif dont il ne peut fondamentalement s'écarter; ou bien, au con-

(1) *Gen.*, I, 21.

traire, si ces genres et ces espèces ne dépendent pas des conditions extérieures et accidentelles, du milieu dans lequel ils vivent, et si, ces conditions changeant, le type du genre et de l'espèce ne s'altère pas dans ses qualités distinctives, essentielles et fondamentales. En d'autres termes, n'y a-t-il qu'un type unique pour le règne végétal et le règne animal, vers lequel gravite chaque variété du règne par une progression continue; ou bien y a-t-il, dans ces mêmes règnes, une forme spécifique, une variété de types hiérarchiques, permanents et immuables, marquant les divers ordres de la création dans ses degrés les plus insensibles, et conservant cette gradation successive dès la plante la plus élémentaire jusqu'à l'homme?

Cette question doit être examinée au double point de vue des idées et des faits. Au point de vue des faits, Cuvier, dans ses études d'anatomie comparée, est parvenu à découvrir qu'il y avait une telle corrélation des formes dans les êtres organisés, qu'en la suivant rigoureusement on peut reconnaître chaque sorte d'être par chaque fragment de chacune des parties. « Tout être organisé, dit-il (1), forme un ensemble, un système unique et clos, dont les parties se correspondent mutuellement et concourent à la même action définitive par une réaction réciproque. Aucune de ces parties ne peut changer sans que les autres ne changent aussi, et par conséquent chacune d'elles, prise séparément, indique et donne toutes les

(1) *Révol. du globe*, p. 62.

autres. » *Un animal carnivore*, par exemple, aura nécessairement des *organes des sens*, *des organes du mouvement*, *des doigts*, *des dents*, *un estomac*, *des intestins*, disposés pour apercevoir, pour atteindre, pour saisir, pour déchirer, pour digérer une proie. Un *animal herbivore*, au contraire, aura ces mêmes parties avec des formes nouvelles, disposées de manière à atteindre ce qui est nécessaire à son existence et à remplir sa fonction. Toutes les parties qui les composent sont rigoureusement enchaînées entre elles, à tel point qu'une seule de ces conditions manquant, l'animal ne pourrait subsister. Tous les organes sont liés ensemble, se déduisent les uns des autres avec une telle rigueur et une telle infaillibilité, qu'on a vu Cuvier reconnaître un animal par un seul os, déterminer les genres des espèces inconnues avec un fragment d'os, reconstruire l'animal entier d'après une seule de ses parties, et cela avec une telle exactitude que lorsqu'un autre os de ce même animal était retrouvé, on n'avait rien de nouveau, puisque déjà avant sa découverte Cuvier en avait donné la forme et les dimensions, comme si cet os même avait été sous sa main.

« Quand on fait un tableau de ces rapports, dit Cuvier (1), on y remarque non-seulement une constance spécifique, si l'on peut s'exprimer ainsi, entre telle forme de tel organe et telle autre forme d'un organe différent; mais l'on aperçoit aussi une constance classique et une gradation correspondante dans le développement de ces

(1) *Révol. du globe*, p. 67.

deux organes, qui montrent, presque aussi bien qu'un raisonnement effectif, leur influence mutuelle. » Ainsi nous pouvons dire avec M. Flourens, dans son *Eloge historique de Cuvier*, que ce grand homme a su disposer les faits, en *anatomie comparée*, dans un ordre tel que de leur simple rapprochement sont sorties toutes ces lois admirables et de plus en plus élevées ; par exemple, que chaque espèce d'organe a ses modifications fixes et déterminées, qu'un rapport constant lie entre elles toutes les modifications de l'organisme, que certains organes ont sur l'ensemble de l'économie une influence plus marquée et plus décisive, d'où la loi de leur *subordination ;* que certains traits d'organisation s'appellent nécessairement les uns les autres, et qu'il en est au contraire d'incompatibles et qui s'excluent, d'où la loi de leur *corrélation* ou *coexistence*. C'est par la généralisation de faits d'une multiplicité prodigieuse qu'il avait étudiés avec une patience admirable, qu'il est parvenu à constituer ces lois au moyen desquelles il a pu reconstruire avec un os des animaux même d'espèces perdues, et préparer les bases d'une science véritablement nouvelle, la *géologie*.

La loi de la *subordination des organes* avait déjà été appliquée à la botanique par Bernard et Laurent de Jussieu ; aucun savant n'avait encore osé l'appliquer à la zoologie, par la difficulté qu'on rencontrait dans l'immensité des études préliminaires qui étaient à faire. Cuvier ne recula pas devant l'entreprise, et il triompha. Son œuvre n'est donc pas isolée, elle se justifie non-seulement par l'exactitude des faits, mais encore par l'identité de la loi

qui s'applique à un autre ordre des sciences naturelles, à la botanique.

Ces vastes travaux de Cuvier reposent donc sur un principe : c'est que dans la nature il y a des types, des formes invariables, des caractères qui résistent à toutes les influences, soit naturelles, soit humaines, au temps comme au climat et à la domesticité. Pour connaître l'influence du temps sur les formes des animaux, sur l'altération qui peut s'ensuivre, nous avons les fossiles, les momies d'animaux, les figures tracées sur les nombreux obélisques d'Egypte, qui comptent près de quatre mille ans d'existence, vénérables sujets sur lesquels l'étude et la critique se sont exercées, et il en est ressorti la démonstration péremptoire de la persistance des formes et de l'inaltération des espèces. Les espèces n'ont donc pas changé, elles peuvent varier dans les caractères superficiels ; mais le fond, mais le type, mais ce qui constitue les caractères essentiels de l'espèce, persistent dans le temps et résistent à toutes les influences. Ils se trompent donc ceux qui croient à la possibilité indéfinie de l'altération des formes dans les corps organisés, et qui pensent qu'avec des siècles et des habitudes différentes, toutes les espèces pourraient se confondre les unes dans les autres ou résulter d'une seule d'entre elles. Les rapports de l'âne avec le cheval, sans aucune transformation, sont une preuve persistante de leur erreur. L'immutabilité des espèces, comme le dit M. Flourens, est donc le grand fait, le fait qui ressort de tout et que tout démontre.

« Pourquoi, se demande Herder (1), l'Auteur des choses a-t-il séparé les espèces les unes des autres, si ce n'est pour perfectionner et conserver indéfiniment le type de leur conformation? Nous ignorons jusqu'à quel point les espèces d'animaux que nous voyons aujourd'hui sous nos yeux étaient rapprochées entre elles dans les premiers âges de notre globe; mais nous voyons que leurs rangs et leurs différences sont marqués originellement. Dans l'état sauvage, il n'y a pas d'accouplement entre des animaux de genres différents, et si l'art despotique de l'homme, si la mollesse lascive des animaux domestiques, altèrent leurs vrais instincts, la nature ne laisse pas dépendre ses lois invariables des caprices de l'art et de la débauche. Ainsi, ou l'union est stérile, ou le mélange ne produit des fruits qu'entre les espèces les plus voisines. D'ailleurs dans ces espèces bâtardes la forme ne paraît viciée que dans les extrémités du corps. Si le type de la forme interne pouvait être altéré essentiellement, aucune créature vivante n'aurait conservé son identité. Ainsi, en vertu des lois fondamentales de la nature créatrice et du type essentiel et originel de chaque genre, la sphère des organisations ne comporte ni un satyre, ni un centaure, ni une scylla, ni une méduse. »

Au point de vue des idées, la question prend une nouvelle importance; elle a été circonscrite dans le règne animal, mais elle doit se généraliser, et la question ne sera plus de savoir si dans le règne animal il y a des

(1) *Idées sur la ph.*, t. II, p. 45.

types divers et immuables, ou bien un type unique auquel pourront arriver, par des transformations successives, toutes les espèces d'animaux ; mais si dans l'ensemble de la création il n'y a qu'un type unique auquel doivent aboutir le règne animal, végétal et minéral, en se transformant successivement, pour ne plus former dans ce type qu'une vaste identité, la variété s'anéantissant et s'absorbant dans l'unité. Ce serait, on le sent, renverser cette loi admirable de l'unité et de la variété concourant ensemble à la splendeur de la nature, à la manifestation d'une intelligence éternelle et créatrice qui assure à ses lois une durée, une persistance sans lesquelles il n'y aurait plus de science, plus de généralisation, plus de génie pour l'homme. Toutes les déductions si positives de Cuvier tomberaient, puisqu'elles supposent la durée là où il n'y aurait que la mobilité et l'éphémère. Doctrine désespérante pour l'intelligence humaine, mais qui, heureusement, tombe devant les faits, devant ce magnifique ordre de la création, qui persiste et se soutient, tandis que les hommes et les systèmes disparaissent dans la poussière.

Cette doctrine, que Cuvier a si glorieusement combattue, a sa racine dans ce principe que la matière est éternelle, qu'elle contient en soi une vitalité, une force, une puissance de transformation et de progression indéfinie, qui serait arrêtée dans ce mouvement ascensionnel par la rencontre de types immuables, de formes spécifiques et permanentes dans les espèces et dans les règnes, et de toutes les grandes lois que nous considérons comme invariables dans la nature. Nous avons déjà fait com-

prendre le vide de ce système panthéistique ; dans son application, les faits comme les idées philosophiques l'accablent et le renversent. Ce qui constitue la beauté de la création, c'est bien cette marche progressive qui conduit la matière, par des degrés successifs, de l'éther élémentaire au fluide, au liquide, au solide, puis au règne végétal, ensuite au règne animal, toujours dans un ordre de progression marquée. Mais cet ordre divin une fois constitué, le progrès ne peut plus consister dans l'altération de ces formes, de cet ordre hiérarchique, mais dans le développement, l'amélioration et le progrès de chacun des genres et des espèces. Par le concours intellectuel de l'homme, la nature pourra se perfectionner sans s'altérer, et cette double loi de l'unité et de la variété, que la philosophie découvre dans la nature comme dans Dieu, maintiendra son empire jusqu'à ce que l'évolution des êtres ait atteint son perfectionnement et jusqu'à ce que Dieu, satisfait de la glorification qu'il en reçoit, en ait fixé le terme et l'anéantissement. Mais alors ce sera la fin des êtres, que l'on appelle vulgairement la fin du monde. On n'a pas assez réfléchi que l'espèce n'est pas une abstraction, mais une réalité déterminée par des caractères fixes, immuables, indestructibles. La collection ne se forme que par le concours d'éléments réels. Le composé a sa raison dans le simple ; il n'y a pas de tout sans unités et pas d'humanité sans hommes. Ce qui vit, ce n'est donc pas cette abstraction, mais cette génération successive d'êtres réels ayant une personnalité distincte, pouvant sans doute se perfectionner, mais à la condition

de conserver sa forme typique, sans laquelle tout élément de comparaison manquerait. La conscience, qui se sent libre, individuelle et persistante, proteste éternellement contre le système de l'identification absolue.

Moïse, sur cette grande question de la persistance des types, ne s'est point trompé. Quand Dieu crée le règne végétal, il lui donne la puissance de se reproduire, aux herbes par la semence, aux arbres par les fruits, chacun selon le genre ou l'espèce. Puis, continuant son œuvre de création, il répète pour les animaux qu'ils se reproduiront chacun selon leurs espèces.

Telle est la loi de génération universelle, fixée par Dieu même dans le solennel langage qui révèle les lois qui ont présidé à la création. Et comme ces lois sont persistantes, comme elles subsistent dès les trois mille cinq cents ans qui nous séparent du temps où Moïse écrivait, nous pouvons dire que leur persistance est non-seulement théorique, idéale, mais expérimentale, et que Moïse et Cuvier, appuyés sur les justifications de l'histoire et de la science, se donnent heureusement la main. Privilége du génie, qui semble ne pouvoir errer, la vérité lui apparaissant éclatante comme le soleil, infaillible comme Dieu même!

Le sixième jour, Dieu dit encore : « Que la terre produise des animaux vivant chacun selon son espèce, les animaux domestiques, les reptiles et les bêtes sauvages de la terre, selon leurs différentes espèces. Et cela fut ainsi. Dieu fit donc les bêtes sauvages de la terre selon leurs espèces, les animaux domestiques et les reptiles terrestres chacun selon son espèce. »

Les animaux créés le cinquième jour sont le produit des eaux, *producant aquæ,* les animaux créés le sixième jour sont le produit de la terre, *producat terra.* La première existence animale a donc dû commencer dans le sein des eaux.

Les productions terrestres sont plus complexes, plus développées, et cette supériorité d'organisation nous montre qu'elles devaient venir plus tard dans cette série ascendante des êtres créés. Moïse ne nous dit point si la création des animaux fut locale ou pour toutes les parties de la terre, ni si la création de chaque espèce fut limitée à un seul couple ; il laisse ces questions à résoudre aux investigations de la science.

En premier ordre viennent les animaux domestiques, ce qui suppose qu'il y a des animaux domestiques par nature. La domesticité est-elle un caractère spécifique de certaines espèces ? Moïse l'affirme, l'histoire et la science confirment son langage. Il y a des animaux apprivoisés et dont la nature est sauvage, mais il en est d'autres qui sont apprivoisés par nature, qui naissent à côté de l'homme et pour l'homme. De ce nombre sont le chien, le mouton, le bœuf, le cheval, le chameau, et le coq parmi les oiseaux. On ne les voit point à l'état sauvage ; la vie domestique leur convient si bien que, tandis que les animaux apprivoisés s'y étiolent, y dépérissent, ceux-ci s'y développent, s'y embellissent et s'y fortifient. De tous temps ces animaux ont été vus près de l'homme ; leur histoire commence avec lui, et la vie agricole et pastorale, dont ils sont les éléments nécessaires, a marqué

le premier âge de l'humanité. C'est ainsi qu'en dehors de l'homme même, nous voyons dans la nature des animaux que l'homme est né pour l'état social.

Après les animaux domestiques viennent les reptiles, non pas dans le sens étroit et scientifique du jour, qui ne comprend que les serpents et les animaux rampants; mais dans le sens large du mot, qui embrasse tous les animaux inférieurs qui paraissent ramper. Puis, en dernier ordre, les bêtes sauvages de la terre. Voilà le complément de la création du règne animal, chacun des animaux selon son espèce.

Et Dieu livre à tous ces animaux le règne végétal pour les nourrir, *ut habeant ad vescendum* (1). Et, en effet, dans tous les groupes de la série animale on trouve des animaux herbivores ou frugivores.

Enfin, ce même jour, comme complément et résumé de la création, l'homme est créé. Avec lui commence le *règne humain*. Il se distingue des précédents, qu'il résume, par l'intelligence, la moralité et la parole, qui le rendent perfectible et social. Il est la fonction la plus élevée de tous les règnes, il est le verbe, l'interprète de la création près de Dieu.

Depuis ce temps, la nature, mère universelle de toutes les existences, asservie aux commandements de Dieu, obéit à ses lois et à sa volonté, qui dirige tout.

Tel est le plan historique et scientifique de Moïse sur la création. Rien n'est plus simple, rien n'est plus clair

(1) *Gen.* I, 29 et 30.

que les faits articulés par ce grand écrivain. Ne dirait-on pas qu'il veut défier à l'avance les investigations humaines? Voyez quel esprit analytique ! D'abord, création de la matière élémentaire dans le chaos, puis vient l'élaboration.

La lumière est un des premiers éléments de l'ordre, c'est le premier fait d'organisation avec le calorique et l'électricité ; elle détermine les formes et commence le mouvement et la vie de la nature. Suivent le liquide et le solide, qui avec les fluides primordiaux forment l'ensemble des corps inorganiques ou du règne minéral ; immédiatement après, les corps organisés vont apparaître. C'est d'abord le règne végétal, premier produit de la terre, ensuite le règne animal, dans un ordre de progression suivie et continue. En premier lieu, les reptiles, les poissons dans les mers, dans les airs les oiseaux, puis les autres animaux de la terre et, comme couronnement, l'homme ! Nous retrouvons ici les propriétés, les rapports et combinaisons harmoniques des règnes que nous avons signalés. Ils font ressortir cette série du plan, ces degrés ascendants, distincts, et cependant liés ensemble, se supposant respectivement et se complétant l'un par l'autre ; cette loi de subordination nécessaire qui fait que l'un manquant, l'unité de la nature serait brisée, ses vastes rouages arrêtés et les lois générales de la création suspendues. C'est cette unité, c'est ce lien général des choses, cette alliance de la variété à l'unité, qui révèle à Moïse le plan général de l'intelligence qu'il a saluée à l'origine comme cause nécessaire, créatrice, organisatrice et

conservatrice. C'est ainsi que, selon le langage du Dante, toutes les choses ont un ordre entre elles, et cet ordre est la forme qui fait l'univers ressemblant à Dieu (1).

Quelle méthode rigoureuse et précise ! L'écrivain part du simple pour arriver au composé, du chaos à l'organisation ; il suit une échelle ascendante dans l'ordre progressif des combinaisons, et l'homme est créé. Cette classification graduée nous peint les pouvoirs organiques s'élevant à la vie chacun conformément à la loi de sa nature. Moïse le premier, et bien avant les naturalistes, classe les formes principales des corps, divise les règnes et nous les montre venant se résumer dans un être qui est le sommaire de toute la création, dans cette unité royale qui s'appelle l'homme. Je prends ici Moïse comme écrivain, comme philosophe ; nous verrons bientôt s'il s'est trompé dans sa classification comme savant. Pour le moment, ce que je veux constater, c'est l'analyse du travail, l'art de la composition, la sûreté de main de cet écrivain si précis.

Platon déroule dans le vague ses spéculations métaphysiques ; Aristote seul peut égaler la précision de Moïse, et quand je parle d'Aristote, je veux dire le plus profond analyste qui fut jamais.

Moïse avait à parler de tous ces objets innombrables qui font partie de la création, et cette création, si prodigieusement variée, il la réduit à quelques éléments, leur assigne un ordre, une date, comme s'il avait assisté à

(1) *Paradis*, chant I^er^.

cette grande opération ; rien n'est oublié, et quelques lignes lui suffisent pour embrasser tout ce qui comprend l'œuvre de Dieu et le classer dans un ordre scientifique.

Je ne connais qu'une chose qui puisse être comparée à une analyse si profonde, ce sont les catégories d'Aristote. Ce grand homme a su distinguer les quelques idées fondamentales dans lesquelles viennent nécessairement se résoudre toutes les pensées de l'homme. Ce qu'Aristote a fait dans le monde des idées, Moïse vient de le faire dans le monde physique. Quand nous arriverons à Moïse projetant dans le monde moral les rayons de ses idées, nous verrons, analyse pour analyse, que Moïse le dépasse encore et que les dix catégories d'Aristote ne sont qu'un vain jeu de l'esprit à côté des dix commandements du Sinaï, plus rayonnants que les éclairs qui couvrirent cette montagne, règles immuables et permanentes des pensées et des actions des hommes.

Moïse, avons-nous dit, se montre dans l'exposé de la création analyste profond; il est sans égal pour l'énergie de la pensée, pour la précision du style, pour la science méthodique ; qui oserait ajouter qu'il est sans égal pour l'exactitude? Ne semble-t-il pas que ces mystères de la création repoussent les investigations de la science et ne laissent à l'homme que les conjectures de l'imagination? On a pu le croire longtemps ; mais une science est née d'hier, de l'observation des faits de la nature. Les entrailles de la terre comme la profondeur des cieux ont été consultées, non plus à la façon des augures, mais dans un but exclusivement scientifique. Cette science,

après les erreurs inévitables des premiers pas, s'est attachée aux faits, et, suivant la rigueur des lois de l'observation, s'est rectifiée elle-même par les leçons de sa propre expérience. Elle a acquis enfin l'autorité d'une vraie science, et ses conclusions sont : Ainsi dit Moïse; telle est la création !

Avant de commencer l'histoire de l'humanité, Moïse a voulu nous donner l'histoire du globe terrestre à une époque antérieure à toute vie humaine, Dieu seul en étant acteur et témoin. Qui le pousse dans une si téméraire entreprise ? Quelle sera l'autorité de sa parole dans cette histoire pour lui sans témoins, sans monuments ? Invoque-t-il le secours d'une science contemporaine ? Non, tout repose sur une tradition divine, ou sur une communication immédiate et directe avec la Divinité. Selon lui, le chaos a précédé l'organisation; quelle a été la durée de ce chaos avant le grand acte de formation ? Moïse ne nous l'apprend pas, et son silence laisse à cette période une durée indéterminée. C'est dans cet intervalle que quelques géologues placent le travail préparateur qui devait enfanter la terre. Mais lorsque Dieu élabore et jette les bases d'organisation, Moïse nous détermine six époques ou six jours de production successive.

Depuis longtemps les Pères de l'Eglise, la théologie, s'étaient demandé si, par jour, on devait entendre les jours tels qu'ils s'écoulent dans le jeu régulier de notre monde planétaire.

« Les trois premiers jours se sont écoulés sans soleil,

dit saint Augustin ; le soleil fut créé le quatrième jour.

» Il est vrai que l'Ecriture nous raconte la lumière faite à l'origine par la parole de Dieu, et Dieu la séparant des ténèbres, appelant la lumière *jour* et les ténèbres *nuit*. Mais quelle était cette lumière, par quel mouvement d'alternative elle accomplissait le soir et le matin, c'est ce qui se dérobe à la portée de notre intelligence (1). »

Ailleurs il dit : « En un même jour répété six fois, en six jours, l'œuvre de la création se trouve parfaite (2). »

Et Moïse, en effet, termine par ces paroles remarquables : « Telles sont les générations des choses créées, *en ce jour* où Dieu fit le ciel et la terre : *Istæ sunt generationes cœli et terræ quando creatæ sunt, in die quo fecit Dominus Deus cœlum et terram* (3). » « Cette ancienne relation, dit Herder (4), est le premier tableau d'un système naturel, où le mot jour, qui répond ici à une pensée propre à l'ancienne philosophie, n'est réellement qu'une échelle de division indéterminée. » Et, en effet, *yom* en hébreu, que l'on traduit par le mot *jour*, signifie aussi *époque, révolution*.

Ce dernier sens est remarquable et doit être retenu : « Que pouvons-nous entendre, dit Buffon (5), par les époques que l'écrivain sacré nous désigne si précisé-

(1) *Cité de Dieu*, liv. XI, chap. VII.
(2) *Ibidem*, chap. XXX.
(3) *Genèse*, II, 4.
(4) Liv. X, chap. V.
(5) *Epoques de la nature*.

ment, en les comptant les unes après les autres, sinon six espaces de temps, six intervalles de durée. Et ces espaces de temps indiqués par le mot *jours*, faute d'autres expressions, ne peuvent avoir aucun rapport avec nos jours actuels, puisqu'il s'est passé successivement trois de ces jours avant que le soleil ait été placé dans le ciel. Il n'est donc pas possible que ces jours fussent semblables aux nôtres, et l'interprète de Dieu semble l'indiquer assez en les comptant toujours du soir au matin, au lieu que les jours solaires doivent se compter du matin au soir. » C'est ainsi que Daniel dit : *Usquè ad vesperam et manè, dies duo millia trecenti* (1).

Moïse a donc voulu marquer un travail de Dieu à *six reprises*, pour me servir de l'expression de Bossuet ; c'est là que s'arrêtait la science humaine, car pour juger une théorie, il faut des faits, et les entrailles de la terre n'avaient pas encore été consultées.

Vers le seizième siècle, on vit pour la première fois des hommes s'occuper de la formation des substances minérales, rechercher des coquilles, des végétaux, des restes d'animaux fossiles dans les couches terrestres.

Puis on remarqua les gisements des minéraux, l'ordre de leur superposition, de leur composition et de leur structure, et on en conclut la formation successive des terrains. Les ossements fossiles découverts dans les diverses couches démontrèrent qu'en effet il y avait eu dans la formation du globe des époques successives. »

(1) *Dan.*, VIII, 14.

« S'il n'y avait eu que des terrains sans fossiles, dit Cuvier (1), personne ne pourrait soutenir que ces terrains n'ont pas été formés tous ensemble. » La science une fois lancée dans cette direction, on recueillit les os fossiles, on en fit une étude spéciale, et grâce à la loi d'analogie constante dans les formes de la nature, Cuvier, guidé par son génie et par sa science dans l'anatomie comparée, put recomposer en entier les animaux monstrueux et inconnus dont il n'avait que de faibles fragments. Trois siècles avaient concouru à la constatation de certains faits, quelques lois en avaient déjà été déduites, lorsque, rassemblant tous les travaux de ses devanciers, Cuvier parvint à constituer la science de la *géologie*. Mais pour la former il avait fallu déchirer les entrailles de la terre, consulter les mines, les carrières, les grottes, exhumer aux pôles et sous les glaces les plantes et les animaux de la zone torride et du ciel des tropiques, afin de s'assurer du travail intérieur de la formation de la terre. Tous ces faits, qui manquaient à Moïse, abondaient dans les mains de Cuvier. Voici donc un savant qui va parcourir la même carrière que Moïse et tenter l'histoire de notre globe avant l'existence de l'homme. Plein d'espérance dans son entreprise, il s'écrie : « N'y aurait-il pas quelque gloire pour l'homme à savoir franchir les limites du temps et à retrouver, au moyen de quelques observations, l'histoire de ce monde, et une succession d'événements qui ont précédé la naissance du genre humain (2) ? »

(1) *Révol. du globe*, p. 38.
(2) *Ibid.*, p. 2.

Oh! certes, la gloire est grande; elle a couronné dignement cette tête courageuse en personnifiant en quelque sorte sur elle la science de la géologie, malgré les nombreux et illustres savants qui l'ont suivi dans la même carrière.

Depuis Cuvier la science a marché et sa gloire s'en est accrue, parce que les découvertes récentes n'ont fait que mettre plus en évidence l'étendue de son esprit, la justesse de ses vues, la véracité de ses jugements.

Cette science moderne, constituée d'hier, va nous donner ses résultats; nous les rapprocherons du récit de Moïse, et ce rapprochement sera une lumière, car elle nous montrera si la science de Moïse coïncide avec la science des Cuvier, si la science humaine est en harmonie avec la science de Dieu.

Nous avons déjà dit que la terre semblait avoir été formée par le refroidissement d'un liquide igné. Ce refroidissement, en produisant un corps solide, avait enveloppé dans son centre le liquide igné et l'avait retenu par une croûte résultant de la cristallisation de ce liquide. Cette croûte ou enveloppe formant la terre, et sur laquelle était venu se précipiter l'océan, se reconnaît, d'après tous les géologues, par sa nature cristallisée et s'appelle, selon les diverses écoles, granit, syénite ou gneiss et micaschiste, etc. Si l'on essaie de pénétrer dans la profondeur de la terre, toujours et partout on aboutit à une roche plutonique cristallisée, qui forme évidemment la première enveloppe solide de la terre. Sur cette première couche la mer tranquille déposa des sédiments

qui par l'effet du temps produisirent des couches horizontales. D'autres couches se sont succédé, et si les mêmes causes et les mêmes circonstances eussent présidé à leur formation, nous aurions une succession de couches horizontales parfaitement régulières; mais il n'en est point ainsi. Des révolutions se sont produites qui ont jeté une grande perturbation sur toute la surface du globe. Les couches ne se présentent pas partout dans la même position; les unes sont horizontales, d'autres plus ou moins inclinées, d'autres enfin sont presque perpendiculaires. Mais dans ce désordre même on reconnaît les traces de l'ancien ordre. Il n'y avait partout qu'une même température : aussi trouve-t-on dans toutes les zones les mêmes roches, les mêmes végétaux, les mêmes animaux. Si les diverses superpositions des couches sédimentaires ne se rencontrent pas dans toutes les régions, partout du moins où on les retrouve, leur ordre de succession n'est jamais interverti. Les couches inférieures dans un pays le seront partout; il en sera de même des couches intermédiaires et des couches supérieures. Des couches intermédiaires pourront quelquefois manquer; mais de celles que l'on rencontrera, le même ordre en fixera la position. Cette constance, cette régularité dans les couches de sédiment, fait que l'on peut déterminer leur ancienneté relative, leur série chronologique. Et si l'on trouvait un pays où l'on pût découvrir la superposition complète de tous les terrains stratifiés, on aurait par là même la date relative de chacun de ces terrains.

Cette connaissance de la série chronologique des ter-

rains est non-seulement d'une grande importance théorique, mais encore d'une grande utilité pratique, car elle fournit le moyen, à la simple inspection de l'état superficiel des couches, de conclure quelles sont les richesses minérales renfermées dans les profondeurs du sol. C'est ainsi que l'on est arrivé à déterminer les terrains primitifs ou de cristallisation, les terrains intermédiaires ou de transition, les terrains secondaires qui se subdivisent en carbonifères, salifères, jurassiques et crétacés, les terrains tertiaires, et enfin les terrains modernes ou d'alluvions.

Cet ordre minéralogique de la succession des terrains se distingue surtout par les débris des corps organisés qu'ils renferment. Ces corps n'y sont point dispersés pêle-mêle, mais par groupes successifs; dans les couches les plus profondes on ne rencontre que les corps les plus simples, et les êtres deviennent de plus en plus variés et composés à mesure que l'on s'élève vers la superficie du sol. Cette variation successive des êtres correspond aux diverses époques de formation du sol de sédiment et se présentent dans l'ordre même tracé par Moïse dans l'histoire de la création.

Il y avait donc originairement entre toutes les couches terrestres un parallélisme continu et régulier; mais aujourd'hui ces couches sont culbutées, renversées, brisées en fragments nombreux; les inférieures se sont fait jour violemment à travers celles qui leur étaient supérieures, et présentent leurs pics élevés au sommet des montagnes, comme s'ils étaient tombés du ciel. En même temps que ces révolutions se produisaient, la mer elle-même rom-

pait ses digues et agissait dans un autre sens avec une violence non moins extraordinaire, ainsi que l'attestent les dépôts marins qui s'élèvent jusqu'au sommet des montagnes et dans les lieux les plus éloignés des mers actuelles, les brusques changements dans la nature végétale et animale, leur identité aux pôles comme aux régions intertropicales et leur entière disparition du globe, les cailloux roulés et réduits en galets, enfin le simple aspect des vallées et des montagnes.

L'étude de ces faits a conduit M. Elie de Beaumont à rechercher l'ancienneté des couches de sédiment, leur formation et la cause de leur rupture, et il a conjecturé que les montagnes se sont formées par des soulèvements, par des déchirements de la croûte primitive du globe, sous l'influence de la chaleur centrale, par un mouvement de bas en haut. Les couches sédimentaires qui recouvraient horizontalement cette partie du terrain soulevé en ont suivi le mouvement, et, d'horizontales qu'elles étaient, se sont trouvées inclinées et comme suspendues sur le flanc de la montagne. Sur les parties souterraines et enfoncées de ces strates rendues obliques par le soulèvement, on voit d'autres couches horizontales dont la parfaite régularité atteste qu'elles sont étrangères à ce mouvement; ce qui a fait penser que si le soulèvement était postérieur à la formation des couches obliques, il était antérieur à la formation des couches horizontales. C'est ainsi que l'on est parvenu non-seulement à déterminer par comparaison l'antériorité des couches, mais encore l'époque respective des montagnes.

Le système du soulèvement des montagnes explique les déplacements de la mer, la présence isolée des blocs granitiques ou erratiques sur des montagnes d'un autre ordre, l'existence des dépôts marins à leurs sommets ou des dépôts de craie à des élévations prodigieuses, tandis que d'ordinaire ils ne s'élèvent pas à plus de deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

Les couches offrent à l'observateur quelque chose de bien autrement saillant. Elles se composent souvent d'innombrables produits de la mer. « Quelquefois les coquilles sont si nombreuses, dit Cuvier, qu'elles forment à elles seules toute la masse du sol; elles s'élèvent à des hauteurs supérieures au niveau de toutes les mers, et où nulle mer ne pourrait être portée aujourd'hui par des causes existantes; elles ne sont pas seulement enveloppées dans des sables mobiles, mais les pierres les plus dures les incrustent souvent et en sont pénétrées de toutes parts. Toutes les parties du monde, tous les hémisphères, tous les continents, toutes les îles un peu considérables, présentent le même phénomène. Le bassin des mers a donc éprouvé au moins un changement, soit en étendue, soit en situation (1). »

Au pied des grandes chaînes de montagnes il y a bien encore des bancs coquilliers; on en aperçoit même de plus épais, de plus solides; les coquilles y sont tout aussi nombreuses, tout aussi bien conservées; mais ce ne sont plus les mêmes espèces, les couches qui les

(1) *Révol. du globe*, p. 5.

contiennent ne sont plus si généralement horizontales, elles se redressent obliquement, quelquefois presque verticalement... Et ces bancs redressés qui forment les crêtes des montagnes secondaires ne sont pas posés sur les bancs horizontaux des collines qui leur servent de premiers échelons, ils s'enfoncent au contraire sous eux. Quand on perce les couches horizontales dans le voisinage des montagnes à couches obliques, on retrouve ces couches obliques dans la profondeur. Les couches obliques sont donc plus anciennes que les couches horizontales.... D'un autre côté, quand on compare entre elles avec plus de détail les diverses couches et les produits de la vie qu'elles recèlent, on reconnaît bientôt que cette ancienne mer n'a pas déposé constamment des pierres semblables entre elles, ni des restes d'animaux de mêmes espèces, et que chacun de ses dépôts ne s'est pas étendu sur toute la surface qu'elles recouvrent.

Les déplacements des couches étaient accompagnés et suivis de changements dans la nature du liquide et des matières qu'il tenait en dissolution. Au milieu de telles variations dans la nature du liquide, les animaux qu'il nourrissait ne pouvaient rester les mêmes. Leurs espèces, leur genre même, changeaient avec les couches. Il y a donc eu dans la nature animale une succession de variations qui ont été occasionnées par celles du liquide dans lequel les animaux vivaient, ou qui du moins leur ont correspondu, et ces variations ont conduit par degrés les classes des animaux aquatiques à leur état actuel.

Les déchirements, les redressements, les renversements des couches plus anciennes, ne laissent pas douter que des causes subites et violentes ne les aient mises en l'état où nous les voyons, et même la force des mouvements qu'éprouva la masse des eaux est encore attestée par les amas de débris et de cailloux roulés qui s'interposent en beaucoup d'endroits entre les couches solides. La vie a donc souvent été troublée sur cette terre par des événements effroyables. Des êtres vivants sans nombre ont été victimes de ces catastrophes ; les uns, habitants de la terre sèche, se sont vus engloutis par les déluges ; les autres, qui peuplaient le sein des eaux, ont été mis à sec avec le fond des mers subitement relevé : leurs races mêmes ont fini pour jamais et ne laissent dans le monde que quelques débris à peine reconnaissables pour le naturaliste.

Mais, ce qui étonne davantage encore, et ce qui n'est pas moins certain, c'est que la vie n'a pas toujours existé sur le globe, et qu'il est facile à l'observateur de reconnaître le point où elle a commencé à déposer ses produits. Elevons-nous encore, avançons-nous vers les grandes crêtes, vers les sommets escarpés des grandes chaînes ; bientôt ces débris d'animaux marins, ces innombrables coquilles, deviendront plus rares et disparaîtront tout à fait ; nous arriverons à des couches d'une autre nature, qui ne contiendront point de vestiges d'êtres vivants. Cependant elles montreront par leur cristallisation et par leur stratification même qu'elles étaient dans un état liquide quand elles se sont formées ; par leur situation

oblique, par leurs escarpements, qu'elles ont été aussi bouleversées; par la manière dont elles s'enfoncent obliquement sous les couches coquillières, qu'elles ont été formées avant elles.

Telles sont ces fameuses montagnes de granit qui traversent nos continents et forment, en quelque sorte, le squelette et comme la grosse charpente de la terre. Des roches feuilletées s'appuient sur ces flancs et forment les crêtes latérales de ces grandes chaînes; des schistes, des porphyres, des grès, des roches talqueuses, se mêlent à leurs couches; enfin des marbres à grains salins, et d'autres calcaires sans coquilles, s'appuyant sur les schistes, forment les crêtes extérieures, les échelons inférieurs, les contreforts de ces chaînes, et sont le dernier ouvrage par lequel ce liquide inconnu, cette mer sans habitants, semblait préparer des matériaux aux mollusques et aux zoophytes, qui bientôt devaient déposer sur ce fonds d'immenses amas de leurs coquilles ou de leurs coraux. La vie, qui voulait s'emparer de ce globe, semble dans ces premiers temps avoir lutté avec la nature inerte, qui dominait auparavant; ce n'est qu'après un temps assez long qu'elle a pris entièrement le dessus, qu'à elle seule a appartenu le droit de continuer et d'élever l'enveloppe de la terre. Ainsi, on ne peut le nier, les masses qui forment aujourd'hui nos plus hautes montagnes ont été primitivement dans un état liquide; longtemps après leur consolidation, elles ont été recouvertes par des eaux qui n'alimentaient point de corps vivants; ce n'est pas seulement après l'apparition de la vie qu'il s'est fait des changements

dans la nature des matières qui se déposaient ; les masses formées auparavant ont varié aussi bien que celles qui se sont formées depuis.

Ces événements n'ont pu être produits par des causes actuellements existantes. Ni les éboulements, ni les alluvions, ni les dunes, ni les falaises, ni les dépôts sous les eaux, ni les lithophytes, ni les incrustations, ni les volcans, dont l'action est connue et circonscrite, n'étaient suffisants pour produire de si grands effets. Le fil des opérations est rompu ; la marche de la nature est changée, et aucun des agents qu'elle emploie aujourd'hui ne lui aurait suffi pour produire ses anciens ouvrages.

Tel est, en résumé, le langage de Cuvier dans son *Discours sur les révolutions du globe ;* nous avons voulu nous appuyer sur son autorité, confirmée d'ailleurs sur presque tous les points par les savants qui l'ont suivi. Il est vrai que Cuvier fait du granit la première création de la terre : cela est combattu par une certaine école, qui prétend au contraire que le gneiss, le micaschiste, l'ont précédé ; mais cette école reste d'accord avec Cuvier que la nature organique n'a pris naissance qu'après les premières révolutions terrestres, et, pour ce qui nous occupe, c'est la seule chose importante à retenir. M. de Humboldt, dans la classification des couches qu'il établit dans son *Cosmos* (1), pose, à l'exemple de Cuvier, dans la première classe le *granit*, le *syénite*, le porphyre, etc. ; dans la seconde, le schiste argileux et la houille. Cette autorité, ajoutée à

(1) T. Ier, p. 283.

celle de Cuvier, nous a fait persister dans la pensée que nous devions suivre ce grand maître.

Ainsi, un premier fait paraît acquis à la science : c'est que le solide, qui forme la première enveloppe de la terre, est sorti d'un liquide ; qu'alors il n'y avait ni dans ce liquide igné, ni dans le solide primitif, ni dans la mer d'un liquide d'une nature inconnue, aucun être organisé, qu'on n'en trouve aucune trace dans les éléments ou résidus de ce premier état des choses. N'est-ce pas là la situation telle que Moïse nous la dépeint au troisième jour de la création ?

Les premières traces de la vie se manifestent dans les terrains de sédiment inférieur ou de transition, qui comprennent le schiste argileux et la houille immédiatement superposés sur le granit primitif. Les premières traces végétales que l'on y rencontre sont des empreintes de feuilles de fougères ; mais ces fougères ne sont pas celles qui croissent encore dans nos climats. Ces mêmes terrains renferment en outre des tiges que leurs dimensions rendent comparables aux plus grands arbres de nos forêts, tandis que leur forme les en éloigne complétement. Les fougères arborescentes, qui par l'élégance de leur port font maintenant un des principaux ornements des régions équatoriales, sont les seuls végétaux arborescents actuellement existants dont on retrouve les analogues, quoique en petit nombre, parmi les arbres de cette antique végétation. La grandeur, la force et l'activité de croissance étaient les caractères essentiels de cette végétation puissante. Les plus petites plantes de notre époque étaient

alors représentées par des formes gigantesques; la classe qui presque à elle seule constitue la végétation de ce monde primitif est celle des cryptogames vasculaires, qui ne comprend actuellement que cinq familles, dont les principales ont des représentants dans l'ancien monde : telles sont les fougères, les prêles et les lycopodes. Ces familles sont pour ainsi dire le premier degré de la végétation ligneuse; les conifères et les cycadées, qui tiennent un rang plus élevé dans l'échelle des végétaux, leur succèdent, et à celles-ci succèdent les plantes dicotylédones, qui en occupent le sommet. Dans le règne végétal, comme dans le règne animal, il y a donc eu un perfectionnement graduel dans l'organisation des êtres qui ont successivement vécu sur notre globe, depuis ceux qui les premiers ont apparu à sa surface jusqu'à ceux qui l'habitent actuellement. « Nous pouvons donc, dit M. Brongniart, admettre parmi les végétaux, comme parmi les animaux, que les êtres les plus simples ont précédé les plus compliqués, et que le Créateur a donné successivement l'existence à des êtres de plus en plus parfaits. »

Ces plantes, si simples et si peu variées dans leur organisation et qui n'occupent plus par leur nombre et leur dimension qu'un rang bien inférieur dans notre végétation actuelle, constituaient, dans les premiers temps de la création des êtres organisés, la presque totalité du règne végétal, et formaient d'immenses forêts qui n'ont plus d'analogue dans notre création moderne. La rigidité des feuilles de ces végétaux, l'absence de fruits charnus et de graines farineuses, les auraient rendus bien peu propres à

servir d'aliments aux animaux ; mais les animaux terrestres n'existaient pas encore, les mers seules offraient de nombreux habitants, et le règne végétal régnait alors sans partage à la surface découverte de la terre, sur laquelle il semblait appelé à jouer un autre rôle dans l'économie générale de la nature.

Cet ensemble de végétaux si simples, si uniformes, qui auraient été si peu propres, par conséquent, à fournir des matériaux à l'alimentation des animaux de structure très diverse, tels que ceux qui existent maintenant, auraient, en purifiant l'air de l'acide carbonique en excès qu'il contenait alors, préparé les conditions nécessaires à une création plus variée ; et si nous voulions nous laisser aller à ce sentiment d'orgueil qui a quelquefois fait penser à l'homme que tout dans la nature avait été créé dans son intention, nous pourrions supposer que cette première création végétale, qui a précédé de tant de siècles l'apparition de l'homme sur la terre, aurait eu pour but de préparer les conditions atmosphériques nécessaires à son existence, et d'accumuler ces immenses masses de combustible des houillères que son industrie devait plus tard mettre à profit ! Tel est le langage des Sternberg, Brongniart, Lindley, sur la flore antédiluvienne, que nous avons dû mettre à côté de celui de Cuvier, celui-ci ne s'étant point occupé du règne végétal, mais seulement du règne animal.

M. Dumas, dans sa *Statique des corps organisés*, nous montre combien l'antériorité des végétaux sur les animaux est rationnelle ; il fonde cette antériorité sur ce fait,

constaté par la chimie, que le règne animal prend au règne végétal ses éléments organiques tout faits, tandis qu'à son tour le règne animal restitue aux végétaux, par l'intermédiaire de l'air et du sol, les principes de leur nutrition et de leur développement.

« Tous les terrains de sédiment, dit M. Bertrand d'après M. Adolphe Brongniart, tous ceux par conséquent dont la formation est postérieure à celle des terrains primordiaux, contiennent des débris de végétaux en plus ou moins grand nombre. Ces végétaux sont le plus souvent terrestres, et l'ancienneté des terrains dans lesquels on les rencontre prouve que la vie a commencé sur la terre par le règne végétal. »

Ces faits, attestés par les savants, soit que l'on porte son attention sur les couches dans lesquelles on découvre les plantes fossiles, soit que l'on observe les plantes en elles-mêmes selon leurs fonctions et la nécessité de leur existence pour l'alimentation du règne animal, ne peuvent laisser aucun doute, malgré quelque contradiction, sur ce principe que le règne végétal a précédé le règne animal.

La science ici est encore en harmonie parfaite avec le langage de Moïse, et cette loi de progression, qui ressort de ses écrits et que nous avons déjà signalée, est attestée par les hommes éminents dont nous venons d'invoquer l'autorité scientifique. L'histoire et la science concordent, et les trois mille ans qui les séparent par le temps ne sont pas un obstacle à leur parfaite conciliation.

Revenons à la géologie, c'est-à-dire à son grand in-

terprète, à Cuvier : « Nous avons vu, dit-il (1), que des zoophytes, des mollusques et certains crustacés commencent à paraître dès les terrains de transition; peut-être y a-t-il même dès lors des os et des squelettes de poissons; mais il s'en faut encore de beaucoup que l'on ne découvre sitôt des restes d'animaux qui vivent sur la terre sèche et respirent l'air en nature.

» Les grandes couches de houilles et les troncs de palmiers et de fougères dont elles conservent les empreintes, bien que supposant déjà des terres sèches et une végétation aérienne, ne montrent point encore des os de quadrupèdes, pas même des quadrupèdes ovipares.

» Ce n'est qu'un peu au-dessus, dans le schiste cuivreux bitumineux, qu'on en voit la première trace, et, ce qui est bien remarquable, les premiers quadrupèdes sont des reptiles de la famille des lézards, très semblables aux grands monitors qui vivent aujourd'hui dans la zone torride... Un peu plus haut est le calcaire dit des Alpes, et sur lui ce calcaire coquillier, riche en entroques et en encrinites, qui fait la base d'une grande partie de l'Allemagne et de la Lorraine.

» Remontant encore au travers des grès, qui n'offrent que des empreintes végétales de grandes arondinacées, de bambous, de palmiers et d'autres monocotylédones, on arrive aux différentes couches de ce calcaire, qui a été nommé calcaire du Jura parce qu'il forme le principal

(1) *Révol. du globe*, p. 188.

noyau de cette chaîne. C'est là que la classe des reptiles prend tout son développement et déploie des formes variées et des tailles gigantesques.

» La partie moyenne, composée d'oolithes et de lias, ou de calcaires gris à gryphées, a reçu en dépôt les restes de deux genres les plus extraordinaires de tous, qui unissaient les caractères de la classe des quadrupèdes ovipares avec les organes du mouvement semblables à ceux des cétacés. L'*ichthyosaurus*, le *plesiosaurus*, se distinguait de tous les quadrupèdes ovipares et vivipares par un cou grêle aussi long que son corps, composé de trente et quelques vertèbres, nombre supérieur à celui du cou de tous les autres animaux, s'élevant sur le tronc comme pourrait faire un corps de serpent, et se terminant par une très petite tête, dans laquelle s'observent tous les caractères essentiels de celle des lézards.

» *Les crocodiles.* Un autre genre de reptiles bien remarquable, et dont les dépouilles, déjà existantes lors de la concrétion du lias, abondent surtout dans l'oolithe et dans les sables supérieurs, c'est le *mégalosaurus*, ainsi nommé à juste titre, car avec les formes des lézards et particulièrement des monitors, il était d'une taille si énorme, qu'en lui supposant les proportions des monitors, il devait passer soixante-dix pieds de longueur. C'était un lézard grand comme une baleine. Ces reptiles vivaient dans la mer; à terre ils ne pouvaient tout au plus que ramper, à la manière des phoques; toutefois ils respiraient l'air élastique.

» Mais des animaux beaucoup plus remarquables que

recèlent ces mêmes schistes, ce sont des lézards volants que j'ai nommés *ptérodactyles*.

» Un peu au-dessus des schistes calcaires est le calcaire presque homogène des crêtes du Jura. Il contient aussi des os, mais toujours de reptiles, de crocodiles et de tortues d'eau douce. C'est parmi ces innombrables quadrupèdes ovipares de toutes les tailles et de toutes les formes, que se seraient montrés, dit-on, pour la première fois quelques petits mammifères. Plusieurs géologues ont soupçonné cependant que les pierres qui les incrustent sont dues à quelque recomposition locale et postérieure à l'époque de la formation primitive des bancs. Quoi qu'il en soit, pendant longtemps encore on trouve que la classe des reptiles dominait exclusivement.

» Dans la craie même il n'y a que des reptiles; on y voit des restes de tortues, de crocodiles. Les argiles et les lignites qui recouvrent le dessus de la craie ne m'ont encore offert que des crocodiles. J'ai tout lieu de croire que les lignites qui ont donné en Suisse des os de castors et de tortues du genre appelé trionix et qui est comme le crocodile propre aux rivières des pays chauds, appartiennent à un âge plus récent. Ce n'est même que dans le calcaire grossier qui repose sur ces argiles, que j'ai commencé à trouver des os de mammifères; encore appartiennent-ils tous à des mammifères marins, à des dauphins inconnus, à des lamantins, à des morses.

» Ce n'est que dans les couches qui ont succédé au calcaire grossier, ou tout au plus dans celles qui auraient pu se former en même temps que lui, mais dans les lacs

d'eau douce, que la classe des mammifères terrestres commence à se montrer dans une certaine abondance.

» Je regarde comme appartenant au même âge et comme ayant vécu ensemble, mais peut-être sur différents points, les animaux dont les ossements sont ensevelis dans les mollasses et les couches anciennes de gravier du midi de la France; dans les gypses mêlés de calcaire, tels que ceux des environs de Paris et d'Aix, et dans les bancs marneux d'eau douce recouverts de bancs marins de l'Alsace, de l'Orléanais et du Berry. Cette population animale porte un caractère très remarquable dans l'abondance et la variété de certains genres de pachydermes qui manquent entièrement parmi les quadrupèdes de nos jours, et dont les caractères se rapprochent plus ou moins des tapirs, des rhinocéros et des chameaux. Ces genres, dont la découverte entière m'est due, sont les *paléothériums*, les *lophiodons*, les *anoplothériums*, les *antracothériums*, les *chérapotames*, les *adapis*.

» Nos pachydermes n'étaient pas les seuls habitants des pays où ils vivaient. Dans nos plâtrières du moins nous trouvons avec eux des carnassiers, des rongeurs, plusieurs sortes d'oiseaux, des crocodiles et des tortues; et ces deux derniers genres les accompagnent aussi dans les mollasses et les pierres marneuses du milieu et du midi de la France.

» On ne peut douter que cette population, que l'on pourrait appeler d'âge moyen, cette première grande production de mammifères, n'ait été entièrement détruite; et en

effet, partout où l'on en découvre les débris, il y a au-dessus de grands dépôts de formation marine, en sorte que la mer a envahi les pays que ces races habitaient et s'est reposée sur eux pendant un temps assez long.

» La mer qui avait recouvert ces terrains et détruit leurs animaux, laissa de grands dépôts qui forment encore aujourd'hui à peu de profondeur la base de nos grandes plaines; ensuite elle se retira de nouveau et livra d'immenses surfaces à une population nouvelle, à celle dont les débris remplissent les couches sablonneuses et limoneuses de tous les pays connus.

» C'est à ce dépôt paisible de la mer que je crois devoir rapporter quelques cétacés fort semblables à ceux de nos jours : un dauphin et une baleine, et un genre entièrement nouveau que j'ai découvert et nommé *ziphius*.

» Dans la population qui remplit nos couches meubles et superficielles et qui a vécu sur le dépôt dont nous venons de parler, il n'y a plus ni paléothériums, ni anoplothériums, ni aucun de ces genres singuliers. Les pachydermes cependant y dominaient encore, mais des pachydermes gigantesques, des éléphants, des rhinocéros, des hippopotames, accompagnés d'innombrables chevaux et de plusieurs grands ruminants. Des carnassiers de la taille du lion, du tigre, de l'hyène, désolaient ce nouveau règne animal. En général, son caractère, même dans l'extrême nord et sur les bords de la mer Glaciale d'aujourd'hui, ressemblait à celui que la seule zone torride nous offre maintenant, et toutefois aucune espèce n'y était absolument la même.

» Ce sont là les principaux animaux dont on ait recueilli les restes dans cet amas de terres, de sables et de limons, dans ce *diluvium* qui recouvre partout nos grandes plaines, qui remplit nos cavernes et qui obstrue les fentes de plusieurs de nos rochers : ils formaient incontestablement la population des continents à l'époque de la grande catastrophe qui a détruit leurs races et qui a préparé le sol sur lequel subsistent les animaux d'aujourd'hui.

» Quelque ressemblance qu'offrent certaines de ces espèces avec celles de nos jours, on ne peut disconvenir que l'ensemble de cette population n'eût un caractère très différent et que la plupart des races qui la composaient ne soient anéanties.

» Ce qui étonne, c'est que parmi tous ces mammifères, dont la plupart ont aujourd'hui leurs congénères dans les pays chauds, il n'y ait pas eu un seul quadrumane, que l'on n'ait pas recueilli un seul os, une seule dent de singe, ne fût-ce que des os et des dents de singes d'espèces perdues.

» Il n'y a non plus aucun homme; tous les os de notre espèce que l'on a recueillis avec ceux dont nous venons de parler s'y trouvaient accidentellement, et leur nombre est d'ailleurs infiniment petit; ce qui ne serait sûrement pas si les hommes eussent fait alors des établissements sur les pays qu'habitaient ces animaux (1).

(1) Des fouilles viennent d'être faites près d'Athènes, sous les yeux de M. Albert Gaudry, chargé d'une mission géologique par l'académie des sciences. Voici son langage : « L'auteur de la Genèse nous a re-

» Où était donc le genre humain? Ce dernier et ce plus parfait ouvrage du Créateur existait-il quelque part? Les animaux qui l'accompagnent maintenant sur le globe et dont il n'y a point de traces parmi ces fossiles l'entouraient-ils? Les pays où il vivait avec eux ont-ils été engloutis lorsque ceux qu'il habite maintenant et dans lesquels une grande inondation avait pu détruire cette population antérieure ont été remis à sec? C'est ce que l'étude des fossiles ne nous dit pas, et dans ce discours nous ne devons pas remonter à d'autres sources. Ce qui est certain, c'est que nous sommes maintenant au moins au milieu d'une quatrième succession d'animaux terrestres, et qu'après l'âge des reptiles, après celui des paléothériums, après celui des mammouths, des mastodontes et des mégathériums, est venu l'âge où l'espèce humaine, aidée de quelques animaux domestiques, domine et féconde paisiblement la terre, et que ce n'est que dans les terrains

présenté l'homme comme le dernier œuvre du Créateur; d'accord avec Moïse, les géologues n'ont point jusqu'à présent observé de traces de la race humaine dans les terrains formés antérieurement au dernier renouvellement des êtres sur le globe. Si l'homme eût apparu avant ce dernier renouvellement, on retrouverait ses ossements, tout au moins on rencontrerait des débris de son industrie... A Pikermi, dans les couches où se recueillent tant de débris de singes et de quadrupèdes divers, aucune brique, aucune pierre taillée n'a frappé nos regards. Bien plus, on n'a découvert dans cette localité aucun vestige des mammifères qui existent aujourd'hui. Tous les ossements fossiles qu'on a retrouvés appartiennent à des espèces actuellement perdues. Ainsi l'époque pendant laquelle vécurent les êtres enfouis à Pikermi ne peut donc être contemporaine de celle où l'homme parut, lui et tout le cortége d'animaux qui vivent de nos jours. » (*Revue des Deux-Mondes*, p. 508, 1857.)

formés depuis cette époque, dans les alluvions, dans les tourbières, dans les concrétions récentes, que l'on trouve à l'état fossile des os qui appartiennent tous à des animaux connus et aujourd'hui vivants. »

Cette analyse, quoique bien réduite, pourra paraître longue, mais en la copiant il nous semblait écrire la traduction, le développement, le commentaire de la pensée de Moïse, dans ce qu'il nous a transmis sur les dernières époques de la création. Cuvier s'élève du terrain primitif aux dernières couches qui forment la surface de la terre, il suit chacune de ces couches, les unes sans fossiles, d'autres avec des fossiles du règne végétal, et d'autres enfin avec les fossiles des animaux qui y ont été successivement ensevelis. Quels sont ces animaux ? Quelle en est la série ? Vous avez lu Cuvier, revenons à Moïse. Que les eaux produisent le reptile, *producant aquæ reptile*, et Dieu créa des reptiles marins. De quelles dimensions ? Comme l'indique Cuvier, d'une taille gigantesque ; *cete grandia*, dit Moïse, et toute espèce de poissons. Moïse ajoute que Dieu créa ensuite les oiseaux. Cuvier a gardé le silence sur ce fait, il faut y suppléer. « Le professeur Hitchcock a publié en 1836 une histoire très intéressante de la découverte récente des *ornithichnites* ou empreintes de pieds d'oiseaux dans le nouveau grès rouge de la vallée du Connecticut, en Amérique. Ces traces ont été rencontrées à différentes profondeurs au-dessous de la surface actuelle du sol, à cinq endroits différents voisins de cette rivière, sur une distance de trente milles. Elles

sont si distinctes les unes des autres que cet observateur pense qu'elles ont été faites par des oiseaux d'espèces, sinon de genres différents (1). Les empreintes se succèdent régulièrement et constituent la trace d'un animal dans l'acte de marcher ou de courir, les pieds droits et gauches se montrant toujours à leurs places respectives.

La plus remarquable est celle d'un oiseau gigantesque ayant deux fois la taille de l'autruche, son pied offrant quarante-un centimètres de long, non compris l'ongle, dont la longueur est de cinq centimètres et demi; ses trois doigts sont larges et épais. La distance d'une enjambée varie d'un mètre quarante-deux centimètres à deux mètres. Aucune des empreintes observées ne paraît avoir été faite par des oiseaux palmipèdes; elles ressemblent plutôt à celles que feraient des échassiers ou des oiseaux d'habitudes analogues. Toutes ces traces paraissent avoir été faites sur le bord d'une eau basse sujette à changer de niveau, et dans laquelle se déposaient alternativement des sédiments de sable et de vase; dans la roche où l'on rencontre ces empreintes, on n'a trouvé encore que des ossements de poissons (2). » Cuvier est mort avant cette découverte.

« Jusqu'à ces derniers temps, dit M. Nérée Boubée dans son *Manuel de géologie* (3), on ne connaissait aucun fait irrécusable qui pût constater l'existence d'oiseaux

(1) Voyez Buckland, *Géologie*, t. II, pl. 26.
(2) Giraudet, p. 241.
(3) 3e édit., p. 61.

proprement dits pendant la seconde époque géologique; mais tout récemment, dans les premiers mois de 1836, de nombreuses espèces d'oiseaux viennent d'être reconnues et caractérisées dans les grès rouges des Etats-Unis. »

« Tous les jours, dit un autre savant, de nouvelles découvertes viennent apprendre que les oiseaux sont les plus anciens habitants du globe. Ces animaux se montrent fossiles jusque dans les terrains inférieurs; ils sont représentés dans le grès bigarré par de simples empreintes de leurs pieds, dans les terrains jurassiques par quelques échassiers, dans le gypse de Montmartre par neuf espèces tant rapaces que gallinacés ou palmipèdes, etc. (1). »

Un tibia et un fémur (os de la jambe et de la cuisse) d'oiseau gigantesque ont été découverts aux Moulineaux, près Meudon, en 1855. Cet oiseau a reçu le nom de *Gastornis parisiensis*. M. Constant Prévost, en mettant le tibia fossile en présence d'un tibia de cygne sauvage, disait que, comparé à un cygne, l'oiseau géant en aurait eu environ deux fois et demie la longueur et un volume vingt fois plus considérable; qu'ainsi un cygne pesant dix kilogrammes, par exemple, cet oiseau antique aurait pesé deux cents kilogrammes. Il fait remonter son existence avant l'époque même où se déposaient dans la mer les nombreuses assises de pierres à bâtir dont Paris est construit, et par conséquent bien avant la formation du gypse de Montmartre et de la

(1) Voir Oiseaux, *Dict. géolog.*— Acad. des sc., mém. de M. Blainvilliers, le 11 décembre 1837.

plupart des collines environnantes. Cette pierre à plâtre elle-même est recouverte par les marnes à huîtres et par les grès marins, que surmontent encore les meulières caverneuses ; et c'est au-dessous de pareils amas de roches qu'a dû se trouver enfoui le cadavre de cet oiseau, dont le volume et le poids approchaient peut-être de celui d'un cheval et qui nageait probablement comme un cygne. .

Ce que ces découvertes nous apprennent est encore confirmé par l'anatomie comparée, qui a trouvé d'étonnantes similitudes dans la structure interne des poissons et des oiseaux que Moïse fait naître le même jour, surtout en ce qui concerne la région encéphalique, qui est à proprement parler la marque distinctive de l'échelle animale (1).

Voilà donc Moïse justifié par les découvertes les plus récentes en ce qui touche les oiseaux, et par deux sciences, la géologie et l'anatomie. Viennent ensuite, selon Moïse et selon Cuvier, les reptiles terrestres, les bêtes sauvages, les animaux domestiques, puis enfin l'homme.

Voilà l'entente du génie ! L'un puise dans Dieu les secrets de la nature, l'autre découvre dans la nature les secrets de Dieu ; l'un part des concepts de l'intelligence pour tracer les lois de la nature, l'autre s'élève de l'empirisme à la généralisation des faits expérimentaux, aux lois mêmes de la création ; celui-là marche

(1) Herder.

selon la méthode de Descartes, celui-ci selon la méthode de Bacon ; ce que l'un découvre *à priori* se justifie *à posteriori* par les découvertes de l'autre, et la rectitude du cœur et de l'esprit les conduit à une même fin, *in idem placitum*. C'est la rencontre de la synthèse et de l'analyse dans leur personnification la plus haute, qui se reconnaissent et s'embrassent.

Nous l'avons déjà dit, trois mille trois cents ans les séparent, mais la pensée domine le temps et l'espace, et les deux génies d'Orient et d'Occident, de la Judée et de la Franche-Comté, convergent vers un même centre, parce que la vérité est immobile et permanente comme Dieu même.

Cuvier est grand pour avoir découvert en quelque sorte la généalogie de notre globe, mais il est grand aussi celui qui le premier a fixé d'un génie divin toutes les lois de la nature, tous les faits qui composent son histoire, et qui a donné tous les résultats d'une science trente-trois siècles avant la naissance de cette même science.

Humilions-nous devant tant de sagesse et poursuivons notre carrière, qui nous conduit, dans l'étude de cet homme, à tant de surprises et à tant de merveilles !

Ainsi, la géologie, dans ses interprètes les plus éminents, dans sa personnification la plus haute, est venue confirmer le jugement de Newton et de Pascal, et rendre hommage à l'exactitude mystérieuse et profonde de Moïse.

L'ensemble des observations que nous venons de reproduire n'est pas le résultat de recherches isolées et

confinées dans un pays particulier. Partout où les géologues ont porté leurs investigations, en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique et dans l'Océanie, partout on a trouvé des dépôts analogues, par leur époque comme par les corps organisés qu'ils renferment, à ceux des environs de Paris. Dans les glaces du pôle on trouve les plantes et les animaux des tropiques, comme les impressions des fougères des Antilles dans une partie très élevée du Blattemberg, au canton de Glaris. Voilà ce que nous lisons dans le plus ancien livre de la terre, voilà ce qui est écrit sur ces lignes successives de granit, de marbre, de chaux, de sable et d'argile, et les lettres fossiles nous apprennent que des êtres vivants ont assisté à ces grandes révolutions de notre globe. Non-seulement donc l'histoire du déluge est confirmée par la science, mais la succession des couches terrestres, par les objets organiques qu'elles renferment, semble démontrer que l'ordre même de la création donné par Moïse est rigoureusement conforme aux découvertes des savants faites trois mille ans après lui. Et, depuis Cuvier, cette science toujours en progrès, par l'organe des Brongniart, Buckland, Ampère, Jæger, Marcel de Serres, Dumas, Elie de Beaumont, n'a fait que confirmer d'une manière plus éclatante encore les conclusions de ce savant.

Cependant Cuvier s'est écarté de la tradition mosaïque lorsqu'il suppose que les os fossiles nous représentent les animaux d'une création première engloutie par les révolutions du globe, et que les animaux actuellement subsistants sont le produit d'une création postérieure et dis-

tincte de la première. Il admet ainsi des créations successives, que repoussent et le langage de Moïse et cet ordre, ce grand dessein de la création, qui s'élève progressivement du simple au composé et dont la marche atteste l'unité du plan et la sagesse infinie de la volonté. Cette hypothèse de Cuvier a été vivement combattue par M. de Blainville et semble renversée par les découvertes récentes. M. de Blainville a remarqué qu'il y avait dans l'ensemble des êtres un ordre harmonieux qui démontre que les espèces diverses n'ont pas été jetées au hasard dans la vie, mais qu'elles forment une chaîne dont chaque espèce est un anneau, se liant ensemble par des rapports de voisinage et de similitude marquée; qu'on peut ainsi suivre l'échelle des êtres dès la base jusqu'au sommet, dès la vitalité la plus rudimentaire jusqu'à l'homme. Mais il observe en même temps qu'à ne considérer que les espèces actuellement subsistantes, cette chaîne qui lie tous les êtres entre eux est brisée, que des anneaux manquent, et que pour la reconstituer dans son ensemble, il faut y rattacher les espèces perdues, les animaux dont les os fossiles attestent l'antique existence, et qu'à ce moyen les vides seront remplis, la chaîne primitive des êtres recomposée, et l'unité idéale et positive de la création reconstituée. Ainsi se justifie cette *loi de continuité* qu'annonçait Leibnitz, mais qui n'exclut pas la diversité, les degrés de séparation, la persistance de chacun des types. M. Flourens paraît se rattacher à cette belle et noble découverte. Ainsi, chose remarquable, le système de Cuvier n'est ébranlé par les progrès de la science que là seu-

lement où il s'écarte de la pensée et des traditions mosaïques.

Quant aux grandes révolutions dont nous parle Cuvier, d'autres géologues nous expliquent que l'alternance des courants des eaux marines, lacustres et fluviatiles, a pu produire ces alternances des couches de nature si diverse qui couvrent le globe. Moïse ne s'explique point sur ces révolutions : il se contente de nous marquer six jours ou six époques pour conduire la création de la lumière à l'homme.

Arrêtons-nous ici et n'en demandons pas davantage. « L'erreur de ceux qui veulent trouver dans la Bible une histoire complète et détaillée des phénomènes géologiques, c'est d'exiger trop, observe très judicieusement le docteur Buckland, les opérations créatrices dont ils lui demandent gratuitement compte s'élevant à des époques et à des localités qui n'offrent plus aucun rapport direct avec l'espèce humaine... La révélation devait-elle être une communication de l'omniscience tout entière ; et si elle devait s'arrêter quelque part, à quel point des sciences physiques plutôt qu'à tout autre, pour qu'elle fût à l'abri des mêmes reproches d'imperfection et d'oubli dont on s'obstine à poursuivre les récits de Moïse? Une telle mise en possession de la science de Dieu lui-même, dans ses œuvres et dans toutes ses voies, conviendrait peut-être à des êtres d'un ordre supérieur ; peut-être aussi entre-t-elle comme élément dans le bonheur auquel nous sommes réservés par delà cette vie ; mais elle dépasse les forces de la race humaine placée dans les conditions physiques et morales

où nous la voyons; elle serait en contradiction manifeste avec les vues que la Divinité s'est proposées toutes les fois qu'elle s'est communiquée par des révélations. Ces sortes de manifestations ont eu pour but de donner à l'homme des lumières morales et non des connaissances scientifiques. »

Nous venons de voir par quels grands traits procède Moïse : Dieu, la nature, l'homme. Nous avons vu comment Moïse, né au sein du polythéisme, donnait l'unité de Dieu comme fait principe et primordial. Même en partant de ce point, Moïse devait succomber à la tâche. Qu'est-ce que Dieu selon le système égyptien ? C'est Isis, Osiris, Typhon ; c'est le bœuf Apis, tout ce qui est enfanté par la nature. L'idée de Dieu est effacée chez ce peuple, et Moïse même, dans la sublime conception de son Dieu un, n'aura pu y découvrir qu'un grand ouvrier. Voyons donc quel artisan il va faire de son Dieu et par quels efforts il enfantera la nature. Il dit, et tout est créé : *Dixit, et facta sunt.* C'est ainsi que ce grand problème est résolu. A l'invisible, à l'intellectuel, Moïse attribue l'éternité ; au sensible il conserve le nom qui le caractérise, genèse, génération, c'est-à-dire ce qui commence sous l'empire du temps. Dieu lui-même, pénétrant toutes choses de son incorruptible présence, donne l'être à tout ce qui est. « En organisant les choses créées, il les revêt d'une forme extérieure qui est comme le vêtement de la matière, dit saint Augustin (1), forme que l'industrie ou l'art peuvent repro-

(1) *Cité de Dieu*, liv. XII, chap. XXV.

duire, soit que l'homme tourne un vase d'argile, soit qu'il représente sur la toile ou le marbre les corps animés; mais il y a une autre forme dont les causes efficientes dépendent des profonds et incompréhensibles décrets de Celui qui, en soi, a la vie et l'intelligence, à qui non-seulement les formes naturelles du corps, mais aussi les âmes, doivent l'existence, que lui ne doit qu'à lui-même. Or, on peut accorder à la main de l'homme l'imitation de la première forme; quant à la seconde, le Créateur et l'Artisan suprême, qui n'a eu besoin ni de monde ni d'anges pour créer le monde et les anges, Dieu seul, s'en est réservé le secret; bien mieux, s'il retirait de ses œuvres sa puissance créatrice, elles retourneraient à leur antique néant, antique non de temps, mais d'éternité. »
Tel nous apparaît le Dieu créateur, selon son grand interprète. Ce Moïse qui a si bien analysé la nature, qui nous la montre un effet procédant d'une cause supérieure, a donc analysé Dieu lui-même, puisqu'il sait si bien nous le peindre dans son unité substantielle, dans son activité toute puissante, dans son inépuisable bonté, au sein de l'invisible et de l'éternel. Aussi, après sa mort, les peuples de Chaldée, d'Egypte et de Phénicie, s'irritaient contre le peuple juif, qui leur apparaissait comme un peuple d'athées, parce que leur culte s'adressait à un Dieu inaccessible aux sens. Dans leur indignation, ils s'écriaient: Où est donc le Dieu des Juifs? Mais le royal poëte de Judée leur répondait: « *Nequandò dicant gentes : Ubi est Deus eorum?* Que les nations ne nous disent pas insolemment: Où est votre Dieu? Notre Dieu est dans le ciel, et tout ce

qu'il a voulu, il l'a fait. Vos dieux à vous sont l'œuvre matérielle des hommes. Ils ont des sens qui ne perçoivent point, des mains qui ne palpent point, des pieds qui ne peuvent marcher, une bouche incapable de produire un son (1). » Ce Jehovah inconnu aux nations, longtemps après a étonné le génie de Tacite.

C'était, en effet, quelque chose de nouveau pour le monde idolâtre qu'un peuple adorant un seul Dieu, et ce Dieu sans forme visible, palpable, perceptible aux sens. On ne comprenait pas qu'un peuple pût concevoir par la raison pure un Dieu seul, souverain, éternel, immuable, immortel, comme dit Tacite : *Judæi mente solâ unumque numen intelligunt. Profanos qui deûm imagines, mortalibus materiis, in species hominum effingant. Summum illud et æternum neque mutabile neque interiturum.* Exemple unique au monde. Aussi, quand Pompée, violant les lois judaïques, osa d'un pas triomphateur pénétrer dans le Saint des saints, il fut saisi d'une stupeur mêlée de respect par l'absence de l'effigie du Dieu, par ce vide inattendu, siége invisible de l'esprit infini, arcane de ses pensées immuables : *Romanorum primus C. Pompeius Judæos domuit : templumque jure victoriæ ingressus est. Indè vulgatum : nulla intùs deûm effigie, vacuam sedem et inania arcana*, dit encore Tacite (2).

Pour apprécier la supériorité de Moïse, il faut contempler ce spectacle étrange d'un Tacite vivant déjà dans l'atmosphère du christianisme et pourtant ne comprenant

(1) *Ps.* 113.
(2) *Hist.*, lib. V, nos 5 et 9.

pas encore ce culte des réalités invisibles institué deux mille ans avant lui chez les Hébreux. Le désert du Sin supérieur à la Rome triomphante ! Un chef de tribu nomade rencontrant sur le Sinaï une divinité que la sagesse antique n'avait point devinée, que la philosophie grecque et romaine entrevoyait à peine ; un peuple plus sage que les philosophes affirmant un Dieu tel que le fait la philosophie du dix-neuvième siècle, et depuis Moïse le monde n'ayant rien appris sur ce Dieu, si ce n'est ce que le Christ lui-même nous en a révélé ! voilà assurément le phénomène le plus saillant de l'histoire, le titre le plus glorieux de Moïse ! Un Dieu créateur, révélé par lui dans sa réalité pure, idéale et transcendante !

Tel est son Dieu : que sera maintenant la création ? Je soupçonne l'Egypte alors entachée de l'idée vague du manichéisme, puisque déjà nous voyons son dieu Osiris assassiné par Typhon, le dieu du mal, et de panthéisme, puisque l'adoration des animaux, des productions de la terre, implique l'adoration de la nature, qui, à son tour, accuse l'identité entre la nature et Dieu, entre la cause et l'effet : d'où éternité de la matière, panthéisme. Moïse sort de l'Egypte ; encore une fois que sera la création ? L'ordonnera-t-il selon les idées panthéistiques ? Non, il en fait quelque chose d'essentiellement extérieur à Dieu et distinct de sa divinité. C'est l'Eternel enfantant le temps, l'Infini enfantant la limite, la cause produisant l'effet, avec l'abîme idéal qui sépare ces deux termes ; c'est la profondeur philosophique de la notion de Dieu et de la nature. Et cette conception grandiose, la philosophie

moderne l'accepte et en fait la base de son ontologie. Unité de Dieu, nature créée et limitée, relation de cause à effet, rapport entre le fini et l'infini, voilà ce que nous trouvons, et nous n'avons pas encore abordé l'homme de Moïse. En affirmant un Dieu unique, Moïse a proscrit le polythéisme et l'athéisme; en séparant par son essence Dieu de la création, il a repoussé le panthéisme. Que sera l'homme? La question est trop importante pour être ici traitée; nous renvoyons cette question au chapitre suivant.

Telle est, dirons-nous avec Moïse, la génération des choses créées, la seule que puisse accepter la raison humaine. Et pourquoi? Parce qu'elle est la plus simple, la plus logique, la plus exclusive du merveilleux. On ne peut sortir du mystère de l'origine des choses sans rencontrer un prodige: quoi que fasse la raison humaine, elle est, dès son premier pas, condamnée à heurter un miracle; tous les systèmes, toutes les théories y aboutissent invinciblement et fatalement. Or, il n'en est point qui réduise ce prodige à une loi plus simple, à une succession de phénomènes plus logique, à un système plus positif et plus rationnel, que le tableau qui nous en est tracé par Moïse. C'est à cette unité de développements progressifs dans la variété que nous devons reconnaître le plan divin. L'homme illustre qui, l'un des premiers, a ouvert la carrière aux savants, qui les a appelés à l'étude des lois de la nature et de la formation du globe terrestre, qui par son génie a marqué du doigt les premières assises de la science géologique, a bien su, dans ses pressentiments que Cuvier bientôt devait élever à la

hauteur de résultats scientifiques, reconnaître, malgré ses penchants aventureux, le cachet vrai, logique et supérieur de la narration de Moïse. Dans sa *Théorie de la terre*, Buffon nous déclare que « la description de Moïse est une narration *exacte* et *philosophique* de la création de l'univers entier et de l'origine des choses. » Cette conclusion du grand homme est la justification de notre pensée.

L'œuvre de la création est terminée. Dieu s'arrête, et ce fut le repos du *septième jour*. Ce jour, Dieu le bénit et le sanctifie, parce qu'il vient de clore la succession des jours de la création. Modelé sur ce type infini, l'homme aussi, lorsqu'il a complété, terminé ses productions, les savoure et les contemple.

Et alors qu'il y reconnaît ce principe du bien et du beau qui distingue les œuvres de Dieu, il s'arrête et bénit pieusement l'enfant de son intelligence et de son travail. Mais l'homme n'est pas le juge impartial de son œuvre : le sentiment paternel peut l'égarer. Dieu n'est pas soumis à ces erreurs ; il est la sagesse et la justice par essence. Quand il réalise ses pensées, elles sont bien, et le jugement qu'il en porte est juste. Le premier jour qui éclaire toutes ses œuvres est saint, c'est pourquoi Dieu le bénit; c'est ce jour qui nous montre la création se développant à tous ses degrés, dans cette harmonie universelle qui ravit l'intelligence humaine.

A la vue de tant de splendeurs, un hymne de reconnaissance s'élève du cœur de l'homme. Son chant s'unit à la voix de la nature pour célébrer la gloire du Créateur.

Si le Créateur est satisfait d'avoir donné la vie, quel sentiment doit éprouver celui qui la reçoit?

Un rapport d'amour s'établit dès lors entre le Créateur et la créature. Les agitations de la vie pourraient affaiblir ce sentiment; il faut l'immortaliser par la périodicité d'une consécration religieuse. Le jour béni de Dieu doit lui appartenir. Ce sera pour l'homme aussi le jour de repos, le jour de reconnaissance, le jour de Dieu, le sabbat. Une vie matérielle étoufferait les énergies de l'âme, les sensations terrestres effaceraient les splendeurs invisibles, les grâces indestructibles de la beauté éternelle. Un jour au moins pour la vie de l'âme, laissez dormir un jour les énergies du corps.

Plus tard, lorsque l'humanité, égarée dans le matérialisme de la vie, aspirera à un monde supérieur, et que la lumière morale se produira au loin par l'apparition du Christ, alors la régénération par la lumière du Verbe appellera l'humanité à célébrer le premier jour; elle se reposera dans la contemplation du vrai, dans Dieu. Le *fiat lux* du monde moral aura pénétré l'âme et le cœur, et l'hymne de ravissement retentira le jour du Seigneur, le dimanche. Alors le jour de lumière aura définitivement succédé au jour du sabbat.

CHAPITRE TROISIÈME.

De l'homme et de l'origine du mal.

Nous avons vu comment Dieu, tirant des idées éternelles qui subsistent en lui les êtres limités et distincts de la création, les a classés dans un ordre de progression de plus en plus perfectionnée, jusqu'à ce qu'il eût réalisé l'être qui en est le sommaire et le couronnement, l'homme.

Sous l'empire de quelles idées Moïse va-t-il nous montrer Dieu lui-même créant l'homme? Car, entre tant d'idées agitées par les croyances et les systèmes philosophiques sur la nature de l'homme, il faut opter. L'homme sera-t-il conçu selon les théories du matérialisme, du sensualisme, du panthéisme ou du spiritualisme? S'il l'informe au point de vue des idées matérialistes, l'homme sera doué d'une énergie vitale à la façon des plantes, des animaux, avec des instincts plus étendus, développés par la supériorité de sa structure; mais au fond il ne sera qu'une opération chimique que la décomposition fera totalement disparaître. S'il cède à l'empire des idées sensualistes, l'homme aura une intelligence développée par les sens, toutes ses connaissances ressortiront des rensei-

gnements fournis par ces canaux, et, comme les sens ne peuvent que percevoir le monde extérieur, il sera impuissant à atteindre l'absolu, à juger le moi, Dieu, l'esprit; rigoureusement il devra tomber dans le matérialisme ou le scepticisme. Subira-t-il l'ascendant des croyances panthéistiques? Alors, émanation de Dieu, l'homme en sera une forme, un phénomène, une manifestation extérieure dépourvue d'individualité propre, de personnalité, et, partant, sans responsabilité; la morale et la vérité ne seront qu'un nom.

Si enfin le spiritualisme l'emporte, l'homme sera doué non-seulement du principe de vitalité, apanage des plantes et des animaux, non-seulement il percevra les objets extérieurs par les sens, mais il aura de plus le sujet qui dirige et contrôle la perception des objets par les sens, l'intellect doué des idées nécessaires que Platon appelle *innées*, Aristote *catégories*, Kant *forme de l'intelligence*, saint Jean *Verbe divin* qui illumine tout homme venant en ce monde. Sujet distinct de Dieu et de la nature, il aura une existence propre, une personnalité, une valeur morale qui entraîne avec elle imputabilité, responsabilité. C'est entre ces divers ordres d'idées et leurs intermédiaires innombrables que Moïse devra choisir. Voici l'écueil du psychologue, et cependant quelle fermeté dans le point de vue, quelle grandeur, quelle précision!

L'homme n'est plus jeté dans la vie par la toute-puissance et la soudaineté d'un *fiat*. Dans l'ordre gradué de cette immense composition, lorsque Dieu veut créer l'homme, il se recueille, il va réaliser ce type conçu dans

l'Eternel qui doit être le sommaire et le roi de la création, et alors il se dit : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram :* faisons l'homme à notre image et ressemblance et instituons-le roi de tout ce qui a vie sur la terre. Et ce qu'il dit, il le fait, *faciamus*. Déjà nous avons vu la toute-puissance divine créant le ciel et la terre, l'Esprit de Dieu couvant et fécondant l'abîme, le Verbe enfantant la lumière et l'organisation ; voici encore le Dieu un qui se prend au multiple, comme s'il était tout à la fois unité et pluralité. Ce mode est unique dans le Pentateuque, ce qui fait dire à Bossuet qu'ici la Trinité commence à se déclarer. C'est ainsi que, faisant violence à toutes les lois du langage, Moïse écrit : *Les Elohim, les Dieux créa.* Mais, comme l'observe M. Renan (1), « tous les noms par lesquels la race sémitique a désigné la Divinité : *El*, *Eloh*, *Adon*, *Baal*, *Elion*, *Schaddai*, *Allah*, lors même qu'ils revêtent la forme plurielle, impliquent tous l'idée de suprême et incommunicable puissance, de parfaite unité. »

Quand il s'agit de réaliser l'homme, la raison absolue se prend elle-même pour type ; Dieu veut que l'homme soit lui-même l'image et l'empreinte du Créateur ; il ne sera pas Dieu, une émanation de son Auteur, mais un exemplaire distinct formé seulement sur l'image de cet Etre éternel. La raison absolue lui communiquera un fragment de cette raison divine ; mais elle sera par rapport à son type ce que le fini est à l'infini, raison limitée, relative, puisée à la source de la raison infinie. Leibnitz

(1) *Histoire générale des langues sémitiques*, t. Ier, p. 6.

adhère à cette pensée de Moïse, dans la préface de sa Théodicée : « Les perfections de Dieu, dit-il, sont celles de nos âmes et de toute la nature ; mais il les possède sans bornes, il est un océan dont nous n'avons reçu que quelques gouttes ; il y a en nous quelque puissance, quelque connaissance, quelque bonté, mais elles sont tout entières en Dieu. » « De fait, dit Eusèbe (1), l'image archétype et véritable du Dieu universel est son Verbe, qui partage sa sagesse et sa vie, qui est lumière et vérité et tout ce qu'on peut concevoir de bon et de beau ; mais l'entendement humain est l'image de cette image, et c'est en ce sens que nous professons que l'homme est l'image de Dieu. » « Le grand Moïse, dit Philon, n'a prétendu établir aucune espèce de similitude entre notre âme raisonnable et les substances terriennes, et il a dit que notre âme était la monnaie légale de l'esprit invisible de Dieu, marquée et frappée du sceau de la Divinité dont le Verbe éternel est le type. » Ce n'est pas assez pour Moïse : l'homme n'apparaît point encore suffisamment en lumière, il faut que le philosophe précise sa pensée ; encore une fois, qu'est-ce que l'homme ? *Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ, et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ* (2). Dieu prit la poussière de la terre, en forma l'homme et inspira sur sa face un souffle de vie. L'homme est tiré du limon de la terre, voilà le corps de l'homme, statue de poussière produite par l'art plastique de Dieu. Mais la vie manque à cette statue : Dieu souffle

(1) *Prép. év.*, liv. VII, chap. x.
(2) *Gen.*, II, 7.

sur sa face, et la vie commence. Telle est, selon Moïse, l'origine de l'homme : du limon allié au souffle de Dieu. Dans cet ensemble, il s'agit de déterminer où est l'homme, ce qui le constitue, et Moïse le place dans son âme vivante, dans ce qui a jailli de la Vie absolue, dans ce souffle pur, immatériel, non sujet à décomposition. L'immortalité de l'âme est ici décrétée par son essence : *Et factus est homo in animam viventem.* Voilà l'homme !

Dieu a créé l'homme d'une substance indestructible et l'a fait à l'image de sa propre nature, dit le livre de la Sagesse (1) : *Quoniam Deus creavit hominem inexterminabilem et ad imaginem similitudinis suæ fecit illum.* Cette analogie a été remarquée par Cicéron : *Est igitur homini cum Deo similitudo* (2), dit-il. Une double vie semble dès lors prendre possession de l'homme, la vie organique, la chaleur vitale qui constituera l'âme inférieure de tous les êtres vivants, puis le souffle de la vie inspiré par Dieu même, qui devient l'âme active et libre douée de la faculté de penser, de concevoir l'infini et d'aspirer à lui comme à sa source originelle. « Cette partie de l'âme, dit Platon, est donc celle qui ressemble à Dieu, et c'est en y regardant et en y contemplant tout ce qui est divin, Dieu et la sagesse, qu'on pourra se connaître soi-même parfaitement (3). » C'est cette âme inspirée qui distingue l'homme du reste des êtres vivants. Dès son entrée dans la vie elle lutte contre le temps; aux prises avec les événements,

(1) *Sapient.*, II, 23.
(2) *De Leg.*, liv. Ier, c. VIII.
(3) ALCIB., ομοιωσις τῶ θεῶ.

quand elle semble succomber sous les coups, elle contemple l'Etre infini, et alors tous les orages s'apaisent, car elle se sent en possession de l'immortalité.

L'histoire de Prométhée n'est qu'un pâle reflet de cette sublime création. La statue qu'il édifie, le feu vivifiant qu'il veut dérober, nous peint le double élément de la nature humaine, dont l'un n'a jamais été livré à la disposition de l'homme. L'effort de Prométhée pour le ravir, le châtiment qui nous le montre ensuite au cœur immortel incessamment dévoré, n'est-ce pas cette chute de l'orgueil que nous allons retrouver encore dans le livre de Moïse, et dont le Prométhée est l'humanité tout entière? Cet écho lointain de la pensée de Moïse nous reproduit, sous des traits affaiblis et dans une personnification symbolique, le grand drame qui s'engage entre l'homme et Dieu. Mais ce qui reste, c'est le trait distinctif du feu vivifiant qu'il s'agit d'arracher à Jupiter, c'est le fluide divin, c'est l'esprit, c'est l'âme dont l'essence est la vie, qu'un jour Platon saura bien reconnaître, et que Tacite, analysant la pensée de Moïse et les croyances des Juifs, nous retrace en deux mots : *Animasque prælio aut suppliciis peremptorum æternas putant* (1).

Telle est donc la psychologie de Moïse : une double origine, une double nature, que saint Paul appellera plus tard l'esprit et la chair. Voilà le principe de ce conflit, de ce grand dualisme qui agite la conscience humaine, la lutte du bien et du mal. Quand nous serons arrivés au temps

(1) *Hist.*, lib. V, n° 5.

des apothéoses, nous verrons d'autres psychologues diviniser ces deux tendances de l'homme, et l'esprit sera Ormuzd et la chair s'appellera Arimand; et, formant la création sur ces deux éléments divinisés, le monde ne sera plus qu'un vaste antagonisme, une perpétuelle contradiction; la vie sera le combat. Tout aura été créé, excepté l'ordre. C'est qu'ils portaient dans la divinité et dans la nature ce qui n'est qu'au fond du cœur humain, une double tendance, une double aspiration, qui, agissant sur la volonté, constitue la vie morale, le domaine de la liberté. Moïse, dans sa psychologie profonde, ne s'y est point trompé.

Dieu est un, mais l'homme est un composé d'un corps et d'une âme; comment pourra se reconnaître en lui la ressemblance avec la Divinité? L'homme ne peut être l'image de la Divinité par la forme corporelle, puisque Dieu n'a pas de corps; il ne peut pas plus lui ressembler par les opérations sensitives, qui dépendent immédiatement du corps. Il ne peut donc devenir l'image de la Divinité, qui est pur esprit, que par son âme, par ses opérations intellectuelles, c'est-à-dire par les idées, qui sont indépendantes du corps. Il y a en effet dans l'homme quelque chose d'éternel et de divin. En outre des idées qui sont révélées par les sens, nous trouvons en lui des idées universelles, éternelles, immuables. « Tout ce qui se démontre en mathématique et en quelque autre science que ce soit est éternel et immuable, dit Bossuet (1). Dès

(1) *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. IV.

que l'idée de ces choses s'est une fois réveillée dans mon esprit, je connais que, soit qu'elles soient ou ne soient pas actuellement, c'est ainsi qu'elles doivent être et qu'il est impossible qu'elles soient d'une autre nature ou se fassent d'une autre façon... Si je cherche maintenant où et en quel sujet elles subsistent éternelles et immuables, comme elles sont, je suis obligé d'avouer un être où la vérité est éternellement subsistante, et où elle est toujours entendue; et cet être doit être la vérité même; et c'est de lui que la vérité dérive dans tout ce qui est et ce qui s'entend hors de lui. C'est donc en lui d'une certaine manière qui m'est incompréhensible, c'est en lui, dis-je, que je vois ces vérités éternelles; et les voir, c'est me tourner vers Celui qui est immuablement toute vérité et recevoir ses lumières... Là donc nous voyons, avec toutes les autres vérités, les règles invariables de nos mœurs; et nous voyons qu'il y a des choses d'un devoir indispensable, et que dans celles qui sont naturellement indifférentes le vrai devoir est de s'accommoder au plus grand bien de la société humaine... Et l'homme juge droitement lorsque, sentant ses jugements variables de leur nature, il leur donne pour règles ces vérités éternelles. Ces vérités éternelles, que tout entendement aperçoit toujours les mêmes, par lesquelles tout entendement est réglé, sont quelque chose de Dieu, ou plutôt sont Dieu même. » Si ces idées sont Dieu même, et si cependant elles sont en nous, il y a donc dans nous la forme même de la Divinité, forme qui se détermine par les idées, et qui nous confondrait avec lui si nous n'en étions distincts par toute la distance qui sé-

pare le fini de l'infini. Ainsi, il y a dans l'homme des idées acquises par les sens, mais souvent trompeuses, obscures, incertaines, qui conduisent à l'erreur si elles ne sont rectifiées par l'intelligence; et l'intelligence elle-même ne peut les rectifier qu'à la condition de posséder ces idées universelles qui sont la mesure éternelle et invariable des choses. Tel est le *criterium* de la raison, à l'aide duquel l'homme peut éviter l'erreur et se sauver du scepticisme. Ce sont ces idées nécessaires qui élèvent l'intelligence, l'associent en quelque sorte à celle de Dieu, et qui caractérisent la spiritualité de notre âme, son immortalité, en un mot sa ressemblance avec la Divinité.

Cette ressemblance avec la Divinité est la raison de ce pouvoir souverain que l'homme exerce sur toutes les autres créatures, ainsi que l'exprime Moïse par ces paroles : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance, afin qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes et à toute la terre, et à tout ce qui se remue et rampe dessus (1). » Elle explique cette supériorité de l'âme sur le corps, dont l'autorité souveraine est la plus parfaite image du pouvoir de Dieu sur la création.

Tout ce qui naît meurt, tout ce qui a commencé doit avoir une fin; telle est la loi du monde matériel, mais telle n'est point la loi du monde spirituel. Les anges ont commencé et ils restent immortels, l'âme aussi a commencé et elle est elle-même immortelle : ainsi le veut l'essence même de l'esprit. Nous venons de voir dans Moïse que

(1) *Gen.*, I, 25.

Dieu commence par créer le corps de l'homme, et que ce n'est qu'ensuite qu'il le vivifie par la création de l'âme. Ainsi, la forme immatérielle de l'âme n'apparaît point isolée, mais immédiatement incarnée, individualisée dans un corps. Le corps semble fait pour distinguer les âmes les unes des autres, pour leur constituer non une forme idéale, mais réelle, personnelle, clairement déterminée. Le corps est une condition de la forme humaine, pour marquer dans la création le lien et la transition qui subsiste entre l'esprit et la matière. Il en contient l'union et il porte en lui-même la preuve vivante, indélébile, de la supériorité de l'esprit sur la matière. Son existence dans l'ordre du fini est une démonstration patente que Dieu, l'Esprit infini, a pu créer le monde.

L'âme est donc faite pour être associée au corps humain; entre les deux s'établit une correspondance, une union tellement intime, qu'il n'est pas permis de douter qu'ils ne soient faits l'un pour l'autre; car c'est par leur ensemble qu'ils constituent l'unité de l'être. Vouloir admettre la transmigration des âmes du corps humain dans d'autres corps et réciproquement, c'est formuler une hypothèse contre laquelle proteste toute la réalité palpable du monde que nous voyons, c'est renverser la distinction si profonde que Dieu a établie dans l'individualité propre de chacun des êtres de la création; c'est remonter follement vers ce principe de la philosophie indienne que tout aboutit et se confond dans un seul être universel. L'alliance de l'âme avec le corps est tellement nécessaire, que même lorsqu'ils se séparent par la mort, c'est pour

se réunir ensuite; car si le corps subit la loi de décomposition qui atteint tous les corps, son âme immortelle, grâce à Dieu, a la vertu de le ressusciter pour vivre ensuite éternellement, inséparablement avec lui. C'est ainsi que Dieu maintient, même au delà du tombeau, l'éternelle distinction qu'il a établie entre les anges et les hommes.

On ne peut admettre l'éternité des âmes sans limiter Dieu, qui est infini, ou sans confondre les âmes avec Dieu; ce qui conduit à l'athéisme ou au panthéisme ; la création est une réalité qui repousse ces deux hypothèses. Dieu a créé le plus d'êtres possibles, il les a distingués par des ordres divers, il en a rempli le monde; les y perpétuer par des transmigrations successives, c'est les limiter en nombre et en développement, paralyser, comme dans l'Inde, l'activité humaine ; car si les plantes, les brutes, contiennent une âme humaine, nous devons les respecter comme nous-mêmes. Enfin les assujettir à une série d'épreuves, dans des existences diverses, c'est ravir à la création sa simplicité et à Dieu son infinie bonté.

La préexistence des âmes est donc nettement repoussée par la philosophie de Moïse.

Selon les livres antiques de l'Orient, l'homme, aussitôt créé, est mis en face de la nature pour la contempler et s'instruire à son spectacle. Milton lui-même cède à cette vue secondaire; Moïse, plus philosophe, le met d'abord en présence de l'absolu. C'est qu'en effet la première notion de l'intelligence est l'idée de l'absolu. Aussi les Chinois l'ont-ils exprimé par le premier élément des signes, par la ligne droite. Cette notion de Dieu, Moïse

nous la révèle par l'intermédiaire de Dieu même, en le mettant en communication avec l'homme. « Le Seigneur Dieu prit l'homme et le plaça dans le paradis de délices pour le travailler et le garder (1). » Voilà pour la première fois une intelligence finie mise en rapport avec l'Etre infini. Quelle scène solennelle ! Quel sera donc ce colloque éternel que l'humanité ravie transmettra à sa descendance ? Quel en sera le sujet ? Qui oserait se faire le narrateur d'un tel entretien ? Placez ici l'imagination la plus vive, le plus grand génie par l'inspiration et par la science, et que l'homme ainsi doué prenne la plume et puis écrive ! Placez-le sous le soleil d'Orient, afin que la nature ardente de ce climat agisse plus puissamment sur son intelligence ! Nous sommes en Orient, dans la Judée ; mais à quelle distance des Védas et du Ramayana de l'Inde ! Moïse, dans sa psychologie rigoureuse et savante, ne s'égare pas. Philosophe, après la notion de Dieu et la constatation de la liberté humaine, quel est le premier élément de la conscience ? C'est la distinction du bien et du mal ; donc Dieu communiquera à l'homme cette éternelle et fondamentale distinction. C'est le sujet de sa première parole, c'est la base de toute sa révélation. *Præcepitque ei dicens* (2)*: Ex omni ligno paradisi comede : de ligno autem scientiæ boni et mali ne comedes ; in quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris.* Ne mange point des fruits de l'arbre de la science du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras de mort.

(1) *Gen.*, II, 15.
(2) *Gen.*, II, 16.

Le poëte eût évoqué toute la munificence de la nature pour colorer la parole d'un Dieu, mais le révélateur de la genèse du monde se contente d'être simple comme le vrai, grand comme l'Esprit qui l'inspire. Quand Celui qui a créé toute la nature vient parler à l'homme, c'est pour lui poser un précepte, lui montrer sa fin, sa destinée. Ce langage était seul digne de Dieu, il est philosophiquement profond.

Mais cette notion du bien et du mal est-elle donnée seulement comme idée logique, pour la rectitude de l'esprit, n'ayant qu'une valeur spéculative, indifférente à la vie active et pratique? L'idée n'a de valeur qu'en vue de l'action. L'indifférence orientale, au sein de laquelle vivait Moïse, n'a pu énerver en lui cette féconde pensée que tout doit tendre à l'action. Mais l'action doit se régler sur le vrai, sur le bien, sur la destinée de l'être; s'en écarter, c'est perdre le bien, manquer sa destinée. Perdre le bien, c'est tomber dans le mal; manquer sa destinée, c'est périr. Or, Dieu ne veut pas notre mort, il doit donc nous prévenir des conséquences homicides du mal; aussi, après avoir donné sa loi, il dit : « Si tu violes ma loi, tu mourras de la mort : *morte morieris.* » La mort est la conséquence du mal, et c'est ainsi que Moïse nous découvre la sanction de la morale.

Voilà l'homme sorti des mains de Dieu; il est sans passion, d'une pureté angélique, avec la claire connaissance du précepte unique qui lui est tracé. Cette simplicité de la loi est caractéristique et prouve son antiquité. Pour donner la vie à ce chef-d'œuvre de la création, nous l'a-

vons vu, Dieu se recueille, il se consulte, il va chercher sa propre image dans le fond de sa substance éternelle; image incorporelle comme son type, pure, immaculée, spirituelle, immortelle, résumant dans l'ordre du monde fini les facultés divines que la philosophie découvre dans l'Etre infini. La création, restée sans couronne, reçoit son roi, son dieu visible, pour être son interprète près du Dieu invisible. Ainsi, Dieu donne à cette âme, à cette personnalité humaine, un corps pour vêtement, c'est-à-dire de la chair soutenue par des os et des nerfs, sous une enveloppe de peau, selon l'énergique expression de Job: *Pelle et carnibus vestisti me, ossibus et nervis compegisti me* (1).

Quelles expressions humaines pouvaient traduire l'opération divine, spirituelle, de la création de l'âme? Pour la rendre intelligible, ne faut-il pas que Moïse matérialise par le langage ce fait purement intellectuel? Si l'Etre éternel avait un corps, son haleine, animation divine, agiterait l'esprit d'immortalité; et s'il voulait communiquer cet esprit d'immortalité, il agirait par le souffle qui porte la pensée, la volonté, l'Etre infini. Ainsi fit Dieu pour animer le corps de l'homme, et ce souffle d'amour rayonne encore sur ce visage qu'anime l'esprit créateur. *Signatum est super nos lumen vultûs tui, Domine* (2). L'image d'un souffle inspirateur était la seule qui pût rendre intelligible la création de l'âme spirituellement modelée sur son type immatériel et divin; car ici, dit saint

(1) *Job.*, x, 11.
(2) Ps. 47.

Augustin (1), il faut nous déshabituer de nos pensées charnelles, il ne faut pas voir la main de l'ouvrier qui réalise, avec une matière quelconque, l'idéal de son art. La main de Dieu, c'est la puissance de Dieu, invisible artisan du visible.

Cette idée du souffle inspirateur de l'âme a passé chez les Grecs, car Platon définit l'âme : l'*idée du souffle* répandu de toutes parts (2). Et cette âme animée par un souffle divin apparut à Pindare comme l'impérissable image de la Divinité. « Le corps, chez tous, suit la loi de la mort irrésistible, mais il reste de nous une image vivante du principe éternel ; car seule elle vient des dieux. Elle sommeille durant l'activité du corps ; mais souvent aux hommes endormis elle montre en songe l'arrêt distinct des joies et des peines qui les attendent (3). » Elle domine tellement le monde que, selon la remarque de Bossuet, du petit corps où elle est enfermée elle tient à tout et voit tout l'univers se venir, pour ainsi dire, marquer sur ce corps, comme le cours du soleil se marque sur un cadran (4). Quelle idée plus grande pouvions-nous nous faire de la nature humaine et de son origine ? Venir de Dieu par une émission spirituelle, conservant les traces de cette glorieuse origine par la ressemblance, lever la tête et pouvoir dire : Dans l'ordre du fini je suis l'image de Dieu, son représentant sur la terre, le roi de cette

(1) *Cité de Dieu*, liv. XII, ch. XXIII.
(2) *Diog. de Laërte.*
(3) Ed. Boisson, p. 292.
(4) *De la Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. III, prop. 6.

terre qu'il m'a donnée, et, tiré de Dieu, je dois retourner à lui : voilà dans le temps mon rôle sur la terre et ma destinée céleste dans l'éternité, n'est-ce pas là le sublime de l'idée, la conception la plus haute du génie, la philosophie la plus transcendante qui fut jamais ?

L'œuvre de Dieu est bien, l'homme est complet, mais dans l'ordre de la justice divine il n'y a pas de récompense sans mérite, et n'est-elle pas immense cette récompense que Dieu réserve à l'homme, de le posséder, lui l'Infini, après avoir possédé le fini, comme si Dieu voulait, en le jetant sur la terre, le mettre en contact avec un monde restreint et périssable, pour lui faire mieux sentir l'inépuisable grandeur de la Divinité, l'inappréciable avantage de revenir à elle, pour la contempler et vivre éternellement dans son sein ? Pour un si grand prix, Dieu pose la condition du mérite, et ce mérite consistera dans l'usage de la plus élevée des facultés de l'homme, sa liberté. « Je suis libre et je n'en puis douter, dit Fénelon (1)... Je suis dans mon vouloir comme Dieu dans le sien. C'est en cela principalement que je suis son image et que je lui ressemble. Quelle grandeur qui tient de l'infini ! Voilà le trait de la Divinité même. » Et, ajoute Bossuet (2), « cette liberté va si loin que l'âme, s'y abandonnant, sort quelquefois des limites que la raison lui prescrit ; et ainsi, parmi les mouvements qui diversifient en tant de manières la vie humaine, il faut compter les égarements et les fautes. De là sont nées mille inventions ;

(1) *De l'Exist. de Dieu*, Ire part., ch. II.
(2) *De la Connaiss. de Dieu et de soi-même*, ch. V.

les lois, les instructions, les récompenses, les châtiments et les autres moyens qu'on a inventés pour contenir ou pour redresser la liberté égarée. »

C'est ainsi que Moïse nous dessine la structure morale de l'âme humaine. Maintenant il s'agit de mettre cette liberté en exercice : « Or, le Seigneur Dieu avait planté dès le commencement un jardin de délices ; il y plaça l'homme qu'il avait formé. Et le Seigneur fit sortir de la terre toute sorte d'arbres beaux à voir et dont les fruits étaient doux à manger. Au milieu du jardin étaient l'arbre de vie et l'arbre de la science du bien et du mal. Et le Seigneur fit à l'homme un commandement, lui disant : Tu peux manger de tous les fruits de ce jardin ; mais ne mange pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, car au jour que tu en mangeras, tu mourras de mort (1). » Dieu ne limite la liberté humaine que sur un seul objet, et, en même temps qu'il lui défend de toucher au fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, il lui livre en compensation l'arbre de vie qui est au centre de ce paradis : *lignum etiam vitæ in medio paradisi.*

L'arbre de vie, c'est la source d'immortalité, c'est la vie éternelle ; par son fruit l'homme acquerrait la pleine possession de Celui qui a dit : Je suis la voie, la vérité et la vie : *Ego sum via et veritas et vita* (2) ; car à l'homme qui possède la vie terrestre, quelle vie pourrait-il encore donner, si ce n'est l'existence éternelle au sein de Dieu ? Dieu a donc révélé au premier homme le principe de

(1) *Gen.*, II, 8.
(2) *Joann.*, XIV, 6.

l'immortalité, le règne de la vie éternelle; il lui a montré qu'il lui était possible de la conquérir, il la lui a présentée sous la forme d'un fruit, il l'a mise sous sa main, et l'homme a été libre de la cueillir. S'il touche au fruit de la science du bien et du mal, à l'instant il perd le droit de toucher à l'arbre de vie, à ce fruit qui doit le faire vivre dans l'éternité: *Nunc ergò ne fortè mittat manum suam, et sumat etiam de ligno vitæ, et comedat et vivat in æternum* (1). Quelle philosophie! quelle profondeur de la pensée, quel spiritualisme transcendant! Nous trouvons ici l'idée de Dieu, de l'absolu, promulguant sa loi au premier homme pour la transmettre à sa compagne et à sa descendance. La liberté de l'homme, la spiritualité de son âme, la connaissance du bien et du mal, ou la loi morale garantie par une sanction, et comme récompense de la fidélité à la loi, la vie éternelle: telle est la loi de l'homme.

Il y a donc dans l'homme non-seulement des sens externes pour entrer en communication avec le monde, mais encore un sens interne pour percevoir les idées divines. « Quelle n'est pas la passion de connaître, dit saint Augustin (2), et combien la nature humaine répugne à l'erreur; je n'en veux d'autres preuves que cette vérité: Il n'est personne qui n'accepte plutôt la douleur avec la raison, que la joie dans la démence.

» Grand et admirable sentiment, dont l'homme, de tous les animaux, est seul capable! Plusieurs sont doués d'une

(1) *Gen.*, III, 22.
(2) *Cité de Dieu*, liv. XI, chap. XXVII.

vue plus subtile que la nôtre pour voir la lumière sensible, mais ils ne peuvent atteindre cette lumière incorporelle dont les rayons illuminent notre âme pour assurer la rectitude de nos jugements. Et la mesure de notre participation à cette lumière est la mesure de notre intelligence. Toutefois, dans la sensibilité des brutes l'on découvre, sinon la connaissance, du moins une certaine image de la connaissance; les autres êtres corporels sont appelés sensibles, non qu'ils sentent, mais parce qu'on les sent. Dans les plantes, la faculté de se nourrir et d'engendrer présente quelque analogie avec les phénomènes de la sensibilité; or, tous ces êtres ont leurs causes secrètes dans la nature, et quant à leurs formes variées, dont le concours fait la beauté de ce monde visible, ils les exposent à l'activité de nos sens, et, au défaut de la connaissance qui leur manque, ils semblent solliciter la nôtre.

» Mais le sens externe est l'instrument et non le juge de nos perceptions; nous avons un autre sens infiniment plus excellent, par lequel nous sentons le juste et l'injuste, le juste par une espèce intelligible, l'injuste par la privation de cette espèce. L'activité de ce sens se passe d'auxiliaire : pupille de l'œil, ouverture de l'oreille, aspiration des narines, voûte du palais, toucher corporel, qu'en a-t-il besoin? Par ce sens interne je suis certain que je suis et j'ai cette connaissance, et comme j'aime cet être et cette connaissance, par ce même sens je suis également certain de cet amour. »

« C'est un effet admirable de la Providence qui régit

le monde, dit Bossuet, que toutes les créatures vivantes et inanimées portent leur loi en elles-mêmes. Et le ciel, et le soleil, et les astres, et les éléments, et les animaux, et enfin toutes les parties de cet univers, ont reçu leurs lois particulières qui, ayant toutes leurs secrets rapports avec cette loi éternelle qui réside dans le Créateur, font que tout marche en concours et en unité suivant l'ordre immuable de sa sagesse. S'il en est ainsi, que toute la nature ait sa loi, l'homme aussi a dû recevoir la sienne; mais avec cette différence que les autres créatures du monde visible l'ont reçue sans la connaître, au lieu qu'elle a été inspirée à l'homme dans un esprit raisonnable et intelligent, comme dans un globe de lumière dans lequel il la voit briller elle-même avec un éclat encore plus vif que le sien, afin que la voyant, il l'aime, et que l'aimant, il la suive par un mouvement volontaire (1). »

Telle fut la condition de l'homme dès le jour où Dieu le plaça dans le paradis terrestre. Mais, dit le Seigneur, l'homme n'est pas bien quand il est seul : *Non est bonum esse hominem solum* (2).

Quand Dieu a créé les plantes et les animaux, il leur a donné un moyen de génération pour se perpétuer. Cette condition manque encore à l'homme, et pourtant Dieu lui a dit : Croissez et multipliez, remplissez la terre, assujettissez-la et soyez maître de tout ce qui vit dans la mer, dans les airs et sur la terre. Pour réaliser cet empire, Dieu lui donne un être semblable à lui, la femme, qu'il tire de

(1) Bossuet, *Sermon sur la haine des hommes pour la vérité*, 2e pt.
(2) *Gen.*, II, 18.

son corps selon l'étymologie hébraïque et latine : *ischah* parce qu'elle fut prise de *isch : virago quoniam de viro sumpta est* (1).

Par là va s'agrandir la destinée de l'homme.

« Dieu d'abord le fait un et seul, dit saint Augustin, non toutefois pour le laisser isolé de toute société humaine, mais afin qu'il sentît mieux le prix de l'union fraternelle et le lien social ; car ce n'est pas seulement par la ressemblance de la nature, c'est encore par le sang et l'affection qu'il lie les hommes ; la compagne même de l'homme, la femme, il ne l'a pas voulu créer comme l'homme, mais de l'homme, afin que d'un seul homme jaillît le fleuve des générations humaines (2). »

C'est ainsi que de l'unité sortira la multiplicité. « La naissance même de la femme, ajoute ce grand génie, tirée des flancs de l'homme, nous avertit encore combien l'union de l'homme et de la femme doit être chère. Ces œuvres de Dieu ne sont étranges que parce qu'elles sont les premières (3). » Et quoi qu'elle fasse, la raison humaine ne pourra philosophiquement sortir du mystère de l'origine des choses que par le merveilleux. Ainsi enfantée, la femme s'unira à l'homme et pour lui quittera son père et sa mère, et par un saint amour deux êtres vivront dans la même chair : *Et erunt duo in carne una* (4). Ce lien mystérieux dès le premier jour est relevé par

(1) *Gen.*, II, 23.
(2) *Cité de Dieu*, liv. XII, ch. XXI.
(3) *Ibidem*, liv. XII, ch. XXVII.
(4) *Gen.*, II, 24.

un sentiment supérieur, par une consécration céleste. Moïse ne le laisse pas tomber au niveau d'un fait purement animal ou sensuel, il l'enveloppe d'une idée religieuse, il en fait une institution divine, il le spiritualise en quelque sorte par la bénédiction de Dieu, et c'est pourquoi Eve, qui a conçu et enfanté Caïn, nous dit : *Possedi hominem per Deum* (1). Puissance de la logique ! Tout Moïse est dans cette idée : Dieu pour type ! et par une conséquence nécessaire, dans le mariage l'idée morale doit dominer le fait sensuel, comme l'âme dominer le corps, comme Dieu la création. C'est par cette intuition supérieure que Moïse restera le maître de l'avenir. Sa méthode est celle même du Christ, car alors qu'il vient compléter la loi de Moïse, il ne le fait qu'en complétant la notion de Dieu. Nous avons l'homme, la femme : voici le mariage peint en deux traits, le berceau de la famille avec son caractère d'austère unité.

Moïse nous apprendra bientôt où est l'autorité dans la famille, et il nous dira pourquoi elle appartient à l'homme.

Tel est le complément de la création ; nous nous trompons, une chose y manque encore, c'est le mal. Nous avons vu l'énumération des choses créées par Dieu, et à chacun des ordres de la création Moïse, comme un écho de la pensée créatrice, nous dit : *Et vidit Deus quòd esset bonum*, et Dieu voit que c'est bien. C'est qu'en effet il y a dans tous les êtres un certain reflet de la Divinité qui représente sa bonté et fait ressortir sa gloire, dit saint

(1) *Gen.*, IV, 1.

Thomas. Et quand l'homme est créé, Dieu revoit son ouvrage dans son ensemble, et il le trouve, dans la juste harmonie de ses proportions, conforme à ses desseins éternels. L'ensemble, comme le détail, concourt à sa perfection : *Et erant valdè bona* (1). Cette déclaration a le calme et la grandeur de Dieu.

« Lorsque le père du monde, dit Platon dans le Timée, vit l'être qu'il avait produit à l'image des dieux éternels se mouvoir et vivre, il fut saisi d'admiration, et, dans sa joie, il songea à le rendre encore plus semblable à son modèle. »

Ici Dieu nous paraît avec la naïveté d'un enfant surpris de son œuvre ; Platon travestit l'idée de Moïse en la copiant ; mais du moins il constate avec lui la perfection de l'œuvre de Dieu.

Dieu n'a point fait la mort, dit le livre de la Sagesse (2), et il ne se réjouit point de la perte des vivants. Il a tout créé afin que tout subsiste ; toutes les créatures étaient saines dans leur origine : il n'y avait en elles rien de contagieux ni de mortel, et le règne des enfers n'était point alors sur la terre, car la justice est stable et immortelle.

Donc l'œuvre de Dieu, c'est le bien, et pourtant le mal existe. Dieu seul est créateur et je vois le mal créé. Moïse nous a montré Dieu se manifestant dans le bien : comment complétera-t-il la création ? Comment le mal sortira-t-il du néant ? Problème immense qui a effrayé l'intelli-

(1) *Gen.*, I, 31.
(2) *Sapient.*, I, 13.

gence humaine. « Ce qui est bon, dit Platon (1), n'est pas cause de toutes choses. Il est cause du bien, mais il n'est pas cause du mal. Ainsi, Dieu étant essentiellement bon n'est pas cause de toutes choses, comme on le dit communément. Et parce que les biens et les maux sont tellement partagés entre les hommes que le mal y domine, Dieu n'est cause que d'une petite partie de ce qui arrive aux hommes, et il ne l'est point de tout le reste. On doit n'attribuer les biens qu'à lui ; quant aux maux, il en faut chercher une autre cause que Dieu. » Où donc la trouverons-nous ?

Déjà nous avons vu le manichéisme en germe dans les croyances de l'Egypte: le manichéisme, c'est l'éternel conflit entre le bien et le mal personnifiés en deux divinités contraires. Moïse a été élevé au berceau même de cette doctrine. Profondément sympathique aux misères de ses frères, dont en naissant il a partagé les dangers, il a vu peser sur eux la plus effroyable tyrannie; plus que tout autre, il a vu et senti toute l'étendue du mal dans ce monde. Le sanglant spectacle que lui offrait l'oppression égyptienne devait grossir, à son imagination soulevée, la fatale puissance du mal, et il semble que si quelqu'un devait créer le dieu du mal, c'était Moïse. Saint Augustin, ce grand génie, vivait sur une plage bien moins troublée lorsque, dévoré par l'immense problème de l'origine du mal, il se jetait dans le manichéisme. Moïse donc va suivre cette voie, dans laquelle dès son enfance il a été

(1) *Republ.*, lib. II.

bercé et conduit. L'habitude, cette seconde nature, écrira pour lui l'histoire de cet effrayant dualisme, à moins que cette âme fortement trempée ne s'enveloppe dans son manteau en niant le mal, le mal physique et moral.

Moïse, à la façon de Kant, résout le problème par la liberté.

Dieu avant de donner à l'homme une femme, lui a donné la liberté. En le plaçant dans le paradis, il lui dit : Mange les fruits de tous les arbres qui sont dans le paradis, mais de l'arbre de la science du bien et du mal tu n'en mangeras pas, car si tu en manges, un jour quelconque, tu mourras de la mort : *Morte morieris* (1). Comme on le voit, l'élément essentiel de l'homme, sa liberté, n'est pas oubliée par le premier psychologue de l'humanité. Tous les actes sont en puissance de l'homme, les uns comme conformes à la volonté divine, les autres comme en révolte contre ses décrets ; les uns comme exercice de son droit, les autres comme atteinte à ses devoirs. L'abus de la liberté enfante la mort, c'est la peine de la révolte. Un fruit est là ; mais l'ordre est formel, on ne peut y toucher. Pourquoi ne pas en manger ? Prenez et mangez, et vous serez comme des dieux : *Eritis sicut dii* (2). Ces paroles de Moïse nous donnent l'exacte notion du mal.

Nous venons de voir Dieu, l'unité absolue, créateur et centre de la création. C'est à lui que doit converger tout ce qui est créé ; mais en même temps que par

(1) *Gen.*, II, 17.
(2) *Gen.*, III, 5.

une loi supérieure il attire tout à lui, une autre loi donne à l'individualité de chaque être une sphère de développement indépendant. Sans cette indépendance de notre individualité, nous serions bientôt absorbés dans l'unité suprême. Notre individualité se meut donc dans une sphère extérieure à Dieu, et dans cette sphère limitée elle est centre, elle est unité. Voilà donc deux centres, deux unités, se dessinant ici dans le relatif, là dans l'absolu.

L'action de ces deux unités doit être harmonique, et il est clair que si l'une doit régler l'autre, c'est l'unité absolue qui doit être la norme de l'unité relative. Dans son besoin d'être, notre individualité se fait centre d'action, elle s'estime, elle s'aime. Mais elle comprend qu'au-dessus d'elle il y a l'unité absolue, Dieu, centre de toutes les existences, et en tant qu'être absolu, elle aspire et gravite vers lui; d'où l'amour de soi, l'amour de Dieu. Le difficile est de concilier ces deux aspirations. Mais si le devoir l'emporte, si l'harmonie divine est respectée, l'homme aura la gloire d'avoir coopéré, dans sa sphère, à l'ordre universel, le bien sera produit. Si, au contraire, l'amour de soi étouffe l'amour de Dieu, si au lieu de s'élever à l'unité centrale absolue, l'homme veut abaisser la création, en violer les lois pour l'assujettir à l'unité relative, au moi, le mal sera enfanté.

Le centre du monde aura été déplacé, le relatif se sera insurgé contre l'absolu; l'ordre universel, qui pivote sur l'unité primordiale, aura été violé. C'est ainsi que l'amour désordonné du moi enfante les vices que nous voyons s'élever comme des géants dans la conscience humaine. Ils

entassent Pélion sur Ossa pour escalader le ciel, et s'ils ne parviennent à renverser Dieu, ce n'est pas défaut de volonté, mais de puissance. Si le mal est restreint dans ses effets, il n'en est pas moins immense dans sa racine. L'amour de soi, l'égoïsme, prédominant, l'homme repousse Dieu de son cœur, et là même se trouve le châtiment. Qu'est-ce que le relatif sans l'absolu ? Qu'est-ce que l'homme si Dieu se retire de lui ? Que sera sa vie sans l'appui de Celui qui a l'être en soi, la vie en soi ? Qu'est-ce qu'un damné si ce n'est celui qui a définitivement chassé Dieu de son cœur ? Dieu obéit à sa voix, il se retire, et voilà le châtiment produit. La privation de Dieu, c'est l'enfer !

Donc le mal, c'est la destruction des principes régulateurs de l'économie générale, c'est l'insurrection de l'homme contre Dieu, c'est le déplacement du centre du monde, c'est le désordre, la délirante apothéose de la personnalité humaine : *Eritis sicut dii !*

Que cette parole cependant est douce à entendre ! Quel avenir nouveau s'ouvre à l'imagination ! Comme le cœur se prête à cette pensée d'orgueil ! C'est la femme qui entend ce langage de l'esprit tentateur. Elle agrandira peut-être les destinées de son époux ; elle en mange, puis en offre à Adam. Celui-ci cède à la séduction de sa femme. Là c'est l'orgueil, ici le plaisir ; présomption de l'esprit, faiblesse des sens : voilà les deux grands pivots sur lesquels tournent les malheurs de l'humanité. Quelle profonde et mystérieuse analyse de notre pauvre cœur ! Et voyez comme il le connaît, ce cœur. Dieu apparaît à Adam

et lui demande : Pourquoi as-tu mangé du fruit défendu ? C'est Eve qui me l'a donné et je l'ai mangé. Puis à Eve : Pourquoi l'as-tu fait ? Le serpent m'a trompée et j'en ai mangé. Oh ! que c'est bien là l'éternelle défaite du cœur humain.

L'ordre de Dieu a été violé, le mal et la malédiction divine frappent la race humaine. Le châtiment suit la faute. Dans le paradis terrestre le travail était doux, le voici qui prend un autre caractère ; exercé sur une terre rebelle et maudite, il dévore les jours de l'homme. La femme, pour peine de sa faiblesse, est doublement frappée : *In dolore paries filios* : tu enfanteras dans la douleur ; *et sub viri potestate eris et ipse dominabitur tui* (1) ; et tu seras sous la puissance de ton époux et lui-même te dominera. Telle est, en deux mots, l'institution historique et philosophique de l'autorité maritale.

Tradition accablante pour la femme, car c'est en partant de cette malédiction historique que l'Orient tout entier, dans une interprétation brutale, a réduit la femme à la condition d'esclave.

Moïse a fixé les limites de cette dépendance purement morale, et il avait annoncé son affranchissement en nous montrant dans l'avenir la femme écrasant la tête du serpent : *Et ipsa conteret caput* (2). Le christianisme, qui devait réaliser les promesses de Moïse, a réhabilité la femme du jour où il a reconnu l'incarnation du Verbe divin dans le sein d'une vierge. Cette réhabilitation si légitime, la

(1) *Gen.*, III, 16.
(2) *Gen.*, III, 15.

femme aujourd'hui la justifie par ses vertus, par sa reconnaissance, par cet apostolat intime qu'elle exerce dans la famille au profit du christianisme son libérateur.

L'homme était le maître de la nature, il en devient l'esclave, il ne reconquerra son premier titre qu'à la sueur de son front, par un travail implacable. L'esprit lui-même est condamné au travail pour se nourrir de la vérité. Toutes ses productions lui coûtent, il n'enfante plus qu'avec peine. La douleur s'empare du corps et de l'âme : sous un tel poids l'homme sent son existence se restreindre, s'annihiler ; tout semble le ramener au néant, que cependant il ne retrouvera plus. Et comme couronnement de sa déchéance, Dieu lui dit : Tiré de la terre, tu y retourneras : *quia pulvis es et in pulverem reverteris* (1). La conquête de ton orgueil, la voilà : c'est la mort !

De ce moment, Adam et Eve sentent dans leur chair en révolte un mouvement inconnu, représailles vengeresses de la justice contre leur propre désobéissance. L'enivrement de la liberté a séparé l'homme de Dieu, et en même temps il sent en lui l'unité harmonique se briser. L'homme s'est révolté contre Dieu, voici les sens en révolte contre l'âme. A l'instant même où l'action divine perd son influence sur l'homme, l'âme perd son autorité sur le corps. Il y a déchéance de la volonté. De là cette guerre intérieure de la chair contre l'esprit, ce triomphe de la nature corrompue, qui passera à la postérité ; triste hérédité du premier crime. C'est cette pensée qu'exprime

(1) *Gen.*, III, 19.

David lorsqu'il s'écrie : « L'homme n'a point compris lorsqu'il était élevé en honneur : il a été comparé, assimilé aux bêtes qui n'ont point de raison, et il leur est devenu semblable. »

Les corps, par une loi de nature, sont sujets à la dissolution, mais ils vivent par la volonté divine. En les créant, Dieu ne dit point qu'il leur retirera cette force vitale qui unit les parties constitutives de leur être. Si Dieu veut les conserver, aucune destinée funeste ne prévaudra contre sa volonté. Sans être immortels par essence, nos corps pouvaient vivre éternellement par la volonté de l'Eternel. Telle semblait être notre destinée. Mais le mal, ce germe dissolvant, a porté le trouble dans notre nature. Les sens, destinés à servir l'âme, ont usurpé l'empire; le désordre, l'anarchie, ont déterminé la dissolution. Une double mort doit frapper l'homme, le corps en se dissolvant va se séparer de l'âme : *pulvis es et in pulverem reverteris*, et l'âme va perdre Dieu, *morte morieris*. C'est ainsi que l'homme a introduit la mort dans sa propre nature et suscité contre lui la malédiction divine. « Sans le péché, observe saint Augustin (1), la félicité des premiers hommes, exempts de toute perturbation dans leur âme, de toute affliction dans leur corps, serait encore aujourd'hui la condition universelle de la société humaine, si le crime dont ils sont les auteurs, qu'ils ont transmis à leur postérité, renouvelé chaque jour par leurs descendants, n'appelait la vindicte suprême. »

(1) *Cité de Dieu*, liv. XIV, chap. x.

Donc l'œuvre de Dieu était bien, elle a été dénaturée par l'homme. Le mal n'était pas dans sa nature, il est le fruit de son orgueil, de sa faiblesse, c'est le fatal produit de sa liberté. Mais, si dégradant qu'il soit pour l'homme, le mal restera contenu dans une certaine limite que le Créateur ne lui permet pas de dépasser. « Car l'homme, dit saint Augustin, n'a pu troubler par son péché l'ordre suprême, ni forcer Dieu de modifier ses décrets, puisque la divine prévoyance avait marqué jusqu'où devait aller la malice de l'homme et quel bien elle en devait tirer (1). La volonté mauvaise, dit-il encore (2), pour s'être affranchie de l'ordre divin, n'a pas su néanmoins se soustraire aux lois de la justice de Dieu, qui ordonne tout au bien. L'univers avec les pécheurs est comme un tableau avec ses ombres: une perspective convenable en développe les beautés, quoiqu'il n'y ait que laideur dans ses teintes ténébreuses. »

Ainsi Moïse affranchit Dieu de toute coopération au mal dans ce monde. Le coupable, c'est l'homme; si le mal l'atteint, c'est qu'il l'a voulu. A lui seul la responsabilité et la peine.

Mais l'origine du mal est plus complexe; une page manque encore à son histoire; nous allons essayer de la reproduire.

L'homme est le sommaire de la création. Dans son organisation nous trouvons l'étendue, la forme, la pesanteur du monde inorganique; dans son unité individuelle,

(1) *Cité de Dieu*, liv. XIV, chap. XI.
(2) *Ibidem*, liv. XI, chap. XXIII.

dans sa sensibilité, le monde organique; enfin le monde intellectuel dans cette faculté qui lui fait concevoir l'immuable, le nécessaire, l'absolu, qui l'enfante à la liberté et fait de son être une personne: telle est la série du monde matériel, son union avec l'intelligence faisant de l'homme un être intermédiaire participant tout à la fois au monde matériel et au monde moral. Dans cet enchaînement progressif qui lie entre elles toutes les parties de la création, l'homme nous apparaît comme une transition, comme un anneau qui lie le monde intellectuel au monde physique, bien plutôt que comme le dernier terme de la création. Il semble, en suivant cette gradation successive, cette échelle ascendante des êtres, que le monde n'est pas encore achevé. Dans l'espace immense qui sépare l'homme de Dieu, il y a une place à occuper, il faut un anneau pour remplir le vide et relier la grande chaîne des êtres créés avec l'esprit infini. En cherchant, nous devons rencontrer un esprit dégagé de la matière, mais fini, transition nécessaire de l'homme à Dieu. « O Dieu! qu'est-ce que l'homme, s'écrie David (1), que vous vous souvenez de lui! et le fils de l'homme, que vous le visitez? Vous l'avez un peu abaissé au-dessous des anges et vous l'avez couronné de gloire et d'honneur; vous lui avez donné l'empire sur toutes choses: *Minuisti eum paulò minùs ab angelis.* » L'homme est le polype qui lie le monde matériel et le monde spirituel. Entre l'homme et Dieu, l'induction nous dit qu'il y a un être intermédiaire, polype spirituel,

(1) Ps. VIII, 5.

instrument, ministre de Dieu, son messager près de l'homme. La science humaine ne peut pénétrer dans cet ordre supérieur, elle est impuissante à conclure d'une manière certaine à l'existence des purs esprits. Ce que la science ne peut découvrir, l'induction, ce puissant instrument de la raison, nous l'affirme. Et cette induction, nous allons la voir prendre un corps, une réalité, dans les conceptions de ces hommes extraordinaires qui pénètrent les secrets du monde supérieur par la profonde intuition de leur génie. « Donc, nous dit saint Augustin (1), comme à l'égard des choses visibles que nous n'avons pas vues, nous croyons ceux qui ont vu, et de même pour tous les objets correspondant à chaque sens du corps ; ainsi, quant à ce qui tombe sous le sens de l'esprit et de la raison (car on peut justement donner le nom de sens au principe de nos sentiments ou opinions), quant aux réalités invisibles, éloignées de notre sens intérieur, il faut en croire ceux qui les ont vues prédisposées, ou les contemplent permanentes dans cette lumière incorporelle. » Ces témoins du monde spirituel, pour nous, c'est Moïse, c'est Isaïe, c'est saint Jean écrivant l'Apocalypse dans l'île de Pathmos.

Moïse nous parle des esprits, et cependant il n'en est pas question dans l'ordre de la création. Seraient-ils sortis du néant alors que Dieu créa le ciel? Saint Augustin suppose que la création de la lumière au premier jour comprit et la lumière physique et la lumière spirituelle, c'est-à-dire les purs esprits créés participants de la lumière éternelle,

(1) *Cité de Dieu*, liv. XI, chap. III.

qui est la sagesse même de Dieu. C'est pourquoi saint Paul les appelle les fils aînés de Dieu : *primogenitus omnis creaturæ* (1). Ils sont purs esprits : *facit angelos suos spiritus* (2), et vivent comme Dieu d'intelligence et d'amour. Comme il est de l'essence des esprits d'être libres (3), en tant qu'esprits ils constituent une personne morale : ils furent donc doués de la liberté. La liberté enfante le combat, dans soi d'abord, puis au dehors, et cette loi de nature régit le monde des esprits. « Et il y eut un grand combat dans le ciel : Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon avec ses anges combattaient contre lui. Mais ceux-ci furent les faibles, et leur place ne se trouva plus dans le ciel. Et ce dragon, cet antique serpent, qui est appelé le diable et Satan, qui séduit tout le monde, fut précipité en terre et ses anges avec lui (4). » « Comment es-tu tombé du ciel, s'écrie le prophète Isaïe (5), ô astre lumineux, ô fils de l'aurore ? Tu disais en ton cœur : Je monterai au ciel, j'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu, je m'assiérai sur la montagne des assemblées solennelles aux côtés de l'aquilon. Je me placerai au-dessus des nuées et je serai semblable au Très-Haut. Mais tu as été précipité dans l'enfer, jusqu'au plus profond de ses abîmes. » Déjà dans cette première lutte contre Dieu, le cri de guerre est celui de l'orgueil révolté : *Je serai semblable au Très-*

(1) *Coloss.*, I, 15.
(2) *Hebr.*, I, 7.
(3) Eulkr, lett. XXXV.
(4) *Apocal.*, XII, 7.
(5) XIV, 12.

Haut : Similis ero Altissimo ; mais l'ange *Michel,* ainsi que nous l'atteste son nom, lui répond : *Qui est semblable à Dieu ?* Et c'est ensuite de cette lutte morale que Satan fut précipité. Son cri de guerre contre le Très-Haut, il va le souffler à la femme, à l'humanité, pour l'entraîner dans une commune défaite.

C'est ainsi que s'opéra, au second jour de la création, à l'apparition du firmament, la séparation des eaux de la région supérieure et de la région inférieure, l'éternelle séparation des anges du céleste éther avec les anges des ténèbres inférieures. Ainsi, avant la formation de l'homme s'étaient formés les deux camps des anges de lumière et de ténèbres, les uns interprètes de Dieu même, destinés à protéger la faiblesse humaine, à former les recrues d'hommes mortels pour les envoyer à l'armée des anges immortels ; les autres soufflant le mal, distillant le mensonge et le poison pour étendre leur empire d'orgueilleuses ténèbres, de rivalités haineuses. A peine l'homme a-t-il fait un pas dans la vie, que cet esprit infernal se glisse sous ses pas, sous la forme du serpent. L'orgueil qui l'a dégradé, il le souffle à la femme. Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger du fruit de tous les arbres ? Voici le pourquoi de la philosophie qui s'introduit dans le monde. Les investigations humaines se portent sur la raison des lois de Dieu. La raison discute, un grain de sable l'ébranle, et le scepticisme commence. C'est le moment de l'exalter. La science ouvre tous les secrets : « Goûtez le fruit de la science du bien et du mal, et vous serez comme Dieu. » Telle est la première apparition du démon dans le monde,

et Moïse nous le dénonce comme le tragique inspirateur du mal. Adam et Eve, pour avoir mangé le fruit défendu, sont chassés du paradis, et Dieu place à son entrée un ange, un chérubin qui apparaît armé d'un glaive flamboyant. Le troisième chapitre de la Genèse s'ouvre par l'apparition du mauvais esprit et se clôt par l'intervention du chérubin de la céleste cohorte. Voilà donc mis en scène, dans la première épreuve de l'homme, l'esprit pur et l'esprit impur. Le conflit des esprits terminé dans le ciel commence sur la terre, et, sur ce nouveau champ de bataille, la pauvre humanité, toujours en lutte, haletante, incertaine, divisée, subira de sanglantes défaites.

C'est là le véritable combat qui constitue la vie morale de l'humanité. Moïse nous l'a dépeint dans le premier acte de la volonté humaine. Son histoire a circulé chez tous les peuples, et tous ont reconnu la vérité de ce grand dualisme qui divise l'humanité et les anges. Il y a donc les anges du bien et du mal, leur fatale influence est manifestée à la première page de l'humanité. Les Perses ont été frappés de ce spectacle, ils ont concentré toute leur attention vers ce grand dualisme des anges du bien et des anges du mal, et c'est ainsi qu'ils sont arrivés au manichéisme en supprimant la Divinité. Leur doctrine est donc récente, car elle est une mutilation de la doctrine mosaïque, une suppression de Dieu même. C'est l'abaissement de l'esprit humain, qui ne peut plus s'élever jusqu'à la conception de l'être absolu; son intelligence s'arrête en chemin et divinise les ministres de Dieu, confondant l'être fini avec l'être infini. C'est l'époque de la dégradation de l'esprit par

l'enivrement des sens, qui prend naissance dans les riches plaines de l'Orient, sous les rayons éclatants d'un soleil sans nuage. Mais, en remontant vers son passé, on retrouve l'unité primitive, fondamentale, nécessaire; même au fond des nuages les plus obscurs de l'histoire on finit par découvrir le Jehovah de Moïse.

Cette intervention d'anges supérieurs, intermédiaires entre l'homme et Dieu, n'est donc pas une manifestation personnelle d'une idée particulière à Moïse; nous la trouvons universellement acceptée dans la philosophie de Platon comme dans toutes les théories antiques, tantôt sous le nom de dieux inférieurs ou démiurges, tantôt sous le nom d'esprits, d'anges ou génies, et partout avec cette distinction des bons et des mauvais, conséquence d'un conflit céleste. « Entre les hauts cieux et la terre, dit Apulée (1), il est des essaims innombrables de dieux inférieurs, par lesquels nos prières et les récits de nos bonnes actions sont portés jusqu'au trône de la Divinité. Ce sont ces dieux subalternes qu'on révère dans la Grèce sous le nom de démons; esprits perpétuellement occupés à porter aux dieux les vœux des hommes, et à ceux-ci les grâces que les dieux leur accordent; en sorte qu'ils volent sans jamais s'arrêter du ciel à la terre et de la terre au ciel. » Ce qui fait dire à Bossuet : « Je reconnais une espèce de médiation des saints anges, je vois même le fondement qui peut avoir donné occasion aux païens de distribuer leurs divinités dans les éléments et dans les

(1) *De Deo Socrat.*

royaumes pour y présider ; car toute erreur est fondée sur quelque vérité dont on abuse (1). »

Cette médiation des saints anges, acceptée dans toute l'antiquité, est particulièrement conservée par les livres saints. « Admirable événement, dit saint Augustin (2), où la personne de Dieu même apparaît visiblement, sinon en sa propre substance, toujours invisible aux regards mortels, du moins par certaines marques sensibles que transmettent les créatures restées fidèles à leur Créateur ; où l'on entend s'exprimer dans le langage humain et par l'intermittence successive des syllabes, Celui dont la parole est esprit, intelligence, éternité ; parole sans commencement et sans fin ; parole entendue dans toute sa pureté, non de l'oreille, mais de l'esprit, par ses ministres, ces envoyés qui jouissent de sa vérité immuable, au sein d'une éternelle béatitude ; parole qui leur communique d'une manière ineffable les commandements qu'ils doivent transmettre dans l'ordre apparent et sensible, commandements qu'ils exécutent sans délai et sans obstacle. »

Voilà le ministère des anges, tel que nous le font connaître les livres de Moïse. Ce ne sont point des dieux se distribuant les fonctions et l'administration de l'univers, se classant entre eux dans un ordre hiérarchique, sans renoncer à leurs prétentions divines, comme nous les montre Platon ; ils sont créés, limités, distincts de Dieu ; agents libres, ils se sont constitués volontairement ses

(1) Préf. sur l'Apocal., n° 27.
(2) *Cité de Dieu*, liv. X, chap. XV.

ministres, et leur immortelle récompense est d'avoir été acceptés à ce titre par Dieu même. Ainsi, ce qui distingue Moïse des théogonies antiques, c'est la ligne de démarcation parfaitement tranchée dans laquelle il circonscrit l'activité des anges. Tandis que là les esprits se confondent en quelque sorte avec Dieu, dans Moïse ils n'apparaissent que comme les satellites du bien et du mal, agents intermédiaires entre l'homme et Dieu; créatures spirituelles, elles peuvent servir ou combattre le bien, mais jamais ébranler la suprême unité de Jehovah.

Saint Jean, après avoir vu et entendu les merveilles qu'il nous a décrites dans l'Apocalypse, tomba aux pieds de l'ange qui lui avait révélé ces choses pour l'adorer; mais celui-ci lui dit: Garde-toi de faire cela, je suis un serviteur comme toi, comme les prophètes tes frères, et comme ceux qui suivront les paroles de ce livre. Adore Dieu seul: *Deum adora* (1). Cette doctrine de Moïse est donc acceptée et consacrée par le sublime apôtre du christianisme.

C'est sous la fatale inspiration du génie infernal que l'homme porte la main sur le fruit défendu.

Au lieu de toucher au fruit de l'arbre de vie qui donne l'immortalité (2), il cueille et dévore le fruit de mort. Ce fruit devait-il enflammer le sang, exciter les désirs, éveiller les passions? Ce qui est certain, c'est qu'en mangeant le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, l'homme suscite en lui un ordre d'idées qu'il ne connais-

(1) *Apoc.*, XXII, 8.
(2) *Gen.*, III, 22.

sait pas : ses yeux sont ouverts : *Aperti sunt oculi ;* il apprend les lois de la pudeur : *Cùmque cognovissent se esse nudos ;* la honte le saisit, il se voile, il se cache, et Dieu lui dit : « Qui t'a appris que tu étais nu, si ce n'est le fruit de l'arbre que tu as mangé malgré ma défense (1) ? »

C'est ainsi que la sensation, mettant l'âme en contact avec les choses extérieures, éveille les idées, les lois, les principes dont Dieu l'a douée, idées nécessaires, fondamentales, mais dont l'homme ne peut avoir la conscience qu'autant qu'un fait, une sensation, un phénomène expérimental, les aura mises en lumière : semblable à la pierre qui ne produit l'étincelle qu'après le choc. C'est ainsi que l'idée de justice qui est en nous ne se révèle qu'au spectacle d'un fait : *Ex facto oritur jus.* La nature, dit Cicéron, a placé dans l'homme les idées nécessaires d'une foule de choses obscures, comme les fondements de la science : *Necessarias intelligentias enodavit...quasi fundamenta quædam scientiæ* (2). Voilà bien les idées nécessaires de Kant, qui éclairent la conscience et la constituent. L'inexpérience de l'homme l'eût amnistié ; mais Dieu l'avait prévenu par la promulgation de sa loi, par une défense ; c'est pourquoi il a le droit de punir. Leçon profonde, qui nous apprend que les lois ne doivent être exécutoires qu'après leur promulgation, qu'elles ne règlent que l'avenir et sont sans effet rétroactif.

L'homme est donc sous le coup du châtiment : chassé du paradis, il est le déshérité de cette civilisation primi-

(1) *Gen.*, III, 7.
(2) *De Leg.*, lib. I, IX.

tive; cette douce terre se met en révolte contre lui comme il a été en révolte contre Dieu, elle résistera à son travail et ne lui donnera désormais des fruits qu'au prix de ses sueurs et de son sang. Le travail, la douleur, puis la mort, voilà le nouveau domaine de l'humanité.

Dieu le chasse du paradis, de sorte que la peine atteindra non-seulement le coupable, mais encore ses descendants. Voici le péché originel, que toutes les traditions humaines ont répété avec Moïse, basé sur une mystérieuse solidarité. Moïse cède-t-il à une réminiscence égyptienne, à un souvenir de panthéisme, dont la base est la solidarité universelle? Non, car nous le verrons tout à l'heure reconnaître la personnalité des fautes dans le meurtre de Caïn; car dans le Deutéronome (1) il nous dit: On ne fera point mourir les pères pour les enfants, ni les enfants pour les pères; mais chacun mourra pour son péché. Pourquoi cette différence? C'est parce que la justice originelle, qui décorait la conscience de l'homme, était, selon le langage théologique, un don de la grâce, accordé par Dieu à toute la nature humaine dans le premier homme. C'est que dans un monde privilégié, Dieu pouvait poser la condition de solidarité. Dans le monde du travail et de la douleur, il ne le pouvait sans violer les principes de sa justice absolue. Selon le droit commun, la responsabilité est personnelle; mais Adam au paradis terrestre n'avait pas une position de droit commun; il jouissait d'une grâce, d'un privilége, et il a justement en-

(1) *Deuteron.*, XXIV, 16.

couru la déchéance pour tomber, lui et sa race, dans les conditions du droit commun.

Cette solidarité impénétrable appartient tout entière à la Raison absolue, et nous, qui n'en sommes qu'un fragment affaibli, nous sentons vaguement, instinctivement, au dedans de nous-mêmes cette loi de solidarité. Il faut bien qu'elle ait une réalité, puisque le panthéisme a existé et qu'il existe encore. Il faut bien qu'elle jaillisse de l'essence divine, puisque, malgré nous, nous l'appliquons tous les jours à la famille, à la cité, à la nation, à l'humanité. L'être moral ou idéal repose sur cette essence, la société y puise son individualité. La solidarité fait l'orgueil ou le désespoir des familles et des nations. C'est par la solidarité qu'une injure à un ambassadeur est un outrage à la nation, qu'une frontière franchie par un soldat engage son pays dans des guerres sanglantes, que le sort du drapeau fait la gloire ou l'infamie du soldat. Nous la trouvons partout, elle est la base d'une religion et d'une philosophie, le panthéisme; d'une science, la philosophie de l'histoire; d'une politique, le socialisme; elle pèse de son poids de fer sur nos agitations de tous les jours; et l'on voudrait la nier dans les éternels conseils de Dieu, dans son application à l'humanité! Ou je me trompe, ou l'idée de solidarité manquerait à l'homme s'il ne l'avait trouvée dans la sanglante tradition de sa fatale déchéance. Même dans ce châtiment nous devons reconnaître la douce main d'un père. Dieu avait donné la vie à l'homme, et dans sa munificence lui avait livré la terre avec ses fruits et ses animaux, sous la condition de

la soumission; et l'homme, non content de cette magnifique royauté, se révolte et veut usurper la place de la Divinité: *Eritis sicut dii.* Les trônes de la terre anéantissent la révolte et les révoltés: Dieu pouvait donc selon sa justice anéantir l'homme, comme il a foudroyé les anges rebelles en se retirant d'eux. Au lieu de cela, il le conserve, il abaisse seulement sa condition, et alors même que sa justice frappe, son amour relève et console en donnant l'espérance de la réhabilitation. Oh! que les puissances de la terre apprennent donc, par cet exemple, que si elles ont le droit de désarmer, elles n'ont pas celui de désespérer et d'exterminer à tout jamais, qu'elles doivent aux vaincus consolation, espérance et amnistie!

La faute de l'homme est donc l'introduction simple et naturelle de l'état où il se trouve, c'est lui-même qui réalise le plan divin qui attire sur lui cette terrible parole: *Pulvis es et in pulverem reverteris; morte morieris.* L'homme s'est fait contre lui-même l'instrument de la justice divine, l'ouvrier de son malheur, et de ce jour-là commence à se dérouler le plan divin de la réhabilitation tel que Moïse nous le révèle: tombé par la femme, par elle l'homme sera relevé; une nouvelle Eve surgira pour donner à l'homme le fruit de la Rédemption; de son sein virginal sortira un Sauveur, il sera de la descendance d'Abraham, de la race royale de la tribu de Juda, et dans ce divin rejeton l'humanité tout entière sera bénie. Ce sera la réalisation du plus profond mystère de l'amour: un Dieu, Verbe éternel, s'incarnera dans la forme humaine; lumière éternelle, il fera luire la lumière dans les

âmes ; il ennoblira la souffrance et le travail, en nous montrant qu'ils purifient l'âme et l'élèvent vers Dieu ; il sera lui-même le type de la souffrance, de l'humiliation et de la dégradation, lui beauté sans tache, pureté radieuse, innocence splendide, et son vaste cœur se dilatera pour embrasser tous les hommes ! Il leur donnera sa chair et son sang. Et pour leur prouver toute l'étendue de son amour, il acceptera le supplice de l'infamie, la mort sur un gibet.

Dieu donc a pris le sang de l'homme pour s'incarner, pour s'unir à lui et former avec l'humanité entière un seul et même corps : Vous êtes le corps de Jésus-Christ, écrit saint Paul aux chrétiens de Corinthe, et les membres les uns des autres : *Vos autem estis corpus Christi et membra de membro* (1).

Par cette association, l'humanité, qui n'était une que par le sang du premier homme, le devient encore par le sang divin : elle ajoute à ce privilége d'avoir été faite à l'image de Dieu, un lien du sang, un titre de parenté avec lui, une sorte d'identification mystique qui appelle l'homme à la participation d'un même héritage, l'éternelle possession de Dieu ! Oh ! je comprends maintenant que pour mériter de Dieu cette immensité d'amour, il a fallu passer par les rigueurs de sa justice ! Nous devons donc nous laver dans le sang régénérateur de l'Agneau, comme dit saint Jean (2), afin de reconquérir ce qu'Adam nous a fait perdre, le droit de porter la main sur le fruit

(1) *Corinth.*, XII, 27.
(2) *Apocal.*, XXII, 14.

de l'arbre de vie : *Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni, ut sit potestas eorum in ligno vitæ;* parce que cela nous ouvrira les portes de la cité éternelle, *et per portas intrent in civitatem.* Disons donc avec le prophète Balac, dont le langage nous a été conservé par Moïse : Que mon âme meure de la mort des justes et que mes derniers jours soient semblables aux leurs : *Moriatur anima mea morte justorum et fiant novissima mea horum similia* (1).

Au delà de la destinée terrestre, il y a donc la destinée éternelle, qui nous ouvre le royaume de Dieu, dans un lieu inébranlable, affermi par ses mains toutes-puissantes, règne de l'éternité dans lequel nos âmes vivront comme les sujets immortels de ce divin royaume : *Dominus regnabit in æternum et ultrà* (2). C'est pour nous ouvrir les portes éternelles que le Fils de Dieu s'incarne et meurt dans le sein de l'humanité.

Pour introduire l'humanité dans la connaissance de ce vaste développement de son être, de cette éternelle destinée qui l'appelle au sein de Dieu, ne fallait-il pas un maître, un ami, un père ? Or, pour le premier homme, ce maître, cet ami, ce père, ne pouvait être que Dieu. Il a donc dû parler à l'homme, lui donner des préceptes, inspirer un législateur pour diriger l'âme humaine vers le but qu'elle doit atteindre. Aussi voyez quel spiritualisme sublime découle des enseignements de Moïse : l'homme a un corps et une âme, l'un et l'autre ont besoin de vivre, et Moïse nous apprend qu'à ce corps

(1) *Num.*, XXIII, 10.
(2) *Exod.*, XV, 17.

on doit donner le pain matériel, mais à l'âme le pain spirituel qui découle du Verbe divin, de la bouche de Dieu : *Ut ostenderet tibi quòd non in solo pane vivat homo, sed in omni verbo quod egreditur de ore Dei*(1). Platon, ne pouvant mieux trouver, se contente de développer ainsi l'idée de Moïse : « La faim, la soif et les autres besoins naturels ne forment-ils pas des espèces de vides dans le corps? Pareillement l'ignorance et la déraison ne sont-elles pas un vide dans l'âme? — Sans doute. — Ne remplit-on pas la première sorte de vide en prenant de la nourriture et la seconde en acquérant de l'intelligence? — Oui. — Quelle est la plénitude la plus réelle? — Il est évident que c'est la première. — Or, le pain, les boissons, les viandes, en général tout ce qui nourrit le corps, a-t-il plus de réalité, participe-t-il davantage à la véritable essence que les opinions vraies, la science, l'intelligence, en un mot toutes les vertus? — Voici comment il faut en juger. Ce qui provient de l'Etre vrai, immortel, immuable, ce qui présente en soi les mêmes caractères et se produit en un sujet semblable, n'a-t-il pas plus de réalité que ce qui vient de la nature, sujette au changement et à la corruption, et se produit dans une substance pareillement mortelle et changeante? — Ce qui tient de l'Etre immuable a infiniment plus de réalité. — La science est-elle moins essentielle à l'Etre immuable que l'existence? — Non. — Et la vérité? — Non plus. — Si cet Etre perdait de la vérité, ne perdrait-il

(1) *Deuter.*, VIII, 3.

pas de son existence? — Sans doute. — Donc, en général, tout ce qui sert à l'entretien du corps participe moins de la vérité et de l'existence que ce qui sert à l'entretien de l'âme (1). » Voilà donc l'âme tourmentée par le même besoin que le corps; elle a faim, elle ne peut vivre sans la nourriture spirituelle. Moïse, au lieu de la satisfaire par le spectacle émouvant et imprévu de toute la création, la met d'abord en présence de son Dieu, de l'infini, de l'absolu, qui est sa nourriture substantielle. Dieu lui parle, et c'est pour lui communiquer l'idée morale, la distinction du bien et du mal, la loi de sa destinée. Ce n'est qu'après avoir nourri son âme de ce colloque divin, que le corps, obéissant à cette parole: « Mange du fruit de tous les arbres du paradis, excepté de l'arbre de la science du bien et du mal, » porte à sa bouche les premiers fruits de la terre.

Le pain du corps, c'est la nourriture; le pain de l'âme, c'est Dieu. Et ce pain de vie qui descend du ciel pour la nourriture de l'âme, se réalisera d'une manière plus sensible lorsque, par l'Incarnation, le Christ fils de Dieu se donnera lui-même en nourriture dans le mystère eucharistique.

Le premier combat qui s'engage est au sein de l'âme, c'est une lutte purement morale qui s'élève dans la conscience: Mangerai-je du fruit défendu? Ce n'est qu'après avoir été vaincue dans cette lutte spirituelle que l'âme se pose en antagonisme avec Dieu, selon la plaintive excla-

(1) *Repub.*, lib. IX.

mation de Job (1) : *Quare posuisti me contrarium tibi?* et que le corps est condamné à subir les luttes contre la terre en révolte, qui ne lui donnera plus de fruit qu'au prix de ses sueurs et de son sang. Ainsi se manifeste la haute philosophie de Moïse. L'âme est-elle supérieure au corps, doit-elle avoir le gouvernement de son être? Moïse nous répond par un fait : l'âme est créée à l'image de Dieu ; le corps n'est que la poussière relevée de la terre ; si le Créateur est supérieur à la création, l'âme, qui émane du souffle divin, doit commander à sa cabane de boue. La vie de l'âme est soutenue avant celle du corps : Moïse lui donne l'idée de l'absolu avant l'idée du relatif ; la notion du bien et du mal, l'idée morale, avant toute nourriture corporelle. Il met d'abord en mouvement la liberté de l'homme, ce grand moteur de son activité morale, il l'éprouve par la loi avant d'exercer son corps, et ce corps ne subira la servitude qu'après la défaite éclatante de l'âme, qui est son chef. « Puisque l'âme et le corps sont dans le même sujet, dit Platon dans le Phédon, la nature prescrit à l'un de commander en maître ; en conséquence, lequel vous paraît plus semblable à la Divinité ? Lequel se rapproche le plus de la condition mortelle? Ou bien ne vous semble-t-il pas que la Divinité est faite pour régir et commander, tandis que ce qui est mortel doit être soumis et esclave? Auquel de ces deux l'âme ressemble-t-elle? Evidemment, dit Socrate, l'âme ressemble à la Divinité et le corps à ce qui est mortel. Faites donc attention, ô Cébès, si de tout ce que

(1) *Job*, VII, 20.

nous avons dit on peut tirer la même conséquence, l'âme sera éminemment semblable à ce qui est divin, immortel, intellectuel, uniforme, indissoluble, toujours d'accord avec soi-même, immuable par nature, tandis que le corps sera le plus semblable à ce qui est, comme homme mortel, sans intelligence, polyforme, dissoluble, sans fixité dans sa manière d'être intime. » Cicéron professe la même doctrine : « Voulant, dit-il (1), nous enseigner peu à peu, la nature s'est contentée de mettre en nous de légères notions des plus grandes choses; elle nous a révélé comme les premiers éléments et elle a ébauché dans notre âme la vertu elle-même; mais elle n'a rien fait de plus. C'est donc à nous, c'est à la philosophie, à chercher avec soin ce qui doit être en nous la suite des premiers principes de la nature, jusqu'à ce que notre but soit atteint; et ce but n'est pas seulement de conserver nos sens et notre corps, mais quelque chose de bien plus désirable, car si on leur compare l'intelligence, elle a tant de supériorité que la différence en est presque incompréhensible. Ainsi, toute notre estime, toute notre étude, tout notre soin, doit se rapporter toujours à la vertu; et toutes les choses qui y sont conformes, soit dans nos sentiments, soit dans nos actions, constituent ce que nous appelons l'honnête. » Telle est la pensée de Moïse; c'est aussi celle de Kant, mais avec cette différence que Moïse débute par Dieu, c'est-à-dire par la notion de l'Etre absolu, nécessaire, immuable, éternel, tandis que Kant prélude par la

(1) *De finib.*, lib. V, c. XXI.

notion de la raison pure, conçue, il est vrai, dans sa forme abstraite, universelle ; mais, si haut qu'il s'élève, sa connaissance manque de base, parce qu'il opère sur un être abstrait, chimérique, sans réalité positive, puisqu'il l'observe en dehors de l'Etre nécessaire, positif et absolu, duquel découlent tous les êtres, toutes les réalités philosophiques. Kant lui-même semble s'apercevoir du vice de sa méthode et vouloir la corriger, lorsqu'il nous signale parmi les modes essentiels et les formes nécessaires de la conscience humaine, l'idée de l'Etre nécessaire et absolu.

Mais qu'est-il besoin de philosophie germanique quand la grande et première philosophie est dans nos mains? L'enseignement si profond de Kant ne fait que nous rappeler la première page de l'histoire de l'humanité.

Nous l'acceptons toutefois comme la justification de Moïse, qui le premier a débuté par la philosophie transcendante, donnant à l'homme l'idée de l'absolu, de l'éternité et de l'immensité, du principe de causalité, de morale et de justice, avant qu'il ait entrevu le relatif, le temps et l'espace, et senti les besoins matériels qui assiégent son existence. Tout devait donc révéler au premier homme la nécessité de se conformer à la volonté suprême, et c'est pour s'en être écarté qu'il nous a transmis l'héritage d'exhérédation.

L'homme est ainsi placé entre un paradis terrestre, qu'il a perdu, et un paradis céleste, vers lequel il aspire, mais qu'il peut perdre encore; il souffre, voilà sa vie, et ce-

pendant il était fait pour le bonheur; il tend vers ce bonheur, il y est sollicité par le corps et par l'âme, par la chair et par l'esprit. L'âme a sa tendance vers son semblable, l'invisible; le corps vers son semblable, le visible. Dans l'unité humaine s'élèvent donc deux tendances, deux directions contraires, l'une vers Dieu, ou l'éternel bonheur, l'autre vers la nature, ou le bonheur sensitif, éphémère; et la conscience, après avoir entendu dans son tribunal intime les pensées contraires, accusant et défendant, juge selon sa lumière, qui est sa loi, et devient responsable de ses déterminations. C'est donc avec raison que saint Paul écrivait aux Romains que les hommes seraient jugés selon leur propre conscience : *Ipsi sibi sunt lex* (1). « La première et la plus noble victoire, dit Platon (2), est de se vaincre soi-même, de même que la défaite la plus honteuse comme la plus funeste, est d'être vaincu par soi-même; ce qui est un signe de la guerre qui existe au dedans de nous contre nous. »

Dans cette agitation permanente, l'homme est tantôt porté vers le sentiment de son néant, tantôt vers celui de sa grandeur. Balancé entre le fini et l'infini, entre la vie et la mort, la confiance succède à l'abattement, l'espérance au désespoir, et c'est dans cette alternative que l'homme se soutient jusqu'au tombeau. « Mes jours se sont déroulés plus vite que la trame dans la navette du tisserand, s'écrie Job; ils se sont abimés dans le gouffre où finit l'espérance!... Songe que ma vie n'est qu'un

(1) *Roman.*, II, 14.
(2) *De leg.*, lib. I.

souffle ; mes yeux ne reviendront plus pour voir les félicités de la terre !... Un instant encore, et je serai couché dans la poussière. Un matin tu me chercheras, et je ne serai plus ! » Tel est le désespoir de l'humanité en contemplation devant son néant ; mais l'âme du juste se relève bientôt, elle se rappelle les divines promesses qui ont fait naître l'espérance, qui lui découvrent dans l'essence divine l'archétype éternel de la rédemption. Au delà de sa faiblesse et de son néant, elle voit ses nobles destinées, au delà de sa mort son éternité, et dans la certitude de sa foi elle s'écrie : « Je sais que mon Rédempteur vit, que je ressusciterai au dernier jour et que je verrai mon Dieu ; mes yeux le contempleront, je le verrai moi-même de mes yeux, et non un autre. C'est cette espérance qui repose dans mon sein (1). » Nous l'avons vu, c'était aussi l'espérance de Moïse. C'est l'espérance de l'homme juste ; car, ainsi que l'observe Platon après Pindare, celui qui n'a rien à se reprocher a sans cesse auprès de lui une douce espérance qui lui sert de nourrice (2). Pour arriver à la réalisation de cette magnifique espérance, Moïse donne à l'homme son Dieu pour type. Fait à son image, la logique veut que l'homme s'attache à reproduire en lui-même les perfections de l'exemplaire divin. C'est pourquoi Moïse insiste et répète à son peuple : « Sois saint, sois parfait, parce que Jehovah, ton modèle éternel, est saint et parfait. Sois fidèle à la loi, parce qu'elle a été dictée par Dieu. » Il ajoute : « Observe ton âme, sur-

(1) *Job*, XIX, 25.
(2) *Repub.*, lib. I.

veille-la diligemment : *Custodi igitur temetipsum et animam tuam sollicitè* (1). »

Après avoir conduit l'homme à l'étude de Dieu, il le ramène à l'étude du moi, des faits de conscience, et lui recommande l'observation de son humaine nature. C'était la leçon que Socrate donnait à ses disciples en leur répétant cette maxime inscrite sur le fronton du temple de Delphes : Connais-toi toi-même : γνῶθι σεαυτόν ; cette leçon célèbre n'était qu'une traduction du langage plus pratique de Moïse, formulé mille ans avant l'existence de Socrate.

L'homme doit donc commander à ses passions et se rappeler ce mystérieux enseignement que Platon nous donne (2) par la bouche de Socrate : « En vérité, je ne serais pas surpris que ce que dit Euripide fût vrai : *Qui sait si la vie n'est pas pour nous une mort et la mort une vie?* Peut-être mourons-nous réellement, nous autres, comme je l'ai ouï dire à un sage, qui prétendait que notre vie actuelle est une mort, notre corps un tombeau. » Car, lorsque l'homme est mort et que son corps devient un cadavre, « l'âme, qui est immatérielle et qui de ce monde se rend auprès d'un Dieu bon et sage, dans un lieu semblable à elle, excellent, pur, immatériel et qu'on appelle avec raison le monde invisible, où bientôt, s'il plaît à Dieu, mon âme doit se rendre aussi ; l'âme, dis-je, étant telle et de telle nature, aurait à peine quitté le corps qu'elle se dissiperait et s'anéantirait, comme le disent la plupart des hommes. Il s'en faut de beaucoup, mes chers

(1) *Deut.*, IV, 9.
(2) Dans le *Gorgias*.

amis; mais bien plutôt voici ce qui arrive : Si l'âme sort pure de ses liens, sans entraîner rien du corps avec elle, comme n'ayant eu avec lui pendant la vie aucun commerce volontaire, mais au contraire comme ayant mis tous ses soins à le fuir et à se recueillir en elle-même, alors elle se rend vers ce qui est semblable à elle, c'est-à-dire vers ce qui est immatériel, divin, immortel et sage, et, ce but une fois atteint, elle entre en possession du bonheur véritable (1). » Pour atteindre ce but, il faut donc que l'intelligence lutte contre le plaisir et s'allie avec l'essence même du bien. « Mais tous les bœufs, les chevaux et les autres brutes sans exception ne diraient-ils pas le contraire, parce qu'ils s'attachent à la poursuite du plaisir? Et la plupart des hommes, s'en rapportant à ces brutes comme les devins aux oiseaux, jugent que les plaisirs ont la plus grande influence sur le bonheur de la vie; ils pensent que l'instinct des bêtes est un garant plus sûr de la vérité que les oracles puisés dans le philosophe Moïse (2). »

Le sage doit faire de la contemplàtion de la vérité son unique étude. « Ayant l'esprit sans cesse fixé sur des objets qui gardent entre eux un ordre constant et immuable, qui, sans jamais se nuire les uns aux autres, conservent toujours les mêmes arrangements et les mêmes rapports, c'est à imiter et à exprimer en soi cet ordre invariable qu'il met toute son application. Est-il possible, en effet, qu'on admire la beauté d'un objet, et qu'on aime à s'en rapprocher

(1) *Phédon.*
(2) *Philèbe.*

continuellement, sans s'efforcer de lui ressembler? Cela ne peut être. Ainsi, le sage, grâce au commerce qu'il a avec les objets divins, entre lesquels règne un ordre immuable, devient un homme divin et réglé dans toutes ses actions, autant, du moins, que la faiblesse humaine le permet, car il n'est rien ici-bas où l'on ne trouve quelque chose à reprendre (1). » Tel est le sublime enseignement que Platon emprunte à Moïse, et qui nous rend sensible et manifeste la double tendance de l'humanité vers le bien et vers le mal. Ce qui fait dire à Pascal : « L'homme ne sait à quel rang se mettre. Il est visiblement égaré, et sent en lui les restes d'un état heureux dont il est déchu et qu'il ne peut retrouver. Il le cherche partout avec inquiétude et sans succès, dans des ténèbres impénétrables (2). »

« O Dieu, s'écrie Bossuet (3), qu'est-ce donc que l'homme? Est-ce un prodige? Est-ce un composé monstrueux de choses incompatibles? Ou bien est-ce une énigme inexplicable? Non, nous avons expliqué l'énigme. Ce qu'il y a de si grand dans l'homme est un reste de sa première institution; ce qu'il y a de si bas et qui paraît si mal assorti avec ses premiers principes, c'est le malheureux effet de sa chute. Il ressemble à un édifice ruiné qui, dans ses masures renversées, conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son premier plan. Fondé dans l'origine sur la connaissance de Dieu

(1) *Repub.*, lib. VI.
(2) *Pensées.*
(3) Sermon pour la profession de M^me^ de la Vallière.

et sur son amour, par sa volonté dépravée il est tombé en ruine ; le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur le fondement. Mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé, et les traces des fondations, et l'idée du premier dessein, et la marque de l'architecte. »

Ces idées sont vieilles comme l'humanité, elles sont écrites dans le premier livre du monde. David, après Moïse, les répétait dans sa douleur : Voilà que j'ai été conçu dans l'iniquité, et ma mère m'a enfanté dans le péché : *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum ;* mais il se relève par l'espérance de la régénération dans les eaux du baptême : Tu me purifieras par l'aspersion de l'hyssope et tu me laveras pour me donner la blancheur de la neige : *Asperges me hyssopo, et mundabor ; lavabis me, et super nivem dealbabor.* Et il invoque les priviléges attachés à cette rénovation par le baptême : O Dieu, crée en moi un cœur pur et refais en moi un esprit droit : *Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis* (1). Aspirations sublimes vers l'ère de la réhabilitation qui ne pouvait se réaliser que dans le sang du Christ.

Ainsi, Moïse apprend à l'homme ce que sa raison seule ne pouvait lui faire connaître, son passé, son présent, son avenir, son histoire, sa destinée ; mais il ne lui enseigne point ce que son propre travail, son industrie, son intelligence, peuvent lui révéler. Cette distinction a été trop bien marquée par le génie de Pascal pour la passer sous

(1) *Ps.* L, 6, 8, 11.

silence. « Dans les matières, dit-il (1), où l'on recherche seulement de savoir ce que les auteurs ont écrit, comme dans l'histoire, dans la géographie, dans les langues, dans la théologie, enfin dans toutes celles qui ont pour principe ou un fait simple, ou l'institution soit divine, soit humaine, il faut nécessairement recourir à leurs livres, puisque tout ce que l'on peut en savoir y est contenu: d'où il est évident que l'on peut en avoir la connaissance entière, et qu'il n'est pas possible d'y ajouter. Ainsi, s'il est question de savoir qui fut premier roi des Français, en quel lieu les géographes placent le premier méridien, quels mots sont usités dans une langue morte, et toutes les choses de cette nature, quels autres moyens que les livres pourraient nous y conduire? Et qui pourra rien ajouter de nouveau à ce qu'ils nous en apprennent, puisqu'on ne veut savoir que ce qu'ils contiennent? C'est l'autorité seule qui peut nous en éclaircir. Mais, où cette autorité a la principale force, c'est dans la théologie, parce qu'elle y est inséparable de la vérité et que nous ne la connaissons que par elle, parce que les principes de la théologie sont au-dessus de la nature et de la raison, et que l'esprit de l'homme étant trop faible pour y arriver par ses propres efforts, il ne peut parvenir à ces hautes intelligences s'il n'y est porté par une force toute puissante et surnaturelle.

» Il n'en est pas de même des sujets qui tombent sous les sens ou sous le raisonnement. L'autorité y est inutile; la

(1) *Pensées. De l'autorité en mat. de philosophie.*

raison seule a lieu d'en connaître, elles ont leurs droits séparés... C'est ainsi que la géométrie, l'arithmétique, la musique, la physique, la médecine, l'architecture et toutes les sciences qui sont soumises à l'expérience et au raisonnement, doivent être augmentées pour devenir parfaites. De là vient que, par une prérogative particulière, non-seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. »

« C'est ainsi, continue Bossuet (1), que d'observations en observations les inventions humaines se sont perfectionnées... Après six mille ans d'observations, l'esprit humain n'est pas épuisé ; il cherche et il trouve encore, afin qu'il connaisse qu'il peut trouver jusqu'à l'infini, et que la seule paresse peut donner des bornes à ses connaissances et à ses inventions. »

Ainsi, tout ce que les sens, l'expérience et l'intelligence peuvent acquérir pour faciliter le développement matériel de l'humanité, Dieu laisse à l'homme la tâche de le conquérir ; ce sera le prix de son activité et de son travail, et comme ses besoins grandissent avec le temps, son génie

(1) *De la Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. v.

pénétrant grandira dans la proportion même de l'accroissement de ses besoins. Mais dans l'ordre religieux et moral, les devoirs et les droits sont les premiers besoins de l'âme ; ils sont appelés à agir comme régulateurs des sociétés humaines; alors dès le commencement Dieu se révèle, il détermine dans la conscience la notion du bien et du mal et fait connaître à l'homme les lois de sa propre constitution, celles du reste de l'univers. De cet enseignement naît la loi religieuse, la loi morale, qu'il fallait édicter pour être transmises aux générations futures, et le scribe immortel de ces saintes et primitives traditions fut Moïse. Moïse ne relève donc que ce qui se rattache au divin des traditions humaines, laissant à l'excitation de la curiosité et de l'intérêt le soin de découvrir les lois du monde matériel.

Même dans les questions de foi, la raison humaine exerce son empire pour constater les faits et en saisir la complète intelligence, pour se justifier à elle-même ses propres déterminations. « Dans l'acte de foi, c'est la raison naturelle qui croit, et ainsi, avant le premier acte de foi, il y a déjà un certain usage, un certain exercice de la raison. La raison conduit l'homme à la foi à l'aide de la révélation et de la grâce. » Voilà la doctrine catholique, ainsi que vient de l'exprimer la congrégation de l'*Index* (1).

Telle est la première étude psychologique faite sur l'homme; elle est encore aujourd'hui la première par sa supériorité, car elle saisit l'homme dans ses contradictions

(1) Décret du 15 juin 1855.

au sein de la conscience, en montre l'origine et la cause, nous rend compte de son désespoir et de ses espérances, nous explique sa fin et sa destinée, résout tous les problèmes de son existence et lui fixe d'une main assurée le but vers lequel il doit marcher. Elle est, disons-nous, la première, car elle est la seule qui affirme, la seule qui précise, la seule qui embrasse l'homme tout entier. Elle survivra à toutes celles qu'elle a vues naître, car elle a la force du temps et de la raison, la permanence de la vérité. C'est pourquoi le christianisme l'a adoptée comme base essentielle et fondamentale de sa raison et de sa foi.

En dehors de cette psychologie, les phénomènes de la conscience sont inexplicables à la philosophie. Cependant quels efforts n'a-t-elle pas faits pour pénétrer dans les plis et replis du cœur humain, dans les facultés de l'intelligence, dans l'analyse de tous ces phénomènes internes qui dans leur réunion constituent la vie intellectuelle. L'école écossaise, l'école allemande, l'école française, semblent finalement s'être donné rendez-vous dans l'étude de la conscience, du moi humain, dans ce qu'il a d'impersonnel et d'universel. La science est-elle faite? les résultats consacrés? Non, ces vains efforts ont passé comme le succès fugitif d'un roman. C'est qu'en effet ces œuvres philosophiques n'ont plus guère que la valeur du roman; l'imagination a passé du domaine des faits dans le domaine des idées. Au lieu d'embellir des faits historiques ou des fictions, elle a préféré peindre et colorer les faits internes de la conscience, merveilleux sujet par sa souplesse et son vague indéfini, livré au caprice flottant de l'âme ardente et méditative.

Décomposer l'âme, la réduire par l'analyse à une succession de phénomènes que chaque philosophe envisagera selon le point de vue que son cœur, que son âme lui découvrira, n'est-ce pas démolir l'unité substantielle de l'être pour composer une fantaisie philosophique, élever un poëme intime dont le héros est souvent le cœur romanesque de l'auteur? Ce n'est pas ainsi que procède notre grand psychologue; il prend à sa racine l'homme qu'il veut nous décrire; il nous le peint non-seulement au point de vue de l'idée, mais encore au point de vue des faits, non par son imagination seule, mais par les circonstances historiques qui constituent l'existence même de cet homme. Son sujet, le modèle qu'il a choisi, ce n'est pas lui, ni son frère, ni son ami, ni son ennemi, c'est l'homme typique, celui que Dieu a formé de son souffle divin, le premier homme enfin. Ce premier être doit renfermer en soi tout ce que l'homme contient; il est le père, le premier générateur de la race humaine: c'est donc là que le philosophe devra remonter pour rencontrer l'homme de l'histoire et non de la fantaisie, l'homme réel, positif, tel qu'il est, tel qu'il doit être.

Le premier homme, sortant des mains du Créateur, a le sentiment de la vie par le sentiment de l'infini; son premier spectacle est la contemplation de son auteur, et spontanément l'idée de cause et d'infini saisit son intelligence; un frémissement de l'âme lui révèle aussitôt sa personnalité. La vie dont il prend possession lui apparaît comme un bien, ce bien il l'a reçu de son Auteur, et il comprend alors où est la source de tout bien; ses yeux

lui déroulent le spectacle extérieur de la nature. Sans expérience, sans instrument, il a besoin d'une nature féconde et brillante pour l'envelopper, il la contemple et il éprouve le sentiment du beau; mais il a connu l'Eternel, et cette révélation du Créateur lui a fait connaître l'Auteur de la nature, c'est-à-dire le principe du beau. Il y a donc un beau, un bien positif, mais qui n'apparaît à l'homme que dans l'idéal et l'invisible, dans ce principe créateur qui réalise en sa personne le bien, le beau, la vie, l'absolu.

Cet être, qui donne la vie et la répand avec largesse, a donc la vie en soi, il la possède comme une source inépuisable, dans les conditions de l'immuable et de l'éternel. L'infini prend alors dans son intelligence le caractère de l'immensité, de l'éternité. Pour vivre dans un monde limité par le temps et l'espace, il comprend qu'il faut se rattacher à la source de toute vie, au principe créateur, et l'amour de cet être absolu envahit le cœur de l'homme, et l'amour conjugal, l'amour maternel et filial, ne seront qu'un écoulement de cet amour typique de l'homme pour son Dieu.

Doué d'aussi magnifiques facultés, institué le chef souverain de la création, il reçoit de Dieu une compagne, séduisante apparition de la bonté et de la beauté. Son cœur enivré se porte successivement du fini à l'infini, il s'y attache par le double lien de la reconnaissance et de l'amour. Voilà le premier spectacle d'un homme heureux!

Dieu veut éprouver son cœur, il n'a donné à l'homme le bonheur qu'à la condition de s'en rendre digne.

L'homme succombe à l'épreuve, et le mal est entré dans son cœur. Le mal, c'est la déchéance de la nature humaine, c'est la privation de Dieu, c'est la mort. Le premier symptôme de cette déchéance est la honte. L'homme rougit de lui-même; son corps, chef-d'œuvre de la création, devient pour lui une enveloppe embarrassante et honteuse; il se cache, il s'enveloppe de feuillages, il redoute sa nudité; un regard est pour lui un reproche accablant. L'acte générateur appelle l'obscurité, l'isolement et le mystère. Voilà l'homme condamné à se dérober aux regards, même pour un acte légitime et nécessaire. L'homme se montre ainsi en opposition manifeste à toutes les lois de la nature. D'où vient cette contradiction? Quelle est la psychologie qui nous en a donné la raison? Moïse seul répond à cette question par un fait historique, résultant des traditions antiques: la déchéance de la nature humaine. L'homme était glorieux de sa personne, il en est devenu honteux. La face où rayonne son âme est la seule partie de ce corps qu'il livre au regard de la nature. Et cette merveilleuse statue est condamnée à être voilée, parce qu'elle est flétrie.

Ce roi de la création est déchu de sa dignité, il était maître de la nature, il en devient l'esclave, et il ne reconquerra son empire que par la sueur et le sang de chaque jour. Condamné au travail, non-seulement le corps en subira le joug, mais l'âme elle-même en portera la peine. Deux voix lui commandent, et ces voix sont contraires, un antagonisme intérieur s'établit dans la conscience; le *sic* et le *non* y exercent une égale autorité.

Quelle est donc la conscience qui n'a senti en soi la

vocation vers le bien, l'entraînement vers le mal? Oh! qui n'a ressenti sur cette terre tout ce qu'il en coûte pour relever son âme, pour vaincre les sens, pour étouffer les racines du mal et faire germer la semence appauvrie du bien!

Douloureux combat où l'âme ne triomphe que par la chute du corps, où le bien ne se produit que par l'immolation de la chair; la vertu est à ce prix; mais aussi Dieu est le couronnement de la vertu!

Destinée noble et glorieuse, bien digne d'être enseignée par Dieu même dans le livre de son prophète Moïse!

Je place maintenant Moïse en présence du XIXe siècle, et il demande à son tour à la philosophie questionneuse ce qu'est l'homme. Au XVIIIe siècle, lui répond la philosophie, je faisais l'homme sensualiste, matérialiste, athée; au XIXe j'hésite entre le spiritualisme et le panthéisme; cependant je penche vers le spiritualisme, attendant de l'avenir la solution scientifique du problème.... Et si je lui demande quelle est la destinée de l'homme? Elle hésite encore. Hélas! nous l'avons entendu, ce célèbre psychologue français, discuter le redoutable problème de la destinée humaine! Froid, calme, impassible, il l'a posé et développé avec art; il en a mesuré l'étendue, circonscrit les limites, et nous, jeunes et pleins d'ardeur, nous attendions impatiemment la solution de ce vivant problème; mais au moment décisif, cette bouche éloquente est restée muette, cette tête méditative et savante s'est inclinée, et il ne nous a donné que la confession de son impuissance et le sentiment d'un scepticisme désespérant!

Il en est encore à cette réponse de Socrate à Alcibiade : « Ce que nous avons de mieux à faire à cet égard, c'est d'attendre ! Oui, il faut attendre que quelqu'un vienne nous enseigner la conduite à tenir envers les dieux et envers les hommes (1). »

N'est-il pas venu, Celui qu'attendait le génie de Socrate? Et ne nous a-t-il pas donné le dernier mot de la philosophie? Si les philosophes ne l'ont pas reconnu, faut-il s'étonner que leur sagesse ne soit plus que folie?

En plein XIXe siècle, la philosophie se sent incapable encore de résoudre ce premier problème de l'homme : Je marche, mais où dois-je arriver? Je pense, mais qui doit fixer ma pensée? J'aime, mais qui est digne de mon amour? Où est ma loi, mon but, ma fin, ma destinée? C'est le premier cri de mon âme, le premier besoin de mon cœur, et toi, philosophie errante, tu m'abandonnes en chemin, au milieu d'un désert aride et brûlant ! Ton ignorance désarme la justice divine; car, si j'ignore ma destinée, Dieu pourra-t-il me punir de ne l'avoir pas remplie? Oh ! je comprends maintenant pourquoi la morale reste dans tes mains impuissante et dépouillée de toute sanction ! « Philosophe, tes lois morales sont fort belles, mais montre-m'en, de grâce, la sanction (2), » te dirai-je avec Rousseau.

Si j'accuse ton ignorance, je dois du moins un hommage à la fidélité de ta logique. Non, tu n'as pas la direction des esprits, car tu ne l'avais point dans le passé,

(1) *Alcib.*, II.
(2) *Emile*, t. III.

tu ne peux que les égarer dans le présent, et tu avoues ton indignité avec ton impuissance pour l'avenir. Te voilà vaincue par le problème que tu ignores et que le premier homme connaissait, que Noé apprenait à ses enfants, qu'Abraham répétait à sa descendance et que Moïse enseignait à tout un peuple !

L'homme, les nations, l'humanité, dans leur individualité singulière ou collective, entrent dans l'étude psychologique de Moïse. Ce grand homme saisit cette universalité du problème, et, dans ce vaste horizon du temps et de l'espace, il sait montrer à l'humanité le chemin qu'elle doit parcourir pour arriver vers l'Etre infini, par une vie spéculative et pratique, toute de force, de sagesse et d'amour. Moïse est donc la lumière, dont la philosophie n'est que l'ombre.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Unité de race et de langue.

Nous avons parlé de la solidarité humaine, mais pour la comprendre, une idée essentielle nous manque encore. La solidarité présuppose l'unité d'origine, l'unité de race humaine. Moïse ne l'a pas oublié et va la faire ressortir de l'origine des choses. Dieu créa d'abord Adam comme le type et le principe générateur de l'humanité tout entière. Il est un, et dans sa substance se trouve renfermé le principe des deux sexes : il est mâle et femelle, il est singulier et pluriel : *Ad imaginem Dei creavit illum, masculum et feminam creavit eos* (1). Ce ne fut qu'ensuite que Dieu tira de la substance de cette personnalité unique la première femme, qui fut pour cela appelée *virago, quoniam de viro sumpta est* (2), et il leur dit : Croissez et multipliez : *Crescite et multiplicamini* (3). Adam, qui devait donner des noms aux choses, donna à sa femme le nom d'*Eve*, en tant que mère de tous les hommes : *Eo quòd mater esset cunctorum viventium* (4). Ceci est sans excep-

(1) *Gen.*, I, 27.
(2) *Gen.*, II, 23.
(3) *Gen.*, I, 28.
(4) *Gen.*, III, 20.

tion, et il nous semble impossible de déterminer plus énergiquement l'unité d'origine de la race humaine. Ce n'est point assez. Lorsque l'humanité se fut développée, elle fut bientôt arrêtée dans sa marche et engloutie par le déluge, et de cette humanité il ne resta plus que Noé et ses trois enfants. C'est d'eux qu'est sortie la race humaine tout entière, pour se répandre dans tout l'univers : *Et ab his disseminatum est omne genus hominum super universam terram* (1). Tel est le récit de Moïse, et il est en harmonie parfaite avec cette loi qu'il a mise en évidence dans l'histoire de la création, et qui nous montre la nature de plus en plus avare à mesure qu'elle s'élève dans l'échelle des êtres et en produit de plus composés.

C'est ainsi que nous sommes conduits à l'examen de ces deux grands problèmes qu'agite encore l'intelligence humaine : Y a-t-il originairement pour l'humanité unité de race et unité de langue ?

Nous avons déjà remarqué que le monde avait été créé sous l'influence de deux idées qui en sont la vie et l'ornement, nous voulons parler de l'unité et de la variété. L'unité dans les individus en constitue la substance, la variété en détermine et circonscrit les formes. Le germe substantiel est soumis à des conditions de développement qui se réalisent selon la loi des formes, et le constituent proprement et distinctement ce qu'il est. Et cela est vrai pour le genre comme pour l'individu. Cette variété est la condition sans laquelle les êtres de même espèce ne pour-

(1) *Gen.*, IX, 19.

raient être distingués ; c'est pourquoi rien ne se ressemble dans la nature. Comparez des plantes de même espèce, des feuilles d'un même arbre, des cheveux de la même tête, et vous y reconnaîtrez toujours une individualité propre, revêtue de signes profondément distincts de celles qui lui sont comparées. S'il en est ainsi pour les feuilles d'une même tige, pourquoi n'en serait-il point ainsi pour les générations d'une même souche ? Cette loi de la variété, si universelle dans le monde, en forme la beauté, et ses rapports avec l'unité en constituent l'harmonie. Elle tient sous son empire tous les hommes comme toutes les choses de la nature, et elle les distingue non-seulement par les traits du visage, mais encore par chacune de toutes les parties de leur corps. C'est à cette condition que nous sommes reconnaissables. La variété dans l'humanité n'a donc rien qui doive étonner, puisque c'est une loi universelle dans la nature.

Chaque être, nous dit la science, a son type, son essence, sa nature qui lui est propre, et au centre de toutes les variations de son existence il conserve toujours une forme inaltérable ; mais ce type invariable dans ses qualités essentielles se modifie sous l'influence du froid, du chaud, du sec, de l'humide, des lois de son développement, de ses organes, de sa nourriture, et sous l'action des animaux ou de l'homme. L'organisation humaine subit de plus l'influence des causes intellectuelles et morales. Ces modifications s'augmentent et se diversifient encore par la génération, par les lois de son progrès ou de sa décadence. Et cependant, même sous l'empire de tant

de causes diverses, nous ne rencontrons que des différences individuelles et nous reconnaissons toujours l'espèce. C'est qu'il y a de l'unité à la variété, comme du centre à la circonférence, une latitude circonscrite et déterminée, au delà de laquelle la variété ne peut pas affecter l'unité, parce qu'elle détruirait sa propre substance. C'est cette limite dans le développement des êtres qui en rend le type inaltérable.

Nous nous sommes déjà expliqués sur la persistance des types, mais en même temps nous avons reconnu la présence de la variété également constante qui distingue les individus d'une même espèce.

A quel signe reconnaîtra-t-on que tel individu sort de telle espèce et doit entrer dans une autre? Aux modifications qui font disparaître ce qui constitue la substance de l'espèce. Si vous présentez un orang-outang, on pourra lui reconnaître la souplesse du corps humain, la dextérité de ses doigts, mais on n'y trouvera point ce qui constitue avec le corps la substance même de l'homme, l'intelligence et la parole. Son organisation physique prouvera qu'il ne suffit pas d'avoir un corps semblable à celui de l'homme, des mains pour tisser, broder, faire du feu, mais qu'il faut de plus l'étincelle divine qui éclaire, anime, inspire l'âme humaine. Mais si vous rapprochez les hommes les plus divers, à côté de la variété des nuances vous trouverez chez tous un même corps, une même intelligence, une même âme. Ils ne différeront que par des accidents de climats, de mœurs, de lois, de développement de leurs organes; mais, à cela près, vous retrouverez

toujours l'homme. D'homme à homme y a-t-il une substance distincte qui les sépare pour en faire des espèces diverses? Et s'il en est, qu'on nous dise en quoi consiste cette substance? L'espèce est une classe d'êtres qui se continuent dans l'espace et le temps, par la génération, avec des qualités propres constitutives, permanentes, en quelque sorte irréductibles, et qui les rendent essentiellement distincts des êtres d'une autre espèce. Ce sont, en un mot, des êtres de même substance. La physiologie nous apprend que l'accouplement de deux individus d'espèce différente est infécond, et il en est ainsi du commerce de l'homme avec les animaux. Les couples humains peuvent communiquer et produire ensemble, quels que soient les croisements de race, ce qui permet de conclure qu'il n'y a entre eux que des variétés d'espèces et que tous proviennent de la même souche et sont de la même famille: c'est l'observation de Buffon (1). S'il en était autrement, les espèces se dégraderaient, les types disparaîtraient, et les classifications seraient impossibles, puisque la grande loi de la détermination des êtres serait renversée.

Voyons cependant à quel caractère fondamental la science s'est attachée pour distinguer dans la race humaine, non des variétés d'une même espèce, mais plusieurs espèces. Ici les savants ne seront plus d'accord et prouveront par la diversité de leurs distinctions qu'il n'y en a point de substantielle ni de fondamentale.

(1) Sur l'âne.

1° La variation des couleurs a déterminé plusieurs naturalistes à conclure qu'il y avait diverses espèces d'hommes originairement distinctes. La couleur qui différencie si profondément la race humaine n'a cependant point l'importance qu'on lui attribue, lorsqu'on observe que s'il y a une distance immense entre le nègre et le blanc, cette distance est comblée par des nuances intermédiaires, successives et tellement graduées, qu'on peut passer d'un extrême à l'autre sans perdre une nuance ou un anneau de cette chaîne colorée qui lie les hommes entre eux. Ce qu'il y a de plus saillant encore, c'est que ces nuances suivent une ligne géographique à peu près constante, en partant de l'équateur, centre de la race noire, pour arriver jusqu'au pôle, où se trouvent les races blanches. Après la race noire éthiopienne de l'équateur, vous trouverez la race maure, la race égyptienne, puis la race grecque, italienne, espagnole, française, allemande, anglaise, danoise, suédoise et les Esquimaux qui sont aux pôles. La race noire ne se trouve que sous la zone torride, la race blanche que sous la zone tempérée ou glaciale. La race noire a tantôt un noir luisant couleur de suie, comme dans la Cafrerie, dans la Sénégambie et la Guinée, tantôt la couleur du fer brut, comme dans la Cafrerie maritime, tantôt d'un noir de chocolat, comme dans les îles Viti. La couleur noire n'est point particulière à une race, mais à la position géographique de la zone torride, car les Abyssiniens sont noirs, et cependant ils appartiennent à la race sémitique; ils ont conservé la religion et la langue qui les rappro-

chent des Hébreux, et leur figure appartient au type européen. Les Portugais, les Arabes et les Turcs disséminés en Afrique, sont devenus aussi noirs que les Africains. Le Juif, qui ne mêle son sang à celui d'aucun autre, et qui est dispersé dans tout l'univers, a pris la couleur des pays qu'il habite : il est devenu blanc en Europe, et noir dans l'Indoustan et dans l'Abyssinie; ce qui démontre que la couleur dépend de l'influence du climat. Les enfants des noirs sont d'abord d'un blanc jaunâtre et ils ne deviennent noirs qu'en grandissant; la même loi se reproduit sur les enfants du nord de l'Amérique, qui naissent blancs pour devenir ensuite d'une couleur bronzée, comme les indigènes du Mexique, et sur l'enfant maure, qui naît blanc et noircit dix jours après. On a observé dans le nègre une décoloration complète de sa peau sans qu'il en éprouvât une maladie. La couleur n'est donc point stable et ne constitue pas un caractère spécifique. Blumenbach suppose que la couleur originaire était blanche, et que ce n'est que par des déviations successives qu'elle s'en est écartée. Alpin a voulu prouver que le siége de la couleur du nègre n'était pas dans la peau extérieure, mais dans le tissu délicat qui est au-dessous et qui contient une matière colorante très foncée, tandis qu'elle est blanche chez les Albinos. Voilà où en était arrivée la science lorsque M. Flourens se livra à l'étude spéciale de la peau humaine. Il parvint à constater que la peau de l'homme se compose de trois membranes distinctes et superposées, que l'on appelle le derme et les deux épidermes; qu'entre elles se trouve le pigment ou

liquide colorant; que la structure anatomique de cette enveloppe est la même dans le nègre, dans l'Américain à la peau rouge, dans l'Océanien à la peau jaune, et dans l'Européen à la peau blanche, et qu'ils ne diffèrent que par le développement de cette substance colorante. Mais la couleur de cette substance n'a rien de primitif et de fondamental, car elle est essentiellement variable dans son intensité. Si le sujet en est pauvre, il est blanc, et il prend une couleur de plus en plus foncée selon l'abondance croissante du pigment. Le pigment lui-même se développe en raison du climat et aussi de la nourriture, de l'âge, des passions et des maladies, et c'est ce qui explique ces variations de l'enveloppe cutanée qui s'observent dans tout l'univers. Il y a donc une certaine loi générale qui peut déterminer les conditions de la couleur, et le climat est en premier ordre. Si les Américains sous la zone torride se distinguent des Africains en ce qu'ils ne sont que basanés, cela s'explique par l'étendue des forêts qui couvrent ce pays, par les vapeurs du fleuve gigantesque qui le traverse, par l'élévation graduelle de son territoire et la fraîcheur continuelle des vents, dont l'action réunie semble paralyser la trop vive influence du soleil. Là le pigment se développe moins, et c'est ainsi que la race américaine n'atteint pas la couleur du noir. Cette découverte de M. Flourens détruit complétement l'importance spécifique que l'on entendait attacher à la couleur. Il en résulte que la couleur, dans l'étude physiologique de l'homme, n'a pas plus d'importance que la couleur des animaux. Il n'est jamais

arrivé aux naturalistes de classer les chiens, les bœufs, les chevaux selon leur couleur. Grâce à M. Flourens, à l'avenir il en sera de même pour l'homme, puisqu'il est scientifiquement prouvé que la couleur de la peau humaine est non point organique, mais accidentelle.

2° D'autres naturalistes se sont particulièrement attachés à la conformation de la tête pour établir qu'il y a dans l'humanité des races originairement distinctes. Le volume de la tête ne peut constituer un caractère essentiel de l'espèce, pas plus que le développement du corps, car s'il y a quelques différences entre telle ou telle race, on observe les mêmes variations dans les individus d'une même race. Et lorsque entre différentes races on rencontre de ces distinctions, on retrouve sous d'autres rapports des points de parenté qui neutralisent les différences. C'est ainsi que les Indous ont la tête plus petite que celle des Européens, et que l'on pourrait être tenté d'en faire deux classes distinctes; mais on s'aperçoit bientôt par leurs coutumes et surtout par leur langage que cette race a une parenté incontestable avec les Anglais et les Français.

La coupe de la figure, l'angle facial, ont fixé l'attention de quelques esprits. Ils ont comparé le nègre de Guinée au front fuyant, au nez épaté, à la mâchoire saillante, avec le type grec, cette perfection idéale de la figure humaine, et ils ont tiré de cette différence marquée la conséquence de races originairement distinctes. Ils ont procédé ici comme pour la couleur, en prenant les extrémités d'une série de formes sans tenir compte des formes intermé-

diaires, qui se suivent en nuances si rapprochées qu'il est impossible de trouver entre elles une ligne primitive de séparation. En appliquant leur distinction, il faudrait séparer les nègres comme les jaunes, les cuivrés et les blancs, car dans les Cafres, dans les Koussas et dans tous les nègres d'Afrique, on trouve des figures bien faites, au front élevé, au nez arqué, aux lèvres minces et se rapprochant du type grec. Les noirs des îles Viti, disent les naturalistes de l'*Astrolabe*, pourraient servir de modèles. Ils offrent cette vigueur et cette sécheresse de formes qui distinguent la statue du Gladiateur combattant. Et dans la Nouvelle-Zélande ils ont trouvé des individus qui avaient des ressemblances frappantes avec les bustes de Socrate et de Brutus. Ainsi dans la même race, dans le même peuple, on trouve toutes les nuances des formes, et dans leur variabilité constante il est impossible de leur assigner un caractère spécifique. C'est ainsi que nous voyons toutes les races se fondre les unes dans les autres, aussi bien par les formes que par les couleurs.

Les formes peuvent être déprimées, pétries à la naissance et subir des déformations artificielles qui, prolongées sur plusieurs générations, les rendent héréditaires. Il peut aussi se rencontrer des productions anormales; mais quelle règle pourrait déterminer la ligne de démarcation entre l'état normal et l'état anormal? La science n'a point encore osé le faire; nous n'avons à nous occuper ni de formes factices et artificielles, ni de formes monstrueuses et accidentelles: c'est dans l'état normal qu'il faut contempler l'homme, et là nous reconnaissons, entre

les individus, des modifications qui constituent la variété, déterminent une physionomie propre et une distinction personnelle au milieu des groupes qui leur ressemblent; mais dans cette latitude nous trouvons encore une limite à la variété qui l'empêche de s'écarter du type primitif.

Ce que nous venons de dire pour la forme des têtes, nous pourrions le répéter pour les différences des cheveux, qui ne suivent point une loi constante, et qui ne pourraient, à aucun titre, servir de base à la division spécifique des races humaines.

Ce que l'on a dit à l'occasion des différences de la stature humaine n'a pas plus d'importance et se résout par les mêmes considérations; nous croyons inutile de nous y arrêter. L'homme varie par la taille comme par la couleur, comme par les cheveux et la forme de la tête; mais on retrouve toujours cette même unité qui rallie autour de son centre toutes les variétés et ne leur permet point de franchir certains degrés au delà desquels l'espèce cesserait d'être reconnaissable. Il n'y a de permanent dans toutes les races humaines que ce qui constitue l'homme; ce type seul reste persistant et durable. Toutes les variétés se fondent, se modifient, puis s'effacent et prouvent par leur mobilité même qu'elles ne sont que des accidents dans l'histoire physiologique de l'homme.

3° D'autres naturalistes ont pensé que les races diverses pouvaient se reconnaître et se distinguer par le degré de développement de leur intelligence. Ceux-ci négligent les différences extérieures et physiques pour s'attacher à un point de vue plus digne de l'homme; ils ont senti que

l'homme se distingue principalement par l'intelligence, et c'est là qu'ils ont voulu porter la ligne de séparation des races. Tous les voyageurs modernes ont constaté l'infériorité morale de la race noire, et ils en ont conclu une différence originelle. La race jaune lui est supérieure, quoique notablement inférieure à la race blanche; tirera-t-on la conséquence encore qu'entre ces deux races il y a également une origine différente? Où s'arrêter et qui sera le juge compétent pour trancher cette question? La race noire, sans contredit, est une race déchue, et Moïse le constate et nous en montre l'origine en nous signalant la malédiction de Noé sur la race de Cham; mais cette race a eu ses grands jours, ses triomphes et sa gloire.

La race noire a gouverné l'Egypte, le pays le plus civilisé de l'ancien monde. L'Ethiopie, sans cesse en lutte avec l'Egypte, a fini par succomber, mais d'abord elle a été la digne rivale de l'Egypte, et si ses habitants sont aujourd'hui si dégradés, il faut en attribuer la cause à leurs défaites et à l'homicide influence d'une trop longue servitude. Toussaint-Louverture appartenait à la race noire, et, après avoir levé l'étendard de la révolte et proclamé la liberté de sa race, il a su l'organiser et la conduire à la victoire, écrasant des armées qui commandaient au monde. Il a conquis pour les nègres un droit de nationalité que les noirs d'Haïti ont pu réaliser. L'étude comparée du cerveau des nègres et des blancs a prouvé qu'il y avait une identité parfaite, et que l'un et l'autre diffèrent à peu près également du cerveau de l'orang-outang. Il est démontré que notre prééminence sur le nègre ne tient à

aucune supériorité congéniale de l'intelligence, mais à notre seule éducation. Les nègres sont supérieurs eux-mêmes en intelligence à beaucoup de peuplades reléguées dans les îles. Comme celles-ci, ils ont souffert de leur isolement, et leur intelligence se réveille bientôt par le contact du monde. Placés en dehors des traditions, ils en ont perdu les grands enseignements; la société ne leur transmet rien, et chaque individu meurt, emportant avec lui les secrets de son expérience. Ces naturalistes nous semblent entraînés par le même aveuglement qu'Aristote, qui faisait des esclaves une race originairement distincte du reste de l'humanité. Au lieu d'appeler les classes inférieures à la grande société de la famille humaine au nom d'une incontestable fraternité, ils la repoussent, ils l'isolent et la flétrissent comme étrangère au reste de l'humanité.

Ce n'est point ainsi que procède la vraie science. Elle cherche d'abord entre les races les ressemblances et les dissemblances; elle observe lesquelles sont permanentes et durables, lesquelles sont accidentelles seulement. Les ressemblances se constatent par la parole, par l'intelligence, par l'identité des sentiments moraux, par l'économie générale du corps, par la communion réciproque de la vie morale et de la vie génératrice des êtres; voilà des principes fixes, certains, inaltérables, qui donnent à l'espèce une sorte d'immutabilité. Les dissemblances n'ont rien d'essentiel, d'organique, d'inaltérable; elles se distinguent par leur mutabilité, et ce qu'elles ont de tenace et de durable peut bien servir à distinguer les classes diverses d'une même espèce, mais non déterminer des distinctions qui

touchent à l'essence même de l'être et lui assignent une origine différente.

Aristote, qui semble avoir le privilége de soulever tous les problèmes, avait divisé l'humanité en quatre classes : la race nègre, la race grecque, celles des Thraces et des Scythes. Au moyen âge on effaça de cette classification la race grecque, qui ne semblait y figurer que pour flatter la vanité nationale, et on rattacha les trois autres classes aux trois souches des enfants de Noé. La science, qui depuis s'est agrandie par la supériorité des méthodes, par le progrès des autres sciences, par cette fidélité d'observation qui a enfanté tant de progrès, et par la découverte de l'Amérique et de l'Océanie, distingue encore trois classes différentes par la couleur, le nègre, le blanc et leur intermédiaire le jaune; par la forme, par les cheveux, l'iris des yeux, la largeur du crâne et l'angle facial; ce qui a donné naissance aux trois grandes divisions en races caucasienne, éthiopienne et mongole. La race caucasienne comprend toutes les nations de l'Europe, excepté les Lapons, les Finlandais et les Hongrois, ainsi que l'atteste leur langue d'origine commune avec celle de la race mongolienne, des habitants de l'Asie occidentale dès le Gange et du nord de l'Afrique. La race nègre ou éthiopienne occupe le surplus de l'Afrique. La race mongole embrasse toutes les nations de l'Asie non comprises dans la race caucasienne et malaie, plus les Lapons, les Finlandais et les Hongrois. Entre les deux premières on ajoute les Malais à la couleur jaunâtre et les Américains au teint cuivré. Ces différences proviennent-

clles de la diversité des races, a dû se demander la science? Et y a-t-il des races originairement distinctes, supérieures et inférieures, de maîtres et d'esclaves, telle que le pensait la philosophie antique, partout où Moïse et le Christ ne l'ont point inspirée? La question prend ici des proportions plus grandes, car l'égalité a perdu ses titres si tous les hommes ne sont pas frères. En effet, s'il est des races distinctes, la supériorité de force ou d'intelligence légitimera la domination d'une race, et les races inférieures, ilotes éternels, subiront à juste titre les conditions de l'esclavage. Ces différences au contraire ne sont-elles que le produit accidentel de certains agents extérieurs? Les rapports des races entre elles reposent alors sur des principes d'amour, d'union, de fraternité, à l'aide desquels l'harmonie se rétablit. Or, nous dit la science, dans la nature vivante, la forme, la couleur, ne sont pas toujours invariables. La résistance des os aux influences extérieures est puissante, mais elle cède devant l'action persévérante du temps, des climats et de la dépravation. Ces circonstances changeant, la moralité réagira sur le crâne, les influences climatériques seconderont l'action morale, et avec le temps cette même race dégénérée reconquerra sa supériorité première. Telle est la toute-puissance de ces trois agents, constatée par une série de faits nombreux. Et, chose remarquable, c'est par la dépravation que l'homme perd l'éminence de ses facultés pour tomber dans la vie barbare ou sauvage. Rousseau s'est donc trompé lorsqu'il nous a représenté la vie sauvage comme l'état naturel de l'homme, tandis

que cet état est le signe irrécusable d'une véritable déchéance.

De ces faits et de beaucoup d'autres les savants ont conclu qu'il en est des traits caractéristiques de l'humanité comme de la structure intérieure des végétaux répandus sur la surface du globe. Partout se manifeste un type organique, malgré les différences produites par le climat, par le sol et par la réunion d'autres causes accidentelles. Plus la science avance, et mieux on découvre que les groupes nationaux sont moins isolés, que tous reposent sur un type primitif, dérivent d'un centre commun et découlent d'un même père. L'histoire enfin vient confirmer ces conclusions, en nous montrant chez tous les peuples des traditions identiques au fond, quelles que soient les variétés de la forme, et parmi ces traditions la plus énergiquement exprimée est certainement celle qui nous fait descendre d'un même père, dans deux circonstances remarquables, lors de la création et lors du déluge.

« Rien donc n'est si réciproquement semblable, rien n'est si pareil que nous le sommes tous les uns aux autres, dit Cicéron (1); aussi quelque définition qu'on donne de l'homme, elle vaut pour tous les hommes; ce qui prouve assez qu'il n'y a point de dissemblance dans l'espèce, car s'il y en avait, la même définition ne renfermerait pas tous les individus. La raison, en effet, par qui nous l'emportons sur les bêtes, par qui nous savons induire, argumenter, réfuter, établir, prouver, conclure, est assurément

(1) *De Legib.*, lib. X.

commune à tous, différente en tant que science, pareille comme faculté d'apprendre. De plus, nous saisissons tous les mêmes choses par les sens, et de ce qui frappe les sens de l'un, les sens de tous les autres sont frappés. Ces idées ébauchées, *inchoatæ intelligentiæ*, dont j'ai parlé et qui sont imprimées dans les âmes, le sont également dans toutes : la parole est pour l'esprit un interprète qui, s'il diffère dans les mots, s'accorde dans les pensées. Et non-seulement dans les penchants droits, mais dans les mauvais penchants, l'air de famille de l'espèce humaine est remarquable. » Il est difficile de porter un jugement plus ferme et plus philosophique sur la question que nous agitons.

Une dernière objection pourrait peut-être arrêter quelques esprits, c'est ce qui concerne les Américains au teint cuivré, que les naturalistes ont été obligés de ranger dans une classe à part. On invoque l'histoire; mais c'est elle-même, dira-t-on, qui vient nous apprendre que la race américaine est une race essentiellement distincte du reste de l'humanité, puisqu'elle a été récemment découverte dans un monde jusqu'ici totalement ignoré. Il ne faut pas oublier que l'Amérique touche à l'Asie, et que des faits irrécusables prouvent que depuis longtemps ces continents étaient en rapport. « A l'extrémité de l'Asie, dit l'illustre Klaproth (1), sont les Tchouktchi, qui paraissent être un peuple venu de l'Amérique puisqu'ils parlent la même langue que leurs voisins dans cette partie du monde, desquels ils ne sont séparés que par le détroit de

(1) *Encyclopédie moderne*, v° Langage.

Behring. La langue des Tchouktchi appartient indubitablement à celles des Américains polaires, parmi lesquels il faut ranger les Groënlandais, les Esquimaux et les habitants de Kadiak. » Les langues, qui viennent si puissamment aider à résoudre le problème de l'unité de race, viennent aussi nous montrer les points de rapprochement de l'ancien et du nouveau continent. La langue hébraïque elle-même y trouve des affinités, et Klaproth constate que le mot tête, qui en hébreu se dit *roch*, se dit *rosaka* à Betoi en Amérique. Les anciens paraissent avoir franchi l'océan et communiqué avec l'Amérique. « Lorsque Solon visitait l'Egypte, nous dit Platon dans le Timée, un des vieux prêtres de l'Egypte lui dit : O Solon, Solon ! vous autres Grecs, vous êtes toujours des enfants, et il n'y a point de vieillards parmi vous. — Que veux-tu dire? demanda Solon à ces paroles. — Vous êtes tous, reprit le prêtre, jeunes d'esprit, aucune vieille tradition n'a mis dans vos âmes ni opinion ancienne, ni connaissance vieillie par les années. » Puis, remontant aux temps anciens jusqu'à huit mille ans, il lui dit : « Nos livres nous apprennent quelle puissante armée Athènes a arrêtée dans sa marche insolente, lorsqu'elle envahissait l'Europe et l'Asie entière en s'élançant du milieu de la mer Atlantique ; car *on pouvait alors traverser cette mer*, puisqu'il se trouvait une île devant cette ouverture que vous appelez les colonnes d'Hercule ! *Cette île, plus grande que la Lybie et l'Asie* ensemble, facilitait alors aux navigateurs le passage aux autres îles, et de ces îles à tout le continent situé en face, qui borde cette mer véritable : car celle qui se trouve en

deçà du détroit dont nous parlons, ressemble à un port avec une entrée étroite, tandis que cette mer et la terre qui l'entoure peuvent être appelées à très juste titre, l'une une mer, l'autre un continent. Or, dans cette île Atlantide régnèrent des rois avec une grande et merveilleuse puissance qui s'étendait sur l'île entière, sur plusieurs autres îles et parties du continent. En outre, en deçà du détroit, ils dominaient sur la Lybie jusqu'à l'Egypte, et sur l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie. Un jour cette île, réunissant toutes ses forces, entreprit d'asservir votre pays, le nôtre et toutes les contrées situées en deçà du détroit. Ce fut alors, Solon, que votre république montra à tout l'univers sa puissance et sa valeur, car elle délivra généreusement tous ceux qui comme nous habitaient en deçà des colonnes d'Hercule. Plus tard il survint des tremblements et des inondations extraordinaires; dans un seul jour et dans une nuit désastreuse, toutè la race de vos guerriers fut engloutie en masse sous la terre, et l'île Atlantide disparut submergée par la mer. Aussi de nos jours il est impossible de traverser et d'explorer la mer en cet endroit, à cause de la vase profonde qu'y a formée l'île en s'abîmant. » Peut-on hésiter à reconnaître l'Amérique, qui ne disparaît que par l'engloutissement des flottes et la perte de connaissances de la grande navigation, qui ne devait être retrouvée que par la boussole et le génie de Christophe Colomb (1)?

Concluons donc que l'Amérique est depuis longtemps

(1) Au IXe siècle, saint Anscaire a évangélisé le Groënland. (Voyez Rohrbacher, t. XI, page 485, 2e édit.)

unie au reste du monde, et que la grande découverte fut d'avoir trouvé le chemin direct de l'Amérique à travers l'Océan, et éludé les grandes difficultés de la route qui conduit à ce continent par le détroit de Behring. L'unité de l'espèce humaine nous paraît donc incontestable, parce que tous les savants la proclament, Buffon, Linnée, Cuvier, Blumenbach, Owen, de Blainville, Flourens, de Humboldt, Forster, Dumont-d'Urville, ce grand explorateur de l'Océanie, et cette solution va recevoir une démonstration nouvelle de la grande question des langues que nous allons aborder.

De ce premier problème en découle un autre, celui de l'origine du langage. « Si quelqu'un, dit Herder (1), demandait comment les images peintes dans l'œil et toutes les perceptions de nos sens les plus opposées peuvent être représentées par des sons, et, chose plus étonnante, comment ces sons peuvent être doués du pouvoir inhérent d'exprimer des idées et même de les éveiller, nul doute que l'on ne considérât ce problème comme la saillie d'un insensé, qui, substituant l'une à l'autre les choses les plus dissemblables, voudrait remplacer la couleur par le son, le son par la pensée et la pensée par un mot pittoresque. Ce problème, la Divinité l'a cependant résolu. L'accent de notre voix devient l'interprète du monde, le signe qui manifeste à la pensée d'un autre nos idées et nos sentiments. Tout ce que l'homme a jamais pensé, voulu, fait, ou tout ce qu'il fera d'humain sur la terre, a été ou sera

(1) *Idées sur la phil.*, t. II, p. 157.

dépendant du simple mouvement d'un filet d'air ; car si ce souffle divin ne nous avait pas inspiré, s'il n'avait pas erré sur nos lèvres comme un charme, nous serions tous encore errants dans les forêts. Ainsi, l'histoire entière de l'homme, avec tous les trésors de la tradition et de la civilisation, n'est qu'une conséquence de la résolution de ce divin problème. » La parole est-elle la conquête laborieuse et successive des efforts et du génie de l'homme, ou bien a-t-elle jailli de l'étincelle divine par une communication immédiate de l'homme avec la Divinité? L'homme a-t-il commencé à pousser des cris inarticulés, comme les autres animaux, et la formation des langues n'est-elle que le résultat d'un progrès réalisé par l'homme, mais dont les animaux n'ont point encore saisi le secret?

Comment de ces cris inarticulés l'homme en est-il venu à la formation des langues, à la gradation des temps, des modes, des personnes, aux finesses du langage, aux distinctions logiques, à la conception des idées abstraites? Et ce mystère étant expliqué, combien faut-il de myriades d'années pour arriver à la fixation et à la pleine possession d'une telle conquête? Problèmes immenses que la philosophie agite avec inquiétude.

Le sourd-muet ne peut parler, parce qu'il n'entend pas, et cependant quelle intelligence n'a-t-on pas développée en lui, par le fait d'une éducation qu'il doit aux découvertes des temps modernes? Il ne parvient à penser qu'à l'aide de signes extérieurs et visibles qui sont substitués à la parole. La pensée, dit Platon, est le discours

que l'esprit se tient à lui-même. Mais cette pensée, produit essentiellement immatériel, est assujettie à une forme extérieure. Pour se manifester, il faut qu'elle s'incarne par des signes ou par la parole; et c'est ainsi qu'un souffle insignifiant donne à la pensée fugitive une durée éternelle. La pensée est liée à la parole comme l'âme l'est au corps. La parole détermine la pensée et fixe, en quelque sorte, la limite de l'intelligence. L'homme est ainsi fait qu'il n'a la conscience de la matière que par la pensée, et qu'il n'arrive à la pensée que par la matière, c'est-à-dire par la forme extérieure du langage. M. de Bonald a donc eu raison de dire que l'homme ne peut *parler* sa pensée sans *penser* sa parole. Pour acquérir la parole il faut en avoir l'idée, et l'on ne peut en acquérir l'idée que par la parole. Parole et pensée se présupposent donc mutuellement et sont la condition respective de leur existence. Voilà l'impasse dans laquelle l'homme est renfermé, et d'où il ne semble pouvoir sortir.

Première difficulté que Moïse aura à résoudre, puis en surgit une seconde : le langage étant donné, y a-t-il une première langue unique, ou bien y a-t-il plusieurs langues primitives parallèles et indépendantes?

« Une nation, dit Herder (1), n'a point les idées pour lesquelles sa langue n'a pas de mots. L'image la plus vive n'est encore qu'un sentiment obscur, quand la pensée n'a point trouvé le caractère qui lui convient et qu'elle ne l'a point inscrit, par le moyen d'un mot, dans

(1) *Idées sur la phil.*, t. II, p. 160.

la mémoire, dans l'intelligence de l'homme et enfin dans l'intelligence du genre humain, pour en former la tradition : une intelligence pure, sans langage, n'est sur la terre qu'une vaine utopie. Il en est de même des passions du cœur et de tous les intincts sociaux. La parole seule a rendu l'homme humain, en posant des bornes à ses passions et en leur donnant dans la collection des mots un mémorial national. » En supposant que l'homme a commencé comme les animaux à exprimer ses impressions par un cri, par un geste, combien de temps lui aura-t-il fallu pour acquérir des idées, s'en rendre compte, les transmettre, les communiquer, les faire accepter? Combien de siècles pour se fixer sur les premiers mots, sur les premières règles du langage? Où sera l'humanité pendant cette première époque? L'homme manque, car ce qui le distingue de l'animal, c'est son intelligence, et l'intelligence ne peut se manifester que par la pensée et par la parole. L'homme sans pensée et sans parole est réduit à la condition de la bête : c'est l'animal servi par des organes. Dans cet état on ne découvrira ni la famille, ni la société. Il faut attendre, car l'homme n'est pas. L'humanité doit être contemporaine de la pensée, elle a dû naître avec elle et avec la parole, et c'est par elle qu'elle s'est établie en famille et en société. « Pour voir quels sont dans la nature les principes de la société humaine, dit Cicéron (1), il faut prendre les choses de haut. Le premier de tous est, sans contredit,

(1) *De offic.*, lib. I, 16.

celui qui est commun à tout le genre humain, et qui est le lien de la société, la raison et la parole, *ratio et oratio*. C'est, en effet, en s'instruisant les uns les autres, en discourant, en conférant ensemble, c'est par la discussion et le raisonnement, que les hommes se concilient entre eux et forment une certaine société naturelle. Il n'est rien qui nous distingue davantage de la nature des bêtes, auxquelles nous pouvons attribuer la force, comme aux lions et aux chevaux, mais non l'équité, la justice, la bonté, parce que la raison et la parole leur ont été refusées. » L'humanité n'a donc commencé que du jour où elle a pu faire usage de son intelligence par la pensée et par la parole. Et ce n'est point reculer l'antiquité de l'humanité que de la faire végéter pendant des milliers d'années pour découvrir l'instrument de la pensée; c'est tout au plus la classer pendant une notable période de son existence dans l'ordre des animaux. L'homme a été créé pour vivre par l'intelligence; cette pensée a été nettement exprimée par Moïse, dans cette phrase que le Christ a depuis rendue célèbre : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod egreditur de ore Dei* (1). L'homme a donc besoin du pain de l'intelligence; mais pour que la pensée vive en lui, il faut le souffle divin de la parole, comme il a fallu pour la vie de l'âme le souffle créateur. Une parole a dû frapper ses sens, une pensée a dû éclairer ses premiers jours, un précepte a dû pénétrer dans son âme, afin d'y fixer les règles inflexi-

(1) *Deuteron.*, VIII, 3.

bles de la science du bien et du mal. La morale n'est-elle pas aussi ancienne que l'homme? Les langues elles-mêmes ne portent-elles point dans leurs lois mystérieuses l'empreinte d'une origine divine? L'organe de la pensée a-t-il pu naître d'un accident? N'est-il point une des conditions nécessaires pour que l'homme soit complet? Rien de ce qui est supérieur n'a sa cause dans un principe inférieur, tout vient de Dieu, mais cet organe surtout qui est à l'intelligence humaine ce que le Verbe éternel est à l'intelligence infinie, la forme, la raison et la détermination. Cette pensée nous semble avoir dicté à M. Guillaume de Humboldt ces remarquables paroles, que nous trouvons dans son livre sur l'origine des formes grammaticales : « La parole est inhérente à l'homme. Le langage n'a pu être inventé sans un type préexistant de l'intelligence humaine... Je suis pénétré de cette conviction qu'il ne faut pas méconnaître cette force vraiment divine que révèlent les facultés humaines, ce génie créateur des nations surtout de l'état primitif, où toutes les idées et toutes les facultés humaines empruntent une force plus vive de la nouveauté des impressions, où l'homme peut pressentir des combinaisons auxquelles il ne serait pas arrivé par la marche lente et progressive de l'expérience. Ce génie créateur peut franchir les limites qui semblent prescrites au reste des mortels, et s'il est impossible de retracer sa marche, sa présence vivifiante n'est pas moins manifeste. Et plutôt que de croire à une marche uniforme et mécanique, qui les traînerait pas à pas depuis le commencement le plus grossier jusqu'à

leur perfectionnement, j'embrasserais l'opinion de ceux qui rapportent l'origine des langues à une révélation immédiate de la Divinité. Ils reconnaissent au moins l'étincelle divine qui luit à travers tous les idiomes, même les plus imparfaits et les moins cultivés. »

Toutefois n'exagérons pas cette idée. Lorsque nous faisons remonter l'origine du langage à une source de révélation si élevée, nous n'entendons point dire qu'une langue régulière scientifique et complète en sortit, comme Minerve tout armée du cerveau de Jupiter ; mais que les éléments essentiels du langage furent tirés de la parole entendue de la voix divine, qui par elle-même était une révélation. L'homme, de ce moment, put penser, créer des mots, agrandir le cercle du langage, et donner à son génie primitif et instinctif tout son essor. Et c'est bien ainsi que l'entend Moïse, car après qu'Adam eut entendu la parole de Dieu et reçu par cette révélation le secret de la parole, il s'inspire de ce type idéal qui lui a été donné, et, passant en revue tout ce qui a vie, les animaux et tous les oiseaux, il donne à chacun d'eux le nom qui lui est propre. Il crée les noms, c'est-à-dire les mots qui composent la substance nécessaire et fondamentale du langage, et que pour cela on appelle substantifs : *Apellavitque Adam nominibus suis cuncta animantia, et universa volatilia cœli, et omnes bestias terræ* (1).

La dénomination imposée aux choses par Adam ne fut point arbitraire, mais conforme à la nature de chaque

(1) *Gen.*, II, 20.

objet nommé. « Il faut savoir imposer à chaque chose un nom à sa ressemblance, dit Platon dans le Cratyle, qu'il s'agisse de donner à chacune un seul nom ou de donner à une seule chose un nom composé de plusieurs. Comme les peintres qui, voulant produire de la ressemblance, tantôt n'emploient que le seul pourpre, tantôt une autre couleur quelconque, quelquefois mêlent plusieurs couleurs lorsqu'ils composent le ton de chair ou quelque autre de ce genre, suivant la ressemblance que semble exiger chaque objet; de même, nous aussi nous appliquerons les lettres aux choses, soit une seule à une seule chose, lorsque cela paraîtra nécessaire, soit plusieurs formant ce qu'on appelle des syllabes, soit des syllabes réunies, d'où résultent les noms et les verbes; enfin, de ces noms et de ces verbes, nous composerons un tout majestueux et plein de beauté, le discours, qui sera dans l'institution des noms, ou dans la rhétorique, ou dans un art analogue, ce qu'un être animé est dans la peinture. Ou plutôt ce n'est pas nous qui ferons cela; je me suis laissé emporter à mes paroles, car ce sont les anciens qui ont fait ces compositions telles qu'elles existent. » Le savant Bergier observe que pour rechercher les racines des langues, il faut s'attacher plutôt aux noms qu'aux verbes, parce que les hommes ont dû nommer les objets avant que d'en désigner les relations, et que les noms sont plutôt des termes primitifs que les verbes. La langue hébraïque est celle qui porte le plus de caractères de langue primitive, et en recherchant ses racines, l'abbé Bergier trouve à peine trois cents monosyllabes qui servent à composer plus de deux

mille mots principaux. L'homme, après avoir eu les mots essentiels, a été avare de ses peines pour créer des mots nouveaux : il a préféré les employer par allusion, par opposition, par métaphore. Nous ne devons donc pas être surpris, comme l'observe Bergier, si la plupart des langues orientales sont pauvres, puisqu'elles sont les plus anciennes. C'est, sans doute, une des raisons du grand usage que font les Orientaux du style figuré et métaphorique : la pauvreté des langues le rend nécessaire.

Le premier langage, puisé dans l'imitation, a dû être profondément accentué ; c'est pour cela qu'on y rencontre tant d'aspirations ; l'hébreu en a quatre. Les lettres de même organe se remplacent facilement entre elles : celles du gosier sont les lettres aspirées ; celles de la langue sont *d*, *t*, *th*, *l*, *n* ; celles du palais, *g*, *j*, *c*, *q* ; celles des dents, *z*, *s*, *ts*, *sch*, *r* ; celles des lèvres, *b*, *v*, *m*, *p*. Le changement d'une de ces consonnes nous transporte d'une langue dans une autre. Les voyelles n'ont jamais influé gravement sur le sens des mots, parce qu'elles sont indéterminées et prennent en quelque sorte le caractère de l'infini ; aussi les Hébreux ne les écrivaient point ; ils n'avaient pas même de signes pour les exprimer, et ce n'est que très récemment que la Massore y a suppléé par les points voyelles. C'est la consonne qui limite la voyelle, la détermine par des contours, comme l'ombre autour d'un corps lumineux. La consonne est muette, elle ne peut être articulée que par la voyelle, comme la voyelle ne peut être circonscrite et déterminée que par la consonne ; elles sont l'une à l'autre ce que

l'âme est au corps. Dans l'origine le verbe n'était lui-même, comme l'adjectif, qu'un simple attributif ou nom de qualité et de modification ; mais, réuni au pronom, il forma le premier élément de la conjugaison. Le verbe fut d'abord réduit à un seul temps et à un seul mode, à une espèce de participe. « Le participe, dit Bergier (1), est un adjectif signifiant un attribut distingué par des genres et des nombres, comme les noms, et ordinairement par des temps, comme les verbes ; or, les verbes hébreux ont des genres et des nombres, ils ont des personnes et point de temps ; ce sont donc plutôt des participes que des verbes. Cette imperfection de l'hébreu de n'avoir point de verbes conjugués régulièrement surprendra peut-être, mais c'est une preuve évidente de son antiquité. Ce que nous appelons conjugaisons dans les autres langues est un ouvrage trop régulier, trop médité, pour avoir été imaginé par les premiers hommes. » On commença par dire *moi parler*, *toi parler*, etc. Mais ce n'était là qu'exprimer le présent : avec le verbe auxiliaire on parvint à déterminer le passé et le futur. Pour exprimer le passé on répéta la syllabe du présent. Cette répétition indiquait qu'il y avait quelque chose d'antérieur au présent. Pour le futur, on l'exprima par l'aspiration : *je veux être*, *je deviens être ;* en allemand *ich werde seyn*. Selon Court de Gibelin, le pronom après la racine marque le futur ; mis avant la racine, il exprime le passé. Cette conquête fournit tous les éléments de la conjugaison.

(1) *Eléments primitifs des langues*, p. 90.

L'article fut pour les déclinaisons ce que le pronom fut pour les conjugaisons : il attire l'attention sur le mot et le détermine. Dans certaines langues, il précède le mot et le modifie, dans d'autres il suit le mot, s'y attache et en forme les désinences ; ces désinences, par exemple dans le grec et dans le latin, constituent la déclinaison. Comme la langue est fondée sur l'imitation de la nature, on comprit de bonne heure que les mots devaient réfléchir l'objet qu'ils exprimaient, son sexe, ce qui constitue le genre, et l'unité ou la pluralité, ce qui constitue le nombre. C'est ainsi que les langues se formèrent.

Avec les vingt-cinq lettres de l'alphabet, on a pu analyser la composition de tous les mots ; avec quelques cents racines de mots, on saisit le secret de toutes les langues. Elles sont l'étoffe sur laquelle l'humanité a brodé, elles sont la base, selon Balbi, de deux mille langues et de cinq mille dialectes. « La voix qui nous sort de la bouche, nous dit Platon avec une grande autorité de raison (1), est une, et en même temps infinie en nombre pour tous et pour chacun... On a d'abord remarqué que la voix était infinie, soit que cette découverte vienne d'un dieu ou de quelque homme divin, comme on le raconte en Egypte d'un certain Theuth, qui le premier aperçut dans cet infini les voyelles comme étant non pas un, mais plusieurs, et puis d'autres lettres qui, sans être voyelles, ont pourtant un certain son ; et il reconnut qu'elles avaient pareillement un nombre déterminé ; il distingua encore

(1) *Philèbe*, p. 496.

une troisième espèce de lettres, que nous appelons aujourd'hui muettes. Après ces observations, il sépara une à une les lettres muettes et privées de son ; ensuite il en fit autant par rapport aux voyelles et aux moyennes, jusqu'à ce qu'en ayant saisi le nombre, il leur donna à toutes et à chacune le nom d'*élément*. De plus, voyant qu'aucun de nous ne pourrait apprendre aucune de ces lettres toute seule et sans les apprendre toutes, il en imagina le lien comme étant un, et, se représentant tout cela comme ne faisant qu'un tout, il donna à ce tout le nom de grammaire, comme n'étant aussi qu'un art. » L'analyse des mots, leur décomposition et la grammaire remonteraient à ce titre aux temps les plus anciens de l'Egypte et nous montreraient l'origine de l'écriture vulgaire. « Gardons-nous d'oublier la tradition des traditions, l'écriture, dit Herder (1). Si le langage est le moyen de développer les hommes comme hommes, l'écriture est le moyen de former pour eux une éducation scientifique. Tous les peuples qui ont manqué de cette tradition artificielle, sont restés, suivant nos idées, sans culture, pendant que ceux qui n'en ont joui même que d'une manière très imparfaite, ont éternisé leur intelligence et leurs lois par la gloire des lettres. Le mortel privilégié qui a inventé l'art d'enchaîner la pensée fugitive, non pas seulement par des mots, mais par des lettres, a paru comme une divinité au milieu du genre humain. » *Non ex hâc terrenâ mortalique naturâ concretus esse videtur*, dit aussi Cicéron.

(1) *Idées sur la phil.*, t. II, p. 272.

La multitude des langues est-elle le développement d'une langue première ; est-elle la conséquence de la confusion des langues, de la dispersion des peuples, d'une loi providentielle qui voulait par là conduire les peuples jusqu'aux extrémités de l'univers et faciliter, par un langage plus approprié aux circonstances de temps, de lieu et de civilisation, le développement des facultés humaines? Et s'il en était ainsi, ce but accompli, la confusion étant parvenue à ce point que l'on peut compter sur la terre jusqu'à sept mille langues, le moment ne doit-il point arriver où cette loi, réagissant sur elle-même, réduira, par la fusion des dialectes, des familles et des groupes, le nombre des langues, rapprochera les peuples par la pensée comme par le moyen des transports, et reconstituera par des principes harmonieux l'unité de cette grande famille depuis si longtemps dispersée? Ce rêve de la pensée, que caressait le génie de Leibnitz, d'une langue philosophique universelle, ne doit-il pas un jour se réaliser? L'humanité, partie de l'unité, ne doit-elle point y revenir? Problèmes prématurés que nous devons laisser résoudre à l'avenir pour rentrer dans notre sujet.

Si, comme nous l'avons dit, la race humaine est une, elle a dû posséder une langue première unique. Et cependant cette langue n'apparaît nulle part, et il ne reste que l'étonnante diversité des langues, mille fois plus variable encore que les nuances de la couleur humaine. S'il n'y a pas de langue unique et première, c'est que la diversité des langues est la conséquence de la diversité des races, et cette connexité, sans être absolue, n'en

est pas moins une grave objection à l'unité de race humaine.

La science ethnographique a commencé par l'étude de ce problème, mais, trop vaste pour être embrassé dans son ensemble, on s'égara et bientôt on s'aperçut qu'il fallait changer de direction. Alors, et sans autre préoccupation que de rechercher les sources générales des langues, on a préparé des matériaux à la science, divisé les études, puis tenté les classifications. Les premiers essais ont fait penser d'abord qu'il y avait des langues indépendantes que l'on ne pouvait rattacher à aucun des types connus. Grâce à la persévérance des travaux, on parvint à découvrir par quel lien d'affinité ces langues se ralliaient aux langues primitives. Après les tendances et les divergences les plus contraires, on arriva par des chemins opposés à des résultats presque identiques, et la science elle-même se réduisit à deux branches, à deux méthodes parfaitement distinctes. L'une se propose de réduire les noms en familles ou groupes, de les comparer afin de découvrir si entre les racines de ces mêmes mots de langues diverses il y a une affinité intime, un rapport d'origine et de parenté. L'autre se rattache plus particulièrement aux formes grammaticales, aux combinaisons, au génie de la langue; elle recherche si ces mêmes formes ont des traces, des lois communes dans les autres langues, et c'est sur le mérite de ces comparaisons qu'elle parvient à ramener toutes les langues à trois familles principales. Et, chose étonnante, les deux méthodes conduisent à un résultat commun, c'est-à-dire qu'il y a trois langues primitives ou

plutôt trois groupes aux lois desquelles viennent se réduire toutes les langues humaines, le malai, l'indo-européen et le sémitique. Le *malai* comprend les langues de la Polynésie, des peuples qui occupent la partie orientale de l'Asie, au delà du Gange et depuis Madagascar jusqu'aux points les plus éloignés de l'Océanie ; elles sont généralement monosyllabiques. L'*indo-européen* comprend le langage ancien et sacré de l'Inde, le persan ancien et moderne, le teutonique et ses dialectes, le slavon, le grec, le latin et tous ses dérivés, c'est-à-dire les langues d'une notable partie de l'Asie, et celles de toute l'Europe, excepté des Lapons, des Finlandais et des Hongrois. Le *sémitique* comprend l'hébreu, le syro-chaldaïque, la langue phénicienne, arabe, abyssinienne. L'ancienne langue égyptienne et le copte, qui en dérive, se rattachent particulièrement à cette famille, quoique, selon Lipsius, elle ait aussi des rapports avec la famille indo-européenne. Ainsi ces deux méthodes se contrôlent l'une par l'autre et se servent à elles-mêmes de justification.

Arrivée à ce résultat, la science eut ensuite à opérer sur ces trois groupes, afin de reconnaître lequel était le premier, le fondamental, l'aîné des trois : vains efforts ! Alors on procéda sur les trois pour essayer encore de les résoudre en un seul et même groupe : impuissance ! On put seulement constater qu'entre ces trois grandes familles il y avait des signes d'alliance, d'anciens points d'attache qui les unissaient, enfin je ne sais quel air de famille encore vague et indécis, qui prouvait bien qu'elles étaient trois sœurs, issues d'une mère commune, mais

sans preuve de primogéniture (1). D'où l'on conclut qu'il y eut d'abord un langage unique. « Une même loi, dit Klaproth (2), règne à la fois dans le monde intellectuel et dans le monde physique : c'est celle du développement progressif de l'esprit et de la matière. La langue est naturellement soumise à cette loi immuable. Bien que les langues parlées maintenant par les hommes nous paraissent très différentes les unes des autres, des recherches exactes, mais pénibles, ont démontré que dans le principe toutes les langues sont dérivées d'une même source. Dès les temps les plus reculés dont le souvenir est parvenu jusqu'à nous, cette source n'existe plus, mais les ruisseaux auxquels elle a donné naissance se trouvent cependant toujours mêlés aux grandes rivières qui lui doivent leur origine.

» En faisant des recherches sur plusieurs langues, et en les comparant entre elles, on s'aperçoit aisément qu'il existe une *double affinité* entre les idiomes du globe. D'abord ils ont entre eux des liens communs de parenté ; ensuite ils offrent des rapprochements qui permettent de les ranger par familles. Ces liens communs de parenté consistent en ce que, dans les langues des peuples les plus éloignés les uns des autres et offrant entre eux les différences les plus remarquables sous le rapport des traits du visage et de la conformation du crâne, on retrouve pourtant en assez grand nombre des mots qui ont conservé dans chacune d'elles le même sens et le même son. Ces

(1) Wiseman.
(2) *Encyclopédie moderne*.

ressemblances se rencontrent partout ; cependant elles ne peuvent jeter aucune espèce de lumière sur l'ethnologie. Je donne à cette affinité générale le nom d'*affinité primitive*. Quelques savants ont cru pouvoir attribuer au *hasard* les ressemblances entre les mots des langues les plus éloignées les unes des autres ; mais ces ressemblances se trouvent en très grand nombre et se reconnaissent davantage chaque jour, de sorte que tout soupçon de hasard doit naturellement cesser. L'*affinité primitive* des langues entre elles est démontrée. Il existe néanmoins une autre affinité plus particulière entre les langues de la même famille. Elle a lieu quand, dans les idiomes des peuples dont les rapports mutuels sont constatés par l'histoire ou par des conformations physiques, il se rencontre une foule de mots qui ont le même sens avec le même son. En pareil cas, la construction grammaticale de ces idiomes présente ordinairement aussi des coïncidences frappantes, comme on peut en remarquer dans le persan, le sanscrit, le grec, l'allemand, le slave, etc., et généralement dans tous ceux qui appartiennent à la même souche. C'est à cette parenté particulière des langues que je donne le nom *d'affinité de famille*. La commune parenté des langues consiste dans les rapports généraux qu'on remarque entre les racines premières ou essentielles de toutes les langues. Les racines qui constituent la parenté commune des langues sont plus anciennes, par conséquent plus brutes, pour ainsi dire, que celles qui constituent leurs affinités par famille. Plus les formes des mots sont anciennes, plus elles sont courtes et compactes ; plus elles sont récentes, et plus elles

s'allongent et s'atténuent. Les formes radicales sont stables : nous les trouvons dans les dictionnaires. Les formes grammaticales sont les modifications des verbes et des noms qui sont indiquées par les grammaires spéciales, en même temps que les variations de la syntaxe. Les racines et les mots sont l'étoffe des langues : la grammaire donne une forme à cette étoffe ; les langues ne changent pas essentiellement, de même que le diamant reste toujours diamant, de quelque manière qu'il soit taillé. » C'est par cette méthode que l'illustre Klaproth établit l'affinité primitive entre toutes les langues du monde, et ensuite l'affinité par famille. Nous en avons dit assez pour le faire comprendre. A cette grande autorité, qu'il nous soit permis de joindre celle de M. Proudhon, que j'appellerai le socialiste, pour le distinguer de l'illustre jurisconsulte son parent. Après avoir édité la Bible des Gauthier et les *Eléments primitifs des langues* par le savant Bergier, il crut devoir ajouter à la fin de ce dernier ouvrage un *Essai de grammaire générale*, dont voici les remarquables conclusions (1) : « Toutes les langues se ressemblent dans leurs racines, toutes sont construites sur un fond commun de monosyllabes dont le sens et la forme ont peu varié ; toutes ne diffèrent, en dernière analyse, que par l'inversion et la composition des mots. Rien de plus aisé que de s'assurer de la véracité de ce fait : il suffirait d'écrire en regard et sur des colonnes parallèles les racines de toutes les langues avec les variations propres à chaque idiome. Le travail

(1) Page 325.

serait long, mais facile, et la démonstration sans réplique.

» On verrait 1° que dans toutes leurs variations, les racines n'ont fait qu'obéir à des lois aujourd'hui bien connues, déterminées par la science étymologique, et qui donnent un moyen sûr de reconnaître l'élément primordial à travers les déguisements les plus impénétrables.

» On verrait 2° qu'entre deux langues dont la divergence serait telle qu'elle semblerait ôter tout moyen de rapprochement, il est toujours possible, à l'aide d'idiomes, de jargons, de patois intermédiaires, de renouer la chaîne des traditions communes, en sorte qu'aucune langue sur terre ne reste seule isolée.

» Or, ces deux faits bien constatés ne s'expliqueraient ni par l'uniformité de la nature humaine, en tout temps et en tous lieux imitatrice, ni par la ressemblance des organes de la voix. La faculté d'imiter a fait imaginer les signes, la voix articulée les a produits, mais l'homme a toujours conservé son libre arbitre dans le choix des noms. Donc, il y a eu une langue primitive, de laquelle sont descendues toutes les autres, et ce principe, généralement admis par les plus savants linguistes, peut être rigoureusement démontré.

» S'il est vrai, comme il n'est guère possible d'en douter, que toutes les langues remontent par une filiation authentique à une langue commune et première, il faut, de nécessité absolue, qu'il y ait eu un temps où le genre humain tout entier parlait le même langage, un temps où, par conséquent, l'universalité de notre espèce se réduisait à

quelques milliers, à quelques centaines d'individus formant tous ensemble une seule nation, une même famille. Donc, il y aura unité d'origine pour toutes les races humaines, comme il y a unité dans leur langage ; et contre les témoignages subsistants, contre des monuments immortels, aucune probabilité contraire, tirée de quelques variétés équivoques dans la couleur, la chevelure, le plus ou le moins d'ouverture de l'angle facial, ne saurait être admise. La parenté des langues prouve la fraternité universelle. »

A ces autorités nous pouvons ajouter la liste des savants linguistes de l'Allemagne, Bopp et Norberg; Lipsius, qui a trouvé des traces d'un germe commun dans le sanscrit et l'hébreu; Gesenius, qui a si heureusement rapproché les racines sémitiques avec celles du sanscrit, du persan, du grec, du latin et du gothique. D'autres se contentent de signaler entre les familles indo-européennes et sémitiques un air général de parenté, une affinité anté-grammaticale. Ils supposent que ces peuples, sortis d'un même berceau, auraient d'abord parlé en commun un même langage rudimentaire, analogue à la langue chinoise, dont les éléments se retrouveraient dans les radicaux bilitères de l'hébreu : les deux races se seraient séparées avant le développement complet des radicaux, et surtout avant l'apparition de la grammaire. Chacun aurait créé à part ses catégories grammaticales, sans autre rapport qu'une certaine similitude du génie. Telle est l'opinion à laquelle semblent se ranger MM. Bopp, G. de Humboldt, Ewald, Lassen, Lipsius, Benfey, Pott,

Keil, Bunsen, Kunik, etc. Elle obtenait jusqu'à un certain point l'assentiment de M. Burnouf.

M. Renan, qui place dans la grammaire la forme essentielle d'une langue, ce qui en constitue l'individualité, combat les conclusions de ces savants, parce que les racines peuvent être d'emprunt, ou le produit semblable d'une même impression dans une nature humaine partout identique; puis il ajoute : « Nous reconnaissons volontiers que rien de ce qui précède n'infirme l'hypothèse d'une affinité primordiale entre les races sémitiques et indo-européennes. On ne peut dire qu'une telle hypothèse soit rigoureusement exigée par les faits; mais elle y satisfait et rend compte de plusieurs particularités, sans cela difficilement explicables. Quelque distincts, en effet, que soient le système sémitique et le système arien, on ne peut nier qu'ils ne reposent sur une manière semblable d'entendre les catégories du langage humain, sur une même philologie, si j'ose le dire, et que, comparés au chinois, ces deux systèmes ne révèlent une organisation intellectuelle analogue. Quant au tour que l'on donne d'ordinaire à cette opinion et à l'expression d'antégrammaticale que l'on emploie pour désigner l'affinité dont il s'agit, je ne puis l'accepter. La théorie générale du langage élève contre cette manière de concevoir les choses d'insurmontables difficultés. S'il est absurde de supposer un premier état où l'homme ne parle pas, suivi d'un autre où régna l'usage de la parole, il ne l'est pas moins de supposer le langage d'abord ne possédant que des radicaux purs, puis arrivant par degrés à la conquête

de la grammaire. Le chinois, qui naquit sans grammaire, est resté sans grammaire jusqu'à notre temps; on peut affirmer que les langues sémitiques, si remarquables par leur immutabilité, n'eussent jamais réussi à se donner cet élément essentiel si elles ne l'avaient eu dès le premier jour. Les langues sortent complètes de l'esprit humain agissant spontanément... En effet, le langage se montre à nous, à toutes les époques, comme parallèle à l'esprit humain (1). » Cependant il se range à l'opinion des savants d'Allemagne, mais par des considérations d'un autre ordre. « L'étude des caractères physiques et moraux des deux races fournit des preuves bien plus décisives en faveur de leur unité primitive. Entre la race sémitique et la race indo-européenne, point de différence essentielle; elles possèdent en commun le caractère de la beauté;... confondues par les physiologistes dans la race *caucasienne*, elles forment une seule race, la race blanche. Sous le rapport des aptitudes intellectuelles et des intérêts moraux, la différence est plus tranchée; cependant on ne peut s'empêcher de les ranger dans la même catégorie. Ces considérations semblent devoir l'emporter sur celles de la philologie comparée. Quand il s'agit du fait primitif de l'apparition des races, les caractères physiques et moraux ont plus de valeur que les caractères linguistiques. Rien n'empêche que des peuples sortis d'un même berceau, mais scindés dès les premiers jours, ne parlent des langues de système différent, tandis qu'il est difficile

(1) *Histoire générale des langues sémitiques*, p. 442.

d'admettre que des peuples offrant les mêmes caractères physiologiques et psychologiques ne soient pas frères (1). »

M. Renan s'arrête à la comparaison des langues des deux races sémitique et arienne, car il pense que la connaissance des langues si diverses qui appartiennent à la race chamite ou couschite, n'est pas encore assez avancée pour que la science puisse porter sur elles un jugement positif. Telle est l'opinion de M. Renan, savant hardi, généralisateur trop entraîné par l'esprit de système, trop dominé par le génie allemand, mais que nous ne pouvions passer sous silence, puisqu'il a le bonheur d'avoir parlé le dernier sur ces questions.

Quoi que pense M. Renan sur les langues couschites, nous ne pouvons cependant omettre le jugement de M. Alexandre de Humboldt sur les langues et les monuments d'Amérique qui semblent se rattacher à cette famille : « Quelque isolés que certains langages puissent d'abord paraître, quelque singuliers que soient leurs caprices et leurs idiomes, tous ont une analogie entre eux, et leurs nombreux rapports s'apercevront plus facilement à proportion que l'histoire philosophique des nations et l'étude des langues approcheront de la perfection. » A ces solutions se rattachent les noms de Mérian, de Fréd. Schlegel, de l'académie de Saint-Pétersbourg, de Turner, Abel Rémusat et Niebuhr.

Les investigations de la science ne s'arrêtèrent point

(1) *Histoire générale des langues sémitiques*, p. 463.

là ; on se demanda ensuite comment d'une langue unique ont pu sortir tant de langues et de dialectes, que l'on constate chez les différents peuples de la terre. Est-ce l'effet d'une altération lente, continue, progressive, ou bien le résultat violent d'un accident subit ?

Ce dernier problème ne pouvait se résoudre que par l'observation intime et profonde des langues dans leurs analogies et ressemblances. La science entra dans cette voie, et bientôt elle reconnut dans les langues si variées du globe des fragments brisés, des débris dispersés d'une langue unique et première. Leurs formes abruptes, vivement accusées, leur rencontre dans les points les plus opposés du globe, où ils semblent avoir été jetés par l'effet d'une explosion subite, amena la science à conclure que la division des langues résultait d'un accident fortuit, et que la cause dut en être violente et soudaine. Une scission s'opéra tout à coup dans les sentiments, dans les idées, puis dans les mots. La langue se brisa avec l'harmonie humaine, les idées se confondirent, les mots s'altérèrent. Ce déchirement de la langue éclata avant le développement complet des radicaux et avant l'apparition de la grammaire.

Herder affirme avec assurance que, d'après l'examen des langues, il est clair que la séparation de l'espèce humaine doit avoir été violente, non pas qu'elle ait volontairement changé de langage, mais parce qu'elle a subi les conséquences d'une séparation brusque et inattendue. C'est aussi la pensée du savant Niebuhr : « Ceux qui remontent, dit-il, à un couple unique, doivent supposer un miracle

pour expliquer l'existence d'idiomes de structure différente; et pour ces langues, qui diffèrent par leurs racines et d'autres qualités essentielles, il faut admettre le prodige de la confusion des langues. L'admission d'un semblable miracle n'offense point la raison; car, puisque les restes de l'ancien monde nous démontrent évidemment qu'avant celui-ci un autre ordre de choses existait, il est très croyable qu'il a duré dans son entier depuis le commencement, et qu'à quelque période, il a subi un changement essentiel (1). » Notre illustre et savant orientaliste Abel Rémusat a été frappé de la concordance de ses découvertes avec les récits de Moïse, et, généralisant sa pensée, il nous fait pénétrer dans ce monde inconnu que nous révélerait l'étude mieux dirigée des langues: « C'est alors, dit-il (2), que nous pourrions déterminer avec précision ce que, d'après le langage d'un peuple, aurait été son origine, avec quelles nations il aurait été allié, quel était le caractère de cette alliance et à quelle souche elle se rattache au moins jusqu'à l'époque où cesse l'histoire profane, et où nous pourrions trouver dans les langages cette confusion qui leur a donné naissance à tous, et que tant de vains efforts n'ont pu expliquer. »

« Dans les langues, dit Proudhon (3), on rencontre toujours des signes ou peintures de substances, et des peintures ou signes de modifications. La pluralité fut

(1) *Hist. rom.*
(2) *Recherches sur les langues tartares*, t. I, p. 9.
(3) *Essai de gramm. générale*, p. 323.

exprimée par un nom, le sexe par un autre, et deux termes modificateurs devinrent, selon la place qu'ils occupaient, les terminaisons désignatives du genre et du nombre.

» Un cri d'appel, d'avertissement ou d'indication, accompagnait le nom de l'objet sur lequel on voulait fixer l'attention : ce cri, qui évidemment n'était par lui-même ni substantif, ni attributif, se détache du nom, en revêt, pour le mieux représenter, les modifications de genre et de nombre, et l'article est trouvé. A lui se joignent deux adverbes de lieu opposés l'un à l'autre; et voilà l'article de simple dénominateur devenu démonstratif et enfin personnel.

» Ainsi constitué sur son double élément, le nom substantif et le nom attributif modifiés en genre, en nombre et en personne, le langage, à l'aide de ces matériaux si simples, pouvait tout peindre, tout exprimer, tout dire. Ce qui lui restait à acquérir n'était plus qu'objet de luxe et de fantaisie; il avait le nécessaire, et ce nécessaire suffisait à tous les besoins de la pensée.

» C'est ici que commence la division des langues; c'est de ce point qu'elles se ramifient et se séparent, comme autrefois des plaines de Sennaar les peuples se dispersèrent dans tout l'univers. Et c'est dans l'infinie variété des combinaisons de l'article, du pronom et de l'auxiliaire, c'est dans l'inversion et la manière d'exprimer les rapports des mots entre eux et des phrases entre elles, qu'il faudra surtout chercher la différence des idiomes. »

M. Renan lui-même semble reconnaître ce caractère

dans les langues : « On concevrait à la rigueur, dit-il, qu'une même race, scindée dès son origine en deux ou trois branches, eût créé le langage sur deux ou trois types différents. Il n'est pas impossible que la naissance du langage ait été précédée d'une période d'incubation, durant laquelle des causes, en tout autre temps secondaires, auraient agi d'une manière énergique et creusé les abîmes de séparation qui nous étonnent (1). »

Fréd. Schlegel en fait remonter la cause à la chute du premier homme, qui introduisit dans l'homme une scission entre la volonté naturelle et la volonté divine : « Ce désaccord intérieur, dit-il, une fois introduit et réalisé dans la vie et dans la conscience de l'homme, dut avoir pour effet immédiat de diviser en plusieurs nations l'espèce humaine, unique à son origine. Cette division était d'ailleurs inséparable de la diversité du langage qu'il amenait à sa suite. Tant que l'harmonie intérieure de l'âme ne fut pas détruite et que la lumière de l'esprit ne fut pas obscurcie, belle et pure expression de la clarté intérieure, le langage était un. Mais, aussitôt que cette parole intérieure que Dieu a concédée à l'homme fut altérée ; aussitôt que cet accord divin fut troublé, la confusion et le désordre se répandirent dans le langage... De cette confusion intérieure surgit une foule d'idiomes, dont le nombre et la diversité s'accrurent avec les progrès de la scission morale, de la dispersion géographique et des altérations que l'humanité subit jusque dans son organi-

(1) T. I, p. 418.

sation même. En effet, l'homme tombé sous la puissance et la domination de la nature vit, jusqu'aux différents climats, introduire un changement dans sa constitution organique; et il lui en advint comme à la plante et à l'animal qui acquièrent, en Afrique ou en Amérique, une forme ou une qualité qu'ils n'ont pas sous le ciel de l'Asie. Il peut dès lors, et seulement dès lors, être question de variétés spécifiques de races dans l'espèce humaine, par exemple de la race nègre, de la race américaine au teint cuivré, de celle des sauvages de l'Océan. Quoique cette dénomination de race, appliquée à l'homme, ait toujours quelque chose d'humiliant pour notre dignité et de repoussant pour la noblesse de notre nature spirituelle, prenons garde toutefois d'entendre par là une distinction tellement fondamentale entre les hommes, qu'elle pût jeter le moindre doute sur l'identité de leur origine. Car, suivant une loi organique généralement reconnue et regardée comme positive dans l'histoire naturelle des animaux, les espèces qui peuvent s'accoupler et produire, loin d'être regardées comme originairement distinctes, sont au contraire rangées dans la même classe générique. De même l'apparente confusion de tant de langages si divers se distribue facilement en plusieurs grandes familles homogènes, d'après lesquelles on retrouve souvent des indices d'une consanguinité réelle entre les différents habitants des deux extrémités d'un hémisphère; et ces points de ressemblance dans des idiomes qui ont une certaine affinité, sont plus saillants et plus nombreux dans les langues qui excellent par leur beauté, par la noblesse du génie qui les anime, par

l'élégance de leur construction, et qui de cette façon décèlent mieux une inspiration divine et une origine céleste. Et puis toutes ces familles de langues, malgré leur diversité, trahissent à leur tour une racine commune, dont elles ne sont que des rejetons, une même souche dont elles sont les branches et les rameaux. La race des peuples américains paraissait différer du reste des hommes d'une manière étrange et extraordinaire. Cependant l'homme d'Europe qui s'entend le mieux dans cette matière, qui a le plus approfondi l'étude de ces peuples et de leurs langues, a trouvé dans leurs idiomes, dans leurs traditions, dans leurs mœurs et dans leurs coutumes, beaucoup de particularités qui rappellent décidément et incontestablement les peuples de l'Asie orientale (1). »

Nous citons ce passage avec complaisance, parce qu'il nous résume, et parce qu'il nous montre comment les deux questions de races et de langues se lient entre elles, et comment elles sont une des bases essentielles de cet être moral qu'on appelle humanité, et de cette science de l'humanité qu'on appelle philosophie de l'histoire.

Nous avons laissé Moïse pour arriver à la solution dernière du XIX^e^ siècle, et il nous reste à nous demander si Moïse est un linguiste et un ethnographe à la hauteur des philologues Klaproth, Abel Rémusat et de Humboldt. Dès le principe Moïse nous montre Dieu parlant au premier homme et celui-ci en possession de la parole; il rapporte donc l'origine des langues, comme M. Guillaume

(1) *Philosoph. de l'hist.*, t. I, p. 45.

de Humboldt, à une révélation immédiate de la Divinité.

Moïse, qui s'est déjà prononcé pour l'unité originaire de la race humaine, aura-t-il compris la connexité des deux problèmes et se prononcera-t-il également pour l'unité primitive de la langue? Comment traduire l'énergie de sa pensée? « La terre, dit-il, était d'une même lèvre et d'une même langue; une seule peuplade couvrait la terre, et il n'y avait qu'un seul et même langage pour tous. *Erat autem terra labii unius et sermonum eorumdem... Ecce unus est populus et unum labium omnibus* (1). »

Les deux premiers problèmes sont déjà résolus; voyons pour le troisième : « Et les hommes dans leur orgueil voulurent élever une tour jusqu'au ciel pour se rendre fameux, et Dieu confondit leur langue, et ne pouvant plus se comprendre, ils cessèrent de bâtir, et la tour inachevée s'appela Babel, comme témoignage de la confusion des langues : *quia ibi confusum est labium universæ terræ;* et c'est de là que le Seigneur les dispersa sur l'étendue de toutes les régions de la terre : *et indè dispersit eos Dominus super faciem cunctorum regionum* (2). » Moïse va plus loin, et il nous décrit l'ordre de dispersion suivi par les générations diverses issues de Sem, Cham et Japhet, et il nous les montre traçant par leur prise de possession les limites des royaumes, en s'éloignant chacune selon les affinités du langage, de la famille et de la race à laquelle elles appartenaient. D'où l'on pourrait conclure que les trois

(1) *Gen.*, XI, 1-6.
(2) *Gen.*, XI, 9.

premières races de Sem, Cham et Japhet ne se confondirent point avec le langage, que chacune de ces races eut un système de langage différent, comme toute famille issue de chacune d'elles eut un dialecte distinct : *Ab his divisæ sunt insulæ gentium in regionibus suis, unusquisque secundùm linguam suam et familias suas, in nationibus suis* (1). La dispersion s'opéra donc selon les lois d'affinités qui les rapprochaient ou les éloignaient l'une de l'autre; et, comme les trois races prirent des directions différentes avec un système de langage dissemblable, il n'est pas surprenant que la science réduise les races et les langues à trois tiges fondamentales parties d'une souche commune. C'est la marche naturelle des choses; les langues sont comme des monuments, elles servent à recomposer l'histoire, et quand tous les fragments sont rapprochés, réunis, coordonnés, le monument qu'elles font revivre, c'est l'histoire de l'humanité, le récit de Moïse dans sa naïve authenticité. Par cette gradation progressive de la science, on arrive non-seulement à cette division ternaire des races et des langues, mais encore à leur unité; on retrouve cette loi fondamentale de l'unité et de la variété, qui nous explique comment tant de rameaux divers ont pu s'élever sur le même tronc sans perdre leur caractère originaire; on retrouve enfin la parole une et universelle, la voix de l'humanité s'élevant vers l'unité divine, au centre de laquelle se trouvent les énergies personnelles de la Trinité, le Père, le Verbe et l'Esprit; le Verbe

(1) *Gen.*, x, 5.

éternel qui resplendit au sein de Dieu comme l'éclatante manifestation du vrai.

Ce grand événement, attesté par Moïse, est confirmé par les livres sybillins, au rapport de l'historien Josèphe (1). « Tous les hommes n'ayant alors qu'une même langue, ils bâtirent une tour si haute qu'il semblait qu'elle dût s'élever jusque dans le ciel. Mais les dieux excitèrent contre elle une si violente tempête qu'elle en fut renversée, et firent que ceux qui la bâtissaient parlèrent en ce moment diverses langues : ce qui fut cause que l'on donna le nom de Babylone à la ville qui a depuis été bâtie en ce même lieu. »

C'est ainsi que la grammaire nous apprend l'histoire, comme l'observe M. Villemain, et vient donner aux plus antiques monuments la sanction de son autorité. Tout nous démontre que Dieu a procédé pour la création de l'homme par la voie de l'unité : l'unité n'est la base des arts, des sciences, des conceptions humaines, que parce qu'elle a une réalité dans les conceptions divines. « Il n'y a donc point de difficulté, dit saint Augustin (2), à concevoir que c'est évidemment au meilleur plan que Dieu s'est arrêté en plaçant la source des générations humaines en un seul homme, créé le premier, plutôt qu'en plusieurs. »

« Il est certain par l'Ecriture sainte, dit le savant Bergier (3), qu'avant la confusion arrivée à Babel tous les

(1) *Antiq. des Juifs*, ch. IV.
(2) *Cité de Dieu*, liv. XII, chap. XXI.
(3) *Elém. prim.*, p. 157.

hommes parlaient le même langage ; mais il n'est pas assuré que cette langue fût l'hébreu ; je crois même cette supposition très fausse, la langue primitive n'étant vraisemblablement composée que de monosyllabes, puisque ces mots simples sont encore aujourd'hui le fond de toutes les langues. Dieu ayant déterminé les organes des ouvriers de Babel à les prononcer différemment, ils ne s'entendirent plus et furent obligés de se séparer. Chaque famille emporta dans la contrée où elle se retira ces monosyllabes, avec l'inflexion particulière qu'elle venait d'y donner et à laquelle on ajouta bientôt de nouvelles variétés. La famille d'Héber changea peut-être un peu moins que les autres le premier langage, parce qu'elle s'éloigna peu d'abord, mais les patriarches ses descendants voyagèrent, et sans un miracle, il est impossible qu'ils n'aient pas emprunté quelque chose du dialecte des peuples divers chez lesquels ils séjournaient. Lorsque Abraham quitta la Chaldée, par l'ordre de Dieu, pour venir dans la Palestine, il parlait sans doute la même langue que les Chaldéens, parmi lesquels sa famille habitait depuis la dispersion ; mais, en demeurant parmi les Chananéens, il adopta leur langage, puisque Jacob, son petit-fils, étant retourné dans la Mésopotamie, ne parlait plus comme Laban, son beau-père : l'Ecriture le remarque expressément (1). C'est donc par des changements insensibles que l'hébreu est devenu une langue particulière comme toutes les autres ; c'est après différentes révolutions qu'elle a pris l'état de con-

(1) *Gen.*, XXXI, 47.

sistance où elle était sous Moïse et sous les écrivains postérieurs. Par conséquent, au temps de la confusion, elle n'existait encore que dans ses racines, comme toute autre langue, et lorsque la postérité de Japhet s'éloigna pour peupler l'Occident, cette famille ne parlait pas plus l'hébreu que l'indien. »

Si l'hébreu n'est point la langue primitive de l'humanité, il n'en est pas moins certain qu'elle est une des premières, pour ne pas dire la plus antique. Non-seulement l'histoire nous l'enseigne, mais sa composition, son organisme, sa structure, nous le prouvent. « Les racines, dit M. Renan (1), en sont presque toutes empruntées à l'imitation de la nature et laissent entrevoir, comme à travers un cristal transparent, les impressions qui, réfléchies par la conscience des premiers hommes, produisirent le langage. Les mots dérivés s'y forment d'après des lois simples et régulières. Le verbe offre un caractère encore sensible de priorité. Les consonnes déterminent à elles seules le sens des mots et seules aussi sont exprimées par l'écriture. Les gutturales et les sifflantes y abondent, comme dans toutes les langues qui ont conservé à un haut degré leur caractère primitif. La conjugaison, qui se prête avec une merveilleuse flexibilité à peindre les relations extérieures des idées, est tout à fait incapable d'en exprimer les relations métaphysiques, faute de temps et de modes bien caractérisés. Enfin, la construction générale de la phrase offre un tel caractère de simplicité, sur-

(1) *Hist. génér. des langues sémit.*, t. I, p. 18.

tout dans la narration, qu'on ne peut y comparer que les naïfs récits d'un enfant. »

Nous trouvons donc pour l'histoire primitive une langue primitive ; c'est à la gravité des faits qu'elle nous révèle que nous devons sa conservation. Jamais une langue ne fut mieux appropriée à son sujet, ni plus digne de nous transmettre les antiques traditions de l'humanité.

Ainsi, unité de famille humaine subdivisée en trois branches, révélation du langage, langue unique, confusion de cette langue par une cause subite, inattendue, voilà la certitude de l'histoire ; telle est la science, tel est Moïse.

Ce résultat général a frappé les plus grands esprits, et il a été parfaitement caractérisé par M. Edgar Quinet ; je cède au plaisir de le citer (1) : « Cette généalogie du genre humain, dit-il, a été retrouvée hier par une découverte qui ne permet point de doute. Des monuments plus sûrs que des colonnes milliaires marquent d'âge en âge, non-seulement la filiation, la descendance, le degré de parenté des peuples, mais aussi leur itinéraire dans un temps où ils ne croyaient point laisser de témoins derrière eux. Ces monuments sont les langues humaines ; cette découverte est celle de l'affiliation des idiomes de l'Orient avec ceux de l'Occident. Si, en effet, les langues de notre Europe ont, comme il est impossible d'en douter, leurs racines dans celles qui ont été originairement parlées dans le bassin du Gange et du golfe Pacifique ; si celles

(1) *Génie des relig.*, p. 22.

d'Homère, de Cambyse, de David, de Valmiki, sont alliées l'une à l'autre ; si, à l'extrémité même du Nord, vous retrouvez sur les neiges de l'Irlande la fleur glacée de la parole asiatique, de même que les géologues ont retrouvé l'ivoire de l'éléphant dans les glaces de la Scandinavie et l'empreinte de la végétation de la zone torride tout près du pôle, il résulte évidemment de là que les peuples aujourd'hui les plus étrangers les uns aux autres ont vécu à l'origine dans une relation intime, qu'ils ont composé d'abord une grande famille, laquelle puisait la vie sociale à la même source ; que leur chemin est indiqué par les vestiges et les échos de la parole, qui relie tous les hommes, depuis le premier jusqu'au dernier, dans une même chaîne tout ensemble physique et spirituelle. Interprétez comme vous le voudrez cette parenté dans les idiomes, toujours vous serez ramenés à la nécessité d'une souche centrale de laquelle sont sortis les rameaux de cet arbre de vie que l'on appelle l'histoire. Et, cette conclusion, tirée de ce qu'il y a de plus intime dans le génie de l'homme, s'accorde pleinement avec les traditions primitives, qui toutes placent à l'origine de chaque race une même société, une même humanité, en sorte que des peuples qui, depuis, avaient cru être séparés par toutes les circonstances de l'organisation sociale, subitement rapprochés, ne forment plus, aux yeux de la science et de la religion, qu'une même famille ; leur parenté se découvre, comme dans OEdipe, à la fin de la tragédie. »

De cette conséquence ressort le principe de la fraternité humaine. L'empire, la force, la puissance, ne doivent point

asservir, mais protéger ; la faiblesse a ses droits contre la force, puisqu'elle a pris naissance au même foyer domestique. Moïse ne s'y trompe pas, et si, subissant les exigences de son peuple et d'une coutume alors universelle, il laisse l'esclavage prendre place dans ses institutions, c'est pour proclamer que l'esclavage est temporaire : *Sex enim annis serviet, in septimo egredietur liber gratis* (1). La septième année lui rend sa liberté. Ainsi, l'unité de race humaine déconcerte l'impie, mais assure les droits de l'humanité.

(1) *Exod.*, XXI, 2.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Histoire critique de la Genèse.

§ Ier. — ÉPOQUE ANTÉDILUVIENNE.

La vérité est la première loi d'un historien ; Moïse dans ses écrits a-t-il rempli cette première et fondamentale condition ? Les origines des peuples sont presque toujours incertaines, obscures, insaisissables à l'observateur. Les poëtes remplissent ce vide par des fictions et répandent sur ces mystérieuses origines toutes les richesses de leur imagination. Ils vivent dans l'espace et le décorent des plus brillantes images. Dans ce monde de la fantaisie, jamais ils ne se condamnèrent à la brièveté. Ils ne se sentent contraints et limités que lorsqu'ils abordent l'époque inflexible des faits. « Au delà, dit Plutarque, c'est le pays des fictions et des monstres ; les poëtes et les faiseurs de fables habitent ces terres ; tout ce qu'on y trouve n'a ni certitude, ni fondement (1). »

L'historien procède, avec des facultés contraires, dans un sens diamétralement opposé. Il observe les fictions comme un écueil, il plonge dans l'obscurité des faits an-

(1) *Vie de Thésée.*

ciens avec une prudence soutenue ; il pèse dans une juste critique les documents, et souvent de son vaste labeur il ne retire qu'une trame vague et restreinte, un récit embarrassé. Il n'acquiert son ampleur et sa fécondité que lorsqu'enfin il peut saisir les faits historiques, les monuments authentiques et contemporains. Le vague et l'incertain, qui font la richesse du poëte, sont le désespoir de l'historien.

Dans la Genèse, Moïse a-t-il suivi la méthode de l'historien ou la manière des poëtes ? Ce livre comprend cinquante chapitres. Moïse nous raconte l'histoire de la création, de la chute de l'homme, des temps antédiluviens, du déluge, des enfants de Noé, de la confusion des langues, de la formation des peuples jusqu'à Abraham, et embrasse ainsi l'histoire de deux mille ans, dans l'espace de dix chapitres. Les quarante qui suivent partent d'Abraham et arrivent jusqu'à la mort de Joseph, et contiennent seulement l'histoire des quatre générations d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Joseph. Moïse écrit environ deux cents ans après la mort de Joseph ; il est presque contemporain d'Abraham. Abraham avait vécu cinquante ans après Noé, petit-fils de Mathusalem, mort un an avant le déluge, et qui avait encore vécu avec Adam. La longévité des premières générations rendait la tradition facile. Noé, dont l'aïeul était contemporain d'Adam, était lui-même contemporain du père d'Abraham, en sorte que par sa position généalogique il embrassait deux mille ans de l'histoire humaine et arrivait presque jusqu'à Abraham. Noé seul et ses fils avaient vu l'ancien monde, l'ancienne

terre, car le déluge avait tout enseveli et bouleversé la surface de la terre. Quel sujet de récits dans la famille ! Il faut se reporter un instant à cette époque où la jeune et frêle humanité, sans livres, sans sciences, vivait presque sans travail près de ses troupeaux, sous la tente ou sous un ciel étincelant ; le vieillard vénéré retraçait l'histoire, le culte de ses ancêtres, enseignait ce qu'il avait retenu des découvertes anciennes, et la plus douce des distractions était d'entendre de sa bouche les récits de ses devanciers. Se souvenir était toute la science de l'homme. Les traditions avaient alors quelque chose de sacré. Le respect du père, qui découlait du respect de Dieu, imprimait dans l'âme du fils le devoir de transmettre à ses enfants les traditions fidèles de la famille qui composait toute l'humanité. Il n'est donc pas surprenant qu'Abraham ait conservé et transmis ce qu'il avait appris. Isaac devient l'écho d'Abraham, Jacob d'Isaac, et les enfants d'Israël se trouvent ainsi les témoins dépositaires des vérités antiques. Cependant avec quelle sévérité Moïse traite cette partie de l'histoire ! Il n'en retient que les traits saillants. Il nous donne le tableau des générations humaines, mais décoloré, mais sans phrase ; c'est moins une histoire qu'un arbre généalogique ! Les faits se comptent : la création, l'expulsion du paradis, la mort d'Abel, les vices des hommes, le déluge, la tour de Babel ; dix chapitres pour deux mille ans ! Il repousse les fictions, omet les détails, circonscrit son récit dans les termes les plus sévères, les plus éminemment historiques qui furent jamais. A ces caractères je reconnais l'historien, et l'historien me fait oublier le poëte !

Nous, qui sortons d'une époque où la vanité généalogique a enfanté tant de mensonges, il nous est facile de concevoir comment les premiers descendants de Noé, cédant à la vanité, à l'amour du grandiose, à la poétique de l'imagination, ont facilement altéré les récits de leurs pères. En grandissant leurs aïeux, il semblait que leur autorité prenait plus d'étendue et imprimait plus de respect pour leur personne. L'exagération marchant avec le temps, on finit par diviniser ses ancêtres. Il est si doux d'avoir des aïeux ! Il est si flatteur de descendre du ciel ! On comprend dès lors comment les traditions perverties firent dévier les hommes, altérèrent les mœurs et l'histoire. Mais l'inflexible vérité ne fut point chassée de la terre, et Moïse reçut l'éclatante mission de rappeler à l'homme ses titres d'origine, avec ses chutes, ses vertus et ses crimes. Celui-là du moins ne trompa point l'humanité !

Dans ses écrits, tout porte le caractère d'une grave autorité; la langue elle-même, ce monument des premiers jours, vient, par la naïve simplicité de son récit, ajouter à son authenticité. L'école allemande, qui unit une science profonde à l'imagination la plus déréglée, a cru découvrir dans les premiers chapitres de la Genèse les traces d'une mythologie antique ; mais tout repousse son hypothèse, et la langue, et le récit, et les faits, et le caractère de la race de Sem, dont la nature est profondément ennemie de la fable et des mythes. Aussi M. Renan combat ici ses maîtres les Ewald et les de Veste, tant est puissante la force de la vérité. Ecoutons-le : « Les

cultes sémitiques n'ont jamais dépassé la simple religion patriarcale, religion sans mysticisme, sans théologie subtile, confinant presque chez le Bédouin à l'incrédulité... De là ce trait caractéristique, que les Sémites n'ont jamais eu de mythologie. La façon nette et simple dont ils conçoivent Dieu séparé du monde, n'engendrant point, n'étant point engendré, n'ayant point de semblable, excluait ces grands poëmes divins, où l'Inde, la Perse, la Grèce, ont développé leur fantaisie, et qui n'étaient possibles que dans l'imagination d'une race laissant flotter indécises les limites de Dieu, de l'humanité et de l'univers. La mythologie, c'est le panthéisme en religion ; or, l'esprit le plus éloigné du panthéisme, c'est assurément l'esprit sémitique (1). » Nous pouvons donc hardiment nous avancer dans l'étude de la Genèse, certain que nous sommes de n'y point rencontrer de fables, de mythes, mais l'histoire expresse de l'humanité.

Moïse place le premier homme dans un jardin de l'Eden, du côté de l'orient. Des eaux fluviales sortaient de l'Eden et formaient quatre fleuves : le Phison, le Gihon, le Tigre et l'Euphrate. De ces quatre fleuves deux seuls nous sont connus. Où était l'Eden ? Qui pourrait le reconnaître après les bouleversements du déluge, qui ont dû profondément altérer la face des continents ? C'est, ce nous semble, faire des efforts chimériques que de vouloir le fixer dans le système de notre géographie actuelle. Les noms de Tigre et d'Euphrate ne nous paraissent pas suffisants pour le

(1) *Hist. gén. des langues sémit.*, t. I^er^, p. 6.

placer sur leurs bords. Qui nous dit que ce sont les mêmes fleuves? N'est-ce pas plutôt le respect des souvenirs de ces noms anciens qui détermina les enfants de Sem à les appliquer aux deux premiers fleuves qu'ils rencontrèrent. « Les races portent avec elles leur géographie primitive comme leurs dieux, dit M. Renan (1), et appliquent cette géographie aux nouvelles localités où elles sont transplantées. Des quatre fleuves du paradis, le Gihon et le Phison seuls méritent d'être remarqués. Mais ils le méritent d'autant plus que ces deux noms, comme ceux de Nod et de Hanok, ne reparaissent plus une seule fois dans la géographie des Hébreux.

» Cependant, si nous cherchons à déterminer le pays qui satisfait le mieux au thème géographique des premiers chapitres de la Genèse, il faut avouer que tout nous ramène à la région de l'Imaüs, où les plus solides inductions placent le berceau de la race arienne. Là se trouvent, comme dans le paradis de la Genèse, de l'or, des pierres précieuses, le bdellium. Ce point est peut-être celui du monde où l'on peut dire avec le plus de vérité que quatre fleuves sortent d'une même source : quatre immenses courants d'eau, l'Indus, l'Helvend, l'Oxus, le Jaxarte, s'en échappent et se répandent de là vers les directions les plus opposées. De fortes raisons invitent à identifier le Phison avec le cours supérieur de l'Indus. »

Après la malédiction divine, Adam et Eve ont quitté le séjour d'Eden pour vivre d'une vie nomade, loin de

(1) *Hist. gén. des langues sémit.*, t. I^er^, p. 451.

Dieu, errants et malheureux. Ils eurent deux enfants, Caïn et Abel, celui-ci pasteur, celui-là laboureur. Caïn présente à Dieu les fruits de la terre, Abel les premiers-nés, l'élite de son troupeau. Touchant spectacle! les enfants d'Adam n'ont point oublié le Dieu sévère contre la révolte, ils l'apaisent par des offrandes, expression sensible et publique de la générosité de leur cœur. C'est le premier acte de l'humanité, que Moïse met en tête de son histoire, parce qu'en effet la prière est le premier besoin de l'homme. Puis il nous montre l'envie manifestant son entrée dans le monde par le meurtre d'Abel. Le Seigneur a regardé favorablement les présents d'Abel : c'en est assez pour blesser l'âme jalouse de Caïn et la jeter de l'irritation à l'abattement. Dieu, qui voit les orages dans la conscience de Caïn, essaie de les dissiper. Il lui rappelle que le bien a sa récompense, le mal son châtiment; que la conscience possède une force capable de suivre le bien, de résister au mal, principe de sa responsabilité; il l'avertit de sa puissance et des conséquences homicides du mal : « Pourquoi es-tu en colère et pourquoi ton visage abattu? Si tu fais bien, n'en seras-tu pas récompensé, et si tu fais mal, le péché ne sera-t-il pas aussitôt comme un monstre couché à ta porte pour te dévorer? Il va t'attaquer; tu peux, tu dois le terrasser. » N'est-ce pas cette même voix qui retentit chaque jour dans nos consciences, et que nous refusons d'écouter? Comme nous, Caïn dédaigne ces conseils supérieurs, et il immole son frère à sa vengeance. « Qu'as-tu fait de ton frère, lui dit le Seigneur; la voix de son sang crie de la terre jusqu'à moi. Sois

maudit, en horreur à cette terre qui boit les flots du sang de ton frère, de ce sang versé par ta main. Quand tu l'auras cultivée, elle ne te rendra plus son fruit: tu seras fugitif et vagabond sur la terre. » C'est Dieu qui maudit ; il épargne cette douleur à Adam. Un père pouvait-il maudire ou frapper, et puis exterminer sa race ? Mais un tel forfait ne pouvait rester impuni, et Dieu arme sa justice vengeresse pour la donner en exemple à la justice humaine. Caïn sent bientôt l'horreur qu'il inspire ; le remords, la terreur, le désespoir, sont dans son âme ; il fuit en criant : « Mon iniquité est trop grande pour en obtenir le pardon ! » Dieu le relève du désespoir et le rassure en même temps qu'il le frappe : « Quiconque tuera Caïn en sera puni sept fois (1). » Un fratricide à la source de l'humanité ! Un autre fratricide ensanglanta l'origine du monde romain ; mais la même malédiction n'atteignit pas Romulus, parce qu'à Rome s'élevait l'ombre d'un rempart, l'ombre d'une autorité, l'ombre d'un ordre violé ; tant est puissante dans la conscience humaine l'image seule du droit : Caïn est maudit, et Romulus divinisé !

Le sacrifice sanglant des premiers-nés du troupeau offert à Dieu par Abel se retrouve en usage immémorial chez tous les peuples. Phénomène absurde, s'il n'a son idéal, s'il n'est formé sur un type supérieur, s'il ne s'élève comme le symbole d'un sacrifice sanglant et divin ! Il n'aura sa justification et sa raison philosophique que lorsqu'un Dieu médiateur et incarné aura, par le sacrifice de

(1) *Exod.*, IV, 11.

sa vie, effacé tous les sacrifices et posé sa personnalité divine comme holocauste substituée à toutes les victimes. Le sang d'un Dieu ruisselant sur l'autel attestera son amour, le prix qu'il attache à la régénération humaine, notre propre valeur, et ce prix, ce sang de l'alliance, ne pourra être rejeté par son Père. Telle est l'origine et le secret du culte public. Cette théorie du sacrifice nous est donnée par le Christ lui-même quand il adresse à son Père ces ravissantes paroles : « Les offrandes, les sacrifices pour la rémission du péché, vous n'avez pas voulu les accepter ; même ceux qui vous sont offerts selon la loi n'ont pu vous apaiser ; alors j'ai dit : Voici que je m'offre. *Tunc dixi : Ecce venio* (1) ! » C'est le sublime de l'amour.

Le premier fait historique est une leçon morale. Et, comme la morale doit avoir une sanction, Moïse nous montre le remords venant s'asseoir dans la conscience de Caïn pour le dévorer, et le châtiment vengeant les avertissements méconnus. Mais Dieu ne verse pas le sang pour le sang ; sa justice paternelle et de mansuétude est une leçon que Moïse se plaît à donner à l'âme farouche de ses frères. Il y a donc une responsabilité : Caïn a justement encouru la malédiction.

Le crime pousse à l'isolement. Caïn s'éloigne de ses frères, habite le pays de Nod, vers l'orient d'Eden. Il y bâtit pour lui et ses enfants une cité du nom de son fils Hénoch. Lamech, de la sixième génération de Caïn, est le premier qui donna l'exemple de la

(1) *Hostias et oblationes pro peccato noluisti, nec placita sunt tibi quæ secundùm legem offeruntur ; tunc dixi : Ecce venio.*

polygamie. Il eut deux femmes, Ada et Sella. Ada enfanta Jabel, qui fut père de ceux qui demeurent dans des tentes et des pasteurs. Jubal, son frère, fut père de ceux qui jouent de la harpe et de l'orgue. Sella enfanta aussi Tubalcain, qui fut habile en toutes sortes d'ouvrages d'airain et de fer, et sa sœur fut Noéma. Jabel, aux yeux de quelques-uns, est le dieu Pan. « Chez les Egyptiens, dit Hérodote (1), Pan, nommé Mendès, passe pour être très ancien; on le met même au rang des huit premiers dieux. » Jubal est Apollon, appelé chez les Egyptiens *Orus*. Tubalcain est Vulcain, et Noéma, enfin, que l'on croit inventrice de l'art de filer et de faire la toile, est Minerve, nommée aussi *Nemanoun*.

Lamech révèle à ses femmes qu'il a eu le malheur de tuer un jeune homme, mais ce n'était pas son frère, mais une pensée homicide n'avait point dirigé son bras. Sa faute n'est donc point égale à celle de Caïn. Peut-être avait-il été offensé. Ce qui lui fait dire: « Si on n'a pu tuer Caïn sans être puni sept fois, en tuant Lamech, on le serait septante fois sept fois (2). »

Adam eut encore un fils qu'il appela Seth, ainsi appelé comme donné par le Seigneur pour remplacer Abel. Seth eut pour fils Enos, qui, le premier, invoqua Dieu du nom de *Seigneur*. Moïse donne la génération de Seth jusqu'à Noé. « Adam, après Seth, dit-il, eut encore des fils et des filles. » Cette expression se retrouve après l'indication de chaque génération, comme pour marquer les rapides

(1) Liv. II, nos 46 et 145.
(2) *Gen.*, IV, 24.

développements de la population, qui donnaient à Caïn l'idée de fonder une cité. Moïse laisse de côté les noms étrangers pour ne nous conserver que la filiation qui de Seth descend jusqu'à Noé. S'il nous a donné des noms de la descendance de Caïn, c'était pour nous faire connaître l'origine des arts et les premiers actes de Lamech, dont le souvenir avait été conservé par des chants d'une irrécusable antiquité.

Moïse, voulant indiquer la durée du séjour des enfants d'Abraham en Egypte, dit qu'ils y restèrent quatre cent trente ans (1). Il avait donc un mode propre à compter les grandes époques. Cependant il ne nous donne ni le temps qui s'écoule avant le déluge, ni celui qui s'étend du déluge à Abraham. Ce n'est qu'en suivant les listes généalogiques qu'il nous a conservées qu'on parvient à supputer le temps qui remplit ces intervalles. Pourquoi Moïse a-t-il suivi cette méthode? Parce qu'il l'avait reçue de ses ancêtres. Les générations successives marquaient ainsi le cours du temps, et l'âge du monde conservait sa date avec celle de l'humanité. C'était la méthode primitive, et par elle-même elle prouve l'antiquité des documents recueillis par Moïse. D'Adam à Noé, dix générations de patriarches. Les traditions chaldéennes comptent également dix générations jusqu'au déluge; mais comme l'exagération de celles-ci fera mieux ressortir l'exactitude de Moïse, il est bon de les mettre en présence :

(1) *Exod.*, XII, 14.

PATRIARCHES ANTÉDILUVIENS selon la Genèse.		CHEFS CHALDÉENS ANTÉDILUVIENS selon Bérose.		
Noms.	Ages en années.	Noms.	Ages en sares.	En années.
Adam,	930	Alorus,	10	36,000
Seth,	912	Alaspar,	3	10,800
Enos,	905	Amélon,	13	46,800
Caïnan,	910	Aménon,	12	43,200
Mahlaléel,	862	Metalar,	18	64,800
Jared,	895	Daon,	10	36,000
Enoch,	365	Evedorach,	18	64,800
Mathusalem,	969	Amphis,	10	36,000
Lamech,	777	Otiartes,	8	28,800
Noé,	950	Xisuthrus,	18	64,800
		Total,	120	432,000

Ce qui fait dire à l'Arménien Moïse de Chorène (1) : « L'origine du monde n'est pas exposée par nos saints Livres de la même manière que par les historiens ; j'entends le très savant Bérose et Abydène : dans Abydène, les chefs de famille diffèrent quant aux temps et aux noms, mais non quant au nombre, qui est également de dix. Ces auteurs présentent même le chef du genre humain, Adam, sous un autre caractère que la Genèse, car ils disent : Dieu, très prévoyant, fit Alorus pasteur et directeur du peuple, et il régna dix sares, qui sont trente-six mille ans. De même il donne à Noé un autre nom et un temps immense, d'accord d'ailleurs sur la corruption des hommes et la violence du déluge. Ils établissent dix chefs avec Xisuthrus, et leurs années diffèrent non-seulement de nos années, qui ont quatre saisons, et des années divines, mais encore ils ne comptent point les levers de lune,

(1) Ch. III.

comme les Egyptiens, ni les levers dont les noms se tirent des dieux. Néanmoins, les auteurs qui les prennent pour des années les adaptent aux calculs grecs... » Il est clair que ces années ne sont qu'une fiction, qu'elles entrent dans le système astrologique qui formait une des bases de la religion chaldéenne. La religion hébraïque a repoussé l'astrologie avec les devins. Abraham s'est séparé de son père, qui adorait les astres, pour n'adorer que Dieu seul. Il est donc impossible de confondre les traditions corrompues par l'astrologie chaldéenne avec les traditions sévères et indépendantes qui nous sont conservées par Moïse.

La longévité des patriarches s'explique par la pureté de leur sang et la jeunesse de la terre, transformée depuis par le déluge. Nous n'avons plus de termes de comparaison; cette terre primitive dévastée par les eaux n'existe plus. La végétation n'est plus dans les mêmes conditions; colossale dans les époques antédiluviennes, ainsi que les herbes fossiles nous l'attestent, elle est aujourd'hui rabougrie et réduite à de mesquines proportions. Il en est ainsi des animaux. Pourquoi donc l'homme aurait-il échappé à cette loi de dégradation physique? Les hommes à stature de géants, à la vie presque millénaire, au lieu d'être une exception, rentrent dans la proportion générale de la vie végétale et animale qui les entourait. Ils avaient besoin de cette force et de cette durée pour lutter contre la résistance d'une végétation vigoureuse et colossale et contre la violence des animaux féroces au milieu desquels ils vivaient. La science désintéressée justifie le récit de

Moïse, et, en cela, ne fait que confirmer les traditions des anciens peuples. « Quelque grande que soit la différence qui se trouve entre la vie des hommes d'aujourd'hui et la longue durée de celle des autres dont je viens de parler, ce que j'en rapporte ne doit pas passer pour incroyable, dit Josèphe (1). Tous ceux qui ont écrit l'histoire, tant des Grecs que des autres nations, rendent témoignage de ce que je dis; car, Manéthon, qui a écrit l'histoire des Egyptiens, Bérose, qui nous a laissé celle des Chaldéens, Mochus, Hesticus et Hiérôme l'Egyptien, qui ont écrit celle des Phéniciens, disent aussi la même chose. Et Hésiode, Hécatée, Acusilas, Hellanique, Ephore et Nicolas, rapportent que ces premiers hommes vivaient jusqu'à mille ans. Je laisse à ceux qui liront ceci d'en faire tel jugement qu'ils voudront. » Si Josèphe eût pressenti les découvertes de la science, il se fût empressé de supprimer cette dernière phrase, qui dépose de sa faiblesse.

Noé, à l'âge de cinq cents ans, eut Sem, Cham et Japhet. Moïse va nous peindre le milieu social dans lequel cette famille vivait. « Après que les hommes, dit-il (2), eurent commencé à se multiplier sur la terre et qu'ils eurent engendré des filles, les enfants de Dieu, voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour leurs femmes celles d'entre toutes ces filles qui leur avaient plu. » Une immense corruption présidait à ces faciles alliances, et le Seigneur dit : « Mon esprit ne demeurera pas toujours avec l'homme, parce qu'il n'est que chair; et le temps

(1) *Antiq. jud.*, ch. III.
(2) *Gen.*, VI, 1-2.

qui lui est donné ne sera que de six vingts ans. En ce temps-là, il y avait des géants sur la terre, et depuis que les enfants de Dieu eurent épousé les filles des hommes, elles leur donnèrent des enfants qui furent des hommes puissants et fameux dans l'antiquité. » Est-il étonnant que l'histoire des géants ait circulé partout et trouvé sa place jusque dans Homère? La tradition des géants est antérieure au déluge, elle a servi de thème aux fables de l'histoire et de la poésie antiques. Mais Moïse se soustrait au joug des fictions, et il ne nous parle des géants que pour relever la moralité humaine et flétrir ces hommes qui comptaient sur leur puissance et leur longévité pour braver Dieu. C'est ici encore une de ces circonstances où nous trouvons Moïse évitant tous les écueils pour rester le digne historien de l'humanité. « Le Seigneur vit que la malice des hommes qui vivaient sur la terre était extrême et que toute pensée du cœur était en tout temps tournée vers le mal; » et plus loin : « Dieu considéra la terre et il vit qu'elle était plongée dans la corruption, car toute chair avait dépravé sa voie sur la terre. Dieu dit donc à Noé : J'ai résolu de faire périr toute chair, car les hommes ont rempli toute la terre d'iniquité, et je les perdrai avec la terre même. » Ainsi la justice vengeresse, qui déjà avait rendu la terre rebelle à l'homme après la chute d'Adam, va cette fois encore la frapper et la flétrir pour les crimes des hommes. La première déchéance de l'homme avait déjà porté ses conséquences sur la terre elle-même; la même loi va l'atteindre. L'âge de l'homme sera réduit, les géants disparaîtront, comme aussi ces

géants de la nature végétale ne couronneront plus nos coteaux. « Le savant Pline assure, dit saint Augustin (1), que plus le temps précipite son cours, plus les corps que produit la nature diminuent; et il rappelle à ce sujet les plaintes d'Homère, non comme poétiques et ridicules fictions, mais comme preuve historique sérieusement acquise à l'observateur des phénomènes naturels. Or, je le répète, ces antiques ossements que souvent l'on découvre, révèlent clairement après tant de siècles la grandeur des corps primitifs; mais la durée de la vie humaine à cette époque ne saurait se prouver par de semblables témoignages... Le même Pline toutefois dit qu'il est encore une nation où l'on vit deux cents ans. Pourquoi donc refuserions-nous à des temps éloignés ce que nous accordons à des lieux inconnus, d'être témoins d'une longévité pour nous sans exemple (2)? » Seth commença sur cette terre la cité divine en opposition à la cité terrestre, fondée par Caïn. La lutte de l'homme ne sera pas limitée aux tendances contraires de la conscience, alternativement sollicitée vers le bien, vers le mal; cette lutte de la prédominance de l'esprit sur la chair ou de la chair sur l'esprit prendra une forme extérieure et sociale. Les camps se formeront, l'un à l'autre opposés, pour commencer cette vie de combat qui donnera tant d'éclat à la vertu. La vie morale des individus et des nations aura ses alternatives de lumière et de ténèbres. La liberté humaine rendra ses

(1) *Cité de Dieu*, liv. XV, chap. IX.

(2) PLINE, liv. VII, ch. XLVIII; HOMÈRE, *Iliade*, chants V et XII; VIRGILE, *Enéide*, chant XII.

hommages tantôt à la Divinité, tantôt à l'ange infernal. Et l'héroïque vertu n'apparaîtra que de loin en loin, mais cependant dans une suite continue d'âmes élevées et dignes de la grandeur de notre destinée. C'est ce qu'a magnifiquement développé le génie de saint Augustin dans son livre de la *Cité de Dieu*. Mais les enfants de Seth, par les alliances avec les filles de la descendance de Caïn, désertèrent la cité céleste, pour ne vivre que de la vie sensuelle. Hénoch fut une glorieuse exception à cette déchéance de la race de Seth. En face de la corruption des hommes, il s'écriait : Voilà que le Seigneur va venir avec une multitude innombrable de saints anges, pour exercer son jugement sur tous les hommes, pour convaincre tous les méchants des œuvres d'iniquité qu'ils ont commises et de toutes les paroles perverses que ces méchants ont proférées contre lui (1). Tel est le langage prophétique que lui prête saint Jude. Aussi Moïse nous dit-il qu'il marcha avec Dieu et disparut du milieu des méchants parce que Dieu le prit avec lui : *quia tulit eum Deus* (2). Une tradition sainte dans l'Eglise suppose qu'il fut soustrait à la mort et réservé avec le prophète Elie pour prêcher la pénitence à la fin du monde (3). Ce côté merveilleux de la tradition n'est point dans Moïse, et je le signale pour montrer la réserve extrême, la sobriété prudente du grand historien.

Son nom a circulé parmi les nations. Etienne de By-

(1) *Jud.*, I, 14.
(2) *Gen.*, V, 24.
(3) *Apocal.*, XI, 3-5.

zance en fait mention, et voici comment en parle Eupolème : « Les Babyloniens regardent Hénoch comme celui qui a été l'auteur de l'astrologie parmi eux. Celui qui est appelé Atlas chez les Grecs, est Hénoch, qui eut pour père Mathusalem; il avait appris des anges toutes choses et il avait ensuite répandu ses connaissances chez les Phrygiens. » Cette altération de l'histoire en confirme la donnée principale.

§ II. — DÉLUGE.

Noé, fidèle aux traditions d'Hénoch, fut juste et parfait au milieu des hommes de son temps; il marcha avec Dieu. Sur les ordres du Seigneur, il construisit une arche pour se soustraire, lui, sa famille et les couples d'animaux à conserver, du déluge d'eaux qui devait faire mourir toute chair vivante sous le ciel. Moïse nous fournit les dimensions de l'arche (1), et à cette occasion, nous devons le dire, Moïse a eu l'insigne honneur de voir chacune de ses lignes, chacun de ses mots, soumis à la critique la plus déliée, la plus investigatrice et la plus malveillante; il a subi l'assaut de la philosophie de tous les siècles et il a pu triompher de tout. Quel livre résisterait à la science, à la mauvaise foi de tant de générations, s'il n'était marqué d'un caractère supérieur et divin? Ici, on lui demande compte des mesures de son arche, de sa capacité, de ses dimensions.

(1) *Gen.*, VI, 15.

Les calculs ont été faits ; Jean Lepelletier, de Rouen, d'abord, dom Calmet, Drach dans la Bible de Vence, Duclos dans la *Bible vengée*, ont prouvé qu'elle suffisait à sa vaste destination. Enfin, M. le vice-amiral Thévenard, en homme spécial, a prouvé, par un simple calcul, que l'arche était près du tiers plus vaste qu'il ne fallait pour contenir très aisément la famille de Noé, les animaux et les vivres (1).

Tandis que Noé construit son arche, l'humanité parcourt insouciante la carrière du plaisir ; mais le dix-septième jour du second mois de l'an six cent de la vie de Noé, toutes les digues de l'océan furent rompues et les cataractes du ciel furent ouvertes. Au bout de quarante jours, l'arche fut élevée au-dessus des eaux, puis bientôt après flotta sur la surface. Les eaux s'élevèrent à ce point que les plus hautes montagnes qui sont sous l'étendue du ciel en furent couvertes de quinze coudées. Tout ce qui subsistait sur la terre fut exterminé, depuis l'homme jusqu'aux bêtes qui sont à son usage, jusqu'aux reptiles et aux oiseaux du ciel ; et il ne demeura que Noé seul et ce qui était avec lui dans l'arche. Pendant cent cinquante jours, l'océan comme un vaste torrent balança ses flots sur toutes les terres (2).

Pourquoi un si horrible récit ? Moïse ne pouvait-il pas arrêter le torrent dévastateur avant le sixième jour de la création, après le premier travail d'enfantement, afin qu'un tel fléau ne pût altérer la sublime harmonie de la

(1) T. IV, p. 253.
(2) *Gen.*, VIII, 3.

nature? Si majestueuse qu'elle soit encore, nous n'avons donc plus qu'une œuvre décharnée; la déchéance qui a altéré la nature humaine a flétri la terre, le torrent de la malédiction l'a empreinte de ses stigmates; les steppes, les rochers et les déserts sont la conséquence des crimes de la race humaine. Si c'est là l'œuvre de votre colère, qu'était donc la nature, ô mon Dieu, lorsque vous la façonniez pour votre gloire et pour le bonheur des hommes? Ici nous retrouvons encore cette relation mystérieuse du monde physique avec le monde moral, la déchéance de l'homme produisant la déchéance de la nature, afin que celle-ci, réagissant contre l'homme, enfantât sa dégénérescence.

Si Moïse nous raconte l'histoire du déluge dans des circonstances si précises, c'est qu'il est historien et qu'il transcrit fidèlement les traditions de ses pères. Ce déluge a-t-il existé? Mais il est écrit sur toute la surface de la terre, dans les plaines, au sommet des montagnes comme au fond des vallées. On est surpris de rencontrer sur ces sommets escarpés des couches de sable, des débris d'animaux marins, d'innombrables coquilles. Des quadrupèdes terrestres sont répandus en grande abondance dans le terrain diluvien. On y trouve encore beaucoup de végétaux, dont plusieurs appartiennent à la famille des palmiers et à d'autres qui n'habitent plus aujourd'hui que les pays chauds; on y trouve même des forêts entières. Le terrain diluvien observé en Russie par Pallas contient des os d'éléphants et d'autres animaux étrangers au climat, mêlés avec des coquilles

marines. Dans l'empire des Birmans, des os de mastodontes ont été trouvés dans une alluvion ancienne avec des coquilles marines, des bois pétrifiés et une quantité considérable d'arbres ayant encore conservé leurs plus petites branches. Un fait extrêmement curieux, c'est qu'il y a des blocs de granit et d'autres roches anciennes répandus sur plusieurs points de l'Europe, et loin de toutes les roches en place d'où ils paraissent provenir. Quelle force a pu les y transporter? Les blocs du Jura au-dessus de Neuchatel ne peuvent venir que des Alpes ; ceux de Prusse, de Pologne et de la Russie, que de la Finlande. Ces blocs sont échelonnés dans une même direction, du nord au midi, comme ayant subi l'action d'un courant uniforme. Ils reposent sur la superficie du sol; ils ne sont recouverts par aucun dépôt, ce qui fait conclure à M. de la Bèche que l'époque de dispersion de ces blocs doit être fort récente, puisque tous reposent sur des roches qui, elles-mêmes, ont peu d'antiquité relative; et il ne conçoit d'agents capables de produire un tel effet qu'un vaste courant d'eau. Le soulèvement des montagnes ne peut expliquer ce phénomène que pour les blocs qui sont à leurs sommets et non pour ceux qui sont dans les plaines, comme en Prusse, en Pologne et en Russie.

La présence de sables, de cailloux roulés, de graviers, de détritus, de débris mêlés de limon, sédiments sans cohésion que l'on trouve sur tous les points du globe dans des couches supérieures et plus meubles, accuse une submersion temporaire de la terre sous une impétueuse invasion des eaux. C'est dans ces dépôts seulement que l'on

a trouvé des débris d'animaux et d'hommes. Si on observe que le dépôt de ces matériaux n'a déterminé aucune dissolution et qu'ils sont comme si l'eau ne les avait que rapidement agités et entraînés, on arrive à cette conclusion que les eaux n'ont agi que pendant la période d'une très courte durée.

Les premières révolutions du globe se distinguent par une puissance d'organisation et d'assimilation qui leur est propre. On y reconnaît la main toute puissante qui les dirige pour constituer dans sa forme définitive le globe terrestre. L'action est lente, successive ; les dépôts se forment d'une manière régulière, le génie de l'organisation semble présider à tous ces mouvements. L'action du déluge prend un tout autre caractère; il sillonne, il déchire, il excave ; avec les matières qu'il entraîne, il creuse dans les rocs immobiles des sillons, des empreintes d'ornières, des vallées tortueuses ; il est court, violent, convulsif; il semble animé par le génie de la destruction, il porte l'empreinte du courroux céleste, et ses œuvres réveillent partout l'idée du châtiment.

Lorsque Moïse affirme que les eaux du déluge s'élevaient à quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes, il a ses témoins de sable, de coquilles, de débris d'animaux au sommet de ces mêmes montagnes ; il a les savants qui le confirment.

Dolomieu dit que le volcan de l'Etna, l'une des plus hautes montagnes du monde, a une ceinture de colonnes prismatiques de basalte à plus de huit cent toises au-dessus du niveau de la mer, et qu'on ne peut pas dou-

ter que l'eau n'y ait surpassé les plus hauts sommets calcaires. Or, la lave ne se prismatise que dans l'eau. Dolomieu le prouve par les faits mêmes des éruptions de ce volcan, où les laves qui ont coulé dans la mer ne se sont prismatisées qu'au-dessous de l'eau et non dans ce qui s'élève au-dessus : principe dont la chimie rend compte, et qui est constant chez les naturalistes. Et les volcans offrent la même preuve par toute la terre. Ces hautes montagnes étaient donc sous l'eau d'une mer universelle (1).

Selon Moïse, le déluge n'a duré que cent cinquante jours, et Cuvier pense aussi que la catastrophe a été subite; car elle a laissé dans les pays du Nord des cadavres de grands quadrupèdes que la glace a saisis, et qui se sont conservés jusqu'à nos jours avec leur peau, leur poil et leur chair. S'ils n'eussent été gelés aussitôt que tués, la putréfaction les aurait décomposés. Moïse ne fait remonter le déluge qu'à trois mille ans environ avant notre ère, et Cuvier : « Partout la nature nous dit que l'ordre actuel ne remonte pas très haut... Il est très remarquable que tous les phénomènes naturels, d'accord avec les traditions historiques et religieuses, se réunissent pour prouver que l'époque actuelle des choses ne peut exister depuis plus de cinq ou six mille ans. Il est constant d'après les données obtenues qu'il n'a pas fallu plus de temps aux fleuves pour former les terrains d'alluvion qui les entourent. Les lacs d'eau douce nous présentent les mêmes phénomènes

(1) Gervais de la Prise.

d'élévation de leur fond, et conduisent à la même conséquence. La formation des murêmes dépendant de causes périodiques et à peu près constantes, il n'est pas difficile d'évaluer quel temps a dû être nécessaire pour leur donner le volume qu'on leur connaît; et comme elles datent certainement du commencement de l'ordre actuel, elles fournissent un nouveau moyen d'arriver à une connaissance approximative du temps qui s'est écoulé depuis le dernier cataclysme. Cette évaluation conduit encore au même résultat, et nous donne cinq ou six mille ans tout au plus pour l'âge de notre monde. Les glaces perpétuelles qui couvrent le sommet de toutes les hautes montagnes et celles qui, probablement depuis le commencement de l'ordre actuel des choses, entourent les deux pôles dans une étendue égale au moins au dixième de la surface du globe terrestre, n'offrent rien qui ne s'accorde avec l'opinion qui ne donne pas au monde plus de cinq à six mille ans. Les calculs que l'on peut faire sur les dunes conduisent au même laps de temps. On sait en effet de combien, terme moyen, elles s'avancent par siècle et même par année. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les traditions historiques de tous les peuples s'accordent d'une manière singulièrement frappante avec ce résultat constant. La Genèse est bien certainement le plus ancien des livres qui existent : Moïse, son auteur, vécut longtemps avec son peuple en Egypte, l'une des nations les plus anciennement civilisées; il ne fait pas remonter le déluge à plus de quinze ou dix-huit cents ans avant l'époque où il écrit. On ne doit pas supposer qu'il ait,

contre la propension ordinaire, cherché à rajeunir l'espèce humaine; la vanité de son peuple, qui connaissait les traditions égyptiennes, se serait déclarée contre lui (1). »

Selon Moïse, le déluge fut le produit non-seulement des pluies torrentielles, les cataractes du ciel étant ouvertes, mais encore de la rupture de tous les bassins du grand abîme, qui est évidemment l'Océan. *Rupti sunt omnes fontes abyssi magnæ, et cataractæ cœli apertæ sunt* (2). Quel événement terrestre aura pu déterminer cette rupture? M. Elie de Beaumont le trouve dans le soulèvement des Andes, le dernier des soulèvements des montagnes; citons ses paroles: « On peut dire qu'une de ces révolutions a eu lieu dans *les temps historiques*, lorsque les Andes atteignirent leur hauteur actuelle, car cette chaîne, qui probablement a été soulevée la dernière, est la plus nettement tranchée de toutes celles qu'on observe aujourd'hui à la surface du globe, et celle qui présente les traits les moins altérés.

» Comme l'émersion subite des grandes masses de montagnes hors de l'Océan doit occasionner une agitation violente dans les eaux, ne se pourrait-il pas que le soulèvement des Andes eût donné lieu à ce déluge temporaire dont les traditions d'un si grand nombre de peuples font mention? Les révolutions successives dont nous venons de parler ne peuvent être rapportées à des forces volcaniques ordinaires; mais il est probable qu'elles sont dues

(1) Cuvier et M. Bertrand.
(2) *Gen.*, vii, 11.

au refroidissement séculaire de l'intérieur de notre planète (1). »

Ainsi, déluge subit, universel, s'élevant au-dessus des plus hautes montagnes, à une époque récente qui ne dépasse pas cinq ou six mille ans, tel est le témoignage de la science moderne et de Moïse. Ce que la physique et la géologie viennent nous démontrer, la numismatique le confirme et donne au récit de Moïse une nouvelle authenticité. Un document antique, une médaille d'Apamée en Phrygie, portant l'empreinte de l'empereur Philippe d'un côté, représente de l'autre une arche symbolique du déluge, avec la colombe apportant le rameau d'olivier. Au bas se trouvent trois lettres, dont les deux premières sont *No;* il s'agissait de reconnaître quelle était la troisième : une étude critique d'Eckhel, d'accord avec Athanase Kircher, démontra que c'était un *e*, d'où *Noé*. A côté, figurent un homme et une femme, Noé et sa femme évidemment. C'est ainsi qu'on lit sur les médailles de Magnésie en Ionie, *Argo*, au bas de la figure d'un vaisseau, sans doute pour bien préciser l'expédition des Argonautes qu'elle veut rappeler. Pourquoi la médaille phrygienne porte-t-elle le symbole de l'arche? s'est-on demandé. Et bientôt l'on observa que la ville d'Apamée est dans le voisinage du mont Ararat, sur lequel une tradition antique fait arrêter l'arche de Noé. Les investigations conduisirent plus loin. La ville d'Apamée non-seulement portait une arche sur sa monnaie, mais son premier, son ancien nom,

(1) *Annales des sciences naturelles*, sept. à déc. 1829.

était Κιβωτος, ainsi que l'attestent Strabon (1) et Ptolomée (2). Et ce mot est précisément celui qu'emploient et la traduction des Septante et l'historien Josèphe lorsqu'ils veulent désigner l'*arche*. Ainsi, l'antique ville d'Apamée primitivement s'appelait *Arche*, sa monnaie portait une arche avec la colombe significative qui apporte un rameau d'olivier, et le nom de Noé se trouvait au bas de cet antique monument (3).

Le nom de Noé avait donc été conservé au pied du mont Ararat par la tradition locale. Moïse donc puise aux saines traditions quand il conserve à Noé le nom qu'il avait en descendant le mont Ararat; en descendant le mont Ararat, disons-nous, parce qu'au pied même de ce mont se trouve une ville appelée, selon Josèphe, le *lieu de la descente*. A l'époque où cette ville portait déjà ce nom, il n'y avait en Arménie ni juifs ni chrétiens, et ce nom existe encore, car cette ville s'appelle *Nachidehevan*, ce qui exprime le même sens (4).

Les monuments chaldéens ont aussi conservé le souvenir du déluge; seulement le nom de Noé est changé, ce qui peut s'expliquer comme le résultat de la confusion des langues. Josèphe, dans son admirable réponse à Appion (5), nous dit: « Je viens maintenant à ce que les Chaldéens ont écrit sur notre sujet, et qui a tant de con-

(1) Liv. XII.
(2) Liv. V.
(3) Saurin, t. Ier, p. 131, donne l'empreinte de cette médaille.
(4) Préface des frères Wheston sur *Moïse de Chorène*, p. 4; Cuvier, *Rév. du globe*, p. 136.
(5) Liv. Ier, ch. VI.

formité avec mon histoire. Bérose, qui était de cette nation, et qui est si connu et si estimé de tous les gens de lettres pour les traités d'astronomie et des autres sciences des Chaldéens qu'il a écrits en grec, 330 ans avant Jésus-Christ, compulsant et copiant les plus *anciennes histoires*, présente les mêmes récits que Moïse sur le déluge, sur la destruction du genre humain par les eaux et sur l'arche dans laquelle Noé fut sauvé, et qui s'arrêta sur les montagnes d'Arménie. » Et dans ses *Antiquités judaïques*, Josèphe cite textuellement ce passage de Bérose : « On prétend qu'une partie de cette arche subsiste encore sur les monts des Cordiens (Kurdistan) en Arménie, et quelques-uns rapportent de ce lieu des morceaux de bitume dont elle était enduite et s'en servent comme d'un préservatif. » Puis Josèphe continuant : « Hiérôme, Egyptien qui a écrit sur les antiquités phéniciennes, Mnaséas et plusieurs autres en parlent aussi. Et Nicolas de Damas, dans le quatre-vingt-sixième livre de son Histoire, en écrit en ces termes : « Il y a en Arménie, dans la province de Miniade, une haute montagne nommée Baris, où l'on dit que plusieurs se sauvèrent pendant le déluge, et qu'une arche, dont les restes se sont conservés pendant longtemps et dans laquelle un homme s'était renfermé, s'arrêta sur le sommet de cette montagne. Il y a de l'apparence que cet homme est celui dont parle *Moïse, le législateur des Juifs*. » Ceci est digne de remarque. Nicolas de Damas écrivait 50 ans avant Jésus-Christ ; et en parlant de l'histoire du déluge, il croit devoir se rallier au monument primitif, au récit de Moïse.

Alexandre Polyhistor, savant compilateur du temps de Sylla, nous donne la version suivante du déluge, d'après Abydène, dont les fragments, écrits en dialecte ionien tombé depuis longtemps en désuétude, attestent l'antiquité, et aussi d'après les monuments chaldéens : « Xisuthrus fut le dixième chef : sous lui arriva le déluge. Kronos, lui ayant apparu en songe, l'avertit que le quinze du mois doesius les hommes périraient par un déluge : en conséquence, il lui ordonna de prendre les écrits qui traitaient du commencement, du milieu et de la fin de toutes choses, de les enfouir en terre dans la ville du Soleil, appelée Sisparis, de se construire un navire, d'y embarquer ses parents, ses amis, et de s'abandonner à la mer. Xisuthrus obéit ; il prépare toutes les provisions, rassemble les animaux quadrupèdes et volatiles ; puis il demande où il doit naviguer : « Vers les dieux, dit Kronos ; » et il souhaite aux hommes toutes sortes de bénédictions. Xisuthrus fabriqua donc un navire long de six stades et large de deux ; il fit entrer sa femme, ses enfants, ses amis et tout ce qu'il avait préparé. Le déluge vint, et bientôt ayant cessé, Xisuthrus lâcha quelques oiseaux qui, faute de trouver où se poser, revinrent au vaisseau ; quelques jours après, il les envoya encore à la découverte ; cette fois les oiseaux revinrent ayant de la boue aux pieds ; lâchés une troisième fois, ils ne revinrent plus. Xisuthrus, concevant que la terre se dégageait, fit une ouverture à son vaisseau ; et comme il se vit sur une montagne, il y descendit avec sa femme, sa fille et le pilote ; il adora la terre, éleva un autel, fit un sacrifice, puis il disparut, et ne fut plus vu sur la terre,

ni les trois personnes sorties avec lui... Ceux qui étaient restés dans le vaisseau, ne les voyant pas revenir, les appelèrent à grands cris : une voix leur répondit en recommandant la piété et en ajoutant qu'ils devaient retourner à Babylone, selon l'ordre du destin, retirer de terre les lettres enfouies à Sisparis, pour les communiquer aux hommes; que du reste le lieu où ils se trouvaient était l'Arménie. Ayant ouï ces paroles, ils s'assemblèrent de toutes parts et se rendirent à Babylone. Les débris de leur vaisseau, poussés en Arménie, sont restés jusqu'à ce jour sur le mont Korkoura, et quelques-uns en prennent de petits morceaux pour leur servir de talisman contre les maléfices. Les lettres ayant été retirées de terre à Sisparis, les hommes bâtirent des villes, élevèrent des temples et réparèrent Babylone elle-même (1). » Otez de ce récit l'absurde et le merveilleux, c'est-à-dire l'enfouissement des lettres à la ville de Sisparis ou du Soleil, ce qui donne à cette histoire une couleur locale essentiellement chaldéenne, la mystérieuse disparition de Xisuthrus et de ses compagnons après qu'ils ont été sauvés des eaux, l'adoration de la terre, qui dans Moïse est remplacée par un sacrifice à Dieu, le retour à Sisparis et à Babylone qui ne réclame que des réparations, et vous aurez sous le nom de Xisuthrus l'histoire réelle du déluge par Moïse. Ces traditions ont franchi l'Océan et se sont conservées dans les peuplades les plus sauvages de l'Amérique, en sorte que ce retentissement lointain vient non-seulement con-

(1) Le Syncelle, p. 30.

firmer ce fait historique, mais justifier encore l'unité de la race humaine. Ecoutons M. de Humboldt (1) : « Les Astèques, les Mittèques, les Tlascaltèques, représentent dans d'innombrables peintures le déluge et la dispersion des peuples ; le Mexicain Tezpi ou Coxcok vogue sur les eaux avec sa famille, les animaux et les plantes ; puis, comme se retirent les eaux, il envoie au dehors un vautour qui ne revient pas, de même d'un autre et ainsi d'un troisième, jusqu'à ce qu'un dernier lui apporte un vert rameau dans son bec. Pour figurer la confusion des langues, ils ont représenté une colombe perchée sur un arbre et donnant aux hommes, jusque-là muets, un langage pour chacun, ce qui fait que les quinze familles se dispersent au loin. »

Leurs hiéroglyphes exprimaient qu'avant la grande inondation survenue quatre mille huit années après la création du monde, le pays d'Anahum était habité par des géants (Tzocuillixèques) ; ceux qui ne périrent pas furent transformés en poissons, moins sept qui s'étaient réfugiés dans les cavernes. Les eaux une fois apaisées, Xélona, l'un de ces géants, surnommé l'Architecte, s'en alla à Scioloulan, où, en mémoire de la montagne Slaloc, sur laquelle il s'était sauvé, il éleva une colline artificielle en forme de pyramide. Il fit faire des briques dans la province de Tlamanales, au pied de la Sierra de Cocoti, et pour les transporter à Scioloulan, il disposa en files des hommes qui se les passaient de main en main. Les dieux virent avec courroux cet édifice, dont la cime devait aller toucher les

(1) *Vue des Cordillères*, t. II.

nues, et ils lancèrent le feu sur la pyramide : beaucoup d'ouvriers périrent, et le travail resta inachevé. »

Non-seulement l'histoire du déluge retentit dans la Chaldée, dans la Phénicie, dans l'Egypte et la Phrygie et dans l'Amérique, mais encore dans l'Inde et la Grèce, dans l'Occident comme dans l'Orient ; elle acquit un assentiment universel. Aujourd'hui la science ajoute ses conclusions à celles de l'histoire, elle trouve dans les monuments de la nature la démonstration non moins positive que celle qui résulte des monuments antiques de tous les peuples. Boulanger, frappé de l'autorité de ce témoignage universel des peuples, avait fait du déluge le fondement et l'axiome de toute sa philosophie. Et cependant Volney, le savant Volney, dans ses *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*, écrivait encore en 1822 que le déluge était un logogriphe astrologique, pour représenter les débordements du Nil, du Tigre et de l'Euphrate. Il épuisait toute sa science pour la démonstration de ce fait, tant est aveugle la passion qui s'insurge contre la religion, tant est stérile la révolte contre Dieu ! Après tout ce que nous avons cité, nous lui devons l'honneur de le placer à côté de tant d'autorités : ce sera suffisamment venger la vérité. « Nous ne transcrivons point, dit-il, le récit d'Abydène, qu'Eusèbe a conservé dans sa *Préparation évangélique* (1), parce qu'il est infiniment abrégé et qu'il ne diffère de celui de Polyhistor que dans deux circonstances. Il faut être initié à la doctrine astro-

(1) Liv. IX, ch. XVI.

logique des anciens pour deviner ce genre de logogriphe, et pour savoir qu'en général tous les déluges mentionnés par les Juifs, les Chaldéens, les Grecs, les Indiens, comme ayant détruit le monde sous Ogygès, Inachus, Deucalion, Xisuthrus, Saravriata, sont un seul et même événement physico-astronomique qui se répète encore tous les ans, et dont le principal merveilleux consiste dans le langage métaphorique qui servit à l'exprimer. Dans ce langage, le grand *cercle des cieux* s'appelait *mundus*, dont l'analogue *mondala* signifie encore cercle en sanscrit; l'*orbis* des Latins en est le synonyme.

» La révolution de ce cercle par le soleil, composant l'année de douze mois, fut appelée *orbis*, le monde, le cercle céleste. Par conséquent, à chaque douze mois le monde finissait et le monde recommençait, le monde était détruit et le monde se renouvelait. L'époque de cet événement remarquable variait selon les peuples et selon leur usage de commencer l'année à l'un des solstices ou des équinoxes. En Egypte, c'était au solstice d'été. A cette époque, le Nil donnait les premiers symptômes de son débordement, et dans quarante jours les eaux couvraient *toute la terre* d'Egypte à quinze coudées de hauteur. C'était et c'est encore un *océan*, un *déluge*. C'était un déluge destructeur dans les premiers temps, avant que la population civilisée et nombreuse eût desséché les marais, creusé des canaux, élevé des digues, et avant que l'expérience eût appris l'époque du débordement. Il fut important de la connaître, de la prévoir; l'on remarqua les étoiles qui alors paraissaient le soir et le matin à l'horizon. Un groupe

de celles qui coïncidaient fut appelé le *navire* ou la *barque*, pour indiquer qu'il fallait se tenir prêt à s'embarquer ; un autre groupe fut appelé le *chien*, qui avertit ; un troisième avait le nom de *corbeau*, un quatrième de *colombe*, un cinquième s'appelait le *laboureur*, le *vigneron ;* non loin de lui était la *femme* (1) : tous ces personnages, qui figurent dans le déluge de *Noh* et de Xisuthrus, sont encore dans la sphère céleste ; c'était un vrai tableau de *calendrier* dont nos deux textes cités (2) ne sont que la description plus ou moins fidèle. Au moment du solstice et au début de l'inondation, la planète de *Kronos* ou *Saturne*, qui avait son domicile dans le cancer, ou plutôt le *génie ailé* gouverneur de cette planète, était censé avertir l'*homme* ou le *laboureur* de s'embarquer. Il avertissait *pendant la nuit*, parce que c'était le soir ou la nuit que l'astre était consulté. Le calendrier des Egyptiens et leur science astrologique ayant pénétré dans la Grèce encore sauvage, ces tableaux, non appropriés au pays, y furent mal compris, et ils y devinrent les fables mythologiques de Deucalion, d'Ogygès et d'Inachus, dont le nom est Noh même, écrit en grec *Noch* et *Nach*. La Chaldée avait aussi son déluge par les débordements du Tigre et de l'Euphrate au moment où le soleil fond les neiges des monts arméniens (3). »

Quel effort de science et d'esprit pour composer cette sorte de logogriphe ; il est triste de le dire, mais Volney, à force de visions, prend ici le rôle qu'il attribue aux anciens et

(1) La vierge céleste.
(2) Celui de Polyhistor et celui de Moïse.
(3) T. Ier, p. 134.

devient un pur astrologue. Pour combattre le déluge de Noé, il nous parle d'Inachus et vient lui-même nous apprendre que le nom de *Noé* ou *Noch* avait retenti chez les Grecs, et que l'antique Inachus s'écrit en grec *Nach !* La médaille d'Apamée n'est plus un fait isolé, la Grèce elle-même a connu le nom de Noé et le déluge dont il est sorti.

Des idées uniformes, dit très bien Vico dans ses *Principes sur la philosophie de l'histoire* (1), nées simultanément chez des peuples entièrement inconnus les uns aux autres, doivent avoir une *source commune de vérité*. Nous pouvons appliquer ce principe au déluge, et, recherchant où *est la source de cette vérité*, nous serons obligés de la reconnaître dans le récit le plus simple, le moins surchargé de merveilleux, le plus positif dans les faits et qui ajoutera à ces caractères une preuve incontestable d'antiquité ; un seul récit réunit toutes ces conditions, c'est celui de Moïse. Aux esprits qui sont choqués encore du merveilleux que ce récit conserve dans Moïse, nous dirons que le fait du déluge étant certain, récent, subit, universel, il faut ou que l'humanité ait commencé en deçà du déluge, et ces esprits soutiennent que le monde est infiniment plus ancien, ou que, née au delà, elle ait franchi ce déluge universel. Dans ce cas, l'esprit humain est incapable de trouver dans ses propres efforts le moyen de triompher de la difficulté : il faut donc bien admettre la nécessaire intervention d'un fait divin. Cette intervention, Moïse la justifie par cette considération de souve-

(1) Page 13.

raine justice, d'une part que Dieu voulait châtier et détruire l'humanité, qui ne vivait plus que de la vie des sens, et sauver du naufrage du déluge celui qui avait su, par la rectitude de son cœur, éviter l'écueil, le naufrage moral où l'humanité tout entière avait déjà succombé. La catastrophe physique ne vient qu'après la catastrophe morale, tant il est vrai de dire que les faits ne viennent qu'après les idées. Une idée morale à côté d'un fait positif, telle est la méthode constante du sublime historien; de cette méthode il fait ressortir cette loi harmonique qui lie le monde physique au monde moral et constitue l'unité de la création.

Si Moïse avait écrit comme poëte, les Grecs n'eussent pas manqué, dans leurs fictions sur le déluge, de suivre la voie qu'il avait ouverte; ils eussent respecté sa grande trame, en la colorant par l'imagination et par le génie particulier de leur nation. Les poëtes ne suivent point sa trace; mais les historiens grecs Lucien et Plutarque restituent à Deucalion sa physionomie historique. Lucien le fait embarquer et avec lui les animaux de toute espèce; Plutarque lui donne des colombes par lesquelles il cherche à savoir si les eaux se sont retirées. Apollodore enfin le fait entrer non dans un vaisseau, mais dans une arche, un coffre, comme moyen de salut. Il semblerait que ces antiquaires de la littérature grecque n'ont fait que copier Moïse, tant ils se rapprochent de sa version. Enfin le premier cataclysme, selon Varron, *à priore cataclysmo ad Inachi regnum*, précède le règne d'Inachus de quatre cents ans, de seize cents ans la première olympiade,

deux mille trois cent septante-six ans avant Jésus-Christ ; or, selon le texte hébreu, le déluge est de deux mille trois cent quarante-neuf ; il n'y aurait que vingt-sept ans de différence (1). Ce qui nous autorise encore à conclure que si Moïse ne marche pas avec les poëtes, mais avec les historiens, c'est qu'il s'est dévoué non aux fictions, mais à la réalité, c'est qu'il est historien.

Ce qui fait dire à Delitzsch : « Le souvenir du déluge est vivant dès les montagnes d'Arménie jusqu'à celles d'Ecosse ; on le retrouve dans la Chine, dans toute l'Asie orientale et jusque dans l'Amérique. Mais, chose merveilleuse ! partout les légendes du déluge présentent le caractère d'un récit national, fait au point de vue d'une mythologie locale : il n'existe qu'un seul récit pur de toute mythologie et universel comme la vérité ; c'est le récit de Moïse (2). »

Au sortir de l'arche, la première pensée de Noé est un sentiment de reconnaissance qui s'élève vers Dieu ; le premier monument qu'il érige est un autel pour lui offrir un sacrifice. Le Seigneur, apaisé, lui dit : Je ne maudirai plus la terre, je ne vois que trop le penchant de l'homme vers le mal ; je ne frapperai plus ce qui est vivant et animé comme je l'ai fait. Tant que durera la terre, la semence et la moisson, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, la nuit et le jour, ne cesseront plus : *Non igitur percutiam omnem animam viventem sicut feci* (3).

(1) Censorin., *De Die natali*, ch. xxi.
(2) Consult. Stolberg, Buttmann, Bopp, Tuch et Bolhen.
(3) *Exod.*, viii, 21.

Tel est le solennel engagement que Moïse fait prendre à Dieu, et quatre mille années d'expériences justifient la vérité de cette promesse! En même temps que Dieu promet à Noé qu'il n'y aura plus de déluge, il lui dit qu'il fait un pacte avec lui et avec sa postérité, il prend à témoin l'arc-en-ciel, ce brillant reflet de sa bonté, qui sera le gage et le souvenir de cette alliance; il atteste qu'à l'avenir il ne fera plus périr ainsi les êtres animés. Il fallait bien rassurer l'humanité sur l'équilibre du monde. Moïse ne voulait donc point fonder une religion sur la crainte, mais sur un pacte avec Dieu, mais sur l'amour. La théorie philosophique de Boulanger (1), qui fait ressortir les religions du premier sentiment de la crainte, crainte du déluge, de l'éclat retentissant du tonnerre, qui dut être si fréquent au temps où la terre se desséchait, est à l'avance renversé par le langage de Moïse.

Dieu dit à Noé et à ses fils : « Multipliez-vous et remplissez la terre : les animaux comme les herbes vous serviront de nourriture; mais vous ne mangerez point du sang des animaux qui est leur vie. » En même temps que Dieu dit à l'homme de se multiplier, il lui exprime l'horreur du sang; pourquoi donc? C'est qu'il veut imprimer une horreur plus grande du meurtre qui a ensanglanté les premiers pas de l'humanité. Aussi ajoute-t-il: « Quiconque aura répandu le sang de l'homme, verra son propre sang répandu; car, l'homme est fait à

(1) Dans son *Antiquité dévoilée*.

l'image de Dieu. Je demanderai le sang de l'homme qui a tué, à la main vengeresse de l'homme qui est son frère. » Voici la peine de mort requise par Dieu contre le meurtrier ; il demande son sang pour prévenir le sang, afin que cette parole : « Multipliez-vous et remplissez la terre, » ne soit pas arrêtée dans son exécution par les crimes des assassins. Dieu vient de donner à l'homme une suprême puissance sur les animaux, avec le droit de les tuer et de s'en nourrir ; mais l'homme, les animaux mêmes, ne tueront pas l'homme impunément, et pourquoi ? Moïse, ce grand moraliste, nous le dit : c'est que l'homme est l'image de la Divinité, et que le respect que l'on doit à Dieu doit se réfléchir sur la personnalité humaine. La peine de mort est donc une concession de Dieu, et c'est par là qu'elle devient un droit social.

Noé, habile dans la culture, plante la vigne. Trompé par la force du vin, il s'enivre, s'endort et paraît nu au milieu de sa tente. Cham se rit de son père, mais Sem et Japhet le recouvrent respectueusement. Noé, à son réveil, apprenant la conduite du plus jeune de ses fils, s'écrie : « Chanaan sera maudit, il sera le serviteur des serviteurs de ses frères. » Il dit encore : « Que le Seigneur le Dieu de Sem soit béni, et que Chanaan soit le serviteur de Sem ; que Dieu étende la possession de Japhet, qu'il habite dans les tentes de Sem, et que Chanaan soit le serviteur de Japhet ! » Avec quelle grandeur Moïse pose ici l'autorité paternelle ! Comme il sait la relever des railleries impures d'un fils et des dédains qu'elle a subies ! Une malédiction prophétique frappe à l'instant les enfants de Cham.

Moïse ne craint pas d'engager l'avenir. Dans ce même chapitre IX, il a déjà promis qu'il n'y aura plus de déluge, le voici encore frappant d'une malédiction les enfants de Chanaan, qu'il condamne à l'esclavage. Les enfants de Cham, c'est Chanaan, c'est la race noire, c'est la race africaine, et depuis Moïse jusqu'à nos jours cette terrible malédiction a persisté sur cette race, malgré tous les efforts de la civilisation pour les affranchir. Japhet, selon le prophétique langage de Moïse, s'est dilaté et a habité les tentes de Sem, lorsque les Perses et les Mèdes, de la race de Japhet, ont envahi Ninive, l'habitation guerrière des Assyriens, race de Sem, et lorsqu'en 525 les Scythes s'emparèrent de tous les pays sémitiques; aujourd'hui encore, la race de Japhet règne dans l'Inde par les Anglais et dans le monde par les Européens. Moïse se trouve ainsi non-seulement l'historien du passé, mais de son temps et de l'avenir. Cependant les trois termes du temps n'appartiennent qu'à Dieu, et l'homme ne peut les embrasser s'il n'a reçu de Dieu même un rayon de son éternelle lumière.

§ III. — TOUR DE BABEL. — CONFUSION DES LANGUES. DISPERSION DES PEUPLES.

Après la mort de Noé, la génération de ses enfants s'était accrue. La famille nomade, après avoir voyagé du côté de l'Inde, vint fixer son camp dans le pays de Sennaar, qu'elle habita. Une seule langue, un même

sang, des habitudes, des affections communes, retenaient groupés et unis les descendants de Noé. Ils veulent fixer, et consolider leur union par la construction d'une ville et l'élévation d'un fastueux monument. Mais Dieu, qui voulait peupler la terre et non laisser l'humanité s'enfermer dans une ville, confondit leur langage. La tour resta inachevée, chaque famille prit une direction opposée, alla planter sa tente dans d'autres régions et commença l'établissement des langues et des peuples qui aujourd'hui remplissent la terre. La tour fut appelée Babel, c'est-à-dire confusion, et la ville, pour perpétuer la mémoire de ce grand événement, s'appela Babylone.

Abydène le Chaldéen s'exprime ainsi : « Il y en a qui disent que les premiers hommes nés de la terre, se glorifiant dans leur force et leur stature, méprisèrent les dieux, dont ils voulurent devenir les supérieurs ; que dans ce dessein ils bâtirent une tour très haute, mais que les vents, venant au secours des dieux, renversèrent l'édifice sur ses auteurs, et les décombres prirent le nom de Babylone. Jusqu'alors le langage des hommes avait été un et semblable ; mais de ce moment il devint multiple et divers : ensuite survinrent les discussions et les guerres entre Titan et Saturne. Le lieu où cette tour fut élevée s'appelle encore Babylone, en mémoire de la confusion des langues qui, précédemment, avaient été intelligibles à tous. Les Hébreux désignent la confusion par le nom de Babel (1). » Alexandre Polyhistor, dans

(1) Le Syncelle, p. 44.

l'ouvrage qu'il a composé sur les Juifs, nous dit : « Eupolémus, dans son livre sur les Juifs d'Assyrie, dit que la ville de Babylone eut pour premiers fondateurs les hommes échappés du déluge : c'étaient les mêmes que les géants qui bâtirent la tour célèbre dans l'histoire. Cette tour ayant été renversée par l'action propre de la Divinité, les géants se disséminèrent sur toute la terre (1). » Moïse de Chorène, qui a cherché à réunir les anciens fragments, nous dit : « que les anciens Asiatiques, et spécialement les Chaldéens et les Perses, eurent une foule de livres historiques ; que ces livres furent partie extraits, partie traduits en langue grecque, surtout depuis que les Ptolémées eurent établi la bibliothèque d'Alexandrie et encouragé les littérateurs par leurs libéralités ; de manière que la langue grecque devint le dépôt et la mère de toutes les sciences. Ne vous étonnez donc pas, dit-il, si pour mon histoire d'Arménie, je ne vous cite que des auteurs grecs, puisqu'une grande partie des livres originaux a péri. Quant à nos antiquités, les compilateurs ne sont pas d'accord sur tous les points entre eux, et ils diffèrent de la Genèse sur quelques autres... Abydène et Bérose comptent aussi *trois chefs illustres* avant la tour de Babel ; ils exposent fidèlement la navigation de Xisuthrus en Arménie, mais ils se trompent quant aux noms. Je préfère donc commencer mon récit d'après ma véridique et chérie Sybille Bérosienne (la fille de Bérose), qui dit : Avant la tour et avant que le langage des hommes

(1) Eusèbe, liv. IX, ch. XVII.

fût devenu divers, après la navigation de Xisuthrus en Arménie, *Zérouan*, *Titan* et *Yapétosthe* gouvernaient la terre. S'étant partagé le monde, Zérouan, enflammé d'orgueil, voulut dominer les deux autres; Titan et Yapétosthe lui résistèrent et lui firent la guerre, parce qu'il voulait établir ses fils rois de tout. Titan, dans ce conflit, s'empara d'une certaine portion de l'héritage de Zérouan. Leur sœur, Astlik, en se mettant entre eux, apaisa le tumulte par ses douceurs. Il fut convenu que Zérouan resterait chef, mais ils firent serment de tuer tout enfant mâle de Zérouan et ils préposèrent de forts Titans à l'accouchement de ses femmes. Ils en tuèrent deux, mais Astlik conseilla aux femmes d'engager quelques Titans à conserver les autres et de les porter à l'*Orient*, au mont Ditzmat ou *Jet des dieux*, qui est l'Olympe. » Moïse de Chorène (1) cite encore une tradition qu'il dit très ancienne, de son pays, où le fils de Xisuthrus s'appelle *Sim*, et que les peuples d'Orient appelaient aussi Zérouan. Enfin, il cite un écrit que le Syrien Mar-y-Bas trouva dans la bibliothèque d'Arschal, quatre-vingts ans après Alexandre, et qui avait pour titre : « Ce volume a été traduit du chaldéen en grec. Il contient l'histoire vraie des anciens personnages illustres qu'il dit commencer à Zérouan, Titan et Yapétosthe, et il expose par ordre la série des hommes illustres nés de ces trois chefs. »

Le texte commence : « Ils étaient terribles et brillants, ces premiers des dieux, auteurs des plus grands biens et

(1) Ch. IX.

principes du monde et de la *multiplication des hommes*. D'eux vint la race des géants, au corps robuste, aux membres puissants, à l'immense stature, qui, pleins d'insolence, conçurent le dessein impie de bâtir *une tour*. Tandis qu'ils y travaillaient, un vent horrible et divin, excité par la colère des dieux, détruisit cette masse immense et jeta parmi *les hommes des paroles inconnues* qui excitèrent le tumulte et la *confusion* : parmi ces hommes, était le *Japétique* Haïk, célèbre et vaillant chef, très habile à lancer les flèches et à manier l'arc. »

Déjà nous nous sommes expliqué au chapitre IV sur l'origine du langage, mais ici nous devions constater par des monuments historiques la sincérité du récit mosaïque. Ce qui le distingue, c'est la simplicité et l'absence du merveilleux. La tour de Babel est citée dans tous les monuments antiques de l'Orient ; nous y trouvons le *Titan*, qui, selon la tradition grecque, entasse avec les géants Ossa sur Pélion pour escalader le ciel, tandis que dans l'Orient il se contente d'élever la tour de Babel. La race titanique, c'est la race vaincue et maudite, c'est le Cham de Moïse, brûlé et noir ou couleur de suie, αἰθίοψ en grec, synonyme de Pluton. Le noir Titan, fondant de l'Ethiopie sur l'Egypte, fut appelé par les Egyptiens le dieu du mal. Zérouan est appelé par les peuples d'Orient Sim, c'est évidemment *Sem* ; enfin Yapétosthe est incontestablement *Japhet* ; et son nom se retrouve, dans la chronique chaldéenne, dans ces expressions le *Japétique* Haïk ; et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que les noms se présentent dans le même ordre que dans la Genèse,

Sem, Cham et Japhet: Zérouan, Titan, Yapétosthe. Dans ces traditions, les fils de Noé sont des chefs honorés comme premiers générateurs et principes de la multiplication des hommes. Le temps, la confusion des langues, l'éloignement, ont grandi ces chefs de la race humaine, et, finalement, ils ont été des dieux. Japhet, chez les Grecs, c'est Jupiter l'aîné ; Cham, c'est Pluton ; Sem est Neptune, — trois frères, fils de Kronos ou Saturne, qui préside au déluge de Xisuthrus, ou Xisuthrus lui-même. Cette trinité olympique est incontestablement très ancienne ; avant d'arriver en Grèce, elle a passé par l'Egypte et la Phénicie, et son origine se perd dans la nuit des temps. Le Jupiter des Egyptiens fut Cham ou Ham, et pour le distinguer du Jupiter Japhétique, ils l'appelèrent de Ham *Ammon ;* de là le Jupiter Ammon et *Ammonia*, nom donné par les Grecs à plusieurs parties de l'Afrique. Ces compositions mythologiques dérivent nécessairement d'un fait vrai, et Moïse le réduit à l'analyse la plus simple, à sa véritable valeur historique.

Quand nous nous expliquerons sur l'ancienneté du Pentateuque, nous démontrerons, par une loi philosophique, que Moïse n'est si loin du merveilleux que parce qu'il est plus près des faits et à la source même de la vraie tradition. Ce que l'étude des langues nous avait déjà scientifiquement démontré, vient d'être justifié par les plus antiques monuments de l'histoire.

Toutes les nations qui remontent dans la nuit des temps se donnent une origine ancienne, poétique et mythologique. Elles descendent du ciel et naissent des dieux. La

raison nous dit, au contraire, que les origines des peuples sont petites et obscures; que si l'on pouvait percer le nuage qui nous dérobe le monde primitif, nous verrions les nations sortir des familles, comme les ruisseaux qui, faibles à leur source, deviennent des fleuves. Moïse a pu, grâce à son antiquité, remonter aux sources par les traditions de la famille d'Abraham, et, se plaçant en opposition formelle avec les traditions corrompues de l'Egypte, il a osé réduire l'origine des peuples aux conditions de la philosophie et de l'histoire, en donnant à tous une date, un principe, une famille dérivant de Sem, Cham et Japhet. En même temps qu'il leur donne un nom, il leur assigne une terre, et il résulte de cette disposition générale des peuples qu'en se dispersant, les races se suivirent selon la parenté, le rapprochement des idiomes, et conservèrent un certain ordre de distribution autour de la tour de Babel, qui fut l'axe ou le point de départ des populations de la terre. La dispersion des peuples eut lieu au temps de *Phaleg*, qui signifie *divisant*, ainsi appelé parce que la terre fut partagée de son temps (1).

A sa naissance, son père Héber avait cent trente-quatre ans; à la naissance d'Héber, Salé, son père, avait cent trente ans; à la naissance de Salé, Arphaxad, son père, avait cent trente-cinq ans, et celui-ci était né de Sem, deux ans après le déluge (2). Ainsi la dispersion des peuples eut lieu quatre cent dix ans après le déluge. Pendant ce temps, la famille humaine avait dû considérablement s'ac-

(1) *Gen.*, x, 25.
(2) *Gen.*, x, 11-5.

croître. Les trois branches avaient dû se distinguer l'une de l'autre, les générations se compter, puisque l'autorité du père de famille en dépendait. Lorsque Moïse nous donne les noms des descendants de Sem, Cham et Japhet, il ne conserve que les noms des chefs ; il faut donc appliquer à ces générations ce que nous avons déjà vu pour les patriarches antédiluviens, et dire qu'ils eurent en outre des fils et des filles, comme Moïse le répète pour la famille de Sem (1). De grandes familles dépendant d'un chef, d'un père, d'un patriarche, voilà ce que nous révèle le récit de Moïse.

Moïse nous a conservé le nom des générations descendues de Sem, Cham et Japhet : quelle utilité pouvons-nous tirer de cette généalogie de noms propres ? Comment pourrions-nous la contrôler et nous assurer de l'exactitude de cet arbre généalogique ? Nous devons donner au lecteur cette liste des générations primitives, parce qu'elle est un des phénomènes les plus remarquables des livres de Moïse, parce que nous allons voir l'Europe, l'Asie et l'Afrique se lever comme des témoins pour venir déposer de la parfaite exactitude de ces noms et de son récit.

JAPHET eut pour fils : *Gomer*, qui eut trois enfants, Askenès, Riphath, Thogormah.

Magog,

Madaï,

(1) *Gen.*, XI, 11.

Javan, qui eut quatre fils, Ellisah, Tharsis, Cethim, Dodanim.

Thubal,
Mosoch,
Thiras.

CHAM eut pour fils : *Chus*, qui eut six fils, Saba, Hevila, Sabatha, Regma, Sabathacha et Nemrod.

Regma eut deux fils, Saba et Dadan.

Mesraïm, qui eut six fils, Ludim, Anamim, Laabim, Nephtuim, Phetrusim, Chasluim, d'où naquirent les Philistins et les Caphtorins.

Phut,

Chanaan, qui eut onze fils, Sidon l'aîné, et fut père des Hethéens, Jébuséens, Amorrhéens, Gergéséens, Hévéens, Aracéens, Sinéens, Aradiens, Samaréens, Amathéens.

SEM eut pour fils : *Elam*,

Assur,

Arphaxad, qui eut pour fils Salé; Salé eut pour fils Héber, qui eut pour fils Phaleg et Jectan; Phaleg eut pour fils Reu, qui eut pour fils Sarug, père de Nachor, père de Tharé. Tharé eut pour fils Abraham, Nachor et Aran, père de Loth.

Jectan eut pour fils Elmodad, Saleph, Asarmoth, Jaré, Aduram, Usal, Decla, Ebal, Abimael, Saba, Ophir, Hevila, Jobab.

Lud,

Aram.

Après avoir donné ces trois générations des enfants de Sem, Cham et Japhet, Moïse répète, à la fin de chacune d'elles, *qu'elles se partagèrent les îles des nations, s'établissant selon leurs langues et leurs pays, selon leurs familles et leurs nations : Ab his divisæ sunt insulæ gentium in regionibus suis, unusquisque secundùm linguam suam et familias suas in nationibus suis* (1). Rien de plus,

(1) *Gen.*, x, 5-20-31.

rien de moins. On remarquera que dans cette généalogie Moïse donne quelquefois le nom du peuple au lieu du patriarche dont il tire le nom, mais seulement quand c'est un nom connu et un peuple voisin. Moïse écrivait cette généalogie quinze cents ans avant Jésus-Christ, six cents ans avant Hésiode et Homère, c'est-à-dire avant les premiers livres connus. Moïse n'a voyagé qu'en Egypte et de l'Egypte à la mer Morte. De la terre de Chanaan, il n'a vu que la partie orientale et ne connaît l'autre partie que par les rapports de Josué et de Caleb, qu'il y a envoyés en exploration. Il est incontestable qu'à cette époque la géographie du monde n'était point connue et ne pouvait l'être surtout par Moïse. Moïse meurt, son livre est conservé, les civilisations commencent et se développent, les grands peuples s'étendent, les arts et les sciences s'élèvent et s'agrandissent, les peuples dispersés finissent par se connaître; l'Europe, l'Asie et l'Afrique sont explorées, la géographie devient une science, et quand, après une longue succession de siècles, le savant est en possession de la science géographique, il trouve dans les noms des pays et des nations quelque chose qui ne lui est plus inconnu. Il rapproche l'ensemble de ses connaissances de la généalogie de Moïse, et il découvre que ces noms épars, qui désignent les lieux divers des trois continents, sont ceux-là mêmes que Moïse nous a conservés dans sa généalogie. Puis, méditant sur ce rapprochement des noms, il s'aperçoit bientôt que l'analogie, l'identité n'est pas accidentelle, mais systématique et savante! Il s'aperçoit que Moïse a non-seulement donné des noms, mais un

classement, que la dispersion n'a pas été un fait absolument confus, mais développé dans un certain ordre de distribution, et que les générations avaient fait choix du pays qu'elles allaient habiter, en se divisant par trois grands groupes représentant les trois races de Sem, Cham et Japhet, puis chacun de ces groupes se divisant en ordre secondaire et se fixant l'un à côté de l'autre, selon les langues, les familles et les tribus, c'est-à-dire selon les liens du sang, selon les habitudes et selon les rapports de l'intelligence, qui s'établissent par les langues. Déjà nous avons vu que la science moderne, par une étude suivie des langues et des races, avait justifié le récit de Moïse; mais voici que la science qui semblait la plus étrangère à Moïse, la science géographique, apporte à son livre une nouvelle et éclatante justification. De telle sorte que non-seulement Moïse va nous apparaître comme un profond ethnographe, un savant linguiste, mais encore comme le premier *géographe* du monde !

Cet ordre marqué par Moïse dans la dispersion des peuples a frappé Volney et le savant Daunou. Volney dit : « Ces expressions, selon leurs langues et leurs pays, sont d'autant plus remarquables qu'après avoir placé chaque peuple selon les meilleures indications géographiques, nous les trouvons tous distribués dans un ordre méthodique de voisinage et de contiguité, et que ceux de chaque branche ont un système commun de langage : par exemple, chez tous les peuples de Japhet, la souche du langage est cet idiome scythique appelé *sanscrit* que des études récentes nous ont appris jadis avoir régné

depuis l'Inde jusqu'à la Scandinavie, et que nous trouvons aujourd'hui être un des éléments de l'ancien grec et de l'ancien latin (1). Chez les enfants de Sem la langue mère est l'idiome arabique commun aux Eliméens, aux Assyriens, aux Araméens (les Syriens).

» Chez les enfants de Cham c'est encore ce même

(1) Pour montrer les rapports intimes qui existent entre le sanscrit et la langue latine, nous croyons devoir joindre une note que nous empruntons à M. Dartois, vicaire général du diocèse de Besançon, linguiste aussi savant que modeste, dans son travail sur les patois de Franche-Comté, publié dans le Recueil de l'académie de Besançon de 1850, p. 148. Des racines sanscrites *swan*, sonner; *wid*, connaître; *lok*, voir; *swid*, suer; *wam*, vomir; *skand*, monter, sauter; *ap*, atteindre, acquérir; *wug*, abandonner; *wah*, traîner; *tul*, lever, peser; *lamb*, glisser, tomber; *pish*, écraser; *angh*, oindre; *ush*, brûler; *md*, mesurer (*matrâ*, mesure); *lubh*, désirer; *arth*, demander; *arb*, blesser; *nac*, périr; *ud* ou *und*, couler; *hrag*, rassembler, etc., le latin a *son-o*, *vid-eo*, *luc-eo* (et peut-être *oc-ulus*), *sud-o*, *vom-o*, *scand-o*, *hab-eo*, et *ap-iscor* (*adipisci*), *fug-io*, *veh-o*, *toll-o* (*tuli*, prét.), *lab-or*, *pins-o* (pis-tor), *ung-o*, *uro*, *us-tum*, *met-ior*, *lub-et* et *libet*, *hor-tor*, *v-erb-ero*, *nec-o*, *udus*, humide, et *unda*, eau (d'où *ar-undo*, de *ar* pour *ad*, herbe qui croît près des eaux), *greg-s* (*grex*), etc. De même *sanskr. outar*, entre, latin *inter*; itir, de nouveau (*itara*, autre, ετρος); *iterùm*; *iti*, ainsi, *ita*; *uta*, ou, *aut*; *dhara*, terre, *terra*; *bhumi*, terre, *humus*; *diva*, jour, *dies*; *agni*, feu, *ignis*; *hima*, neige, froid, *hiems* (χειμων); *kasa*, pierre de touche, *cos*, pierre à aiguiser; *çulwari*, soufre, *sulphur*; *jusha*, bouillon, *jus*; *sava*, *jus*, eau, *sapa*, sève (all. *saft*); *ibha*, éléphant, *ebur*, ivoire (ελ-εφ-ας); *warâha*, verrat, *verres* (et peut-être *porcus*, *v* changé en *p*, *h* en *k*); *krima*, ver, *vermis*; *hansa*, oie, *anser* (*ganz*, germ.); *nida*, nid, *nidus*; *swari*, sœur, *soror* (form. ant., *sosor*); *çwaçura*, beau-père, *socer*; *napta*, nièce, *neptis*; *vidhava*, veuve, *vidua*; *vira*, *héros*, homme fort, *vir*; *yuvan*, jeune, *juvenis*; *jakrit*, foie, *jecur*; *vatsh*, voix, *vox*; *puti*, puanteur, *puteo*, *poedor*, crasse, etc.; *dhiti*, soif, *sitis*; *ras*, substance, propriété, *res*, bien, chose; *tshihna*, signe, tache, *signum*; *camar*, être courbe, *camera*, voûte; *pilu*, dard, *pilum*, etc.

idiome que parlèrent les Phéniciens et les Ethiopiens; les Egyptiens eurent un système à part (1). »

Les pays où ces tribus vinrent se fixer étaient sans nom. Pour les désigner on dit d'abord la terre habitée par Gomer, par Elam, par Chus, etc. Les langues, à leur origine, n'avaient point encore le secret de modifier le sens des mots par des variantes finales, et de faire du nom de l'habitant le nom du pays et de la race. Ce ne fut que plus tard que l'on fit par exemple du nom de Mède, *Médie* pour indiquer le lieu habité par Mède et ses descendants, et *Mèdes* pour indiquer les descendants de Mède habitant la Médie. On conçoit dès lors comment, avec le progrès des langues, le nom d'un homme devint la racine d'un nom géographique et d'un nom générique de peuple. Il nous reste maintenant à montrer comment la géographie antique concorde avec les générations qui nous sont conservées par Moïse; cela nous fera connaître la direction des hommes, les pays qui furent immédiatement habités, et les premiers noyaux des sociétés humaines.

Race de Japhet. La race de Japhet suivit un même courant, elle prit sa direction vers le *Nord.* Gomer, écrit sans voyelle, *G m r*, peut se prononcer *Gamr* ou *Gimr*, il représente les *Kimr* ou Kimmériens de l'Asie Mineure ou de la Chersonèse Kimmérienne. *Askenes*, fils de Gomer, laisse des traces dans la province d'Arménie appelée par Strabon *Askins-ene*. *Riphat*, son autre fils,

(1) *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*, t. Ier, p. 221.

en changeant *n* en *r* a donné *Niphates* à un pays et à un mont arménien dont les habitants, dit Josèphe, sont appelés par les Grecs Paphlagoniens. *Thogorma*, son troisième fils selon Moïse de Chorène, a donné son nom à un peuple qui habite *Harch* dans la grande Arménie, selon Josèphe aux Thygramméens, que les Grecs nomment Phrygiens, et selon d'autres aux Turcomans, appelés *Turcæ* par Pline, placés dans la Sarmatie. Ces peuples dans leur ensemble s'appellent, du nom de leur père, les Kimbres ou Kimmériens.

Magog, second fils de Japhet, de l'aveu des Arabes et des Grecs, représente les Scythes et les Tartares. Justin observe que les Scythes, dans les temps anciens, dominèrent sur l'Asie pendant 1500 ans. Cela cadre bien avec l'étendue de leur langue, le sanscrit (1). *Madaï*, troisième fils de Japhet, fondateur des Madiens, que les Grecs nomment Mèdes, dit Josèphe; d'autres le considèrent comme le fondateur de la colonie macédonienne. La Macédoine s'appelait autrefois *OEmathia* ou terre de *Madaï*.

Javan, quatrième fils de Japhet, est *Jaoun* ou *Joun*, l'Ionien ou Grec de l'Asie Mineure. Il eut quatre fils : Elishah donna son nom au Péloponèse, dont le nom primitif est *Ellas*; *Tharsis* le donna à Tharse, côte de la Cilicie; *Ketim* aux Kitiens de l'île de Chypre, dont la capitale était *Kitium*, ou bien aux Céthiens de la Thrace; et *Rodanim* aux Rhodiens. Ainsi les enfants de Javan se

(1) Volney, t. Ier, p. 224.

groupèrent autour de l'Ionie, ainsi nommée du nom de leur père.

Thubal ou *Thobel*, cinquième fils de Japhet, donna son nom aux Thobiliens, appelés ensuite Ibériens, dont la capitale est *Teblis*, ou aux *Tubar-eni*, sur l'Euxin.

Mosoch ou *Moshk*, sixième fils de Japhet, a donné son nom aux Moscovites, ou aux habitants des *Moschici montes*, au nord de l'Arménie; et le septième, *Thiras*, aux *Thraces*.

La race de Japhet, comme l'observe Josèphe, s'étendait donc, dans le nord, du mont Taurus jusqu'au fleuve du Tanaïs en Asie, et jusqu'à Gades ou Cadix en Europe. C'est la race hardie, entreprenante: *audax Iapeti genus*, comme dit Horace (1).

Race de Cham. « Les enfants de Cham, dit Josèphe, occupèrent la Syrie et tous les pays qui sont depuis les monts d'Amane et du Liban jusqu'à la mer océanique, auxquels ils donnèrent des noms dont les uns sont aujourd'hui entièrement ignorés et les autres si corrompus qu'à peine les pourrait-on reconnaître. » Ainsi le midi est occupé par Cham ou *Ham*, qui effectivement signifie *brûlé, noir de chaleur*, dit Volney. L'épithète des *ammonia*, que les Grecs donnent à quelques parties de l'Afrique, n'est que le mot phénicien-hébreu privé de son aspiration *h*.

Chus habita l'Ethiopie et lui donna son nom; ce nom fut toujours conservé par ses habitants, et toute l'Asie, au

(1) Lib. I, od. III.

témoignage de Josèphe, les nommait *Chuséens*. Le mot Ethiopie est grec. La capitale Kush était dans le pays d'Axoum. C'est la race nègre. *Saba*, l'un de ses fils, a occupé l'Arabie. La ville de Saba, située au pays de *Tehann*, désignée par les Grecs comme l'entrepôt du commerce de l'or et des aromates de l'Arabie, aujourd'hui appelée par les Arabes *Sabbea*, est sans doute l'ancienne résidence de ce premier fils. *Sabbatha* a laissé son nom dans le voisinage, dans le *Sabbatha metropolis* de *Ptolomée*. *Hévila* est bien représenté, dit Volney, par les *Chavelæi* de Pline, et Chavilatæi de Strabon, à l'extrémité de l'Arabie Pétrée, à environ quarante lieues *est* de la mer Rouge. *Regma* ou *Ramah :* une ville de ce nom est placée par Ptolomée et Etienne de Byzance sur la côte arabe du golfe Persique, non loin du fleuve *Lar*. Busching, dit Volney, y place une ville de *Réamah*, peuplée de noirs très commerçants, ce qui indique une colonie couschite. A côté se trouvent Sheba et Daden, dont les noms rappellent les deux fils de Regma. « O ville de Tyr, dit Ezéchiel (1), les marchands de Sheba et de Ramah sont tes courtiers; ils te fournissent l'or, les parfums et les perles; Daden t'envoie les dents d'éléphants et les bois d'ébène. »

Sabatacha ne laisse aucune trace.

Chus l'Ethiopien eut encore pour fils Nemrod, dont le commencement du pouvoir s'exerça dans la terre de Sennaar, à Babylone, à Arach, à Achad et à Chalanne (2). Il revint aux pieds de la tour de Babel, bravant Dieu.

(1) *Ezech.*, XXVII, 22.
(2) *Gen.*, X, 10.

Les habitants qui exercèrent la domination dans cette contrée furent des hommes noirs : Homère, Hérodote, Strabon et Diodore nous l'apprennent. Le nom de Suse près de *Kissia* de Ptolomée indique la présence de la division de Chus. Les tribus Kushites étaient donc venues sous Nemrod s'établir près des Chananéens, dont le père était frère de Chus.

La race noire venait ainsi jusqu'au pied méridional du Taurus. Les mêmes mœurs, les mêmes coutumes, un langage de même souche, rapprochaient ces peuples, et en effet, dit encore Volney (1), les dialectes des Abyssins, des Arabes, des Phéniciens, des Hébreux, des Assyriens, des Araméens ou Syriens, sont tous construits sur les mêmes bases de grammaire, de syntaxe et d'écriture.

Mesraïm donna son nom à l'Egypte. Josèphe dit : « Nous nommons l'Egypte Mesrée et les Egyptiens Mesréens. » L'Egypte et sa capitale sont encore appelées aujourd'hui par les Arabes *Masr*. Mesraïm eut pour fils *Ludim*, qui laissa sans doute son nom au pays de *Lidda* ou Diospolis dans la haute Egypte. *Phétrusim* ou Phatrousim a laissé son nom aux habitants du nom de *Phatoures* près Thèbes. *Laabim* a donné son nom à la Lybie, où il fonda une colonie. *Chasluim* paraît avoir donné son nom au pays de *Qoub* ou *Cobii* de Ptolomée. Les Philistins, qui viennent de ce peuple, ont donc quitté l'Egypte, ce qui est conforme à l'histoire, qui nous apprend que beaucoup de peuplades en furent chassées. *Caphtorim* paraît avoir

(1) T. I^er^, p. 238.

laissé son nom aux habitants de Gaza. Les autres enfants de Mesraïm n'ont pas laissé de traces.

Phut peupla la Lybie, et nomma ces peuples de son nom, Phutéens. « Il y a encore aujourd'hui dans la Mauritanie, dit Josèphe, un fleuve qui porte ce nom, et plusieurs historiens grecs en parlent, comme ils parlent aussi d'un pays voisin qu'ils nomment Phuté ; mais il a depuis changé de nom, à cause d'un des fils de Mesré, nommé *Libis*. »

Chanaan eut onze fils, qui représentent dans leur ensemble les peuples phéniciens. Les Grecs, à raison sans doute des similitudes de mœurs, de race et de langage qu'ils avaient remarquées entre les Phéniciens et les peuples arabiques, les faisaient venir de l'Arabie. Nous qui savons que Chanaan est frère de Chus, que les enfants de Chus ont peuplé l'Arabie, nous n'attachons plus d'importance à cette prétendue origine. La terre de Chanaan étant si bien marquée du nom de celui qui la peupla, ses enfants y ayant laissé chacun le nom de leur génération de peuple, on peut assurer que rien n'est plus exact que la désignation de Moïse en ce qui concerne la famille de Chanaan.

Sidon bâtit la ville phénicienne qui porte son nom ; ses descendants bâtirent ensuite la ville de Tyr, qu'Isaïe appelle la *fille de Sidon*. Moïse parle souvent des peuples divers de la terre de Chanaan, qu'il a reçu mission de chasser pour établir sur leurs ruines les descendants d'Héber. La malédiction de Noé avait été portée sur Chanaan en particulier ; cette race vivait dans une abomina-

ble dépravation d'idées, de mœurs et de culte. Le peuple hébreu venait donc venger Dieu et se constituer l'exécuteur de ses décrets en exterminant la race maudite de Chanaan.

Race de Sem. Quand Moïse arrive à la race de Sem, un sentiment patriotique se réveille dans l'âme de l'écrivain, et il s'écrie aussitôt : « Celui-là fut père de tous les enfants d'Héber ! » C'est ainsi qu'il salue le chef de sa race, et ce premier sentiment nous indique que pour l'éprouver il faut être sinon contemporain, du moins d'une époque rapprochée, car l'écrivain sent encore sa parenté.

Elam, le premier fils de Sem, vint se fixer à l'orient de la Chaldée, dans les montagnes de la Perse ; il donna son nom aux Elyméens ou Elamites, qui sont devenus les Perses. Leur capitale *Elymaïs* fut ensuite appelée par les Grecs *Persépolis*.

Assur habita la terre de Sennaar et donna son nom aux Assyriens. Lorsque Moïse parle de Nemrod, qui règne, dit-il, dans la terre de Sennaar, il ajoute aussitôt : « Mais de cette terre est sorti Assur, qui a bâti Ninive, et les places de cette ville, et Chalé, et Résen entre Ninive et Chalé ; elle est appelée la grande ville (1). » Cette réflexion de Moïse fait ressortir l'origine sémitique des Assyriens, race primitive de la terre de Sennaar, mais qui fut vaincue, assujettie, par la toute-puissance de l'impitoyable couschite Nemrod, revenu du midi pour camper au pied de la tour de Babel, résister à la loi de dispersion des

(1) *Gen.*, x, 11.

peuples et fonder ce vaste camp retranché qui porta le nom de Babylone.

Dès l'origine donc deux races opposées se rencontrent sur la terre de Sennaar, la race paisible d'Assur, la race conquérante de Nemrod. Nemrod est vainqueur, mais la race d'Assur se relèvera, bâtira Ninive, qu'elle opposera à Babylone, et finira par triompher de la race de Cham. Et la femme héroïque qui donnera tant de splendeur à Ninive portera un nom sémitique, *Sémiramis*.

C'est assurément ce dualisme, qui a fondé le premier empire du monde, que Moïse a voulu signaler dans cette sorte de protestation en faveur des enfants de Sem, dont lui-même descend.

« Nemrod, dit M. Renan, est expressément rattaché à Cousch, et, en effet, on retrouve son nom dans une série des dynasties égyptiennes (1). » L'indication donnée par Moïse sur l'origine de Nemrod est ainsi justifiée; pourquoi M. Renan fait-il d'Assur un homme de la même race, tandis que Moïse l'indique de la race de Sem? Et comment, surtout fait-il de la population chaldéenne une famille sémitique, après avoir dit que les grands faits auxquels se rattachent les noms de Nemrod, d'Assur, de Ninus, lui apparaissent comme des faits anti-sémitiques? Il tombe dans la confusion, parce qu'il s'écarte de la donnée de Moïse. Les Couschites, peuples matérialistes et constructeurs, fondent, selon lui, la civilisation en Chaldée comme

(1) Renan, t. Ier, p. 32; Lipsius, t. Ier, p. 223; Volney, t. Ier, p. 237.

en Egypte (1). Oui, en tant que constructeurs, mais aussitôt la race sémitique d'Assur fonde Ninive, Chalé, Resen la grande ville, pour les opposer à la puissance de Babylone. Il y a donc là deux sociétés rivales, c'est pourquoi on parlera dans Babylone des langues différentes qui ne seront pas comprises d'un quartier à l'autre, jusqu'à ce que la fusion s'y soit opérée (2). L'antagonisme des deux races sur l'Euphrate et le Tigre, à Ninive et à Babylone, s'il eût été compris par M. Renan, lui eût expliqué cet autre antagonisme qui est le sujet de l'histoire de Moïse, cette autre lutte, dans la terre de Chanaan, entre la race chamite, représentée par les Chananéens, et la race sémitique, représentée par les enfants d'Abraham. Et alors il n'eût point commis cette confusion étrange qui le fait classer les Chananéens dans la race sémitique. Mais ces erreurs lui étaient commandées par son hypothèse géographique, démentie par tous les faits.

Arphaxad, que Josèphe considère comme père des Chaldéens, *Arf-Kasd*, a habité les cantons que Ptolomée appelle *Arra-Pachitis*, pays montueux au sud du lac de Van, partie de la Médie. Son nom signifie borne du Chaldéen. Arphaxad eut pour fils *Salé*, qui a laissé son nom au pays et à la ville de *Salacha*, de Ptolomée. Salé eut pour fils Héber, qui a laissé le sien aux Hébreux. C'est pourquoi Abraham fut dit Hébreu : *nuntiavit Abram Hebræo* (3); le nom des Hébreux ne vient donc pas du

(1) T. Ier, p. 53.
(2) T. 1er, p. 51.
(3) *Gen.*, XIV, 13.

nom d'Abraham. Ces mots : *quia in Isaac vocabitur tibi semen* (1), ne sont pas assez expressifs pour renverser la qualification d'Hébreu déjà donnée à Abraham. Peut-être les deux passages pourraient se concilier s'il était démontré que le nom d'Abraham fut tiré du nom d'Héber. Héber eut deux fils, Phaleg, qui a donné son nom à la ville de Phlaga sur l'Euphrate, et Jectan. Celui-ci eut treize fils, qui furent chefs de treize tribus arabes. Tous habitèrent la même contrée, car Moïse dit qu'ils fixèrent leur demeure *depuis Messa en venant à Sephar, montagne à l'orient de ce pays.* Sephar nous est indiqué au livre des Nombres (2) comme un des lieux où campèrent les Israélites. Ils s'avancèrent, en effet, vers l'Orient, parce qu'ils voulaient attaquer les peuples de la Palestine par son extrémité orientale. Sephar est à cinquante-cinq lieues de la rive orientale de la mer Rouge. Là commencent l'Arabie Pétrée et les dépendances de Chus. Messa est le *Massanites fluvius*, l'une des branches de l'Euphrate vers son embouchure. Les Arabes *Jectanides* sont donc entre la ligne de ce fleuve et la montagne de *Sephar;* ils occupent l'*est* de l'Arabie, et les Arabes Chushites occupent la partie *ouest.* Elmodad paraît avoir laissé son nom aux *Alumaiotæ* de Ptolomée; Saleph certainement aux *Salupeni* du même; Asarmoth aux *Chatramotitæ* de Strabon, encore appelé *Hadramant* par les Arabes ; Jaré aux *Iritaci;* Aduram à *Adrama;* Uzal à l'*Auzara* de Ptolomée, près le pays d'Oman, sur le golfe Persique ; Ebal à *Hobol*

(1) *Gen.*, XXII, 12.
(2) *Numer.*, XXXIII, 23.

du géographe Edrissi ; Abimaël ou Abimal au pays nommé *Mali* par Théophraste ; Saba ou Sheba à *Sheba-Mareb*, c'est-à-dire capitale de Sheba ; Ophir à *Ophar*, ville ruinée, sur la rivière appelée Falg, qui se jette dans le golfe Persique ; Jobad aux *Jobaritæ* de Ptolomée. Telles sont les indications savantes qui nous sont fournies par Volney (1). Cependant l'historien Josèphe place les enfants de Jectan entre l'Assyrie et le fleuve Cophen, qui est dans les Indes. Josèphe semble avoir oublié que Moïse leur donne pour limite orientale non le fleuve Cophen, mais le mont Sephar.

Si Assur est Sémite, on ne sera plus surpris de trouver dans l'Arabie jectanide un langage analogue à celui de Ninive et de Babylone, et nous pourrons nous approprier ce passage de M. Renan : « Ces conjectures sont, du reste, en parfait accord avec les récents travaux de M. Oppert sur les inscriptions babyloniennes et les recherches de M. Fresnel sur les langues de l'Arabie méridionale. Tous deux sont persuadés que la langue des inscriptions babyloniennes est un dialecte sémitique, analogue au dialecte de Mahrah, situé au nord-est de l'Adramant (2). »

Lud, quatrième fils de Sem, a donné son nom aux Ludéens, aujourd'hui Lydiens, de l'Asie Mineure. En syriaque, ce nom signifie *sinuosité*, qui convient très bien au fleuve Méandre de ce pays.

Aram, cinquième fils de Sem, donna son nom au pays d'Aram, des Araméens ou Arméniens, que les Grecs nom-

(1) T. Ier, p. 251.
(2) T. Ier, p. 54.

ment Syrie. « Ce nom est sémitique, dit M. Renan, dans le sens linguistique du mot. » Les Hébreux divisent la Syrie en plusieurs districts : 1° l'*Aram-Nahrim*, l'Aram des deux fleuves, traduit en grec *Mésopotamos*, entre les fleuves du Tigre et de l'Euphrate ; 2° l'*Aram* propre, ou pays de Damas et ses confins ; 3° l'*Aram Sobah*, qui était le long de l'Euphrate jusqu'aux montagnes de la Cilicie. Le mot *Syrien* est récent ; Homère et Hésiode les appelaient Ariméens. — Les habitants de Cappadoce étaient appelés *Ariméens blancs* et descendaient, selon Xanthus de Lydie, d'un antique roi *Arimus*, le même que l'*Aram* hébreu (1). *Us*, fils d'Aram selon Josèphe, bâtit Damas ; il semble avoir donné son nom à la terre d'*Aouts*, *Ausitis* de Ptolomée, dans le désert de Syrie, vers l'Euphrate ; c'est le pays de Job : il fut occupé par une race iduméenne à laquelle Jérémie adressait ces paroles : « Réjouissez-vous, enfants d'Edom, qui vivez dans la terre d'Aouts ! »

Geter ou Gatar, troisième fils d'Hiram, a donné son nom au pays de *Katara*, sur le golfe Persique (Ptolomée), et *Mesh*, quatrième fils d'Aram, aux *Masanites* de Ptolomée, à l'embouchure de l'Euphrate, non loin de Katara. *Hul* ne laisse point de traces.

Les générations de Noé fournies par Moïse, se dispersant dans le monde selon l'ordre qu'il indique, sont maintenant justifiées par l'état géographique du monde. L'Europe, l'Asie et l'Afrique viennent comme de concert pour attester la véracité de son récit. Si des

(1) Strabon, liv. XIII.

noms sont altérés, si l'on est obligé quelquefois de s'écarter de leur racine pour arriver à celle du pays, Josèphe nous apprend que ces noms ont été changés par les Grecs, selon leur manière de parler, pour en rendre la prononciation plus agréable : « Parmi nous, ajoute-t-il, on ne les change jamais (1). » Mais, ce qui donne à cette correspondance de la géographie du monde avec les noms des descendants de Noé une importance capitale, c'est qu'elle est acceptée, établie, prouvée par Volney lui-même. Ce savant, qui a voyagé en Orient, qui a voulu puiser aux sources pour rétablir les faits primitifs dans toute leur valeur historique, est tellement frappé de la coïncidence des noms et de l'ordre correspondant qui préside à leur classement, qu'il a prétendu que l'auteur de la Genèse avait voulu sous formes généalogiques donner l'ensemble de la géographie du monde connu des Hébreux.

En sorte que pour cet esprit systématique le chapitre X de la Genèse n'est plus un chapitre généalogique, mais un tableau géographique de l'ancien monde. Aussi donne-t-il à son travail le titre de *Système géographique des Hébreux.*

Quelle manifestation plus éclatante de la vérité, Dieu, qui mène la main des hommes, pouvait-il produire pour constater l'exactitude et la véracité des livres de Moïse? Moïse a besoin, pour confirmer ses écrits, d'un savant dont la science non suspecte fasse autorité sur ceux qui

(1) *Antiq. des Juifs,* liv. I^er^, ch. VI.

lui refusent confiance. Il faut donc un ennemi qui aura justifié de sa haine contre la religion par toute sa vie et par tous ses écrits; cet homme s'est rencontré, c'est Volney.

Les livres de Moïse ont un sort singulier. Quand on trouve un passage qui déconcerte la raison humaine, on dit : « C'est une interpolation ! » Quand on en cite d'autres, une série, on répond encore : « Interpolation! » Mais lorsque, parcourant ces livres, on montre que partout il y a du surhumain, alors on change de système et l'on dit : « C'est une œuvre récente, faite après coup par un prêtre habile. » La force des choses conduisait Volney, qui ne veut point reconnaître de divin dans l'histoire de l'humanité, à ce dernier expédient. Il attribue au grand prêtre Elcias ou Helqiah les œuvres de Moïse.

Dans le chapitre XXII nous verrons quelle est la solidité de ses conjectures. Remarquons dès à présent que, même pour cette époque, ce système géographique des Hébreux serait inexplicable. Le grand prêtre Elcias vivait avant la captivité de Babylone. Il n'avait jamais quitté son pays, le peuple auquel il appartenait avait peu de rapports avec les étrangers. Volney dit lui-même : « Il paraît que les Juifs, aussi *ignorants en géographie* que les Druses, étendirent par la suite ce nom (*Ketim*) aux côtes de la Cilicie et en général aux grandes *îles* ou *pays* de l'ouest (1). »

Nous sommes donc chez un peuple sédentaire, sans commerce lointain, ignorant de la géographie, en l'an 620

(1) T. Ier, p. 106.

avant Jésus-Christ, et ce peuple, par l'organe de son grand prêtre Elcias, aura pu produire sous une forme voilée le système géographique que nous venons de parcourir ! Volney n'y a pas réfléchi. Elcias, il est vrai, est d'une époque récente quand on le compare à Moïse ; mais il est très ancien quand on le compare à Cyrus, qui prit Babylone 539 ans avant Jésus-Christ et avec lequel commencent les temps historiques, et à Hérodote, qui naquit en l'an 484 avant Jésus-Christ, et qui ne put écrire que trente ans après, c'est-à-dire vers l'an 454 avant Jésus-Christ, ou 166 ans après Elcias. Même à son époque, et malgré ses voyages en Egypte et dans l'Asie, et une vocation, un génie tout spécial, Hérodote reste avec des connaissances géographiques très limitées. Plusieurs écrivains grecs ont nié que personne eût navigué au delà des pays de l'encens avant l'époque d'Alexandre (1). Cependant Hérodote raconte (2), d'après les savants perses et égyptiens, « qu'environ *quarante ans avant lui*, le roi Darius Hystapes eut la curiosité de connaître le cours de l'Indus ; que pour cet effet il confia des vaisseaux à des hommes sûrs et véridiques, entre autres à Scylax de Kariandre, lesquels vaisseaux, après avoir descendu l'Indus depuis la ville de Kaspatyre, firent route dans l'Océan vers l'ouest et arrivèrent le trentième mois au fond du golfe d'Héroopolis d'Egypte. » Mais c'était une entreprise royale, extraordinaire ; mais c'était plus de cent ans après le grand prêtre Elcias ! Arrien dit aussi à

(1) Strabon, liv. XVI, p. 769.
(2) Liv. IV, n° 44.

propos d'une expédition d'Alexandre : « On était persuadé à Babylone que le golfe Persique et le golfe Arabique ayant leurs embouchures dans l'Océan, il devait exister un passage libre par mer entre Babylone et l'Egypte, mais personne n'était encore parvenu à doubler les caps méridionaux de l'Arabie. Cette entreprise passait pour impossible à cause de l'excessive chaleur qui dans ces latitudes rend la terre inhabitable (1). »

Il est vrai que les prêtres égyptiens dirent à Hérodote que des Phéniciens naviguant dans les mers avaient été dans un lieu où ils avaient le soleil à leur droite, c'est-à-dire qu'ils avaient passé la ligne; mais Hérodote n'y pouvait croire, tant cela dépassait les connaissances géographiques du temps. Eh bien! c'est avant cette époque qu'un grand prêtre, sous une forme symbolique et avec un nom emprunté, aura produit tout un système de géographie sur les pays, les villes, les habitants de la côte des golfes Persique et Arabique, sur la Lybie, l'Ethiopie, l'intérieur de l'Asie, sur toute l'Europe, jusque chez les Ibériens et les Moscovites, et cela pour surprendre et tromper un peuple! Non, cela n'est pas possible, et ce serait un phénomène inouï qu'à cette époque un géographe eût pu produire un système aussi complet et aussi exact de l'état des lieux habités. Il faudrait un miracle. Mais comment l'admettre, si, comme nous le démontrerons, Moïse a écrit en son temps, quinze cents ans avant Jésus-Christ, si son livre est resté intact, si sa généalogie

(1) *De Expedit. Alexandri*, lib. VII, ch. XX; et *Rerum indiarum*, ch. XLII.

est une géographie et non le résultat des traditions primitives des patriarches, l'histoire véritable du premier établissement des nations? Ce système d'une géographie rétrospective est impossible. Concluons donc que ces noms propres, donnés par Moïse dans la généalogie des descendants de Noé, ont acquis une incontestable authenticité des noms des peuples qui en sont sortis et de la géographie des nations.

On est surpris de voir M. Renan entraîné dans cette erreur avec quelques linguistes d'Allemagne. Les chefs de race portent leur nom dans un pays inhabité : ces lieux sans nom reçoivent celui du conquérant; ce n'est donc point la géographie qui donne les noms à l'histoire, mais l'histoire qui les donne à la géographie. La généalogie est la première forme de l'histoire; cette forme en atteste donc l'antiquité. C'était la forme particulière aux Hébreux pour conserver le souvenir des anciens temps. M. Renan lui-même le reconnaît : « Les Sémites, en effet, dit-il, sont sans contredit la race qui a conservé le souvenir le plus distinct de ses origines. La noblesse consistant uniquement chez eux à descendre en droite ligne du patriarche ou chef de la tribu, nulle part on ne tient tant à ses généalogies, nulle part on n'en possède de si longues et si authentiques. La généalogie est la forme essentielle de toutes les histoires primitives chez les Sémites (1). » Ce passage est la condamnation du système géographique adopté par M. Renan. Et cette erreur est la source de

(1) T. Ier, p. 25.

toutes celles qui entachent son remarquable travail. Lui-même va nous apprendre que les anciennes nations ont accepté comme vraie cette généalogie et implicitement repoussé son système géographique. « De là ce fait remarquable, dit-il, que les autres races, ayant perdu leurs souvenirs primitifs, n'ont trouvé rien de mieux à faire que de se rattacher aux souvenirs sémitiques; en sorte que les origines racontées dans la Genèse sont devenues, dans l'opinion générale, les origines du genre humain (1). » N'est-ce donc rien que ce témoignage des peuples en faveur des écrits de Moïse?

Si l'auteur du chapitre X de la Genèse eût voulu faire un tableau géographique, il l'eût exprimé, car il n'avait aucun motif pour voiler sa pensée, ou du moins il eût imité le système de M. Renan, qui tend à couper l'hémisphère en trois zones régulières, l'une au nord pour la race indo-européenne, l'autre au midi pour la race chamite ou couschite, et la troisième intermédiaire pour la race sémitique. Moïse n'agit point ainsi, il montre la lutte qui s'établit entre la race sémitique et la race couschite sur la terre de Chanaan, sur la terre de Sennaar et dans l'Arabie. Une certaine confusion doit se rencontrer, parce que les races sont souvent capricieuses ou errantes avant de se fixer, et Moïse nous les peint dans leur mouvement, dans la naïve et brusque expansion de leur jeunesse.

Ce système géographique est l'expression d'un scepticisme audacieux, qui sape par la base tous les fondements

(1) T. Ier, p. 26.

de l'histoire. Avec un tel procédé les faits disparaissent devant les caprices de l'imagination. La concordance de la géographie avec notre généalogie, bien loin d'ébranler celle-ci, en est la justification. Rationnellement la généalogie doit précéder la géographie, historiquement elle la précède en effet ; elle se lie à l'histoire des noms, tel que Nemrod, qui n'eut point d'existence géographique. Et les races les plus opposées ont reconnu dans ce chapitre leurs titres d'origine. La généalogie et la géographie se justifient donc l'une par l'autre, et lorsqu'on veut ravir à cette généalogie son caractère historique, Moïse lui-même proteste contre cette prétention par ces dernières paroles du chapitre X : « Telles sont les familles des enfants de Noé, qui commandent diverses nations qui en sont sorties, et c'est de ces familles que se sont formés les divers peuples qui se sont répandus sur la terre après le déluge. »

Moïse nous dit que les peuples se répandirent selon leur race, selon leur famille, selon leur pays et selon leur langue ; ces distinctions sont essentielles et profondes, elles ont frappé Volney et le savant Daunou. Les langues ont donc exercé une certaine influence dans l'ordre suivi de la dispersion des peuples, et ce caractère n'a pas échappé à M. Proudhon : « Si l'humanité, dit-il (1), comme le langage, est une dans son origine, elle n'est pas née en même temps sur tous les points du globe, en Grèce et à la Chine, en Afrique et au Canada ; elle a dû apparaître d'abord dans une seule contrée, d'où elle se serait

(1) *Essai de Gramm. générale*, p. 330.

ensuite et de proche en proche répandue sur toute la face de la terre. Quel pays a donc été habité le premier? Quelle est la patrie du genre humain?

» L'étude comparée des langues me fournira peut-être des lumières sur ce curieux problème.

» Un phénomène singulier attire mes regards et fixe mon attention. Toutes les langues autrefois parlées en Syrie, en Arabie, en Chaldée, même au pied du Taurus et du Caucase, portent, autant que nous pouvons en juger par les monuments qui nous sont parvenus, les caractères d'une commune physionomie, dont le type original paraît devoir être fixé au centre même des contrées que nous venons de parcourir, sur les bords de l'Euphrate et de Babylone. En effet, à mesure que les langues, par leur position géographique, se rapprochent de la Chaldée, leurs traits de ressemblance semblent augmenter et devenir plus frappants; ils s'altèrent, au contraire, et diminuent à mesure qu'elles s'en éloignent. »

C'en est assez; la coïncidence de tant de preuves tirées de points si opposés ne peut plus laisser de doute sur la valeur du chapitre X de la Genèse. C'est bien là l'histoire des premières races humaines, rompant l'unité de leur origine pour aller fonder sur tous les points du globe des peuples, des cités, la grande famille que nous saluons aujourd'hui sous le nom d'humanité.

Voilà nos titres généalogiques, en tête desquels figure la tour de Babel, comme le premier blason de la vanité humaine.

§ IV. — ABRAHAM.

Depuis Noé jusqu'à Abraham s'écoulent dix générations ou neuf cent quarante-deux ans, et dans cet intervalle, Moïse ne signale qu'un seul fait historique, la confusion des langues, qui détermine la dispersion des familles. Depuis Phaleg, qui naquit à cette époque, cinq générations s'écoulent jusqu'à Abraham ou cinq cent quarante-un ans, et Moïse ne fait que mentionner la liste généalogique des familles. Jusqu'à Abraham les traditions n'avaient conservé que quelques faits saillants, touchant à l'histoire essentielle de l'humanité et dont l'impression dut rester longtemps dans les esprits.

Tout le reste est perdu dans les nuages de l'antiquité. Avec Abraham commence donc l'époque véritablement historique, car de ce jour les années se compteront, par une succession d'événements non interrompus, jusqu'au jour où Moïse les écrira pour les transmettre à son peuple et à la postérité. Abraham a visité l'Egypte, s'est trouvé en contact avec la royauté de ce pays, et l'histoire des Hébreux jusqu'à Moïse se lie intimément à l'histoire de l'Egypte. Nous aurons à rapprocher cette histoire de celle de Moïse, afin que l'une puisse se contrôler par l'autre et au besoin se compléter. Jetons donc un regard sur l'origine primitive de l'Egypte, afin de connaître son point de départ d'après les documents antiques qui nous sont transmis.

Manéthon, né à Sibennytus, grand prêtre et scribe

sacré, rédigea en grec, par ordre de Ptolémée Philadelphe, 320 ans avant Jésus-Christ, des annales tirées des archives des temples, des monuments historiques, écrits en hiéroglyphes. Jules l'Africain au IIIe siècle, Eusèbe au IVe, nous ont conservé les listes dynastiques de Manéthon. Les écrits de Jules l'Africain sont perdus, mais heureusement Georges le Syncelle, chronographe du VIIIe siècle, nous a conservé des extraits qui contiennent la vieille chronique, c'est-à-dire les listes de Manéthon. En sorte que nous possédons ces listes par deux voies différentes et qui ne s'écartent l'une de l'autre que sur des points accessoires et de détail. Ces listes sont d'ailleurs d'accord avec les manuscrits d'ordre et d'époques diverses, avec le canon royal sur papyrus du musée de Turin, avec la table d'Abydos, dressée au temps de Sésostris, quinze siècles avant Jésus-Christ, et les tables analogues de Carnak et des tombeaux de la Thébaïde; ce qui donne à ces listes un caractère d'évidente authenticité, et confirme un seul et même système chronologique pour l'antique Egypte. Acceptant les listes de Manéthon comme puisées à des sources anciennes, il nous reste à voir ce qu'elles contiennent. Il y est dit :

« Héphaistos (Vulcain) régna d'abord, mais on ne sait combien de temps.

» Hélios (le Soleil), fils d'Héphaistos, régna ensuite trente mille ans.

» Cronos (Saturne), avec les douze autres dieux, régnèrent ensemble trois mille neuf cent quatre-vingt-quatre ans.

» Les huit rois demi-dieux régnèrent ensemble deux cent dix-sept ans.

» Après eux, quinze générations (ou races, ou maisons) furent inscrites dans le cercle sothiaque jusqu'à l'année quatre cent quarante-trois.

» La seizième dynastie des Tanites de huit générations régna cent quatre-vingt-dix ans. »

Or, cette seizième dynastie coïncide avec le temps d'Abraham. Nous avons dit qu'Abraham commençait l'époque historique; les listes de Manéthon vont nous apprendre qu'en Egypte l'époque historique commence en même temps avec la seizième dynastie. On ne peut, en effet, admettre dans une chronologie historique les règnes de Vulcain, du Soleil, de Saturne, des demi-dieux et des quinze générations qui semblent également perdues dans le ciel. En réunissant ces quinze générations ou dynasties aux quatre divines qui les précèdent, nous avons le chiffre dix-neuf, et la seizième dynastie commence la vingtième génération. Coïncidence étrange : d'Adam à Noé il y a dix générations, de Noé à Abraham il y a de même dix générations; Abraham est ainsi à la vingtième génération. A son époque l'histoire de l'Egypte arrive à la vingtième dynastie, celle des Hébreux à la vingtième génération.

Si donc on met de côté cette vanité bien connue des Egyptiens, attestée par Diodore de Sicile, qui tendait à vouloir reculer l'antiquité de leur empire et à s'attribuer une céleste origine, on aura droit de conclure que ces quatre générations divines et les quinze autres semi-

divines ne sont que de simples générations de familles agrandies par le culte, par la poésie, ayant régné simultanément dans diverses parties de l'Egypte, et dont le synchronisme a été effacé pour y substituer un ordre successif concordant avec le nombre des générations des patriarches.

Très peu de monuments des quinze premières dynasties ont pu être découverts dans l'Egypte; il en existe au contraire de la seizième dynastie, quelques efforts qu'ait pu faire pour les détruire la race conquérante qui forme la dix-septième dynastie des rois étrangers ou pasteurs. On peut donc hardiment conclure que l'histoire égyptienne ne commence qu'avec la seizième dynastie, que dès cette époque son existence est non-seulement attestée par des tables récentes, mais par des monuments contemporains, par l'obélisque d'Héliopolis qui subsiste encore. M. Champollion-Figeac, dans son livre sur l'Egypte, après avoir donné le tableau de Manéthon, nous dit : « Eu égard à la certitude historique, ce tableau doit être divisé en deux parties : l'une comprend les quinze premières dynasties. Pour le nombre des rois et la durée de chacune, nous avons suivi Eusèbe ou l'Africain, et il n'y a pour le moment aucun intérêt à discuter les différences qui se trouvent entre les chiffres de ces nombres, puisqu'il s'agit d'époques pour lesquelles les monuments contemporains avec date manquent presque absolument. L'autre partie du tableau a un autre caractère : les monuments existants donnent à la seizième dynastie et aux suivantes une suffisante authenticité. Ce n'est qu'à compter de cette seizième dynastie que la concordance des époques égyp-

tiennes avec les années juliennes antérieures à l'ère chrétienne est revêtue de quelque certitude (1). »

Les trente dynasties égyptiennes auraient rempli trente-six mille cinq cent vingt-cinq ans ; mais, observe le Syncelle, ce nombre, divisé par quatorze cent soixante-un, donne juste vingt-cinq périodes sothiaques, cette période étant en effet de quatorze cent soixante-une années vagues de trois cent soixante-cinq jours. Cette coïncidence ne prouve-t-elle pas qu'il y a dans cette chronologie une partie systématique, fondée en dehors des monuments, et qui est restée jusqu'à ce jour sans justification. Le point initial des quinze générations ou dynasties est inconnu ; elles sont inscrites dans le cycle sothiaque jusqu'à l'année quatre cent quarante-trois, et la seizième dynastie commença à régner l'an quatre cent quarante-quatre de ce cycle. La première année de ce cycle correspond à l'an julien deux mille sept cent quatre-vingt-deux ans avant l'ère chrétienne. La première année de la seizième dynastie est donc indiquée par la vieille chronique comme correspondant à l'an deux mil trois cent trente-neuf avant notre ère, à l'époque d'Abraham.

L'époque historique ne commence donc en Egypte qu'à l'époque d'Abraham, et son point de départ concorde parfaitement avec le commencement de l'histoire des Hébreux. Au delà, il n'y a que des générations royales, qu'il faut réduire aux proportions chronologiques de l'histoire de Moïse.

(1) P. 269.

Deux peuples se touchent, se fréquentent, se communiquent par des rapports continus, par les idées générales qui ont cours dans ces deux peuples. Tous deux ont leur histoire, la prétention de remonter à l'origine des choses. Moïse, élevé dans la sagesse des Egyptiens, contemporain des grands monuments, ne pouvait restreindre à ce point la chronologie de l'humanité, si l'histoire de l'Egypte lui donnait alors une si profonde antiquité. Son peuple, qui sortait d'Egypte, eût protesté contre le mensonge. Si Moïse circonscrit ainsi l'origine des temps, c'est que tout ce qui l'entourait, en Egypte comme en Chanaan, lui imposait cette loi de la vérité.

Il faut donc bien admettre que d'anciennes traditions ont été recueillies et que Moïse, au même titre que les Egyptiens, a pu les conserver. En vivant en Egypte, il a dû puiser ce goût des traditions, ce culte de famille, cette intelligence sévère qui inspire le désir de fixer les idées d'un peuple sur son origine, sa religion et ses lois. Ce que l'on a la prétention de trouver en Egypte, en Chine, dans l'Inde et chez les Perses, on voudrait le contester au peuple juif, et lui nier le droit d'avoir un écrivain quand son livre est là, ayant une date positive, fixe, en harmonie avec tous les monuments qui l'entourent.

Abraham est un nom historique; ce personnage a certainement existé. Son rôle a été grand dans l'histoire philosophique et religieuse. Sorti d'Ur (1) en Chaldée, il vient avec Tharé, son père, s'établir à Haran,

(1) *Gen.*, XI, 28 : *Ur Chaldæorum. Ur* veut dire feu et rappelle le culte de ce pays.

depuis célèbre par la défaite de Crassus; puis, son père mort, il entre dans le pays de Chanaan et plante sa tente dans la vallée de Sichem. Que vient-il y apporter? Le culte, le génie de la Chaldée? Non, Moïse nous le montre repoussant le culte du feu, le culte des astres, adorant la Divinité, esprit un et pur, immuable, éternel, créateur de tout ce qui existe. Abraham a donc toute la grandeur d'un spiritualisme élevé, d'une foi absolue et d'une piété sublime. *Credidit Abraham Deo, et reputatum est illi ad justitiam* (1). C'est avec une telle âme qu'il est jugé digne d'entrer en rapport avec Dieu, de former un pacte avec lui et de devenir le restaurateur et le père de la doctrine sur Dieu et sur la destinée de l'homme. Sa vie matérielle est celle des Bédouins de l'Afrique. Il vit sous la tente, il vient de la Chaldée, une famine le conduira en Egypte. Dans son existence, il est vrai, il sera en rapport avec les rois de Gérare et de l'Egypte, il vaincra avec sa tribu une coalition de rois et pourra étaler autour de sa tente de grandes richesses; mais ce n'est là qu'une grandeur vulgaire. Moïse le distingue par sa foi, sa grande âme aux yeux de l'Eternel, et par la bénédiction de Melchisédech, prêtre du Très-Haut. Il est grand par la beauté morale, par la pure notion de Dieu, il est inspiré, il est prophète: *Quia propheta est* (2). Sa doctrine, il la transmet à ses enfants, et par eux il acquiert une gloire impérissable. Père de la race arabe par Ismaël, des Iduméens et des Amalécites par Esaü, des Hébreux

(1) *Gen.*, xv, 6.
(2) *Gen.*, xx, 7.

par Jacob, des Madianites par Madian qu'il eut de Céthura, père des Africains par Opher ou Aphram, qui donna son nom à l'Afrique (1), oncle et père adoptif de Loth, père des Moabites et des Ammonites, sept peuples issus de sa race, à une époque de paternité royale et sacerdotale où le culte de la famille élève un père jusqu'à l'égal d'un dieu, son nom couvrit par sa descendance presque tout le pays qui s'étend de la Syrie à l'océan Arabique, qui occupe le grand courant de la circulation des peuples pour communiquer de l'Asie en Afrique. Un tel homme avec une telle doctrine devait laisser dans l'Asie de profondes racines. Aussi la Chaldée le revendique, comme le prouvent ces paroles d'Eupolème, conservées par Alexandre Polyhistor et que nous a transmises Eusèbe dans sa *Préparation évangélique* (2) : « Abraham naquit à la dixième génération, à *Camarine*, ville de Babylonie, appelée Ouria (3) ou ville des devins ; cet homme surpassait tous les autres en naissance et en habileté. Il inventa l'astrologie et la chaldaïque ; par sa piété il fut agréable à Dieu. Les Arméniens ayant attaqué les Phéniciens, Abraham les chassa. Il eut en Egypte de longs entretiens avec les prêtres sur l'astrologie. »

Dans cette même Egypte, selon Artapan, écrivain persan cité par Eusèbe (4), il enseigna pendant vingt ans l'astrologie, et se rendit ensuite à Babylone, chez les géants

(1) Jos., liv. I^er^, chap. XV.
(2) Liv. VII, chap. XVII.
(3) *Ur*, que Pline, liv. V, chap. XXI, nomme *Ura*.
(4) Liv. IX, chap. XVIII.

qui furent exterminés par les dieux à cause de leur impiété. » Bérose, dit Josèphe (1), en supprimant le nom de notre ancêtre, l'a cependant indiqué par ces mots : « A la dixième génération après le déluge, exista chez les Chaldéens un homme juste et grand, qui fut très versé dans la connaissance des choses célestes. » Hécatée a écrit sur Abraham un volume entier. Nicolas de Damas, au livre IV^e^ de son *Recueil d'histoire*, dit : « Abraham régna à Damas ; c'était un étranger venu du pays des Chaldéens, au-dessus de Babylone, à la tête d'une armée. Peu de temps après, il quitta le pays avec tout son monde, et il émigra dans la contrée appelée alors *Kanaan*, aujourd'hui Judée. » Son nom s'est conservé et est honoré encore aujourd'hui dans le royaume de Damas ; on montre un bourg nommé d'après lui Αβραάμου οἴκησις, demeure d'Abraham (2). Josèphe lui-même, qu'il faut citer parce que Volney dénature sa pensée, s'exprime ainsi sur Abraham : « C'était un homme très sage, très prudent, de très grand esprit, et si éloquent qu'il pouvait persuader tout ce qu'il voulait. Comme nul autre ne l'égalait en capacité et en vertu, il donna aux hommes une connaissance de la grandeur de Dieu beaucoup plus parfaite qu'ils ne l'avaient auparavant. Car il fut le premier qui osa dire qu'il n'y a qu'un Dieu, que l'univers est l'ouvrage de ses mains, et que c'est à sa seule bonté et non pas à nos propres forces que nous devons attribuer tout notre bonheur. Ce qui le portait à parler de la sorte était qu'après avoir attentivement con-

(1) *Ant. jud.*, liv. I^er^, chap. VII.
(2) Eus., *Prép. évang.*, liv. IX, chap. XVI.

sidéré ce qui se passe sur la terre et sur la mer, le cours du soleil, de la lune et des étoiles, il avait aisément jugé qu'il y a quelque puissance supérieure qui règle leurs mouvements et sans laquelle toutes choses tomberaient dans la confusion et dans le désordre, qu'elles n'ont par elles-mêmes aucun pouvoir de nous procurer les avantages que nous en tirons, mais qu'elles le reçoivent de cette puissance supérieure à qui elles sont absolument soumises, ce qui nous oblige à l'honorer seule et à reconnaître ce que nous lui devons par de continuelles actions de grâces. » Josèphe est ici quelque peu pédant; mais s'il fait un effort, c'est précisément pour démontrer qu'Abraham n'avait point accepté l'astrologie, ce que Volney traduit pourtant, il est vrai en mutilant le passage, qu'Abraham était versé en astrologie! Alexandre Polyhistor, dit encore(1) : « Cléodémus le prophète, qui porte aussi le nom de Malchus, rapporte ce qui suit dans son *Histoire des Juifs*, d'accord avec ce qu'en a écrit le législateur même des Juifs, Moïse, savoir, qu'Abraham eut de Céthura plusieurs enfants, de trois desquels il donne les noms : Apher, Assur et Aphran. Assur fut le fondateur de l'empire d'Assyrie, les deux autres, Apher et Aphran, bâtirent la ville Aphra, qui donna le nom d'Afrique à la contrée où elle fut construite. Ceux-ci combattirent avec Hercule contre Lybia et Antée. Hercule ayant épousé la fille d'Aphran, en eut un fils nommé Diodore, qui donna le jour à Sophonan, de qui sont issus les barbares appelés

(1) Eus., *Prép. év.*, liv. IX, chap. xx.

Sophies. » Telle fut la célébrité d'Abraham que nous voyons ici les Chaldéens le revendiquer comme père d'Assur, tandis que Moïse le place après lui.

Le nom d'Abraham a donc retenti dans l'Orient. Aujourd'hui encore, les Mèdes, les Perses et les Mahométans d'Afrique et d'Asie honorent le patriarche sous le nom d'Ibrahim. L'Inde a accepté son nom, grandi par la distance et par le merveilleux qui s'attache au récit d'actes lointains et éclatants. Quinze cents ans avant notre ère, l'Inde avait un Dieu qui s'appelait *Indra;* elle le détrôna pour lui substituer Abraham sous le nom de Brahma. Brahma, c'est le dieu de la solitude; comme Abraham avait été l'habitant du désert. Brahma aspire à sortir de la solitude; il souffre d'être seul; longtemps aussi Abraham souffrit de n'avoir pas de postérité. L'un se donne un fils par la création de la nature, l'autre obtient Isaac. Brahma, à peine a-t-il enfanté la nature, qu'il est tourmenté par l'idée du sacrifice, il est prêt à dévorer sa production; c'est la douleur d'Abraham qui déjà lève le bras pour frapper son fils à la voix du Dieu qu'il adore. Mais à l'instant même où Brahma dévore, il transforme, il reproduit, il réhabilite; comme Abraham, après le sacrifice qu'il allait consommer, reçoit les promesses d'avenir de sa race, de la réhabilitation de l'humanité. Nemrod est adoré dans la Chaldée sous le nom de Bel ou Baal; voici Abraham adoré dans l'Inde sous le nom de Brahm ou Brahma. Deux enfants de la Chaldée presque contemporains, chefs de peuples, premières souches de la race humaine; l'un qui prend la place d'un dieu pour avoir, Hercule oriental,

chasseur intrépide, purgé son pays des ravages des bêtes féroces et dompté les races rivales qui lui disputaient l'empire ; l'autre pour avoir, par la supériorité de son intelligence et de sa justice, laissé au monde les traces de ce côté divin qui relève les actions des hommes.

Nous avons montré l'écho poétique et lointain de la réputation d'Abraham ; l'historien n'en fait ni un dieu, ni un roi, ni un astrologue : il le peint tel qu'il a vécu, sans exagérer ni sa gloire, ni sa fortune. A la voix de Dieu, il quitte Haran, vient s'établir en Sichem, puis plante sa tente entre Béthel et Haï, et prend possession de ce pays en y élevant un autel au Seigneur. Il descend encore vers le midi ; une famine le fait entrer dans la fertile Egypte (1). Sa femme Sara, de race sémitique, est belle ; dans la terre de Mesraïm, de la descendance de Cham, sa beauté resplendira. Il craint pour ses jours, et, pour les conserver, il prie sa femme de dire qu'elle est sa sœur. Abraham est conduit en Egypte par la nécessité, il n'espère point y rencontrer de garantie sociale ; c'est qu'en effet, dans l'enfance des sociétés, cette garantie n'est assise que sur la crainte de Dieu, et Abraham voyait qu'elle s'effaçait tous les jours avec la notion pure de la Divinité. Il avait bien jugé l'Egypte. Déjà il y avait un Pharaon, comme nous l'apprend Moïse. Les principaux lui annoncent l'arrivée de Sara ; elle est aussitôt enlevée, transportée dans la maison du Pharaon. Pour apaiser Abraham, on lui donne les richesses des sociétés naissantes, moutons,

(1) *Gen.*, XII, 10.

bœufs, ânes, esclaves des deux sexes et chameaux. Dieu frappe la maison du Pharaon; alors Sara lui révèle qu'elle est épouse, et celui-ci la rend à Abraham, lui reprochant de l'avoir trompé, et le renvoie de l'Egypte avec tout ce qu'il possédait. En quittant l'Egypte avec Loth et ses biens, Moïse ajoute qu'il était très riche, en possession d'or et d'argent. Voilà tout ce qui nous est conservé par Moïse de ce voyage en Egypte. Les appréhensions d'Abraham, le rapt de sa femme, les richesses qui lui sont offertes, son entretien avec le Pharaon, tout nous montre la naïveté barbare d'une société naissante. Si l'on en croit Nicolas de Damas (1), Abraham aurait fait le voyage d'Egypte à la façon d'Hérodote, pour s'instruire de la théologie et discuter avec les prêtres. Alexandre Polyhistor précise davantage et le fait entrer dans de longs entretiens avec les prêtres d'Héliopolis. Artapanus Persan, que Josèphe et Alexandre Polyhistor considèrent comme savant et nourri des livres égyptiens (2), tient le même langage; il nous apprend de plus que le roi d'Egypte s'appelait Paréthon, et, contrairement à Manéthon, qu'il était un des *premiers* successeurs de Ménès, fondateur de Memphis (3). Il est ici d'accord avec Bérose, qui rappelle qu'Abraham était de la dixième génération depuis le déluge. Ménès lui était antérieur de quelques générations. Artapanus et Bérose le Chaldéen précisent avec Moïse la date d'Abraham. Quant

(1) Eus., *Prép. év.*, chap. XVI et XVII.

(2) Volney, II, p. 377.

(3) Eus., *Prép. év.*, liv. IX, chap. XII ou XVIII. Clément d'Alex., *Stromates*, liv. V.

à ses entretiens métaphysiques et astrologiques avec les prêtres d'Egypte, c'est de l'histoire rajeunie qui n'est plus en harmonie avec l'ancienneté des temps. Qu'était l'Egypte à cette époque? Où sont les traces de son intelligence? Dans l'obélisque d'Héliopolis, dans une stèle encastrée dans les ruines d'un temple d'Ammon générateur, construit par la dix-huitième dynastie. Cette stèle, qui paraît dater de la fondation, indique le nom d'un roi de la seizième dynastie. Voilà tout ce qui reste de cette époque, et peut-être encore les pyramides, dont la nudité presque absolue pourrait indiquer qu'elles sont antérieures à l'écriture.

§ V. — LOTH. — RUINE DE LA PENTAPOLE.

Abraham et Loth étaient riches en troupeaux et en esclaves, chefs d'une importante tribu, et comme les nombreux pasteurs de leurs troupeaux avaient ensemble de fréquents démêlés, ils voulurent mettre fin à ces conflits domestiques, car ils craignaient, connaissant la nature de l'homme, d'en venir eux-mêmes à épouser les querelles de leurs serviteurs. Abraham dit donc à Loth : « Qu'il n'y ait pas de différend entre toi et moi, entre tes serviteurs et les miens, car nous sommes frères. Sépare-toi de moi. Si tu vas à gauche, j'irai à droite; si tu vas à droite, j'irai à gauche. » Et Loth choisit les riches bassins du Jourdain, le pays de Sodome et Gomorrhe ou de la Pentapole, partout arrosé d'eau jusqu'à Ségor, et qui était comme le jardin

du Seigneur, riche comme le pays d'Egypte (1). Abraham habita la terre de Chanaan, et c'est ainsi que s'opéra le premier acte de partage entre frères : *Divisique sunt alterutrum à fratre suo* (2). Abraham ayant contemplé les terres immenses qui lui restaient, vint planter sa tente dans la vallée de Mambré, près d'Hébron, au voisinage des campagnes choisies par Loth, et y éleva un autel au Seigneur. Dans cette terre se rencontrent des peuples primitifs, autochthones, les Raphaïm, les Zuzim dans Astarothcarnaïm, les Emim dans Save-Cariathaïm, les Zomzommim, les Enacim, race gigantesque, puissante et audacieuse : *Emim primi fuerunt habitatores ejus, populus magnus, et validus, et tàm excelsus ut de Enacim stirpe, quasi gigantes, crederentur et essent similes filiorum Enacim* (3). Leurs noms, comme leur stature, donnent à cette race une physionomie à part : on dirait des soldats égarés de la bande de Nemrod. Ils en ont la force, ils en ont le sang, c'est une race évidemment couschite. Il me semble y reconnaître la souche des Troglodytes, qui, fatiguée de vivre dans les cavernes, est venue élever des cités, des murs cyclopéens qui se reconnaissent encore autour de la mer Morte.

A côté de ces peuples, était venu se placer le Chananéen : *Chananæus autem tunc erat in terrâ* (4), ce qui comprenait les Cinéens, les Cénézéens, les Cedmonéens,

(1) *Gen.*, XIII, 10.
(2) *Gen.*, XIII, 11.
(3) *Deuteron.*, II, 10 ; *Gen.*, XIV, 5.
(4) *Gen.*, XII, 6.

les Héthéens, les Phérézéens, les Amorrhéens, les Gergéséens, les Jebuséens (1), désignés par les Grecs du nom de *Phéniciens*, de la race chamite ou couschite.

Par l'émigration d'Abraham, la race sémitique vient occuper ce pays; elle donnera les Amalécites, les Madianites, les Edomites, les Ammonites, les Moabites, et par l'invasion définitive de Moïse, les douze tribus des enfants d'Israël. Moïse, en arrivant dans ce pays, y rencontra donc ces peuples divers, et s'établit au milieu d'eux, sans perdre l'homogénéité de son peuple. Mais avant de s'engager dans ce pays, il envoya des explorateurs pour reconnaître les lieux et les hommes qu'on aurait à combattre. Ils constatèrent que le pays était riche, les habitants très forts, les villes grandes et fortifiées. Nous avons vu là la race d'Enac : *Stirpem Enac vidimus ibi* (2), dirent-ils. Puis, ils ajoutèrent : « La terre que nous avons visitée dévore ses habitants, le peuple que nous y avons vu est de stature extraordinaire. Nous y avons trouvé quelques monstrueux rejetons d'Enac, de la race des géants; près d'eux, nous paraissions des sauterelles. Ce pays est donc généralement habité par une race très puissante, on y voit même des géants. »

La rencontre d'hommes de si haute stature a terrifié les explorateurs. Ceux-ci communiquent leurs impressions au peuple, qui refuse de marcher contre cette grande race. Les Chananéens étaient donc de haute stature comparativement aux Hébreux, ils étaient de la race de Cham,

(1) *Gen.*, XV, 19.
(2) *Num.*, XIII, 29.

comme le robuste chasseur Nemrod, comme les Ethiopiens qu'Hérodote nous peint comme des hommes de haute et belle taille (1). Nous ne comprenons donc point comment M. Renan a pu donner aux Chananéens une origine sémitique. La lutte qui va s'engager nous paraît évidemment fondée sur l'antipathie de race aussi bien que sur l'opposition des idées et des intérêts.

Mais n'anticipons pas. Avant cette grande lutte, il y aura des préludes, des coalitions entre chefs de tribus, des razzias vigoureuses et complètes où nous croyons remarquer encore une lutte de race. Au nord de la terre de Chanaan, se trouve le pays d'Elam ou d'Iran, dont Chodorlahomor est le roi. Ce chef avait vaincu et imposé pendant douze ans le tribut à quelques chefs ou rois de la vallée du Jourdain. Ceux-ci veulent s'affranchir du tribut, et alors Bara, roi de Sodome, Bersa, roi de Gomorrhe, Sennaab, roi d'Adama, Semeber, roi de Seboïm, et le roi de Bala, qui fut ensuite Ségor, se coalisent et refusent le tribut. Ces chefs sont dans la terre de Chanaan, et appartiennent évidemment à la race chamite. Alors Chodorlahomor (Kedar-Laomr), roi des Elamites, se ligue avec Amraphel, roi de Sennaar, avec *Arioch*, roi d'Ellazar, avec Thadal, roi des nations, pour marcher contre ses tributaires insoumis. Ici, ces chefs portent manifestement dans leur nom la trace d'une origine arienne, dit M. Renan (2). Si ces conjectures sont vraies, la première guerre entre nations, conservée par l'histoire,

(1) Hérod., liv. III, n° 20.
(2) T. I, p. 55.

sera une lutte entre la race de Japhet et la race de Cham. Cependant saint Epiphane y voit la lutte de la race sémitique contre la postérité de Cham, usurpatrice d'une terre primitivement assignée aux enfants de Sem. Ces deux opinions peuvent se concilier, comme nous le verrons. Les tribus du Nord sont barbares et avides ; elles descendent de la Perse et de l'Assyrie, ravageant tous les pays qu'elles traversent, attaquant les Raphaïm dans Astaroth-charnaïm où Astarté était adorée, les Zuzim, les Emim dans Save-Cariathaïm, les Chorrhéens dans les montagnes de Seïr, jusque dans les champs de Pharan, qui est dans le désert, puis reviennent à Cadès, ravageant le pays des Amalécites et des Amorrhéens à Asasouthamar. Ce n'est qu'après cette succession de brigandages qu'elles se trouvèrent en face des cinq rois des bassins du Jourdain, dans la vallée de Siddim. Le champ de bataille était coupé de puits de bitume. La lutte s'engage, et les lâches habitants de Sodome et de Gomorrhe, cités du plaisir et de la volupté, prennent la fuite. Les trois autres peuples, leurs alliés, se retirent sur les montagnes, laissant maîtres du pays ces barbares envahisseurs du Nord. C'est ainsi que commence la première lutte du Midi contre le Septentrion, que l'Assyrie et l'Egypte soutiendront contre la Perse, la Perse contre la Grèce, la Grèce contre la Macédoine, l'Orient et l'Afrique contre Rome, Rome contre les Huns, les Lombards, les Visigoths ; l'Italie et l'Espagne contre la France et l'Allemagne ; l'Inde et l'Amérique contre l'Angleterre, la Pologne contre la Russie. Où s'arrêtera le mouvement ? Est-il écrit que le gouvernement du monde

s'élèvera de l'équateur au pôle, des tropiques aux glaces éternelles? Les nations passeront-elles tour à tour, par une échelle géographique continue, de l'indépendance à l'esclavage, puis de l'esclavage au commandement, avec la gloire et la responsabilité qui en découlent? Ou bien, le pivot du monde moral étant fixé à Rome, les destinées des peuples tendront-elles désormais à vaincre les anciennes divisions, à communiquer de proche en proche les clartés de l'idée chrétienne, et à faire rayonner autour du monde les splendeurs du Christ, avec la sainte fraternité des hommes?

Problème immense, que soulève en notre esprit cette première guerre des peuples, mais que la lutte éternelle du bien et du mal en ce monde semble rendre insoluble à l'intelligence humaine. Les vainqueurs s'emparent de toutes les richesses de Sodome et de Gomorrhe et se retirent, emmenant avec eux Loth, qui habitait Sodome, et tout ce qu'il possédait. Un prisonnier s'échappe et vient l'annoncer à Abraham l'Hébreu, qui demeurait dans la plaine de Mambré l'Amorrhéen, frère d'Escol et frère d'Aner, tous trois alliés d'Abraham. Celui-ci arme trois cent dix-huit des plus braves de ses serviteurs, et avec les forces de ses alliés poursuit les ravageurs coalisés jusqu'à Dan. Il partage ses troupes, surprend l'ennemi dans le sommeil au milieu de la nuit, et poursuit l'armée en déroute jusqu'à Hoba, qui est à la gauche de Damas. Il reprend le butin, ramène Loth son frère, avec ce qui était à lui, les femmes aussi et le peuple. Dans cette lutte engagée entre la race arienne et la race chamite, Abraham

intervient avec sa tribu et remporte la victoire. C'est ainsi que la race de Sem participe à ces conflits, disperse les barbares, leur arrache leurs dépouilles, et justifie le langage de saint Epiphane.

Pour la première fois nous rencontrons le nom de la ville célèbre de Damas, mais alors elle n'existait pas encore, car elle fut fondée par le fils d'Eliézer : *Damascus Eliezer* (1), celui qu'Abraham destinait pour son successeur avant la naissance d'Isaac. Abraham avait sauvé le pays d'une invasion barbare, le roi de Sodome va au devant de lui, Melchisédech lui-même, le roi de *Salem*, plus tard appelée *Jérusalem*. Il était roi et prêtre du Très-Haut, *et, prenant du pain et du vin, il le bénit* et dit : « Béni soit Abraham par le Dieu Très-Haut, qui a fait le ciel et la terre ! Béni soit le Dieu Très-Haut, dont la protection a livré les ennemis en vos mains ! » Abraham lui donna la dîme de tout ce qu'il avait pris. Grande et noble figure, digne de répandre sur la personne d'Abraham la bénédiction du vrai Dieu ; elle rayonne d'un sacerdoce royal et divin ; elle est saluée par saint Paul, qui voit dans Jésus le Pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech ; car, dit-il, ce Melchisédech, roi de Salem, prêtre du Dieu Très-Haut, qui va au devant d'Abraham pour le bénir, à qui Abraham remet la dîme de tout le butin, est considéré comme roi de justice, et sa qualité de roi de Salem veut dire roi de la paix, sans père, sans mère, sans généalogie, dont on ne connaît ni la naissance ni la mort, comme

(1) *Gen.*, XV, 2.

s'il était éternel : figure expressive du Fils de Dieu, il reste prêtre à jamais (1).

Le roi de Sodome fait à son tour ses offres de reconnaissance à Abraham, mais celui-ci : « Je lève ma main vers le Seigneur, le Dieu Très-Haut, le Seigneur du ciel et de la terre, que je ne recevrai rien de tout ce qui est à vous, depuis un ruban jusqu'à un cordon de soulier, et que vous ne pourrez dire : J'ai enrichi Abraham. J'excepte seulement ce que mes gens ont pris pour leur nourriture et ce qui est dû à ceux qui sont venus avec moi, à Aner, à Escol et à Mambré, qui accepteront leur part du butin. » Dans ce succès militaire, Moïse ne nous montre point le triomphateur, mais le béni du Très-Haut, l'âme pure, désintéressée et indépendante, la grandeur morale bien supérieure à la valeur guerrière.

Peu de temps après, le Seigneur dit à Abraham (2) : « Le cri de Sodome et de Gomorrhe s'augmente de plus en plus ; leur péché s'est trop accru ; je descendrai donc et je verrai si leur iniquité est consommée comme l'annonce ce cri qui est venu jusqu'à moi. » Abraham lui dit : « Perdrez-vous le juste avec l'impie? Peut-être y a-t-il cinquante justes dans cette ville, les ferez-vous aussi périr et ne pardonnerez-vous pas plutôt à la ville à cause de ces cinquante justes qui s'y trouvent? Vous ne voulez pas perdre le juste avec l'impie et traiter l'innocent comme le méchant, vous êtes incapable d'en agir ainsi : le juge de la terre pourrait-il ne pas rendre justice? » Tou-

(1) *Hebr.*, VII, 1-3.
(2) *Gen.*, XVIII, 3.

chante prière, qui met à jour l'âme généreuse et tendre d'Abraham et nous explique les faveurs divines dont il est comblé. « Si je trouve dans Sodome cinquante justes, dit le Seigneur, je pardonnerai à cause d'eux à toute la ville. » La foi du saint homme l'inspire ; au lieu de se taire, il s'avance timidement : « Puisque j'ai commencé, je parlerai à mon Seigneur, quoique je ne sois que cendre et poussière. S'il ne s'en trouvait que quarante-cinq, perdriez-vous toute la ville? — S'il y en a quarante-cinq, je ne perdrai point la ville, dit le Seigneur. » Abraham n'ose plus prier, mais il interroge : « Peut-être y en aura-t-il quarante, que ferez-vous? — A cause de ces quarante, dit le Seigneur, je ne frapperai pas la ville. » L'amour d'Abraham s'accroît avec sa timidité : « Ne vous irritez pas, Seigneur, si je parle encore, peut-être n'y en aura-t-il que trente? — Je n'agirai pas si j'en trouve trente. » Tant de bonté l'enhardit : « Encore une fois, puisque j'ai commencé, je parlerai à mon Seigneur : Et si vous en trouvez vingt? — A cause de ces vingt je ne l'anéantirai pas. — De grâce, ne vous indignez pas si j'insiste encore une fois : Que ferez-vous s'il y en a dix? — Je ne la renverserai pas en considération de ces dix. » Le Seigneur ne se retire que lorsque Abraham a cessé de parler. Ce qui veut dire que la miséricorde de Dieu n'était pas épuisée, mais la justice d'Abraham satisfaite. Malheur au cœur de l'homme qui n'a pas compris ce qu'il y a de sublime dans cet immortel colloque, où nous voyons la foi, l'espérance et la charité d'Abraham désarmant le Seigneur, et le Seigneur n'arrêtant ses

concessions que lorsque la prière elle-même s'est arrêtée.

Ici l'amour de l'homme est vaincu, et bientôt Moïse nous le prouvera en nous montrant la Divinité elle-même sauvant la famille de Loth, les seuls justes de cette Sodome qu'il va détruire. Cette scène si belle est suivie d'une autre non moins morale. Deux inconnus arrivent à Sodome (1). Loth aussitôt va leur offrir une généreuse hospitalité. Les habitants de tous âges veulent lui ravir ses hôtes dans un but d'exécrable infamie. Pour l'honneur de la nature, Loth se montre prêt à tous les sacrifices et leur offre la virginité de ses filles; mais il ne peut les désarmer. Tant d'infamie d'une part, tant de vertu de l'autre, méritait une intervention divine, et ce fait devait être conservé pour la leçon de l'humanité. Ces inconnus étaient des anges, ils venaient mettre les habitants de Sodome à une dernière épreuve, afin que cette épreuve témoignât de la justice divine. Ils avertissent la famille de Loth du châtiment qui menace la contrée, et l'arrachent de Sodome. Loth dans sa fuite demande la conservation de la ville de Bala pour s'y réfugier : « Vous voyez, dit-il, qu'elle est *petite.* » Et c'est de ce moment qu'elle s'appela *Segor,* c'est-à-dire *petite.* Il y arrive au soleil levant. La femme de Loth, qui se retirait avec lui et qui, contre la défense que Dieu lui en avait faite, s'arrêta pour regarder la ville et le terrible embrasement, fut changée en une colonne de sel et punie ainsi

(1) *Gen.*, XIX, 1.

de sa curiosité. « J'ai parlé dans un autre lieu, dit Josèphe (1), de cette colonne que l'on voit encore aujourd'hui. »

Si cette colonne n'existe plus, des montagnes de sel soulevées par la catastrophe y ont été récemment reconnues, et semblent s'élever encore pour déposer de la minutieuse exactitude de Moïse. C'est de cette histoire, embellie par la poésie grecque, que la mythologie a fait sortir les fables de Niobé, d'Ariane et d'Eurydice (2).

Déjà Moïse nous a appris que la vallée de Seddim était remplie de puits de bitume; c'est sur ce sol que Dieu fait tomber une pluie de soufre et de feu. Tout s'embrase, d'immenses cratères s'entr'ouvrent, et le feu détruit Sodome et Gomorrhe, Seboïm et Adama, toute la plaine et tous les habitants de ces villes et toutes les plantes de la terre.

De toutes les villes de la Pentapole, Ségor seule fut sauvée. La vallée de Seddim fut ravagée par le feu. Les cratères soulevèrent des montagnes de sel, et la mer Morte ou Asphaltique en fut empoisonnée, et couvrit toute la vallée de Seddim. *Haud procul indè campi, quos ferunt, olim uberes, magnisque urbibus habitatos, fulminum jactu arsisse; et manere vestigia; terramque ipsam, specie torridam, vim frugi feram perdidisse* (3), dit Tacite.

« L'eau de ce lac, dit Josèphe (4), est salée, incapable

(1) *Antiq. jud.*, liv. Ier, ch. XI.
(2) CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Protrept.*, 65.
(3) *Hist.*, liv. V, n° 7.
(4) *Guerre des Juifs contre les Rom.*, chap. XXVII.

de nourrir des poissons, et si légère, que les choses les plus pesantes n'y peuvent aller à fond. Vespasien ayant eu la curiosité de l'aller voir, y fit jeter des hommes qui ne savaient pas nager et qui avaient les mains attachées derrière le dos ; tous revinrent sur l'eau comme si quelque vent les eût poussés de bas en haut. Il pousse en divers endroits des masses de bitume toutes noires, qui ressemblent à des taureaux sans tête et qui nagent au-dessus de l'eau. La terre de Sodome, voisine de ce lac, et qui autrefois n'était pas seulement abondante en toutes sortes de fruits, mais si célèbre par la richesse et la beauté de ses villes, ne conserve plus maintenant que l'image affreuse de cet horrible embrasement que la détestable impiété de ses habitants attira sur elle. On y voit encore quelques ombres de ces cinq villes abominables, et ces cendres maudites produisent des fruits qui paraissent bons à manger, mais que l'on ne touche pas plutôt qu'ils se réduisent en poudre. Ainsi, ce n'est pas seulement par la foi que l'on est persuadé de cet épouvantable événement ; mais on ne saurait ne le point être par ses propres yeux. »

Les Arabes donnent au lac le nom de lac de Loth. Des traditions conformes nous sont conservées par Diodore de Sicile (1), Pline (2), Strabon (3), Solinus, Alexandre Polyhistor. Les voyageurs modernes justifient le langage de Josèphe. Voici comment s'exprime M. de Châteaubriand dans son *Itinéraire* : « Des plages de sel, une vase dessé-

(1) *Liv.* XIX.
(2) *Liv.* V, XVI.
(3) *Liv.* XVI.

chée, des sables mouvants et comme sillonnés par les flots ; çà et là des arbustes chétifs croissent péniblement sur cette terre privée de vie, leurs feuilles sont couvertes du sel qui les a nourries, et leur écorce a le goût et l'odeur de la fumée. Au lieu de villages, on aperçoit les ruines de quelques tours.

» Au milieu de la vallée passe un fleuve décoloré ; il se traîne à regret vers ce lac empesté qui l'engloutit. Ce fleuve est le Jourdain, ce lac est la mer Morte ; elle paraît brillante, mais les villes coupables qu'elle cache dans son sein semblent avoir empoisonné ses flots ; ses abîmes solitaires ne peuvent nourrir aucun être vivant ; jamais vaisseau n'a pressé ses ondes, ses grèves sont sans oiseaux, ses arbres sans verdure, et son eau, d'une amertume affreuse, est si pesante, que les vents les plus impétueux peuvent à peine la soulever. » Il continue : « Plusieurs voyageurs, entre autres Troïlo et d'Arvieux, disent avoir remarqué des débris de murailles et de palais dans les eaux de la mer Morte. Ce rapport semble confirmé par Maundral et par le P. Nau. Les anciens sont plus positifs à ce sujet : Josèphe, qui se sert d'une expression poétique, dit qu'on apercevait au bord du lac les ombres des cités détruites. Strabon donne soixante stades de tour aux ruines de Sodome ; Tacite parle de ses débris ; je ne sais s'ils existent encore, je ne les ai point vus(1). » Mais ce que M. de Châteaubriand n'a point vu, M. de Saulcy, membre

(1) VOLNEY, *Etat physique de la Syrie*, ch. 1er, § 7, dit la même chose ; seulement il a vu des hirondelles voler à la surface de cette mer pour y prendre l'eau nécessaire à bâtir leurs nids.

de l'académie des inscriptions et belles-lettres, vient de le reconnaître. Au commencement de l'année mil huit cent cinquante, il employa plusieurs journées à contourner la mer Morte; il trouva d'immenses cratères, puis il parvint au pied de la montagne de sel. A la pointe nord de cette montagne, est un amas gigantesque de décombres qui domine la mer: c'est le *Radjam-el-Mezorrhel* ou *Monceau bouleversé*. A deux cents mètres à droite, sur le flanc même de la roche saline, s'étendent les ruines d'une ville immense que les Arabes appellent *Kheshet-Esdoum :* c'est Sodome. A deux kilomètres de là, sur le flanc d'une colline et au nord-ouest de la montagne de sel, sont des ruines encore, qui recouvrent deux coteaux. Elles s'appellent *Kerbet-Zouera :* c'est la Ségor de la Bible. Une immensité de décombres rongés par les siècles, quelques affleurements de murs *cyclopéens* ensevelis dans les scories et la cendre, tels sont aujourd'hui les débris de ces deux villes, dont la position peut être considérée comme certaine. Plus loin, avant d'arriver à Elmazraa, dans les *Kerbet-Sebaan*, M. de Saulcy reconnut les ruines de Seboïm, et à *Kherbet-Oumran* celles de Gomorrhe. Ces quatre villes de la Pentapole sont reconnues par la tradition arabe, qui s'est perpétuée de siècle en siècle, et qui est de tout point d'accord avec la Bible. Il a, de plus, constaté l'existence d'un petit îlot couvert de décombres, que les Arabes appellent *Redjom-Louth*, le monceau de Loth.

Des voyageurs avaient prétendu (1) que la mer Morte

(1) V. Burckardt, Léon de Laborde, *Voyage dans l'Arabie Pétrée.*

n'avait pas existé de tout temps, qu'elle avait pris, dans la vallée de Seddim, à l'époque de la catastrophe, la place des villes incendiées, et que le Jourdain, avant la formation de ce lac, se déchargeait dans la mer Rouge par la vallée d'*Akaba*. Mais M. de Saulcy a reconnu des cours d'eaux descendant du sud au nord, en sens inverse du Jourdain, qui se jettent dans la mer Morte. D'un autre côté, en mil huit cent trente-neuf, M. Jules de Berton a pris les niveaux de la mer Morte, de la mer Méditerranée et de la pointe nord du golfe Elamitique, et il a constaté que les eaux de ce golfe n'étaient guère qu'à dix mètres au-dessus de la Méditerranée, tandis que celle-ci est à cent dix-neuf mètres au-dessus de la mer Morte. Il est donc clair que le Jourdain n'a jamais pu monter au golfe Elamitique. La vallée du Jourdain, qui s'abaisse depuis sa naissance jusqu'à la mer Morte, se relève à l'autre extrémité de la vallée de Seddim, jusqu'à *El-Saté*, qui est la limite du bassin de la mer Morte du côté du sud. Au delà d'*El-Saté*, dont le niveau est de cent soixante mètres au-dessus de la Méditerranée, une autre vallée, celle d'*Akaba*, s'abaisse à son tour jusqu'au golfe Elamitique. Cette double reconnaissance de MM. de Saulcy et Jules de Berton établit clairement que le Jourdain s'est perdu de tout temps dans la mer Morte et que la mer Morte est aussi ancienne que le fleuve. Aussi Moïse, si exact dans les détails, ne dit-il point que la mer fut formée par l'effet de la catastrophe qui bouleversa le sol et ensevelit la Pentapole (1).

(1) Extrait de l'*Union*, 20 septembre 1851, n° 263.
D'après M. Jules de Berton, le Jourdain, dans son cours au point

Lorsque nous lisons dans Volney (1) que tous les auteurs grecs s'accordent à dire que la nation phénicienne avait émigré des bords de la mer Erythrée ou Rouge, à raison des bouleversements de leur pays par des volcans, nous sommes tentés de rattacher cette émigration à la ruine de la Pentapole, et de supposer que les Grecs ont confondu les bords de la mer Morte avec ceux de la mer Rouge.

Dans ce grand événement nous retrouvons encore la nature physique associée en quelque sorte à la responsabilité morale de ses habitants, subissant avec eux un véritable anéantissement. Dans cette nature où tout est mort, on ne voit plus que les cadavres *cyclopéens* des villes dont le nombre et la proximité attestent avec Moïse l'antique opulence du pays. Ces monuments cyclopéens indiquent la présence des enfants des géants, et Moïse nous dit, en effet : « Les premiers habitants de ces pays étaient un peuple grand, robuste et si élevé, qu'on les disait de la race d'Enac ; on les appelait Emim. Les enfants de Loth, les Moabites, prirent possession d'Ar, leur pays. Les enfants d'Ammon, autres enfants de Loth, habitèrent également un pays que l'on disait la terre des géants, peuples nombreux, de haute stature comme les enfants d'Enac, nommés Zomzommim, que le Seigneur avait effacés

le plus culminant, est à cent quatre-vingt-trois mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée. De la source au premier lac appelé par les Arabes *Bahé-el-Houlé*, il descend de cent quatre-vingt-neuf, puis de deux cent vingt-quatre, entre ce lac et celui de Tibériade, et enfin de cent quatre-vingt-quinze entre la mer de Génézareth et la mer Morte.

(1) T. Ier, p. 228.

de sa vue : *Quos delevit Dominus à facie eorum* (1). » Comment les avait-il fait disparaître? Evidemment, par la destruction de la Pentapole. Ces circonstances nous fixent sur la stature des habitants de Sodome et de Gomorrhe.

Les monuments cyclopéens qui subsistent encore étaient donc l'œuvre de ces géants. Og, roi de Basan, était de la même race, et l'on voit, dit Moïse, à Rabbath des Ammonites son lit de fer ou sarcophage de basalte, qui est de neuf coudées de long sur quatre de large. Sa force corporelle l'avait fait roi, parce qu'en effet c'est la force matérielle qui l'emporte dans les sociétés naissantes (2).

La ruine soudaine de la Pentapole, la perte de sa femme, des fiancés de ses filles, accable l'âme de Loth. Il ne peut rester longtemps dans la petite ville de Ségor, qu'il trouve abandonnée et trop voisine du théâtre d'une aussi vaste désolation. Il quitte la ville, se retire, selon le conseil des anges, sur la montagne et s'abrite dans une caverne. L'esprit frappé par un si grand événement, dit Josèphe, les filles de Loth s'imaginent que l'humanité est anéantie, comme au temps du déluge, que les dernières espérances de l'humanité sont tout entières dans leur fécondité, et qu'elles doivent sacrifier au culte alors universel du principe générateur pour conserver la race de Loth. Elles enivrent leur père pour s'en emparer, et à quelque temps de là, l'aînée mit au monde un fils appelé Moab, qui devint père des Moabites; la seconde un autre fils appelé Ammon, père des Ammonites. Moïse a

(1) *Deuteron.*, II, 10, 20 et 21.
(2) *Deuteron.*, III, 11. *Ad mensuram cubiti virilis manus.*

bien soin de constater l'ignorance absolue de Loth, dans ce récit qu'il semble ne conserver que pour justifier à l'avance le futur anéantissement de ces peuples guerriers par les Hébreux.

§ VI. — ISMAEL, PÈRE DE LA RACE ARABE.

Sara, sans enfant, dix ans après son entrée dans la terre de Chanaan, présente à Abraham son esclave Agar, qui se trouvait parmi celles que le roi d'Egypte lui avait données, en lui disant : « Stérile moi-même, peut-être par elle aurai-je des enfants ! » Trop heureuse d'avoir conçu, Agar méprisa sa maîtresse, mais Sara l'humilia à ce point qu'Agar prit la fuite. Assise dans le désert près d'une source sur le chemin de Sur, un ange lui apparaît et lui dit : « Retournez trouver votre maîtresse et humiliez-vous sous sa main. Je multiplierai votre postérité de telle sorte qu'elle sera innombrable. Vous enfanterez un fils et vous l'appellerez Ismaël, parce que le Seigneur a entendu le cri de votre affliction. Ce sera un homme fier et sauvage, il lèvera la main contre tous, et tous lèveront la main contre lui, et il plantera hardiment ses tentes en face de tous ses frères (1). » N'est-ce pas là une peinture fidèle de la race arabe issue d'Ismaël ? Ne la reconnaît-on pas à son allure fière, hardie, indomptable ? A une race si brave et si ardente, la nature a donné un cheval digne de sa valeur. Job nous

(1) *Gen.*, XVI, 9-12.

le dépeint avec son cou orné d'une crinière flottante (1), le feu dans le regard, frappant la terre, impatient de combattre. Il y a harmonie parfaite entre l'Arabe et son coursier ! même feu, même peinture, même vérité, même génie dans celui qui les peint !

Suivons la vie aventureuse de ce premier chef des Arabes.

Agar avertie bénit le Seigneur, et sur les conseils de l'ange revint sous la tente. Elle donna un fils à Abraham, alors âgé de quatre-vingt-six ans, et cet enfant fut nommé Ismaël. Plein d'affection pour ce fils, Abraham, alors que le Seigneur lui annonce un autre fils de Sara, lui dit : « Faites-moi la grâce qu'Ismaël vive en votre présence (2) ! » Le Seigneur lui répond : « Je t'ai exaucé touchant Ismaël ; dès à présent je l'ai béni et je lui donnerai une postérité grande et nombreuse. Douze chefs sortiront de lui et je le rendrai père d'un grand peuple. »

A l'âge de treize ans, Ismaël est circoncis. Bientôt après, Abraham, âgé de cent ans, eut un second fils, nommé Isaac. Ismaël était son aîné de quatorze ans ; en

(1) « Son hennissement superbe répand l'effroi ; il frappe et creuse la terre de son pied et s'enorgueillit de sa force. Quand le bruit des armes retentit de toutes parts, ses narines se gonflent de joie ; il rit de la peur, il ne tremble jamais ; il ne recule pas quand le glaive menace sa poitrine ! Les flèches volent autour de lui ; les lances et les piques étincellent, et il frappe plus fortement la terre et il la creuse avec fureur. Il ne croit pas que déjà la trompette a sonné ; elle sonne plus haut ; à cet appel belliqueux, il renâcle de colère, il flaire de loin la bataille, il se précipite dans la mêlée à travers le cri de guerre des chefs et des combattants. » (Chap. XXXIX, 19-25.)

(2) *Gen.*, XVII, 18.

jouant avec Isaac, il montrait une supériorité qui excita la jalousie de Sara. « Chassez, dit-elle à Abraham, cette esclave et son fils, car le fils de cette esclave ne sera point héritier avec mon fils Isaac. » Ce langage fut douloureux à Abraham, qui aimait son fils Ismaël. Mais le Seigneur dit à Abraham : « Que cela ne te paraisse pas trop dur pour cet enfant et pour ton esclave. Accepte tout ce que te dira Sara, car c'est d'Isaac que sortira la race qui perpétuera ton nom. Je rendrai aussi le fils de l'esclave chef d'un grand peuple, parce qu'il est sorti de toi. » A la voix du Seigneur, Abraham n'hésite point, il prend du pain, un vase plein d'eau qu'il donne à Agar et le lui met sur l'épaule; il lui donne son fils et la renvoie. Agar, étant sortie, errait dans l'aride désert de Bersabée, et bientôt l'eau qui était dans le vase ayant manqué, elle laissa son fils couché sous un arbre, puis s'éloigna de lui à la distance d'un trait d'arc, en disant : « Je ne vous verrai pas mourir, mon enfant ! » Et s'étant assise, elle éleva la voix et pleura. Or, Dieu écouta la voix de l'enfant, et du ciel un ange de Dieu appela Agar, et lui dit : « Ne craignez point, car Dieu a entendu la voix de l'enfant du lieu où il est. Levez-vous, prenez l'enfant et ayez-en soin sans vous décourager ; car je le rendrai père d'un grand peuple. » En même temps Dieu lui ouvrit les yeux, et ayant aperçu un peu d'eau, elle y alla, remplit son urne et en donna à boire à l'enfant. Dieu fut avec cet enfant, qui devint grand, qui habita le désert et fut habile à tirer de l'arc. Tandis qu'il campait dans le désert de Pharan, sa mère Agar, qui était Egyptienne, lui fit épouser une femme d'Egypte;

c'est de cette alliance de la race de Sem et de Cham qu'est sortie la race arabe.

Voilà tout ce que nous apprend Moïse sur la vie d'Ismaël. Nomade comme Abraham, il ne paraît pas avoir jamais planté sa tente loin de celle de son père. Lorsque Abraham, courbé sous le poids de l'âge, sent approcher la fin d'une vie si bien remplie, il réunit ses enfants autour de lui, Isaac, Ismaël, et ceux qu'il eut de Céthura, c'est-à-dire Zamran, Jecsan, Madan, Madian, Jesboc et Suë. Jecsan eut pour fils Saba et Dadan. Dadan fut père d'Assurim, de Latusim et de Loomin. De Madian sont issus Epha, Opher, Hénoch, Abida et Eldaa. Telle est la descendance d'Abraham du côté de Céthura(1). Abraham, avant de mourir, donna tous ses biens à son fils Isaac et distribua de larges présents aux enfants de ses concubines. Il les sépara de son fils Isaac, en leur assignant le côté de l'Orient, puis il mourut à l'âge de cent soixante-quinze ans. Quelques rabbins lui attribuent un livre nommé *Jetzira*, ou de la création, composé contre les prêtres chaldéens, qui avaient des opinions contraires à l'unité de Dieu. Moïse n'en dit mot; dans aucun acte de sa vie on ne le voit écrire. Il est assez grand par l'éclat de sa vie, par les peuples qu'il a fondés, par les traditions saintes qu'il a transmises, sans le grandir encore par de fastueuses prétentions littéraires incompatibles avec son antiquité.

Ismaël était venu recueillir les dernières volontés de son père, et avec Isaac il ensevelit le corps d'Abraham

(1) *Gen.*, XXV, 1.

dans le tombeau de Sara. *Et sepelierunt eum Isaac et Ismaël filii sui in speluncâ duplici, quæ sita est in agro Ephron, filii Seor Hethæi, è regione Mambre*(1). Isaac habitait alors près du puits du Dieu qui vit et qui voit, ainsi appelé par Agar lorsque l'ange lui apparut pour lui dire de retourner près de Sara (2).

Ismaël eut douze enfants, dont voici les noms selon que les ont portés ceux qui sont descendus de lui : Le premier fut Nabaïoth ; les autres furent Cédar, Adbeel, Mabsam, Masma, Duma, Massa, Hadar, Thema, Jethur, Naphis et Celma. Ce sont là les enfants d'Ismaël, et tels sont les noms qu'ils ont donnés à leurs places fortes et à leurs villes, ayant été les douze chefs de leurs tribus. Esaü avait épousé deux femmes chananéennes malgré son père Isaac. Dans l'espérance de l'apaiser, Esaü vint trouver son oncle Ismaël et obtint de lui pour épouse Maheleth, sa fille, sœur de Nabaïoth (3). Cette alliance resserra l'amitié des deux frères Isaac et Ismaël, premiers enfants d'Abraham, car lorsque Ismaël rendit le dernier soupir, Isaac était près de lui, ainsi que Moïse nous le dit : « Ismaël mourut au milieu de tous ses frères, à l'âge de cent trente-sept ans, et après sa mort il fut, comme Abraham, déposé près de son peuple (4). » Il habita le pays d'Hévila jusqu'à Sur, sur ce grand courant des peuples qui s'étend de l'Egypte jusqu'à l'Assyrie.

(1) *Gen.*, XXV, 9.
(2) *Gen.*, XVI, 14.
(3) *Gen.*, XXVIII, 9, appelée Basemath *Gen.*, XXXVI, 3.
(4) *Gen.*, XXV, 17.

Hévila est à la frontière des dépendances de Chus, qui occupait, comme nous l'avons dit plus haut, la partie occidentale de l'Arabie, connue sous le nom d'*Arabie noire*. Les Jectanides occupaient la partie orientale. Les Arabes ismaélites se trouvèrent donc au nord de ces deux races. Des luttes longues et persistantes durent s'engager entre la race chusite et la race ismaélite. « Ces premiers Arabes, dit Volney (1), furent attaqués et finalement expulsés par une autre race se prétendant issue de Sem et parente des Assyriens et des Chaldéens : sur quoi l'historien Hamza observe qu'il y avait une autre manière de raconter l'histoire de ces tribus, lorsqu'il dit : Tel est le récit des *Jamanais* sur leur origine; mais j'ai lu dans des écrivains qui s'autorisent d'*Ebn-Abbas*, que les vrais Arabes, au nombre de dix peuples, comptaient leurs années à dater d'*Aram*, et que ces dix peuples ou familles étaient *Aad*, *Tamoud*, *Tasm*, *Djedis*, *Amaleq*, *Obil*, *Amim*, *Ouabsar*, *Djasem* et *Qahtam* : Ces familles, désignées par le nom d'*Arman*, avaient déjà péri en partie quand les derniers coups furent portés par *Ardouan*, roi (de la dynastie perse) des *Ashganiens*. Jusque-là ces Arabes comptaient leurs années à dater d'*Aram*. » Volney ajoute : « Il est fâcheux que les Arabes ne nous aient pas donné l'époque d'*Aram*. » Moïse nous la donne, car il nous semble évident qu'*Aram* est *Abram*, nom primitif d'Abraham, dont on a supprimé la lettre *b*. L'historien Hamza nous apprend donc qu'Abraham a été le point de départ de l'ère des Arabes, ce qui convient

(1) T. I^er^, p. 282.

parfaitement au grand retentissement de ce nom dans tout le pays arabique... « Le résultat le plus probable qui nous semble indiqué par tous ces récits, continue Volney, est qu'effectivement, à une époque reculée, l'Arabie eut deux races d'habitants, les uns ayant la peau et les yeux noirs, avec les cheveux longs, c'est-à-dire vrais Éthiopiens, comme leurs voisins d'Axoum et de Méroë, les autres plus ressemblants aux Assyriens, du pays desquels ils peuvent être venus: les uns et les autres parlant un langage identique dans ses principes et dans ses règles de grammaire et de construction. Cette circonstance indique qu'originairement ils sortirent d'une même souche, dont une branche habitant le midi reçut l'impression du soleil africain; l'autre, s'étant répandue plus au nord, prit une constitution adaptée à son climat. » La conséquence de Volney est trop directe. Les rapports de langage proviennent de ce qu'Abraham, père d'Ismaël, venait de la Chaldée, au voisinage d'une société fondée par Nemrod, fils de Chus, et ces rapports, bien loin d'infirmer les origines indiquées par Moïse, viennent au contraire les justifier.

La position géographique fixée par Moïse pour les enfants d'Ismaël correspond parfaitement avec la position qu'occupèrent les enfants de Chus et de Jectan. Les peuples qui conservèrent les noms des enfants d'Ismaël, conservèrent longtemps aussi après Moïse la position que ce grand homme leur assigne. Les Arabes portent avec orgueil le nom d'enfants d'Ismaël, qu'ils appellent le fils aîné d'Abraham. Le Coran témoigne de leur origine et de leur fierté.

Telle est la première page de l'histoire des Arabes, qui

nous est religieusement conservée par Moïse et que nous avons dû recueillir pour constater ici encore la vérité de peinture qu'il a su donner à une race encore subsistante, qui combat contre nous, et remplit si glorieusement la prophétique parole de l'ange de Dieu à Agar: Je multiplierai ta postérité, elle sera innombrable par sa multitude: *Multiplicans multiplicabo semen tuum, et non numerabitur præ multitudine* (1).

§ VII. — CIRCONCISION. — ALLIANCE DIVINE.

Abraham, tout entier dans l'adoration de son Dieu, l'entend qui lui dit : « Je suis le Dieu tout-puissant; marche devant moi et sois parfait. Je ferai alliance avec toi et je multiplierai ta race à l'infini. » Abraham se prosterna le visage contre terre, et Dieu lui dit : « C'est moi, et j'entre en pacte avec toi, et tu seras père de plusieurs nations. Tu ne t'appelleras plus Abram, mais Abraham, parce que je t'ai constitué le père de plusieurs nations. Tu croîtras dans ta race d'une manière inouïe, je t'établirai père des nations, et des rois sortiront de ton sang. Et j'établirai mon pacte entre moi et toi, et ta descendance après toi dans ses générations reculées, par une alliance éternelle, afin que je sois le Dieu de toi et de toute ta race. Je donnerai à toi et à tes descendants cette terre de ta vie nomade, tout le pays de Chanaan en possession éternelle, et je serai leur Dieu. » Pourquoi Abraham ne passera-t-il

(1) *Gen.*, XVI, 10.

que comme un étranger sur la terre de Chanaan ? Parce que le temps de la justice de Dieu n'est point encore arrivé ; parce que l'iniquité des peuples qui habitent cette terre n'est point encore suffisamment accomplie pour en être chassés ; quatre siècles d'iniquité combleront la mesure. Seulement alors les enfants d'Abraham, sortant de la servitude étrangère, viendront prendre la possession définitive de la terre de Chanaan, sur la ruine des peuples que Dieu veut frapper (1). Le Seigneur dit encore : « Tu garderas mon pacte, ainsi que toutes les générations qui sortiront de toi ; voici ce pacte que tous vous observerez envers moi : que tout mâle d'entre vous soit circoncis. » Voilà la formule du pacte, et cette circoncision sera le signe de l'alliance entre Dieu et les descendants d'Abraham. « Le huitième jour tout enfant mâle, parmi vous et dans les générations à venir, sera circoncis, même celui qui aura été acheté, quoique ne sortant pas de votre race. Mon pacte sera gravé dans votre chair comme signe d'éternelle alliance. Le mâle non circoncis sera retranché de mon peuple, parce qu'il aura résolu et violé mon pacte. » Dieu dit encore à Abraham : « Tu n'appelleras plus ta femme *Sarai*, ma princesse, mais *Sara*, la princesse. » Sa qualité, avec son nom, s'élève du particulier au général. La sphère de sa personnalité s'agrandit, elle n'est plus seulement l'épouse adorée, elle va devenir la mère, la reine absolue des Hébreux. Aussi Dieu continue : « Je la bénirai, je te donnerai un fils né d'elle, par qui je serai

(1) *Gen.*, xv, 13.

béni ; il se développera en nations, et des rois de peuples sortiront de lui : *Et reges populorum orientur ex eo* (1). » Il s'appellera Isaac. Isaac se traduit par *rire*, voulant nous faire sentir par ce symbole la joie qui accompagne la pratique de la vertu, que Dieu promet d'impartir, comme un don par excellence, à ceux qui l'aiment, dit Eusèbe (2).

Il lui annonce en même temps sa bénédiction sur Ismaël et sa vaste descendance, mais le pacte sera formé avec Isaac, que Sara enfantera dans un an. Abraham aussitôt circoncit son fils Ismaël, alors âgé de treize ans, les esclaves nés dans sa maison ou achetés, tous les mâles soumis à son autorité, et lui-même se circoncit à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans.

La circoncision est un acte non-seulement de reconnaissance matérielle, mais encore d'alliance intellectuelle avec Dieu. « C'est un signe extérieur de l'ancienne alliance, par lequel on était agrégé au peuple de Dieu, comme nous entrons nous-mêmes dans l'Eglise par le baptême. C'est une figure du baptême, que Jésus-Christ a substitué à la circoncision et par lequel les cœurs sont circoncis, c'est-à-dire purifiés du péché (3). »

Après la chute originelle, la tendance au mal est si profonde que Dieu lui-même la constate, et dans sa pitié promet de ne plus renouveler le vaste châtiment du déluge ; mais le mal, enfant de l'erreur, ravage et dévaste les tra-

(1) *Gen.*, XVII, 16.

(2) Liv. XI, ch. VI.

(3) *Goffiné*, publié en français par mon ami Ed. DE STŒCKLIN. Fête de la Circoncision.

ditions divines. Pour sauver l'unité, la vérité d'un naufrage universel, Dieu négocie, pactise avec une famille, une race, dans laquelle il gravera d'une manière matérielle et palpable les éléments fondamentaux du monde spirituel ; la circoncision en est le signe et le premier acte régénérateur. « Quand Dieu ordonne la circoncision, dit saint Augustin (1), son commandement doit se prendre en ce sens : Celui qui ne sera point régénéré sera retranché du peuple, comme violateur de l'alliance divine, car lui-même en Adam a péché avec les autres hommes. En effet, s'il était écrit, *comme violateur de cette alliance*, cela ne pourrait s'entendre que de la circoncision ; mais comme l'Ecriture ne dit pas quelle alliance l'enfant a violée, on peut entendre celle-là seule dont l'infraction rend l'enfant solidaire. Si toutefois l'on ne veut rapporter ces paroles qu'à la circoncision, en ce sens que l'enfant circoncis est capable d'infraction à l'alliance, il faut alors chercher une autre locution pour exprimer sans absurdité qu'il viole l'alliance, quoiqu'elle ne soit point violée par lui, mais en lui. Et cependant cette réprobation de l'enfant incirconcis, mais innocent de toute négligence envers lui-même, serait injuste s'il n'était esclave du péché originel. » La circoncision, en régénérant l'homme, le transforme, il devient un homme nouveau, et cette personnalité nouvelle doit être désignée par un nom nouveau ; c'est pourquoi à l'instant de la circoncision Abraham et Sara changent leurs noms. « Tant qu'Abraham ne

(1) *Cité de Dieu*, liv. XVI, chap. XVII.

s'occupait que des mouvements qui s'opèrent dans les cieux et de la philosophie physique, dit saint Clément d'après Philon, il se nommait *Abram*, ce qui veut dire *père sublime;* mais depuis, ayant fait pénétrer ses regards dans le ciel, soit qu'il y eût vu par l'esprit le Fils, comme quelques auteurs le rapportent, ou simplement un ange plein de gloire, ou que d'une manière quelconque il eût acquis la notion d'un Dieu supérieur à la créature et supérieur à l'ordre de l'univers, il a ajouté αλφα à son nom comme ayant la connaissance du Dieu unique, et s'est nommé *Abraham;* au lieu de physicien étant devenu sage et ami de Dieu, ce qu'on traduit par *père choisi de la voix*, car la parole ou verbe *proféré* retentit, et son père est l'esprit, νους (1). »

L'ère d'Abraham commence du jour de la circoncision pour les Hébreux et les Arabes; mais Moïse, qui avait à distinguer son peuple des Ismaëlites, changea l'ère des Hébreux en lui donnant pour point de départ sa sortie d'Egypte lors de son solennel affranchissement.

La circoncision remonte donc à Abraham, qui l'a instituée le premier pour sa descendance. Cependant la circoncision a subsisté à l'état d'usage et de loi chez les Egyptiens, les Ethiopiens, les Arabes, les Phéniciens, chez le peuple de Colchide, dans le Pont, chez les Abyssiniens, au Sénégal, jusqu'à Madagascar. Diodore de Sicile (2) nous dit : « Le peuple de Colchide, établi dans le Pont, ainsi que les *Juifs* qui habitent entre les Syriens

(1) *Stromates*, ch. v, p. 648; Eusèbe, liv. XI, ch. vi.
(2) Liv. Ier.

et les Arabes, sont venus d'Egypte; aussi ont-ils l'usage de circoncire leurs enfants, selon un rite imité des Egyptiens. »

Hérodote (1) dit aussi en parlant de ceux de Colches : « Il n'y a que ce peuple, et les Egyptiens, et les Ethiopiens, qui observent de tout temps de se faire circoncire. Car les Phéniciens et les Syriens de Palestine demeurent d'accord que c'est des Egyptiens qu'ils l'ont appris. Et quant aux autres Syriens qui habitent le long des fleuves de Thermodon et de Parthénie, comme aussi les Macrons, qui leur sont voisins, ils reconnaissent que c'est de ceux de Colchos qu'ils tiennent l'usage de la circoncision. Ces peuples sont donc les seuls qui l'ont embrassée à l'imitation des Egyptiens. Mais quant aux Egyptiens et aux Ethiopiens, je ne saurais dire lequel de ces deux peuples l'a apprise de l'autre. »

« On voit par ce passage, ajoute Josèphe, que cet auteur dit positivement que les Syriens de la Palestine se font circoncire. Or, de tous les peuples de la Palestine il n'y a que les Juifs qui se font circoncire, et par conséquent c'est d'eux qu'il parle. »

Reste la question de savoir si l'origine en est égyptienne, comme le dit Hérodote, et comme il semble le faire avouer aux Hébreux ou Syriens de Palestine. Cet aveu des Hébreux est d'abord formellement contredit par Moïse, qui a écrit plus de mille ans avant Hérodote. La circoncision par Abraham doit être la plus ancienne par

(1) Liv. II, n° 104.

l'antiquité même du personnage. Déjà nous avons vu par le Persan Artapanus, que le roi d'Egypte contemporain d'Abraham était un des premiers successeurs de Ménès, par Bérose le Chaldéen qu'Abraham était de la dixième génération après le déluge; voici maintenant Alexandre Polyhistor qui nous dit : « Le prophète Cléodème, surnommé Malch, qui, à l'exemple du législateur Moïse, a écrit l'histoire des Juifs, dit qu'Abraham eut de Céthura entre autres enfants *Aphram*, *Sur* et *Japhram;* que *Sur* donna le nom à la Syrie, *Aphram* à la ville d'Afre, et *Japhram* à l'Afrique, et qu'ils combattirent dans la Lybie contre Antée, sous la conduite d'Hercule. » Josèphe dit aussi : « On tient qu'Opher ou Aphram s'empara par les armes de la Lybie, et que ses descendants s'y établirent et la nommèrent de son nom *Afrique* (1). Voilà donc les écrivains les plus divers, étrangers et même ennemis du judaïsme, qui sous des formes différentes nous attestent l'antiquité d'Abraham; puis on nous montre ses descendants par Céthura s'emparant de la Lybie et donnant le nom d'Aphram à l'Afrique. Si cette histoire est réelle, tous les enfants d'Abraham étant circoncis auront porté l'usage de la circoncision dans la Lybie, c'est-à-dire dans l'Egypte et l'Ethiopie. C'est l'opinion de Grotius : *Hoc tantùm interest*, dit-il, *quòd lege Mosis Israelitæ tenebantur, circumcisionis autem lege tota Abrahami posteritas; undè Idumæos à Judæis coactos circumcisionem suscipere, in historiis Hebræorum et Græcorum legimus. Quare*

(1) Josèphe, *Antiq. jud.*, ch. xv.

qui populi extra Israelitas circumcisi sunt (sunt autem complures, quorum Herodotus, Strabo, Philo, Justinus, Origenes, Clemens Alexandrinus, Epiphanius, Hieronymus meminerunt), eos credibile est ab Ismaelâ aut ab Esavo, aut ex Cethurâ posteris venisse (1).

Si ces documents sont insuffisants, nous dirons que la circoncision a pu pénétrer en Egypte par l'invasion des Hyksos ou rois pasteurs, ou enfin par Joseph et les enfants de Jacob. Les traditions les plus anciennes nous apprennent que le peuple conduit par les rois pasteurs sortait de l'Arabie. « Selon quelques auteurs, dit Manéthon, ce peuple était arabe (2). » « Son copiste Africanus les appelle *Phéniciens*, et cela présente peu de différence, dit Volney (3), parce que les Phéniciens sont reconnus pour être d'origine arabe. »

Abraham, par cette vaste descendance que nous avons indiquée, a donc rendu sa langue la base du langage des peuples arabes par Ismaël, des peuples orientaux par ceux de Céthura, de Loth et d'Esaü, des peuples phéniciens ou chananéens par son contact incessant avec eux et des Hébreux par Isaac. Ce langage pénétra en Egypte par les Hyksos, et ensuite par les Hébreux eux-mêmes. Ce langage enfin avait son origine dans la Chaldée. De là cette analogie graphique, nominale et grammaticale des langues de toutes ces contrées. Ce rapport d'origine et de langue nous explique pourquoi les Phéniciens pratiquè-

(1) *De Jure belli ac pacis*, lib. I, ch. I, § 16, n° 5.
(2) Josèphe contre Appion, ch. V.
(3) T. II, p. 364.

rent la circoncision, qu'ils ne perdirent que lorsqu'ils entrèrent en communication fréquente avec les Grecs. Tous ces éléments nous montrent quel rôle immense Abraham dut jouer dans ces temps primitifs, où il constituait les principes d'une religion, les rites d'un culte, des peuples pour les accepter avec l'unité de sang et de langage. Par lui seul la circoncision put devenir un fait en quelque sorte universel, par la prodigieuse fécondité de sa race; et les peuples pasteurs qui sortaient de cette descendance durent l'introduire dans l'Egypte, où elle se conserva après eux, sinon comme culte, du moins comme mesure hygiénique. Les enfants de Jacob, en se rendant en Egypte, y portent encore l'usage de la circoncision. Ils s'y établissent, s'y répandent, s'y multiplient tellement, qu'ils inquiètent la nation égyptienne par le développement de leur population. La circoncision fut donc parmi eux d'un usage universel; elle passa ainsi dans la coutume égyptienne, qui fut ensuite convertie en loi.

Voilà pour la basse Egypte, voici pour l'Ethiopie ou Abyssinie. « Les Abyssiniens, dit Jérôme Lobo (1), ont la circoncision; ils observent le jour du sabbat, ils ne mangent pas de viandes défendues par la loi; les femmes sont obligées de se purifier, le frère épouse la veuve de son frère; enfin, ils conservent beaucoup de cérémonies des Juifs. » « J'avoue que pendant mon séjour en Abyssinie, dit M. de Salt (2), j'étais si frappé de cette ressemblance que parfois je ne pouvais m'empêcher de m'imaginer que

(1) *Relation historique d'Abyssinie*, p. 78.
(2) *Deuxième voyage d'Abyssinie*, t. II, p. 53.

j'habitais parmi les Israélites, et que j'étais reporté à quelques mille ans en arrière, c'est-à-dire au temps où les rois étaient pasteurs, et où les princes de la terre, armés de lances et de frondes, allaient, montés sur des mulets, combattre les Philistins. » Non-seulement il y a analogie dans les usages, mais évidemment les Juifs ont pénétré jusque dans ce pays. Les traditions de ces peuples les font descendre de la reine de Saba, qui, éprise de Salomon, en eut un fils nommé *Ménilek*, dont ils sont les descendants (1). Enfin Artapanus, dans son livre sur les Juifs, nous dit en parlant de Moïse : « Les Ethiopiens, encore qu'ils fussent ses ennemis, portèrent une si grande affection à Moyson, qu'ils apprirent de lui la circoncision (2). » Les coutumes et les traditions nous montrent la source et l'origine incontestable de la circoncision chez ce peuple comme provenant des Hébreux. S'il en est ainsi pour l'Abyssinie ou l'Ethiopie, à plus forte raison pouvons-nous le dire pour l'Egypte, avec les documents antiques que nous avons produits.

Les Egyptiens ne se contentèrent pas de recevoir la circoncision pour les enfants mâles ; ils l'exagérèrent en l'appliquant aux enfants de l'autre sexe. « Les Egyptiens, dit Strabon (3), observent avec le plus grand soin d'élever tous les enfants qui leur naissent et de circoncire les garçons et même les filles. » Ce fait est attesté par tous les auteurs et a été vérifié dans les

(1) Combes et Tamisier, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 118.
(2) Eus., *Prép. évang.*, liv. IX, chap. XXVII.
(3) Liv. XVII.

momies (1). L'opération sur les filles s'appelait *excision*. Il est vrai que Strabon l'a dit également pour les Hébreux, qu'il considère comme venant d'Egypte, mais il se trompe aussi gravement pour les Juifs qu'il est exact pour les Egyptiens. Ceux-ci ont donc exagéré la mesure de la circoncision, dans laquelle ils n'ont vu qu'une question de propreté, tandis qu'Abraham en faisait le signe d'une alliance avec Dieu. L'excision est encore à nos yeux la preuve d'un emprunt que l'éloignement commande, parce que l'Egypte a perdu l'esprit de l'institution.

D'où vient donc cette erreur qui fait penser que les Juifs ont emprunté la circoncision des Egyptiens? D'un fait public, incontestable, de la sortie d'Egypte. Les historiens ont conservé le récit de la sortie des Hébreux sous la conduite de Moïse; ils ont cru que c'était une colonie égyptienne qui allait se fixer dans la terre de Chanaan; de là l'opinion profondément erronée que les Hébreux avaient tout emporté d'Egypte, lois, mœurs, culte et circoncision. Mais le peuple hébreu ne s'était jamais confondu avec les Egyptiens; il avait conservé son identité, son culte, les promesses qui se rattachaient à la circoncision faites par Dieu même à leur père Abraham. Par cela même qu'ils fondaient sur la circoncision de grandes espérances, les Egyptiens durent s'en emparer pour participer à cette mystérieuse attente. Chez ce peuple superstitieux, qui immolait l'homme sur l'autel élevé en l'honneur des animaux, il fut facile de faire entrer la circoncision dans le

(1) *Description de l'Egypte*, t. I^er^, p. 345.

culte et de la conserver ensuite comme mesure d'hygiène publique. Tel est assurément le point de départ de cette erreur fondamentale, qui ravit à la circoncision son caractère religieux et son origine abrahamique.

§ VIII. — SACRIFICE D'ISAAC. — ALLIANCE DU ROI DE GÉRARE.

Ce qui constitue dans l'homme le mérite ou le démérite, c'est l'exercice de sa liberté. Quels actes avaient pu rendre Abraham digne d'une aussi grande faveur auprès de Dieu pour entrer avec lui en alliance, avec les gages d'une postérité innombrable? Sans doute il adorait le seul et vrai Dieu, mais aucun acte d'un amour exceptionnel pour Dieu ne le distinguait des quelques justes qui vivaient sur la terre. Moïse va le mettre en scène pour nous apprendre par quelle épreuve il a mérité les faveurs célestes. Dieu lui dit: « Abraham, Abraham. » Il répond: « Me voici. — Prends ton fils, ton fils unique, celui qui t'est si cher, prends Isaac, va dans la terre de *Moriah* (qui signifie *vision*), là tu me l'offriras en sacrifice, sur une des montagnes que je te montrerai[1]. » Aussitôt Abraham, se levant dès la nuit, prépara son âne et partit, conduisant avec lui deux jeunes serviteurs et Isaac son fils. Lorsqu'il eut fendu le bois pour l'holocauste, il se rendit à la place que Dieu lui avait prescrite. Après trois jours de marche et d'angoisses sépulcrales, ayant levé les yeux, il vit de loin le lieu. Et il dit à ses serviteurs, comme le Christ à ses apôtres :

(1) *Gen.*, XXII.

« Demeurez ici avec l'âne ; moi et l'enfant, continuant jusque-là, nous reviendrons à vous après avoir adoré Dieu. » Il prit encore le bois du sacrifice, qu'il mit sur Isaac son fils ; lui-même portait en ses mains le feu et le glaive. Comme ils marchaient les deux ensemble, Isaac dit à son père : « Mon père ! » Abraham lui répond : « Que veux-tu, mon fils ? — Voici, dit-il, le feu et le bois ; où est la victime pour l'holocauste ? — Dieu lui-même se procurera la victime du sacrifice, mon fils. » Ils marchaient donc ensemble. Ils arrivèrent au lieu désigné ; Abraham dressa un autel, disposa le bois dessus, et lorsqu'il eut lié Isaac son fils, il le plaça sur la couche des bois de l'autel. Et il étendit la main, et il saisit le glaive pour immoler son fils !

Quelle tristesse muette circule dans ce récit, comme dans le cœur d'Abraham ! Trois jours d'attente pour connaître le lieu où il doit égorger son fils ! Lui-même sacrificateur ou bourreau, il prépare avec une résignation profonde tous les instruments du supplice. Isaac, qui ignore sa destinée, adresse à son père cette question, qui va dans le cœur comme un poignard : Où est la victime ? Dans ce colloque du chemin, tout respire l'amour paternel et filial qui les unit ! Mais Abraham est prêt à le briser pour un amour supérieur. Au sommet de la montagne, Isaac est seul pour servir de victime. Il faut dresser un autel, ordonner le bois avec art pour que le feu le dévore et avec lui la victime, le fils unique ! Il faut lier ce fils d'amour pour l'égorger ; il peut se défendre, mais devant le père et devant Dieu il reste soumis et muet comme Jésus. Le glaive est tiré, il va mourir ! « Abraham, Abraham, lui

crie un ange du ciel. — Me voici, répond Abraham. — N'étends point ta main sur l'enfant et ne lui fais quoi que ce soit ; maintenant j'ai appris que tu crains Dieu et que tu n'as point épargné ton fils unique pour moi. » Il aperçut ensuite un bélier qu'il offrit à Dieu à la place de son fils. Et il appela ce lieu Adonaï-iire, le *Seigneur voit* ; et on l'appelle encore aujourd'hui la montagne où le Seigneur sera vu ; car cette montagne est le Calvaire. Le Seigneur ne sera pas vaincu par l'amour de l'homme ; sur cette même montagne il fera éclater l'infini de son amour par le sacrifice réel de son Fils incarné... La douleur du père Abraham, la muette résignation de son fils Isaac, n'est qu'une image anticipée de la réalité sanglante du grand sacrifice du Calvaire.

L'ange interprète ajouta : « Je jure par moi-même, a dit le Seigneur, que puisque tu as fait cette action et que tu n'as point épargné ton fils unique pour moi, je te bénirai ; je multiplierai ta race comme les étoiles et comme le sable du littoral de la mer, et ta race possédera les villes de tes ennemis ; et toutes les nations de la terre seront bénies dans celui qui sortira de toi, parce que tu as obéi à ma voix ! » — Là est l'épreuve ; ici la récompense.

Une autre leçon qui n'échappera point à Moïse nous est donnée par cette grande épreuve. Ce que Dieu veut de l'homme, c'est son cœur et non son sang ; c'est l'aspiration de l'âme vers lui par un amour invincible, absolu. Il a voulu tenter son serviteur ou plutôt justifier par ce grand acte les causes de sa prédilection divine. S'il veut le cœur de l'homme, toutes ses forces, toutes ses

affections, toute son intelligence, c'est pour le faire entrer dans le vaste système de la création, pour qu'il se conforme volontairement à l'harmonie universelle, et surtout pour l'associer à sa vie infinie, éternellement heureuse. Mais le sang de l'homme versé sur les autels, qui coule en Egypte, dans la Chaldée, aux pieds d'impures idoles, le Seigneur le repousse; ce sang lui fait horreur, il veut le proscrire. Son ange est venu l'annoncer à Abraham. Moïse dans ses lois ne laissera point tomber cette antique leçon; aussi dit-il : « Vous ne rendrez point de semblable culte au Seigneur votre Dieu. Car toutes ces abominations, qui font horreur au Seigneur, les nations les ont faites en l'honneur de leurs dieux, leur offrant leurs fils et leurs filles et les brûlant dans le feu. Faites seulement en l'honneur du Seigneur ce que je vous ordonne, sans y rien ajouter ni en rien ôter (1). »

Depuis Abraham jusqu'à Moïse les sacrifices humains ne furent jamais pratiqués par les Hébreux, mais l'exemple des nations voisines pouvait exercer une influence fatale; c'est pourquoi Moïse crut devoir montrer que Dieu les avait en horreur. Les sacrifices des animaux, la circoncision, faisaient partie du culte d'Abraham envers le vrai Dieu. Moïse ne nous a point conservé l'ensemble de ce qui constituait le culte et la législation d'Abraham, parce que lui-même, recueillant les traditions, formulait au nom du Seigneur la constitution sociale de son peuple. Il se contente donc de nous apprendre qu'Abraham sû-

(1) *Deuteron.*, XII, 31.

vait des préceptes, des cérémonies et des lois : *Eo quòd obedierit Abraham voci meæ, et custodierit præcepta, et mandata mea, et ceremonias, legesque servaverit* (1).

Après la ruine de la Pentapole, le cœur tout ému d'un si grand événement, Abraham vint habiter entre Cadès et Sur, à Gérare, où il demeura comme étranger. Abraham dit en y arrivant, ainsi qu'en Egypte, que Sara était sa sœur. Et Abimélech, roi de Gérare et des *Philistins* ou *Palestins*, fit enlever Sara. C'est ainsi qu'on traitait l'étranger (2). Mais Dieu apparut en songe à Abimélech et lui commanda de rendre Sara à son époux Abraham. Abimélech manda aussitôt Abraham et lui dit : « Comment en avez-vous usé avec moi? Quel mal vous avais-je fait pour avoir voulu nous engager, moi et mon royaume, dans un si grand péché? Vous avez fait à notre égard ce qui ne doit point se faire. » Cette conduite du roi, qui se plaint d'avoir été exposé à commettre un adultère, lui qui s'est montré si facile à enlever Sara, nous montre quel respect, à cette époque primitive, on avait pour la famille et le mariage. On enlevait les filles, mais on respectait les femmes. Un dernier trait de mœurs va nous être donné par Abraham. « C'est, répondit Abraham, que j'ai dit : Il n'y a peut-être point de crainte de Dieu en ce pays-ci, et ils me tueront pour avoir ma femme. » L'assassinat là ou n'est pas la crainte de Dieu : c'est donc avec raison que nous avons dit que cette crainte était la première des garanties sociales. Abimélech donna à Abraham des bre-

(1) *Gen.*, XXVI, 5.
(2) *Gen.*, XX.

bis, des bœufs, des esclaves ou serviteurs des deux sexes, en même temps qu'il lui rendit Sara. Les mœurs sont ici comme en Egypte; mais Abimélech est plus religieux que le Pharaon; au lieu de renvoyer Abraham, il lui dit: « Tout mon pays que vous voyez est en votre disposition; demeurez partout où il vous plaira (1). » Il dit ensuite à Sara: « J'ai donné mille pièces d'argent à votre frère, afin que vous ayez un voile pour vous soustraire au regard de tous ceux qui sont avec vous, en quelque lieu que vous alliez: souvenez-vous que vous avez été enlevée. » Il fallait donc voiler la beauté pour la soustraire aux attentats; le roi ne peut lui offrir une autre garantie sociale.

Cependant Abimélech a une armée, Phicol en est le chef; mais elle n'est encore qu'un instrument de défense contre l'étranger et non d'ordre et de sûreté intérieure. Abraham a laissé dans l'esprit d'Abimélech une profonde impression, celui-ci vient avec Phicol son général pour faire alliance avec un si grand homme (2). « Dieu, lui dit-il, est avec vous dans tout ce que vous faites. Jurez-moi donc par Dieu que vous ne manquerez pas d'accomplir ce que vous m'aurez promis, à moi, à mon fils et à mon petit-fils, et que vous agirez pour moi et pour ce pays dans lequel vous avez demeuré comme étranger, selon la bonté avec laquelle je vous ai traité. — Je vous le jurerai, dit Abraham. » Et il prit des brebis et des bœufs qu'il donna à Abimélech, et ils firent alliance ensemble.

(1) *Gen.*, xx, 15.

(2) Abimélech, qui signifie père-roi, est purement hébreu et sans altération. (*Gen.*, xxi, 22.)

La souveraineté d'Abimélech était sérieuse, car ses serviteurs s'étant emparés d'un puits creusé par Abraham, celui-ci se plaint au roi de cette violence. « Je n'ai point su qui a fait cela, vous ne me l'avez point indiqué, et je n'en ai rien su jusqu'à ce jour. » Abraham met alors de côté sept agneaux. « Que veulent dire ces sept agneaux mis à part? dit Abimélech. — Vous les recevrez, dit Abraham, afin qu'ils soient en vos mains comme un témoignage que c'est moi qui ai creusé ce puits. »

Le roi ne connaissait point cet usage. En signe d'alliance Abraham donne des bœufs et des brebis; pour un puits il ne donne que des agneaux. Deux contrats scellés par un don, à défaut d'écrits. L'écriture était-elle trouvée? Oui, en Egypte, mais en caractères hiéroglyphiques, l'obélisque d'Héliopolis en témoigne; mais ici point d'écrit, et tout à l'heure nous allons assister à un contrat solennel où l'écriture manquera également. En mémoire de l'alliance, ce lieu fut appelé Bersabée, parce que là ils avaient juré tous deux. C'est une manière de rappeler le lieu du contrat qui a été accompagné de la solennité d'un serment. Abraham y planta un bois, y adora l'Eternel et resta longtemps au milieu des Philistins, *Palæstinorum*, qui ont donné le nom à la Palestine. Les Philistins n'étaient point Chananéens, ils étaient étrangers, ariens, venant de l'île de Caphthor, ce qui leur donna le nom de Caphthorim. Ezéchiel (1) et Sophonias (2) les appellent aussi *Crethim*, ce qui a fait penser à quelques-uns que l'île de

(1) Ezechiel, xxv, 16.
(2) Sophonias, ii, 5.

Caphthor était l'île de Crète. Ils occupèrent la partie méridionale de la Palestine, le pays de Gérare.

Après la mort d'Abraham, une famine ramena Isaac dans ce pays (1). Comme son père, il dit aux habitants du pays que Rebecca sa femme était sa sœur. L'extrême beauté de Rebecca lui faisait craindre aussi d'être tué. Abimélech, père-roi, avait un palais, et, regardant par la fenêtre, il vit Isaac folâtrant avec Rebecca. Et, l'ayant fait venir, il lui dit : « Il est clair que c'est votre épouse ; pourquoi avez-vous dit que c'était votre sœur? Quelqu'un de nous aurait pu abuser de votre femme, et vous nous auriez fait commettre un grand péché. » Il promulgua donc cette loi à son peuple ; « Quiconque touchera l'épouse de cet homme sera puni de mort ! » Isaac sema dans cette terre et en tira le centuple ; il y acquit une si grande richesse en troupeaux et en esclaves que les Philistins en conçurent de l'envie. C'est pourquoi ils bouchèrent et remplirent de terre tous les puits creusés par Abraham ; c'était l'interdiction de l'eau. Abimélech lui-même commence à redouter sa puissance : « Retirez-vous d'ici, lui dit-il, parce que vous êtes devenu beaucoup plus puissant que nous. » Isaac alla donc planter ses tentes dans la plaine de Gérare et y demeura. Il fit creuser de nouveau les puits de son père bouchés après sa mort par les Philistins, et leur rendit les mêmes noms. Ses serviteurs, en creusant, y trouvèrent une source d'eau vive. Mais les pasteurs de Gérare lui dirent : « L'eau est à nous : »

(1) *Gen.*, XXVI, 1.

querelle inique qui lui fit donner à ce puits le nom d'*Injustice*. Il en fit creuser un autre; nouvelle querelle des pasteurs de Gérare, ce qui lui fit donner à ce puits le nom d'*Inimitié*. Etant parti de là, il en creusa un plus loin, qui ne lui fut point contesté; c'est pourquoi il l'appela *Large*. Puis il retourna de là à Bersabée; Abimélech, Ochozath, son favori, et Phicol, vinrent l'y trouver. «Pourquoi venez-vous me trouver, puisque vous me haïssez, leur dit Isaac, et que vous m'avez chassé de chez vous? » « Nous avons reconnu, dirent-ils, que le Seigneur est avec vous, c'est pourquoi nous vous proposons de faire alliance. Engagez-vous à ne nous faire aucun tort, comme nous n'avons touché à rien de ce qui est à vous et que nous n'avons rien fait pour vous blesser et que nous vous avons renvoyé en paix, enrichi par la bénédiction du Seigneur. » Isaac leur servit un festin, et, après avoir bu et mangé, se levant le matin, ils se donnèrent un mutuel serment d'alliance, et Isaac les reconduisit en paix. Le même jour, ses gens vinrent lui dire qu'ils avaient trouvé de l'eau dans le puits qu'ils creusaient: il l'appela *Plénitude;* et il donna à la ville le nom de Bersabée, qu'elle a conservé. Cette dernière alliance est encore par serment et sans écrit. Cette vie nomade au milieu de peuples étrangers, ces relations tour à tour hospitalières ou ennemies, cette société qui ne peut protéger la beauté d'une femme que par un voile ou un édit de mort, nous montrent à quel point d'enfance était cette civilisation. Un puits creusé à Bersabée par Abraham, un bois planté, un autel dressé par lui, le fixent longtemps dans ce pays. Isaac y revient,

une ville commence qui va devenir la limite méridionale du royaume d'Israël ! On dira *de Dan à Bersabée* pour indiquer les deux extrémités de ce royaume.

Abraham, après le sacrifice, était retourné à Bersabée ; il paraît qu'il quitta ce pays pour rentrer dans celui de Chanaan. Là, il apprit que son frère Nachor, resté en Mésopotamie, avait épousé Melcha ; qu'il en avait eu huit enfants, parmi lesquels nous remarquons Camuel, père d'Aram ou des Syriens, *patrem Syrorum ;* Cased ou *Kasd*, qui est le nom des Kasdes ou Chaldéens ; Bathuel, père de Rebecca, et qu'il eut encore quatre enfants de sa concubine Roma (1).

§ IX. — MORT DE SARA. — PREMIER CONTRAT.

Sara mourut à Cariath-Arbé, qui est la même qu'Hébron, douze ans après le sacrifice, âgée de cent vingt-sept ans (2). Abraham avait donc cent trente-sept ans, car il la précédait de dix ans dans la vie, comme il nous l'apprend par ces mots : « J'aurai donc un fils à cent ans, et Sara, à quatre vingt-dix ans, sera mère (3) ! » Il se rendit près d'elle pour la pleurer. Après avoir rempli les devoirs funèbres, il dit aux enfants de Heth : « Je suis étranger et nomade parmi vous, donnez-moi le droit inviolable d'un tombeau, *jus sepulchri*, afin que j'y puisse déposer mon mort. — Ecoutez-nous, maître, lui répondirent-ils ; vous

(1) *Gen.*, XXII, 20.
(2) *Gen.*, XXIII, 1.
(3) *Gen.*, XVII, 17.

êtes à nos yeux un prince de Dieu. Choisissez parmi nos tombeaux pour y déposer votre mort; nul de nous ne s'opposera à ce dépôt dans son monument funéraire. » Abraham se lève et s'incline profondément devant eux. « Intercédez pour moi près d'Ephron, fils de Séor, leur dit-il, afin qu'il me donne sa double caverne qu'il a à l'extrémité de son champ; qu'il me la donne pour un prix convenable, en votre présence, avec le droit au sépulcre. » Ephron, près de la porte de la ville, et en présence de ceux qui y entraient, dit à Abraham: « Je ne le veux point ainsi, mais je vous délivre le champ et la caverne qui s'y trouve, en présence des enfants de mon peuple; enterrez-y le mort qui vous appartient. » Abraham s'inclina devant le peuple qui l'entourait et dit en sa présence: « Je vous en prie, excusez-moi. Je donnerai de l'argent pour le champ; acceptez cet argent et je déposerai mon mort dans ce champ. » Ephron lui dit alors: « Ce champ vaut quatre cents sicles d'argent, c'est son prix entre moi et vous; mais qu'est-ce que cela? Enterrez votre mort. » Abraham pèse donc l'argent qu'il lui avait demandé, c'est-à-dire les quatre cents sicles d'argent, monnaie publique ayant cours.

Voici donc un acte de vente: le nom seul y manque, mais la description du contrat est complète, la chose est parfaitement déterminée, le prix est réglé d'accord entre les contractants. Le contrat est encore ici sans écrit, mais il est fait en présence de témoins. On aliène non-seulement la possession du champ, le mot de *propriété* est encore inconnu à Moïse, mais encore le *jus sepulchri*, qui assure

l'inviolabilité du tombeau. Le prix fixé est quatre cents sicles d'argent.

Puis vient la description de la chose vendue, avec tout ce qu'elle comporte, et sa désignation géographique. « Ainsi le champ qui était à Ephron, qui regarde Mambré, où est la ville d'Hébron, au pays de Chanaan, dans lequel se trouvent deux cavernes, tant le champ que la caverne, *tam ipse quàm spelunca,* et tous les arbres qui sont autour du champ marquant sa limite, *omnes arbores ejus in cunctis terminis ejus per circuitum,* fut remis à la possession d'Abraham en présence des enfants de Heth et de tous ceux qui entraient dans la ville. » Saisi de la chose, Abraham dépose son épouse dans la caverne, et les enfants de Heth respectèrent sa possession du champ, de l'antre et du monument funéraire.

Ce premier acte de vente, cette première monnaie, mais qui se pèse encore, cet acte public, solennel, comme on en voit à l'origine du monde romain, *calatis comitiis,* sans autre garantie que la mémoire des hommes et la possession, l'écriture manquant encore pour certifier les conventions, viennent nous démontrer que nous assistons bien réellement au premier développement des sociétés; à ce titre, nous devions en conserver ici le souvenir.

Dans ce même champ, dans cette caverne, Abraham, Isaac et Jacob viendront se reposer. C'est le premier acte de possession sérieuse et définitive de la terre de Chanaan. Ce champ devient le Saint-Denis des patriarches et le centre ou le but de leurs pérégrinations.

Moïse nous parle ici d'une monnaie portant déjà l'em-

preinte d'une garantie sociale, *probatæ monetæ publicæ* (1). Et cependant on voit plus tard Jacob acheter le champ où il a fixé sa tente, pour cent agneaux : *centum agnis* (2). La civilisation a-t-elle reculé? Est-ce une contradiction de l'écrivain, ou bien l'usage de la monnaie n'était-il encore qu'exceptionnel et restreint? Il est incontestable qu'Abraham a payé le champ du sépulcre à prix d'argent, comme le rappellent les Actes des Apôtres (3). Les expressions *centum agnis,* qui indiquent le prix payé par Jacob, ne pourraient-elles pas indiquer aussi que le prix a été payé, non en cent têtes de moutons, mais en cent pièces d'argent dont l'empreinte monétaire était l'agneau? Le contrat primitif fut l'échange, il s'exerçait particulièrement à l'aide du bétail, qui est la première des richesses. Le bétail devenait en quelque sorte la monnaie courante; mais l'or et l'argent entrant dans l'appréciation des richesses, on en prit un lingot dont la pesanteur représentait la valeur d'un bœuf, d'un mouton, d'un agneau, et pour indiquer cette valeur, on donna au lingot l'empreinte de l'animal dont il était la valeur en échange. C'est ainsi que le mot grec ἀρνυσθαι, *donner pour salaire, échanger,* vient de ἀρνων, qui signifie *agneaux*. Hérodote nous dit que la monnaie nous vient des Lydiens; cela n'est point en opposition avec l'existence d'une monnaie du temps d'Abraham, puisque les Lydiens, comme nous l'avons vu, descendent de *Lud,* enfant de Sem. Cette origine de la monnaie nous est con-

(1) *Gen.*, XXIII, 16.
(2) *Gen.*, XXXIII, 19.
(3) *Act. Apost.*, VII, 16.

firmée par la pratique des Romains, qui, à raison même de l'empreinte du bétail qu'ils donnèrent à leur monnaie, tirèrent le mot *pecunia*, argent monnayé, de *pecus*, bétail.

Ces réflexions ne pouvaient que fortifier la conjecture du paiement fait par Jacob avec cent pièces portant l'empreinte d'un mouton; mais voici qu'une médaille phénicienne, à peu près contemporaine de Jacob, vient d'être découverte; d'un côté elle porte une légende en caractères phéniciens, et de l'autre la figure d'un mouton.

Le mouton était donc, dès cette époque, un des types de la monnaie courante dans le voisinage de Jacob; on peut dès lors en conclure facilement qu'il a payé en argent aussi bien qu'Abraham. Abraham fait son paiement aux portes de la ville d'Hébron, ville très ancienne, nous dit Moïse, car elle a été construite sept ans avant la ville de Tanis, en Egypte : *Nam Hebron septem annis antè Tanim, urbem Ægypti, condita est* (1). Tanis est une ville bâtie sur la rive orientale du Nil, dans la Basse-Egypte, nous dit Champollion-Figeac, et dont l'origine remonte aux plus anciens temps de l'histoire d'Egypte (2). Hébron était plus ancienne encore; on touchait aux deux pays les plus civilisés du monde, l'Egypte et la Chaldée, à peu de distance des Lydiens; rien donc d'étonnant que la monnaie ait subsisté dès le temps d'Abraham; mais alors, au lieu de se compter, elle se vérifiait par le poids. Cette circonstance n'est pas exclusive de l'idée qu'alors la monnaie subsistait, puisque les Romains, longtemps après

(1) *Numer.*, XIII, 23.
(2) P. 357.

l'établissement de leur monnaie, disaient encore pour *compter, pecuniam pendere.*

Après la mort de Sara, Abraham épousa Céthura; quelques-uns interprètent qu'il l'avait déjà du vivant de Sara au titre de concubine, comme Agar. Les enfants de cette femme, nous l'avons vu, furent traités comme Ismaël au partage des biens de leur père Abraham. Celui-ci, de son vivant, les avait fixés du côté de l'Orient, enrichis de grands présents, afin que les enfants de ses concubines, *filii concubinarum* (1), n'eussent rien de commun avec son fils Isaac.

Le concubinat, avec le mot qui l'exprime, se trouve ici dans toute son étendue. Abraham, à côté de son épouse, a deux concubines. De même qu'il distingue l'épouse, il distingue aussi le fils de l'épouse comme le véritable héritier, continuateur de sa personne. Mais ce concubinat n'est accepté par Abraham que parce qu'il est agréé et offert par l'épouse elle-même. C'est Sara qui présente Agar, comme nous verrons Rachel offrir à Jacob Bala, et Lia lui offrir à son tour Zelpha. Rachel et Lia sont épouses, Bala et Zelpha concubines. Ainsi, à côté de la polygamie, nous trouvons encore le concubinat. Mais alors le sentiment qui le fait accepter n'est point la volupté, le mépris des femmes et leur servitude, mais le but providentiel donné aux familles primitives dans ces divines paroles : « Croissez et multipliez. » S'il est des devoirs absolus, il en est de relatifs qui dépendent

(1) *Gen.*, XXV, 6.

des conditions sociales dans lesquelles l'homme est placé. A l'origine du monde, il est appelé à peupler la terre ; lorsqu'elle est peuplée, la mission du mariage est plus austère : il lui suffit de conserver la race humaine, et comme au sein des grandes populations les devoirs sont plus stricts, la loi du mariage doit aussi être plus élevée et plus sainte. L'inceste, le concubinat, la polygamie, le divorce, s'effaceront selon l'exigence des temps. Quand un grand principe doit être modifié, Dieu envoie sur la terre, pour y manifester sa volonté, un prophète comme Moïse, un Fils de Dieu comme le Christ. Moïse supprime l'inceste, et le Christ le concubinat, la polygamie, le divorce. Il fait plus, il élève le mariage au-dessus d'un acte et d'un contrat, il le spiritualise et le sanctifie en l'élevant à la dignité de sacrement.

§ X. — MARIAGE D'ISAAC. — ESAU ET JACOB. DROIT D'AINESSE.

Abraham, arrivé à l'âge de cent quarante ans, résolut de marier son fils. Ne voulant point qu'il épouse une Chananéenne, il envoie son fidèle Eliézer jusque dans la Mésopotamie pour chercher dans la famille de Nachor une épouse pour son fils. La belle Rebecca fut accordée à Isaac. Nous donnerons au chapitre XVII le détail de toute cette curieuse négociation, où l'âge primitif, la couleur locale, se produisent si naïvement et attestent si bien l'originalité antique du récit.

Isaac, âgé de quarante ans, épousa donc Rebecca, fille de Bathuel, Syrien de Mésopotamie, et sœur de Laban. Après la mort d'Abraham, il se fixa près du puits de Celui qui vit et qui voit. Longtemps stérile malgré les prières d'Isaac, Rebecca enfin conçut après dix-neuf ans de mariage. Deux enfants déjà divisés avant de naître s'entrechoquaient dans son sein. Inquiète, Dieu lui dit : « Deux nations sont dans tes entrailles et deux peuples sortis de tes flancs se diviseront; l'un de ces peuples sera dominé par l'autre; l'aîné sera assujetti au plus jeune. » Magnifique langage qui va se réaliser aussitôt. La mère enfante deux jumeaux. Celui qui sortit le premier était roux et tout velu comme un manteau chargé de poils, et il fut nommé Esaü, *homme fait*. L'autre sortit tenant de sa main le talon d'Esaü, c'est pourquoi il fut nommé Jacob, *supplantateur*. Esaü fut aussi nommé *Sûr le velu*, *Edom le roux*. C'est de ce dernier nom que ses enfants furent appelés *Iduméens*. Ils habitèrent en corps de nation, de la Méditerranée jusqu'à la mer Erythrée, qui reçut d'eux le nom de mer *Idumée*, et comme ce mot vient d'*Edom*, qui signifie rouge, la mer s'appela indifféremment mer *Idumée* ou mer *Rouge*. Aujourd'hui encore elle porte ce dernier nom; vainement on a voulu le lui ravir, il lui reste comme pour perpétuer l'origine du peuple iduméen et attester la sincérité de l'histoire d'Esaü. Si, pour la justification des écrits de Moïse, nous n'avons pas des obélisques, des tables d'Abydos, dans les vastes campagnes de la Palestine nous avons quelque chose de plus authentique encore, la nature elle-même, les villes rui-

nées, les peuples anéantis, les mers qui viennent par leur nom ineffaçable déposer de la fidélité de son récit. Les obélisques peuvent se faire après coup, mais la nature ne se prête pas complaisamment au caprice des systèmes, elle reste ce qu'elle est, et dans ce livre toujours immuable nous lisons la confirmation de tous les secrets divins que Moïse nous a révélés.

Différents au physique, le contraste des deux enfants ne tarda pas à se produire au moral. Esaü eut le goût de la chasse, de la culture, de tout ce qui demande la mâle activité du corps. Jacob, doux, ingénieux et droit, restait sous les tentes. C'était l'homme de l'intérieur, de la vie méditative et intelligente. Isaac aimait Esaü, qui le nourrissait des animaux de sa chasse, Rebecca préférait Jacob. Celui-ci ayant fait cuire des lentilles, son frère Esaü, qui revenait de la chasse, lui dit : « Donne-moi de ce mets *roux*, parce que je suis très fatigué. » C'est, d'après une version, de ce mot *roux* qu'il fut appelé du nom d'*Edom* (1). Jacob lui dit : « Vends-moi tes droits d'aînesse. » Esaü repartit : « Que je meure ! à quoi me serviront mes droits d'aînesse ?— Jure-le-moi donc, lui dit Jacob. » Esaü le jura et vendit ses droits. Il prit ensuite du pain et le plat de lentilles, il mangea, il but et se retira sans attribuer d'importance aux droits sacrés qu'il venait d'aliéner. Cependant les promesses du Seigneur faites à Abraham semblaient y avoir attaché d'immenses avantages, il dédaigne tout cela; et ses droits et les grandes espérances de

(1) *Gen.*, XXV, 30.

que la bénédiction d'Isaac se développe dans l'histoire. Moïse écrit, laissant à l'avenir le soin de justifier ce prophétique langage !

§ XI. — JACOB EN CHALDÉE.

Esaü, plein de ressentiment, voue une haine éternelle à Jacob. Son cœur respire la vengeance. Le jour de la mort de mon père arrivera, dit-il, et je tuerai Jacob mon frère! Cette parole homicide vient frapper l'oreille de Rebecca. Elle appelle Jacob : « Esaü te menace de mort; maintenant, mon fils, écoute donc ma voix, lève-toi et fuis dans la terre d'Haran, près de Laban, mon frère. Tu habiteras près de lui quelque temps, jusqu'à ce que sa colère s'apaise dans l'oubli : alors je te ferai revenir ; pourquoi perdrais-je l'un et l'autre de mes fils en un même jour (1) ? »

Les femmes d'Esaü partageaient le ressentiment de leur époux et le faisaient péniblement sentir à Rebecca : « Ces filles de Heth me rendent la vie insupportable, dit-elle à Isaac ; si Jacob prend une épouse de la race de cette terre, je ne veux plus vivre. » En conséquence, Isaac dit à Jacob : « Ne prends point d'épouse de la race de Chanaan ; mais pars pour la Mésopotamie syrienne ; va à la maison de Bathuel, père de ta mère, épouse une des filles de Laban, ton oncle. Dieu te bénira, tu hériteras des bénédictions d'Abraham et des promesses que Dieu lui a

(1) *Gen.*, XXVII, 41-45.

faites (1). » Il part de Bersabée pour Haran, un bâton à la main. Au coucher du soleil, il se repose la tête appuyée sur une pierre. C'est alors que son esprit voit en songe une échelle dont la base est sur la terre et le sommet dans le ciel, des anges montant et descendant cette échelle, et le Seigneur au faîte lui disant : « Je suis le Seigneur Dieu d'Abraham, ton père, et le Dieu d'Isaac. Cette terre où tu dors, je te la donnerai et à ta descendance. Tu te dilateras à l'orient, à l'occident, au septentrion et au midi. Et en toi et en ta descendance seront bénies toutes les tribus de la terre. » Jacob, à son réveil, s'écrie : « Le Seigneur est vraiment dans ce lieu, et je l'ignorais ! » Et pâlissant il dit : « Qu'il est terrible ce lieu, c'est bien vraiment l'habitation de Dieu et la porte du ciel. » Langage sublime que l'âme ravie de Jacob dut prononcer.

La face de Dieu l'a rempli d'une impression céleste. Dieu s'offre à lui plein de promesses de richesse, de puissance et d'avenir ; c'est l'amour qui parle, mais c'est l'amour d'un Dieu, et le frisson saisit l'âme de Jacob à son réveil ! Sa parole n'est pas l'expression de sa reconnaissance, mais de son anéantissement. Il verse de l'huile sur la pierre qui a soutenu sa tête et l'érige en monument. Ce lieu s'appelait Luza, et il l'appela *Bethel* ou ville du Seigneur. Jacob forma à l'instant ce vœu : « Puisque Dieu sera avec moi, qu'il me protégera dans le chemin, qu'il me donnera du pain et des vêtements, puisque enfin je retournerai heureusement à la maison de mon père,

(1) *Gen.*, XXVIII, 4.

mon Seigneur sera mon Dieu. Cette pierre que j'ai érigée en souvenir sera appelée demeure de Dieu, et de tout ce que le Seigneur m'aura donné je lui consacrerai la dixième partie ! » Jacob a vu le Seigneur, il a entendu ses promesses, mais c'est un songe ! Ce Seigneur a-t-il une réalité ? Qui le lui dira? Déjà son cœur en est rempli d'amour, mais son esprit n'est point encore satisfait. Il lui faut une preuve, une démonstration palpable, en pleine veille, et si la démonstration paraît, c'est-à-dire si les promesses s'exécutent, alors sa foi sera complète et absolue. Jehovah sera son Dieu et il lui consacrera la dîme de tous ses biens. Ici ce n'est plus un pacte, un contrat, Moïse l'appelle un vœu, parce qu'il part du cœur de l'homme, s'élève à Dieu, lui portant un engagement conditionnel et unilatéral. C'est le premier des vœux librement adressés au cœur de Dieu, comme à la source de cette Providence infinie qui pourvoit au gouvernement de la vie individuelle, comme de la vie des peuples et de l'humanité.

Jacob arrive dans la terre orientale près d'Haran; le récit de son arrivée est si naïf qu'il mérite d'être rapporté. Il rencontre des pasteurs et leur dit : « Frères, d'où êtes-vous? — De Haran, répondent-ils. — Connaissez-vous Laban, fils de Nachor, leur demande-t-il. » Ils lui répondent : « Nous le connaissons. — Se porte-t-il bien? dit-il. — Très bien, répondent-ils, et voici sa fille Rachel qui vient avec son troupeau. » Comme ils parlaient ensemble, voici Rachel qui arrive avec ses moutons ; aussitôt il lui détourne la pierre qui couvrait le puits, et le troupeau ayant de l'eau, il l'embrassa, et,

poussant des soupirs, il pleura. Et il lui dit qu'il était frère de son père et fils de Rebecca, et elle, s'empressant, courut l'annoncer à son père. Laban vint aussitôt au devant de lui, le pressa dans ses bras, le couvrit de baisers et le conduisit dans sa maison. Et, ayant appris la cause de son voyage, il lui dit : « Vous êtes ma chair et mon sang (1). »

Un mois après, Jacob demande en mariage Rachel en récompense de sept années de travail qu'il promet à son père. Les sept années expirées, Laban lui donna Lia, sœur de Rachel, sous le prétexte que dans ce pays la cadette ne se marie pas avant la sœur aînée. Sept jours après il obtint encore Rachel, mais sous la condition de travailler sept années avec Laban. Pendant qu'il était dans ce pays, Jacob eut de Lia six enfants, de Zelpha qu'elle lui avait présentée deux enfants, de Bala présentée par Rachel deux enfants, et Rachel eut Joseph. Après la naissance de Joseph, Jacob dit à Laban : « Donnez-moi mes enfants et mes femmes, pour lesquelles je vous ai servi, afin que je m'en aille : car vous savez avec quelle soumission je vous ai servi. Vous aviez peu quand je suis venu, maintenant vous êtes riche, le Seigneur vous a béni dès mon arrivée. Il est bien juste que je pourvoie, à l'avenir, à ma propre maison. » Laban lui dit : « Que vous donnerai-je ? — Rien, dit Jacob, si vous consentez à ce que je vais dire, et je continuerai à garder vos troupeaux. Inspectez vos troupeaux, séparons les brebis et les

(1) *Gen.*, XXIX.

chèvres dont la toison et le poil ne sont pas uniformes ou de même couleur. Ceux qui naîtront d'une même couleur seront à vous, ceux qui naîtront tachetés seront à moi. » Jacob est gardien du troupeau, il en a la possession. Il doit compte au propriétaire du croît du troupeau, mais celui-ci lui doit un salaire. Au lieu de salaire Laban l'associe au bénéfice de sa bonne gestion, en partageant avec lui le croît du troupeau. Au lieu de partager par moitié, par tiers, ils partageront selon la couleur du croît. Ce contrat est ce que le droit civil appelle bail à cheptel (1), que nous voyons commencer avec succès pour le preneur.

Avant d'exécuter le contrat, Laban sépare les troupeaux qu'il a confiés à ses enfants, de ceux de Jacob, par une distance de trois journées de chemin. Indication précieuse pour nous montrer combien ces riches et vastes plaines de la Mésopotamie étaient encore peu habitées. Des pasteurs nomades et des troupeaux errants, voilà la population, voilà les mœurs et la civilisation!

Pendant six années, Jacob, par ses soins et son industrie, sut rendre son contrat profitable, il acquit assez de richesse pour exciter la jalousie de Laban et de ses enfants. Selon le conseil du Seigneur, il résolut de partir. Il fit monter ses enfants et ses femmes sur des chameaux, il emmena tous ses troupeaux, ses esclaves et tout ce qu'il possédait en Mésopotamie pour retourner en Chanaan près d'Isaac son père.

Rachel, en partant, déroba les idoles de son père:

(1) Art. 1800 du Code civil.

Rachel furata est idola patris sui (1). Jacob se hâta de passer l'Euphrate et s'avança vers la montagne de Galaad, qui est à l'orient de la terre de Chanaan. Arrivé à cette montagne, il y fut atteint par Laban, qui le poursuivait avec ses frères depuis sept jours. « Qu'avez-vous fait? dit-il à Jacob; vous m'avez caché votre dessein et vous enlevez mes filles comme des prisonnières de guerre! Pourquoi avez-vous fui en secret? Je vous aurais reconduit avec des chants de joie, au bruit des tambours et au son des harpes; vous ne m'avez pas même laissé embrasser mes filles. Vous avez agi follement. Maintenant, vraiment, je pourrais vous rendre le mal, mais le Dieu de votre père me dit hier: Ne parle pas à Jacob trop durement. Vous avez voulu retourner à la maison de votre père, soit; mais pourquoi avez-vous dérobé mes dieux, mes *Teraphim*? *Cur furatus es deos meos* (2)? » Jacob s'écrie: « Vous m'accusez d'un vol; que celui qui possède vos dieux périsse! » Malédiction fatale, qui bientôt frappera celle qu'il a tant aimée. Alors il ignorait le larcin de Rachel. Laban entre dans la tente de Lia, dans celle des deux concubines, dans celle de Rachel; mais celle-ci, assise sur les harnais qui les cachent, prétexte son indisposition pour ne pas se lever. Sa fille, en ce moment, est impure; il la respecte, il n'ose soupçonner un sacrilége, et Laban ne trouve rien. Le culte des idoles avait donc pénétré de la Chaldée dans la maison de Laban. Il poursuit son gendre et ses filles pour reconquérir ses dieux! Sa fille, en par-

(1) *Gen.*, XXXI, 19.
(2) *Gen.*, XXXI, 30.

tant, a voulu emporter le culte de sa famille ! Ses dieux sont gisants sous les selles des chameaux ! Cependant Laban reconnaît le vrai Dieu, il va jurer en son nom, mais la notion du Très-Haut s'est obscurcie dans sa conscience, il a perdu le grand principe de son unité. Il recherche *ses dieux ;* déjà il est tombé dans le fétichisme ! Du fétichisme au panthéisme il n'y a qu'un pas, l'un est la généralisation de l'autre ; on sent que la Chaldée touche à l'Inde. Quel abîme entre le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et ces dieux fétiches de l'Euphrate et ce panthéisme énervant de l'Indus !

« Vous avez fouillé tout ce qui est à moi, lui dit Jacob offensé. Qu'avez-vous trouvé de toutes les choses qui étaient dans votre maison ? Placez-vous ici devant mes frères et les vôtres, et qu'ils soient juges entre vous et moi. J'ai passé avec vous les vingt dernières années, je n'ai point mangé les moutons de vos troupeaux ; ce qui m'était dévoré par les bêtes féroces, toutes les pertes que j'éprouvais par vol ou autrement, vous m'en demandiez compte, et je vous ai indemnisé. La chaleur me dévorait le jour, le froid pendant la nuit, et le sommeil fuyait loin de mes yeux. Voilà vingt ans que j'ai passés à votre service, quatorze pour vos deux filles et six pour vos troupeaux, et vous avez changé dix fois pour mon salaire. Si le Dieu de mon père et la crainte d'Isaac ne m'avaient protégé, peut-être m'auriez-vous renvoyé nu ; mais Dieu a regardé mon affliction et le travail de mes mains, et hier il vous a arrêté par ses menaces. » Ces reproches nous donnent une idée de l'avidité insatiable de Laban. Il vend ses filles,

il vend son troupeau ; il vendrait, s'il l'osait, les enfants de Jacob, car il s'en prétend le propriétaire : « Ces femmes, dit-il, sont mes filles et leurs fils sont mes fils ; ces troupeaux sont mes troupeaux et tout ce que vous voyez est à moi. » Même après le prix reçu, quand la vente est consommée, le vendeur dit encore : Tout ce que vous voyez est à moi ! Tous les principes sont ici bouleversés, il le sent et s'apaise : « Que puis-je faire aujourd'hui contre mes filles et mes petits-fils ? Venez donc, et formons une alliance entre vous et moi ! » Quel sera l'acte qui témoignera de ce contrat ? Alors Jacob prit une pierre qu'il érigea comme un titre : *Et erexit illum in titulum* (1). Puis il dit à ses frères : « Apportez des pierres ; » et, en ayant ramassé, ils formèrent comme une table sur laquelle ils mangèrent. Laban la nomma en *syriaque* Jegar-Sahadutha, et Jacob en *hébreu* Galaad, c'est-à-dire le monceau ou la table du témoignage : *Quem vocavit Laban linguæ suæ* (2). Voici donc un acte formel d'alliance, un monument pour en attester le souvenir. Des pierres entassées sans art, sans inscription ; au lieu d'inscription, une dénomination rappelant le contrat pour perpétuer la mémoire de l'alliance, et ce lieu s'appellera Galaad ! C'est ainsi que les patriarches marquent dans la terre de Chanaan chacun de leurs pas. Ils signalent les événements par une pierre ; à cette pierre ils donnent un nom, et ce nom reste comme un point géographique chargé d'immortaliser leur histoire. C'est une prise de possession intellectuelle et morale

(1) *Gen.*, XXXI, 45.
(2) *Gen.*, XXXI, 47.

qui ne deviendra une réalité matérielle qu'après la conquête de Moïse et de Josué. Mais l'idée marche, prépare les événements et nous montre le point initial de cette société.

Dans cet acte les contractants apportent la langue qui leur est propre, et nous voyons ici Laban, fils de Nachor, parler une autre langue que Jacob et Isaac, fils d'Abraham. Abraham ou Nachor abandonna la langue paternelle; lequel des deux? « Quand le délire de l'impiété, dit saint Augustin (1), appela sur les nations le châtiment de la division des langues et de la dispersion des familles, une maison, néanmoins, se rencontra, celle d'Héber, qui dut conserver la langue primitivement commune. Aussi, dans l'énumération des fils de Sem, qui devinrent chacun la souche d'une nation, l'Ecriture nomme Héber le premier, bien qu'il ne soit que l'arrière-petit-fils ou le cinquième descendant de Sem. Or, après la division des autres familles humaines en autant de langues différentes, cette langue, que l'on croit avec raison l'idiome primitif du genre humain, s'étant conservée dans la race d'Héber, fut appelée depuis hébraïque. Car alors il fallut la distinguer par un nom propre des autres langues, qui avaient aussi chacune un nom particulier. Quand elle était seule, on ne l'appelait pas autrement que la langue humaine, puisque seule le genre humain la parlait. » Héber conserva le souvenir de la division des langues en appelant un de ses fils *Phaleg*, c'est-à-dire division. Il constatait la divi-

(1) *Cité de Dieu*, liv. XVI, ch. XI.

sion parce qu'elle ne l'avait point atteint, et, ajoute saint Augustin, « Héber lui-même n'a pas légué cet idiome à toute sa postérité, mais à la branche seule où l'ordre des générations conduit à Abraham. »

Cependant l'étude des langues, les circonstances diverses qui entourent la famille d'Abraham, semblent démontrer qu'Abraham accepta la langue de Chanaan, du pays dans lequel il venait s'établir, et qui ne semblait se distinguer de celle de la Chaldée que par la distance qui sépare deux idiomes d'une même langue.

Jacob comprenait la langue syriaque, il l'avait apprise de sa mère, il lui fut donc facile d'entrer en rapport avec la famille de Laban en arrivant en Mésopotamie ; on sait d'ailleurs que l'hébreu a de grands rapports avec les langues syriaque et chaldaïque, dialectes d'une même langue.

Laban et Jacob en se séparant laissèrent au tertre une même signification en langues différentes, afin que de chaque côté le témoignage de l'alliance fût compris et conservé. Ils font de ce monument un rempart idéal, qu'ils se promettent de ne jamais franchir dans un dessein hostile.

« Que le Dieu d'Abraham, le Dieu de Nachor, le Dieu de leurs pères, juge entre nous ! dit Laban. » Et Jacob jura l'alliance par le Dieu que craignait son père Isaac.

Des victimes furent immolées, Jacob appela ses frères pour manger le pain. Et le lendemain Laban le Syrien, ayant embrassé ses filles, les bénit, et retourna dans son pays.

Dans ce contrat si solennel, l'écriture manque encore.

Est-elle connue des patriarches ? Rien ne l'indique, mais ce que l'on peut affirmer, c'est qu'elle n'était point encore entrée dans les usages de la vie sociale.

§ XII. — RENCONTRE D'ÉSAU ET DE JACOB.

Jacob est rentré dans la terre de Chanaan. Sorti pauvre, il revient comblé de richesses et plein de foi dans le Dieu qui les lui a promises. Il vient accomplir son vœu, revoir son père Isaac ; mais la figure menaçante d'Esaü inquiète son âme. Voué à la vie calme et contemplative, il redoute les habitudes orageuses et guerrières de son frère et son ressentiment. Son âme alors s'élève vers les horizons célestes, et dans cette contemplation sublime de la puissance de Jehovah, il voit les anges de Dieu venir à sa rencontre. Voici le camp de Dieu, dit-il, et il appela ce lieu *Mahanaïm*, c'est-à-dire *camps*(1). Rassuré par cet heureux présage, il envoie prévenir son frère Esaü de son arrivée jusqu'à Séir, au pays d'Edom. Pour désarmer sa colère, il lui prépare les plus riches présents en troupeaux. Il les ordonne en séries successives, de manière à surmonter peu à peu les sentiments hostiles de son frère. Celui-ci vient avec quatre cents hommes au devant de Jacob ; mais ces présents, cette famille échelonnée et amie, mais ces démonstrations orientales de respect, d'amitié, auxquelles il n'était point habitué, désarment cette âme froide et blessée. Il retrouve en lui des sentiments affectueux, qui lui arrachent des larmes fraternelles.

(1) *Gen.*, XXXII, 2.

Avant de se rendre près de lui, Jacob avait fait passer le torrent de Jaboc à ses troupeaux, à sa famille; seul il était resté de l'autre côté. Il avait besoin de solitude pour recueillir son âme et rechercher vers Dieu de grandes inspirations. C'était la nuit; dormait-il? était-il éveillé? Un homme parut qui lutta contre lui jusqu'au lever de l'aurore, et, voyant qu'il ne le surmontait point, lui toucha le nerf de la cuisse, et le nerf se flétrit. Puis il lui dit : « Laisse-moi partir, car déjà s'élève l'aurore.— Je ne te laisserai point partir, répondit Jacob, si tu ne me bénis. » Et lui à Jacob : « Quel est ton nom ? — Jacob, » répondit celui-ci. Mais lui : « Tu ne t'appelleras plus Jacob, ton nom sera Israël : car si tu as été fort contre Dieu, combien plus l'emporteras-tu sur les hommes? » Jacob lui demande son nom. « Pourquoi me le demander?» dit-il à Jacob, et il le bénit. Jacob appela ce lieu Phanuel, en disant : « J'ai vu Dieu face à face, et j'ai conservé ma vie ! » Le soleil se leva ; Jacob, ayant quitté ce lieu, boitait. C'est pour immortaliser cet événement que Jacob prit le nom d'Israël, et que les Hébreux aujourd'hui encore ne mangent point de la chair du nerf de la cuisse.

« Dieu lui donna le nom d'Israël, au lieu de celui de Jacob, dit Eusèbe, en transformant l'homme d'exercice et de pratique en un homme de théorie, car Jacob veut dire qui supplante, c'est-à-dire qui livre le combat qui a pour prix la vertu. Israël, voyant Dieu, représente l'esprit gnostique et théorique dans l'homme (1). » Selon Philon,

(1) Liv. XI, ch. XVI.

Est-elle connue des patriarches ? Rien ne l'indique, mais ce que l'on peut affirmer, c'est qu'elle n'était point encore entrée dans les usages de la vie sociale.

§ XII. — RENCONTRE D'ÉSAÜ ET DE JACOB.

Jacob est rentré dans la terre de Chanaan. Sorti pauvre, il revient comblé de richesses et plein de foi dans le Dieu qui les lui a promises. Il vient accomplir son vœu, revoir son père Isaac ; mais la figure menaçante d'Esaü inquiète son âme. Voué à la vie calme et contemplative, il redoute les habitudes orageuses et guerrières de son frère et son ressentiment. Son âme alors s'élève vers les horizons célestes, et dans cette contemplation sublime de la puissance de Jehovah ; il voit les anges de Dieu venir à sa rencontre. Voici le camp de Dieu, dit-il, et il appela ce lieu *Mahanaïm*, c'est-à-dire *camps*(1). Rassuré par cet heureux présage, il envoie prévenir son frère Esaü de son arrivée jusqu'à Seïr, au pays d'Edom. Pour désarmer sa colère, il lui prépare les plus riches présents en troupeaux. Il les ordonne en séries successives, de manière à surmonter peu à peu les sentiments hostiles de son frère. Celui-ci vient avec quatre cents hommes au devant de Jacob ; mais ces présents, cette famille échelonnée et amie, mais ces démonstrations orientales de respect, d'amitié, auxquelles il n'était point habitué, désarment cette âme froide et blessée. Il retrouve en lui des sentiments affectueux, qui lui arrachent des larmes fraternelles.

(1) *Gen.*, XXXII, 2.

Avant de se rendre près de lui, Jacob avait fait passer le torrent de Jabec à ses troupeaux, à sa famille; seul il était resté de l'autre côté. Il avait besoin de solitude pour recueillir son âme et rechercher vers Dieu de grandes inspirations. C'était la nuit; dormait-il? était-il éveillé? Un homme parut qui lutta contre lui jusqu'au lever de l'aurore, et, voyant qu'il ne le surmontait point, lui toucha le nerf de la cuisse, et le nerf se flétrit. Puis il lui dit : « Laisse-moi partir, car déjà s'élève l'aurore.— Je ne te laisserai point partir, répondit Jacob, si tu ne me bénis. » Et lui à Jacob : « Quel est ton nom? — Jacob, » répondit celui-ci. Mais lui : « Tu ne t'appelleras plus Jacob, ton nom sera Israël : car si tu as été fort contre Dieu, combien plus l'emporteras-tu sur les hommes? » Jacob lui demande son nom. « Pourquoi me le demander?» dit-il à Jacob, et il le bénit. Jacob appela ce lieu Phanuel, en disant : « J'ai vu Dieu face à face, et j'ai conservé ma vie! » Le soleil se leva; Jacob, ayant quitté ce lieu, boitait. C'est pour immortaliser cet événement que Jacob prit le nom d'Israël, et que les Hébreux aujourd'hui encore ne mangent point de la chair du nerf de la cuisse.

« Dieu lui donna le nom d'Israël, au lieu de celui de Jacob, dit Eusèbe, en transformant l'homme d'exercice et de pratique en un homme de théorie, car Jacob veut dire qui supplante, c'est-à-dire qui livre le combat qui a pour prix la vertu. Israël, voyant Dieu, représente l'esprit gnostique et théorique dans l'homme (1). » Selon Philon,

(1) Liv. XI, ch. XVI.

Jacob est le nom de l'instruction et du progrès de l'entendement, des facultés développées. Israël est celui de la perfection, car ce nom veut dire la contemplation de Dieu. Et que peut-il exister de plus parfait dans toutes les vertus que de contempler l'Etre par excellence (1)? Aussi depuis ce jour Jacob devient un homme nouveau.

Cette vision fortifia le cœur de Jacob, il s'avança vers Esaü et le vainquit par la sagesse de ses dispositions.

Cette rencontre des deux frères est le conflit permanent de la puissance matérielle et de la puissance intellectuelle. Esaü, c'est l'homme avide, robuste et fort. Il est chasseur, agriculteur, il se livre à tous les exercices d'une vie active et violente. Par la force il inspire la terreur, il devient puissant, et la puissance lui donne la richesse. Tout fuit devant lui, même Israël. Les vingt années d'exil et d'expiation de son frère le calmeront à peine! Jacob est l'homme de la pensée timide et recueillie, mais élevée. Les agitations de la vie matérielle l'effraient, il s'enfuit dans la solitude pour donner à son âme la paix de la méditation. Son âme s'exhale vers Dieu, elle entrevoit ses miséricordes et sa puissance, et, sous le poids même des bénédictions célestes, elle tremble devant le Dieu terrible. Quand la force matérielle la menace, les anges viennent camper autour d'elle, lutter avec elle pour lui révéler la toute-puissance de l'idée. L'idée vaincra les anges eux-mêmes, et pourquoi? parce que l'idée jaillit de Dieu même, qui est le principe de tous les pouvoirs.

(1) *De l'Ivrognerie*, p. 251.

Quand l'âme peut dire : « J'ai vu Dieu face à face, qui pourrait lui résister? — Marche, lui dit l'ange; si tu as pu lutter contre Dieu, tu triompheras des hommes. » C'est avec cette pensée qu'un jour l'Europe, emportée par l'idée, s'écriait sur cette même terre de Chanaan : *Si Deus pro nobis, quis contrà nos?* Et ce cri sauvait le christianisme des armes mahométanes. C'est avec l'idée aussi que Jacob pénètre les secrets de la nature, et par ses découvertes nous montre la féconde puissance de l'industrie; c'est avec l'idée qu'il circonvient son frère et le désarme pour ensuite le livrer à sa postérité dans les conditions de la servitude; c'est avec l'idée que, s'élevant dans ces sphères d'une métaphysique sublime, il nous montrera avant de mourir les glorieuses destinées de ses enfants, les royales espérances de Juda et son divin rejeton, l'honneur et la bénédiction de l'humanité.

C'en était assez pour que de prétendus restaurateurs des idées jetassent le venin sur cette grande et noble figure, afin de lui opposer, en la grandissant, la sauvage personnalité d'Esaü. Ils subissent une logique qui ne les égare jamais.

Guidés par le souffle de la volupté, toujours ils déposeront leur encens aux pieds de l'homme avide qui livre ses droits pour la satisfaction des appétits sensuels, ils se prosterneront devant la figure qui révèle l'extérieur de la puissance présente et triomphante. Esclaves de leur corps, ils le seront de tous les pouvoirs, quels qu'ils soient; et pour se consoler de leur bassesse, ils jetteront leur venin à l'homme de Dieu, de la pensée, de la médita-

tion et de la prière ; parce qu'ils ne soupçonnent pas encore que là, tôt ou tard, est la véritable puissance, la puissance morale. Ils insultent pour flatter le sens pervers de leurs séides ; pourquoi pas ? La soldatesque, pour plaire au grand prêtre, ne crachait-elle pas à la face du Christ ?

Tandis qu'Esaü s'en retourne en Seïr, Jacob se rend à Socoth, qui signifie *tente*. Il traverse Salem, ville des Sichimites, et habite dans son voisinage. Il va ensuite se fixer près de Sichem, et comme il voulait y demeurer, il acheta une partie du champ où il avait dressé ses tentes, qu'il paya cent moutons aux enfants d'Hémor, père de Sichem. Et, y ayant élevé un autel, il invoqua le Dieu tout puissant d'Israël. Le voisinage de Sichem amène le rapt de Dina, la barbare et sanglante vengeance de Siméon et de Lévi. Jacob s'éloigne de ce sol ensanglanté et il se rend à Béthel. Mais avant il convoque toute sa maison et leur dit : « Rejetez les dieux étrangers qui sont parmi vous, purifiez-vous et changez vos vêtements. Levez-vous et marchons vers Béthel, afin d'y élever un autel au Dieu qui m'écouta dans mes tribulations et se fit le compagnon de mon voyage. »

Jacob veut établir dans sa famille l'unité du culte, l'unité de Dieu ; non-seulement il repousse les dieux étrangers, mais il veut que sa maison comprenne que ces dieux ne sont que souillure ; c'est pourquoi il dit : « Purifiez-vous ; » il veut enfin que tous deviennent des hommes nouveaux avec le culte du Dieu un, c'est pourquoi il ajoute : « Changez vos vêtements. » Il lui donnèrent donc tous les dieux étrangers qu'ils avaient, et les bijoux sacrés

qu'ils pendaient à leurs oreilles, et il les enfouit sous un pin qui est derrière la ville de Sichem. Et il agit ainsi au moment où il quitte ce lieu, afin que les adorateurs de ces dieux ne puissent revenir sous le pin y chercher leurs fétiches ou adorer la place qui les recèle. Tel est son premier acte d'autorité, car en se séparant de son beau-père, il a reconquis son indépendance, et avec elle l'autorité patriarcale. Jacob se rend ensuite à Béthel, où il élève un autel, et donne à ce lieu le nom de Béthel ou demeure de Dieu : *domus Dei*. Débora, nourrice de Rebecca, mourut en ce lieu et fut enterrée sous un chêne au pied de la montagne de Béthel, et cet arbre témoin de la douleur de Jacob fut appelé le Chêne des pleurs. Après l'accomplissement de son vœu, le Seigneur lui apparaît encore, lui confirme le nom d'Israël qu'il lui a donné et toutes les promesses qu'il lui a faites. En souvenir, il érigea un titre de pierre au lieu même où le Seigneur lui avait parlé, et pour consacrer ce monument il y fit des libations, y offrit du vin et l'arrosa de l'huile (1).

Ces monuments de pierre sont les premières inscriptions mémorables du genre humain. C'est le nom donné au monument qui lui sert d'inscription ou d'explication. Le monument devient autel, il est consacré au Seigneur, et la religion immortalise ces souvenirs de la piété des premiers hommes. Ce genre de monument, qui précède l'écriture, se trouve chez tous les peuples, de l'équateur aux pôles, de l'Ethiopie à la Scandinavie. Il n'est d'abord

(1) *Gen.*, XXXV, 14.

qu'un souvenir, puis un autel, et là où le fétichisme a corrompu la notion de l'être, il devient dieu. Les Phrygiens l'adoraient (1), les Arabes le vénèrent encore jusque dans le temple de la Mecque. Dans la Gaule, on connaît les temples de Teutatès ; des pierres brutes rangées en cercle au centre d'une forêt, au sommet d'une montagne. Toute pierre qui s'élève est vénérée comme monument divin, et le nom typique de *Béthel*, vision de Dieu, qui leur est donné par Jacob, passa même chez les Grecs sous le nom de *Baitulos*. Mais avec la notion si élevée que les Hébreux avaient de la Divinité, ils n'acceptèrent la pierre que comme un titre ou un autel, et dans cette juste mesure, leur coutume fut conservée. Le christianisme encore, avant d'offrir le sacrifice typique et divin sur l'autel, commence par laver la pierre et la consacrer au Seigneur.

Béthel est à peu de distance d'Ephrata ; là Rachel mourut en enfantant Benjamin. Jacob l'ensevelit dans le chemin qui conduit à Ephrata, appelé depuis Bethléem, et éleva un monument que l'on voyait encore du temps de Moïse. Selon Benjamin de Tudèle, Pétrachia et Edrisi, qui l'ont visité, ce monument était composé de onze pierres, représentant les onze premiers enfants de Jacob. Au XVII^e^ siècle, il fut remplacé par un monument turc. Ce tombeau reçoit encore aujourd'hui des honneurs et des pèlerinages des musulmans et des chrétiens. Peu de temps après, Jacob revient trouver son père à Hébron,

(1) TITE-LIVE, liv. I^er^, ch. XXIX.

dans la plaine de Mambré. Isaac, arrivé à cent quatre-vingts ans, ayant ses forces épuisées, mourut et fut enseveli par Esaü et Jacob, et réuni à son peuple comme l'avait été Abraham.

Jacob et Esaü avaient du vivant de leur père acquis l'un et l'autre de grandes richesses ; ils se partagent encore l'opulente succession d'Isaac. Les deux frères avec d'aussi immenses richesses ne pouvaient demeurer ensemble, et la terre où ils vivaient nomades n'était point assez spacieuse pour la multitude de leurs troupeaux. Esaü prit donc ses femmes et ses fils, ses filles et toutes les personnes de sa maison, ses troupeaux, toutes ses bêtes de charge, tout ce qu'il possédait en la terre de Chanaan, s'éloigna de son frère Jacob et s'en alla vers la montagne de Seïr, qui s'appela ensuite, du nom d'Esaü, terre d'*Edom*. « Mais, comme les Grecs adoucissent les noms pour les rendre plus agréables, ils l'ont nommée *Idumée*, dit Josèphe (1). »

Ce pays était alors habité par les fils de Seïr le Horrhéen. Moïse nous fait connaître les chefs de ces familles, puis les rois qui commandèrent en Seïr jusqu'au temps où les Hébreux eurent un chef (2). Ana, l'un des chefs de Seïr, trouva des sources d'eaux chaudes dans le désert en faisant paître les ânes de son père Sébéon.

Esaü eut trois femmes : la première selon la Vulgate, nommée Judith au chap. XXVI, verset 34 de la Genèse ; et Ada au chap. XXXVI, v. 2 ; la seconde, nommée Base-

(1) *Antiq. des Juifs*, liv. II, ch. 1er.
(2) *Gen.*, XXXVI.

math au chap. xxvi, même verset; et Oolibama au chap. xxxvi, v. 2; ces deux filles étaient Chananéennes; et la troisième, nommée Maheleth, fille d'Ismaël au chap. xxviii, v. 9, et Basemath au chapitre xxxvi, v. 3. Josèphe suit les dénominations données au chapitre xxxvi. De ces trois femmes Esaü eut cinq fils, qui exercèrent l'autorité patriarcale comme chefs de tribus. Enfin, en consultant les familles, les lieux, les noms géographiques, Moïse retrouve les noms des chefs ou princes sortis d'Esaü, qui sont Thamna, Alva, Jetheth, Oolibama, Ela, Phinon, Cenez, Themah, Mabsar, Magdiel, Hiram, tous chefs édomites habitant dans une partie soumise à leur juridiction; tous issus d'Esaü, père des Iduméens. Eliphaz, son fils aîné, eut pour fils Amalec, père des Amalécites.

Jacob continua à habiter la terre de Chanaan.

§ XIII. — LES HYKSOS OU ROIS PASTEURS EN ÉGYPTE.

Les événements dont Moïse va nous retracer le récit se lient intimement à l'histoire même de l'Egypte et la complètent, comme aussi ils y puisent une lumière indispensable à la parfaite intelligence de Moïse. A toutes les époques de l'antique Egypte on voit figurer un Pharaon pour roi. « J'ai remarqué, dit Josèphe, qu'on est fort en peine de savoir pourquoi tous les rois d'Egypte, depuis Ménès, qui bâtit la ville de Memphis et qui précéda Abraham de plusieurs années, ont, durant plus de treize cents

ans et jusqu'au temps de Salomon, toujours porté le nom de Pharaon, qui fut celui de leurs rois. Je crois en devoir rendre la raison : Pharaon, en Egypte, signifie roi, et ainsi j'estime que ces princes, ayant eu d'autres noms dans leur jeunesse, prenaient celui-là aussitôt qu'ils arrivaient à la couronne, parce que, selon la langue de leur pays, il marquait leur souveraine autorité. Ne voyons-nous pas de même que tous les rois d'Alexandrie, après avoir porté d'autres noms, prenaient celui de Ptolémée lorsqu'ils montaient sur le trône; et que les empereurs romains quittaient le nom de leur famille pour prendre celui de César, comme étant beaucoup plus honorable? » C'est ainsi que nous avons vu le roi de Gérare porter constamment le nom d'Abimélech, qui signifie père, roi.

Nous devons ici recueillir ce que les anciens monuments et la science moderne nous révèlent de l'Egypte. Manéthon, prêtre égyptien, écrivit vers l'an deux cent soixante-dix avant Jésus-Christ, deux siècles environ après Hérodote. A cette époque, Ptolémée Philadelphe, dit Volney (1), provoquait la traduction des livres juifs, des livres chaldéens et de tous les livres orientaux. Manéthon, encouragé par ce prince, constitué par lui chef de toutes les archives sacerdotales, publia en langue grecque une compilation de trois volumes qu'il dit être la substance des chroniques anciennes. L'historien Josèphe nous a conservé un fragment précieux de cette composition dans sa réponse contre Appion (2). En voici le texte :

(1) T. II, p. 293.
(2) Liv. Ier, chap. v.

« Sous le règne de Timaos, Dieu fut irrité, je ne sais pour quelle cause, et une race d'hommes de condition ignoble, venant à l'improviste des contrées orientales, envahirent l'Egypte, pénétrèrent dans la contrée et s'en emparèrent en peu de temps et presque sans combat.

» Ils se conduisirent en ennemis cruels contre les habitants de l'Egypte, réduisirent en esclavage une partie des femmes et des enfants, et, ce qui mit le comble au malheur de l'Egypte, ils choisirent un d'entre eux, nommé Salathis, et le firent roi. Salathis se rendit maître de Memphis, sépara la haute Egypte de la basse, la soumit au tribut, plaça des garnisons dans des lieux convenables et fortifia particulièrement la partie orientale du pays. Méditant une entreprise contre les Assyriens, alors très puissants, Salathis se rendit dans le nome Méthraïte, releva une ancienne ville située à l'orient de la branche bubastique du Nil, nommée Aouris (ou Avar), la ferma de fortes murailles, et y rassembla deux cent quarante mille hommes; il les visitait dans la belle saison et les nourrissait, les comblait de présents et les exerçait aux manœuvres militaires, afin d'inspirer le respect et la crainte aux nations étrangères. Salathis mourut après avoir régné dix-neuf ans. Son successeur, nommé Béon, régna quarante-quatre ans; puis Apachnas trente-six ans et sept mois; puis Apophis soixante-un ans; puis Yanias cinquante ans; puis Assis quarante-neuf ans et deux mois.

» Ces six premiers rois firent constamment aux Egyptiens une guerre d'extermination. Toute cette race por-

tait le nom de *Hyksos*, c'est-à-dire *rois pasteurs*; car dans la langue sacrée *hyk* signifie *roi*, et dans le dialecte vulgaire *sos* signifie *pasteur*. Selon quelques auteurs, ce peuple était *arabe*. Dans d'autres copies ce n'est pas par roi que l'on traduit le mot *hyk*, mais par *prisonniers*, en sorte que *hyksos* signifierait *prisonniers pasteurs*, dans la langue égyptienne : *hac* aspiré ayant évidemment la signification de *prisonniers* ou *captifs*; et cette traduction me paraît d'autant plus exacte qu'elle est plus en rapport avec l'histoire des temps primitifs. »

Josèphe, continuant : « Manéthon dit encore que ces *pasteurs rois* et que leurs successeurs possédèrent l'Égypte environ cinq cent onze ans, mais les *rois* de la Thébaïde *et ceux du reste de l'Égypte* ayant entrepris contre eux une guerre longue et violente, ils la continuèrent jusqu'à ce que sous l'un de ces rois, nommé *Misphragmutos*, les pasteurs, vaincus et repoussés du pays, se renfermèrent en un local nommé *avar*, dont le circuit était de dix mille aroures. Manéthon dit que les pasteurs entourèrent ce local d'une forte et immense muraille, pour y conserver en sûreté ce qu'ils possédaient et y rapporter le butin qu'ils feraient. »

Nous devons compléter ce passage par le commentaire de Volney (1).

« Jadis nous eûmes un roi nommé Timaos. » Pourquoi, dit-il, ce nom ne paraît-il sur aucune liste? Ne serait-ce pas que les pasteurs ayant tout saccagé, les archives de

(1) T. II, p. 346.

Memphis auraient été détruites ? Cela trouverait sa preuve dans *le désordre et la nullité des listes antérieures*, comme nous le verrons.

« Et du temps de Timaos il vint du côté d'orient (par l'isthme de Suez) une race d'hommes de condition ignoble (des pâtres, très méprisés par les laboureurs égyptiens), et ces hommes, remplis d'audace, soumirent le pays sans combat et avec la plus grande facilité. » Donc les Egyptiens, continue Volney, isolés du monde et entièrement livrés à l'agriculture, avaient jusque-là vécu dans une paix profonde. Donc ils étaient encore en ces siècles d'obscurités dont parle Hérodote, avant *qu'aucun roi se fût rendu célèbre* par de grands ouvrages ou par des guerres au dedans ou au dehors. « Ils détruisirent les villes, renversant les temples, réduisant le peuple en servitude. » Nous demandons ce que devinrent les monuments historiques pendant deux siècles que dura cette tyrannie.

« Après les premiers désordres, les *pasteurs* se nommèrent un roi. » Ils n'en avaient donc pas auparavant ; ils vivaient donc par tribus indépendantes, quoique associés à la manière des Arabes.

« Et ce roi, nommé Salathis, résida dans Memphis. » Dans laquelle ? car il y eut deux Memphis : l'une, ancienne et première, située à l'orient du Nil et du côté d'Arabie, selon l'aveu d'Hérodote et de Diodore : l'autre, de fondation postérieure et de plein jet, par un monarque puissant que Diodore nomme *Uchoreus*, qui fit le grand travail qu'Hérodote attribue mal à propos à *Ménès*. Salathis dut résider dans l'ancienne et première Memphis, qui,

par sa position, fut plus exposée aux pasteurs. La seconde Memphis eût été plus résistante à cause de ses fossés et de ses remparts, sans compter que ces fossés et ces remparts ne durent pas exister à cette époque d'état pacifique, négligent, anti-militaire. Leur idée ne fut probablement suggérée que par ce malheur et par ses suites.

» Mais pourquoi ne nous dit-on pas un mot d'*Héliopolis*, ville non moins importante, et qui, étant sur la route de Memphis, eût dû être attaquée et prise avant celle-ci? Ne doit-on pas conclure qu'elle n'existait pas encore? Alors ne seraient-ce pas ces pasteurs qui, fortifiant *la frontière orientale*, auraient bâti cette ville dédiée à leur *dieu Soleil*? Cette hypothèse cadrerait avec un passage de Pline (1), qui dit qu'Héliopolis fut fondée par les Arabes, tels qu'ont dit ceux-ci. Alors encore si les Juifs placent à *Héliopolis* (qu'ils nomment *On*) le roi égyptien lors de leur entrée en Egypte, cette entrée est donc postérieure aux pasteurs.

» Et les rois de la Thébaïde s'étant ligués *avec ceux du reste de l'Egypte*, ils entreprirent une guerre longue et violente. » Voici bien clairement exprimés *d'autres rois d'Egypte* que ceux de Memphis et de Thèbes; il y avait donc au temps des pasteurs plusieurs royaumes, grands ou petits, en Egypte. Nos érudits veulent nier le fait; mais leurs arguments, démentis par le raisonnement, par la nature des choses et par des témoignages positifs, ne méritent point que l'on s'y arrête. Il suffit d'observer que

(1) *Hist. nat.*, liv. VI, p. 343, édit. Herdouin.

dans un temps postérieur le petit pays de Chanaan comptait trente à trente-deux rois ou roitelets, qui furent soumis par Josué, pour concevoir qu'un pays tel que le Delta, plus étendu que la Palestine, et morcelé par des bras de fleuve, par des marais et par des déserts, a dû avoir et conserver longtemps des chefs ou rois, qui, soit indépendants, soit vassaux du roi de Memphis, auront échappé ou résisté aux rois pasteurs, auront invoqué le secours des rois de Thèbes, demeurés puissants, et les auront secondés contre l'ennemi commun de la nation..... C'est à dater du règne de *Tethmos*, que l'Egypte a commencé de former un seul et même empire, dont l'unité n'a plus été rompue que temporairement. »

Ces réflexions de Volney nous retracent le vrai tableau de l'Egypte au temps des rois pasteurs. Il ajoute que ces pasteurs étaient des Arabes noirs, et il en trouve les restes dans les Thamadéni et dans les Madianites et les Amalécites, leurs parents. — Les monuments, selon Champollion, apprennent que ces hordes incultes et farouches appartenaient, par leur constitution physique, à la race blanche, que les individus étaient, en général, d'une taille haute et grêle. Manéthon nous dit que c'étaient des Arabes. La version de Volney des Arabes noirs étant inadmissible, on peut conclure que c'étaient des Arabes blancs, c'est-à-dire des descendants d'Ismaël ou des enfants de Céthura, parmi lesquels se trouvait *Madian*. Ce qui confirme cette version, c'est qu'après eux, la circoncision que ces peuples avaient reçue d'Abraham resta depuis dans les mœurs égyptiennes.

L'historien Josèphe les confond avec les ancêtres de ce patriarche, et la parfaite harmonie qui va s'établir entre les pasteurs et les enfants de Jacob semble ne laisser aucun doute sur la véritable origine de ces Arabes.

Après la mort de Timaos, nommé aussi Concharis, les principales familles de l'Egypte se réfugièrent dans la haute Egypte. « Il y eut alors dans l'Egypte, dit M. Champollion-Figeac (1), deux autorités contemporaines et rivales : les Pharaons, souverains légitimes, résidant dans la haute Egypte, et les pasteurs, barbares conquérants, occupant Memphis, la moyenne et la basse Egypte. C'est ainsi que la dix-septième dynastie égyptienne se composa de deux listes de rois qui furent contemporains, et dont l'existence, à peu près d'une durée égale, est un synchronisme historique incontestable, quoique fondé sur des preuves différentes, car les textes écrits ont conservé l'histoire des pasteurs, et les monuments des arts celle des Pharaons : la barbarie n'écrit ses annales sur les édifices qu'en les détruisant par le fer et la flamme.

» Les pasteurs, continue M. Champollion-Figeac, s'y appliquèrent avec un déplorable succès, et de tous les monuments élevés en Egypte avant leur invasion, il en reste à peine un seul encore entier ; tout le reste a été détruit, et il a fallu, singulière destinée ! une nouvelle série de catastrophes et de destructions pour qu'il nous ait été donné de rencontrer dans les ruines des monuments élevés sur le sol de Thèbes et de Memphis par les grands

(1) P. 295.

rois de la dix-huitième dynastie, les ruines toutes historiques des monuments élevés par les ancêtres de ces grands rois avant l'invasion des pasteurs : Juifs ou Scythes, ils détruisirent tout ce que leur fureur aveugle put atteindre, et des grands édifices de l'Egypte aucun ne fut épargné. Il paraît qu'ils pénétrèrent jusqu'à la cataracte de Syène, limite méridionale de l'Egypte, car, jusque-là, les deux rives du Nil, sur toute la longueur de la vallée, sont également dépourvues de traces de monuments antérieurs à l'autorité des pasteurs ou *hyksos*. »

On sent ici l'exagération de l'écrivain. Manéthon ni Josèphe ne disent que les pasteurs s'emparèrent de Thèbes, encore moins qu'ils franchirent cette ville pour s'engager à travers des populations nombreuses et puissantes jusqu'aux cataractes, les défiant par les ruines et les désastres révoltants de leur course barbare. Ce serait alors donner une singulière idée de la faiblesse de ce pays, qu'à d'autres égards on veut nous montrer si riche en monuments, si supérieur par sa civilisation. M. Champollion constate que depuis Thèbes jusqu'aux cataractes, les deux rives du Nil sont sans monuments antérieurs à l'époque des pasteurs ; il faut en conclure non pas une invasion dévastatrice, mais, comme le suppose Volney, un peuple jeune qui commence à peine à s'organiser et qui ne s'est point encore illustré par des monuments. On connaît d'ailleurs le goût égyptien dans les monuments, goût primitif qui défie la barbarie la plus dévastatrice. Ces monuments, ce sont des blocs immenses de granit, des pyramides, des lacs, des entreprises gigantesques et massives, contre

lesquelles la dévastation et le temps semblent impuissants.

Il ne faut donc pas exagérer la responsabilité des pasteurs, ou du moins doit-on la circonscrire au seul pays qu'ils habitèrent, la basse Egypte. Et là encore on doit constater que la caste des prêtres y fut conservée et respectée, et que les pasteurs eurent une administration supérieure au temps de Joseph; ce qui atténue singulièrement les accusations qui pèsent sur leur mémoire. Ils étaient étrangers, ils furent vaincus, et l'histoire qui les maudit est écrite par les vainqueurs. Moïse ne les accuse point, et, pour les Juifs, la barbarie ne commence qu'avec le tyrannique empire de la dix-huitième dynastie égyptienne, qui a chassé les *hyksos*.

Alors, il est vrai, s'élèvent des monuments de civilisation; mais Moïse nous apprend que ces constructions avaient pour but d'épuiser, d'exterminer les races malheureuses qui étaient condamnées à les élever. Nous appelons cela civilisation, mais Moïse l'appelait servitude et barbarie; et c'est pour s'en affranchir qu'il conduisit les Hébreux au désert, pour leur donner l'indépendance et la civilisation, qui reposent sur les idées et non sur le sang et les pierres.

La dix-septième dynastie des pasteurs nous est conservée avec ses noms par Manéthon, Josèphe et ceux qui les ont suivis; mais en même temps régnaient à Thèbes la dynastie de Timaos ou ses descendants, dont les noms nous sont conservés dans les tables d'Abydos, de Karnac, et dans d'autres monuments. Sur ces monuments se

trouvent aussi les figures des rois pasteurs, sous des formes propres à entretenir contre eux la haine universelle. C'est la satire qui s'essaie et prépare la vengeance des vaincus.

L'un des descendants de Timaos, Amenemdjon Ier, selon une stèle du musée de Genève, au lieu de lutter contre les pasteurs, aurait fait la guerre aux Ethiopiens. « Osortassen III, selon M. Champollion-Figeac, venu quelque temps après, a laissé de grands souvenirs dans la Nubie. Dans le temple de Semné, au-dessus de la seconde cataracte, la légende de ce Pharaon est sculptée dans le sanctuaire, et les tableaux qui ornent ce lieu représentent le roi adoré en même temps que le Nil, ce qui a fait supposer, non sans vraisemblance, que ce souverain était le roi *Nilus* des historiens; on le voit, en effet, adoré comme une divinité, et placé parmi les dieux dans une des stèles sculptées à Maschakit, lieu situé au sud d'Ibsamboul. Dans le même temple de Semné, le roi Mœris, de la dix-huitième dynastie, rend ses hommages au dieu Nil et à Osortassen III en même temps. Un autre bas-relief du même temple représente ce même roi portant ces titres : *le fils du Soleil qui l'aime, Osortassen vivificateur*, et figuré en pied revêtu du costume d'Osiris et assis dans un *naos* sur la barque du soleil; enfin une inscription du même temple prouve que cet édifice fut dédié au dieu Nil et au roi Osortassen divinisé, circonstances plus que suffisantes pour que cette communauté de dénomination et d'hommages ait établi une communauté de dénomination entre le dieu et le roi (1). »

(1) P. 296.

Ce passage nous montre que l'Egypte est encore à une époque mythologique, que le roi passe du palais au temple, de la terre au ciel, de la royauté à la divinité, sans troubler en rien le sens dégradé de ces populations.

Ainsi l'Egypte est divisée par deux éléments principaux, qui sont représentés à Thèbes par les dynasties égyptiennes, à Memphis par la dynastie étrangère des pasteurs. Les pasteurs possèdent toute la basse Egypte, ils y sont pleinement établis. Apophis, le quatrième de cette dynastie, est monté sur le trône; c'est à la dix-septième année de son règne que M. Champollion-Figeac place l'élévation de Joseph au gouvernement de l'Egypte. Ecoutons-le (1) : « Selon le tableau des dynasties égyptiennes, la dix-septième année d'Apophis répondrait à l'an dix-neuf cent soixante-sept avant l'ère chrétienne : Joseph était alors âgé de trente ans; si à ce dernier nombre on ajoute quatre-vingt-onze ans pour l'âge de Jacob à la naissance de Joseph, soixante ans pour l'âge d'Isaac à la naissance de Jacob, et les vingt-cinq ans dont la venue d'Abraham en Egypte précéda la naissance d'Isaac, on aura un total de deux cent six années, qui, ajoutées à l'an dix-neuf cent soixante-sept, qui répondait à la dix-septième année d'Apophis de la dix-septième dynastie, donnent l'année deux mil cent soixante-treize. Or, cette année deux mil cent soixante-treize appartient à la seizième dynastie égyptienne; c'est en effet durant le règne de cette même dynastie

(1) P. 299.

que nous avons déjà indiqué la venue d'Abraham en Egypte : les temps de Joseph, premier ministre du pasteur Apophis, s'accordent ainsi très bien avec les temps d'Abraham et avec l'ordre généralement reconnu des dynasties d'Egypte pour les époques qui précédèrent son invasion.

» Il en est de même pour les temps qui la suivirent : aux sept années de fertilité succéda en Egypte et dans les contrées voisines une famine générale. Les frères de Joseph se rendirent en Egypte pour acheter des grains ; la seconde année de la famine, ils amenèrent Jacob auprès de leur frère, qui s'était fait connaître, et dix-sept ans après Jacob mourut : Joseph comptait alors la cinquante-sixième année de son âge, et Apophis la quarante-troisième de son règne. Ce roi parvint jusqu'à la soixante-unième, et à sa mort, l'an dix-neuf cent vingt-deux avant Jésus-Christ, Joseph était âgé de soixante-quatorze ans. Or, qu'on prolonge sa vie jusqu'à cent dix ans, comme le disent les écrivains bibliques, ou qu'on lui donne âge d'homme, comme à tous les hommes ses contemporains dans l'histoire, le règne des deux rois pasteurs qui succédèrent à Apophis dépassera toujours de près d'un siècle la durée de la vie de Joseph, et dans ces mêmes supputations, Joseph aura pu voir les petits-fils de ses fils Ephraïm et Manassès. Enfin, de la mort de Joseph jusqu'à l'Exode ou la sortie des Hébreux de l'Egypte sous la conduite de Moïse, la suite des années suffira pour placer dans un ordre régulier de succession tous les événements que la Bible raconte à la suite de la mort de

Joseph : celle de ses frères, de sa parenté, la multiplication des Israélites, l'avènement de ce roi nouveau qui, selon la Bible, ignorant et Joseph et sa renommée, opprima le peuple d'Israël et le soumit à la plus dure servitude. C'est ainsi que les annales de l'Egypte, dressées d'après l'autorité des monuments originaux, se prêtent exactement aux relations synchroniques des annales des peuples qui la connurent, et que la concordance de ces rapports pour le temps et les lieux produit, pour ces annales diverses, rédigées dans des intérêts mutuellement inconnus les uns aux autres, des certitudes mutuelles. »

C'est par ces conjectures que M. Champollion-Figeac parvient à faire concorder l'histoire des Egyptiens et celle des Hébreux. On comprend que ce ne peut être là qu'une concordance approximative, l'époque de Joseph n'étant pas parfaitement déterminée, même dans le livre des Hébreux.

On dit que ce fut le dernier des rois pasteurs, Asseth, qui ajouta cinq jours au calendrier égyptien et qui fixa ainsi la durée de l'année solaire à trois cent soixante-cinq jours. Cela n'aurait rien de surprenant si l'on considère que Joseph donna une grande impulsion aux idées pendant la durée de sa longue administration ; que le collége sacerdotal, dépositaire des sciences, avait été respecté, et que le dernier des pasteurs devait avoir subi l'influence de la civilisation.

Ce coup d'œil général sur l'Egypte fera mieux comprendre l'importance de l'histoire de Joseph, qui nous est conservée par Moïse, et qui forme le document essentiel de la vie intérieure de l'Egypte au temps des rois pasteurs.

§ XIV. — JOSEPH.

Jacob est l'homme de l'industrie, qui accroît ses richesses par son intelligence et une habile administration. Ce génie qui lui est propre, il va le communiquer au fils de sa prédilection, à Joseph, qu'il retient près de lui et qu'il envoie malgré sa jeunesse en inspection vers ses frères. Il devient l'œil du maître, il gêne par son contrôle l'administration de ses frères ; c'en est assez, ses frères jaloux ont résolu sa perte.

« L'important sur tous les autres, selon Artapan cité par Polyhistor, par sa pénétration et sa prudence, ses frères conspirèrent contre lui ; mais, ayant découvert leur complot, il pria des Arabes du voisinage de l'emmener en Egypte : ceux-ci firent ce qu'il leur demandait, car les rois arabes descendaient d'Ismaël, fils d'Abraham, frère d'Isaac (1). »

La race ismaélite ou arabe est déjà de sa nature errante ; nous la rencontrons dans les pâturages de Dothaïn, avec des enfants de Madian, venant de Galaad et conduisant en Egypte des chameaux chargés d'aromates, de résine et de myrrhe. Voilà le premier commerce des nations. Les fils de Jacob vendent leur frère Joseph à ces marchands pour vingt pièces d'argent ; ceux-ci l'emmènent en Egypte et le vendent à Putiphar, général des armées de Pharaon (2). « Ce nom, ramené à sa véritable orthographe,

(1) Eusèbe, *Prép. évang.*, liv. IX, ch. XXIII.
(2) Gen., XXXVII, 28.

Pétéphré, dit M. Champollion, est en effet un nom égyptien, qui signifie celui qui appartient à Phré (le dieu Soleil), et il est analogue à d'autres noms égyptiens tirés aussi de ceux de divinités, tels que Pet-Ammon et Pet-Isis. » Il a trouvé ce nom dans un manuscrit hiéroglyphique acheté de M. Caillaud par le cabinet du roi Charles X.

Esclave dans la maison de l'eunuque Putiphar, l'intelligence et la vertu de Joseph le révèlent bientôt à son maître comme un homme digne de sa confiance. Il l'établit administrateur de sa maison et de ses biens. L'ordre préside à son habile administration; sous sa main les biens du maître prospèrent; dans les maisons, dans les champs, il obtient un égal succès.

Le Seigneur bénit la maison de l'Egyptien à cause de Joseph, dévoué à son maître, qui lui a tout confié moins sa femme; il reste fidèle et respectueux, fuit les coupables sollicitations de sa maîtresse, et cet acte de probité lui mérite la prison.

Les qualités de l'âme éclatent dans toutes les situations. En prison, comme dans l'esclavage, Joseph se distingue par sa capacité et sa vertu. Le gouverneur des prisons l'institue administrateur, il lui confie le soin des prisonniers, parmi lesquels se trouvent l'échanson et le pannetier du Pharaon; il l'investit de toute son autorité. Comment Joseph justifia-t-il cette confiance? Quel fut le résultat de son administration? Moïse nous le dit en quelques mots qui caractérisent la supériorité intellectuelle et morale de Joseph : « Et ce gouverneur ne prenait aucune connaissance de tout ce qui était remis entre les mains

de Joseph, parce que le Seigneur était avec lui et qu'il le faisait réussir en toutes choses (1). »

On voit à ce passage quelle est l'idée prédominante de l'écrivain : il néglige ce qui tient à l'intelligence de Joseph, pour mieux faire ressortir la supériorité de sa vertu, qui le rend digne de la protection du Seigneur. Bien différent de notre siècle coupable, qui oublie la vertu pour se prosterner devant l'intelligence et ses succès, indestructible idolâtrie de l'orgueil !

Dans la prison il explique les songes de l'échanson et du pannetier ; à celui-ci il annonce la mort dans trois jours, à celui-là son rétablissement dans les faveurs royales. La réalisation de son interprétation fait éclater encore son intelligence.

L'échanson lui a promis sa protection dans la prison ; mais, remis en faveur, il a bientôt oublié Joseph. Loi philosophique et profonde de notre ingrate nature. Cependant un songe du roi déconcerte ses conseillers, et les prêtres, et les devins et les sages de l'Egypte. Ce n'est qu'alors que l'échanson se rappelle Joseph, l'interprète des songes de la prison ; il en parle au roi, qui veut entendre Joseph. Joseph fut tiré de prison par ordre du roi : on le rasa (2), on lui fit changer d'habits, détails précieux qui nous montrent que pour le présenter au roi, on le rasa comme l'étaient les prêtres d'Egypte, on l'habilla comme eux ; spontanément on élevait le prisonnier à l'égal du prêtre. Voici, en effet, comment s'explique

(1) *Gen.*, XXXIX, 23.
(2) *Gen.*, XLI, 14.

Hérodote : « Dans les autres pays les prêtres portent leurs cheveux ; en Egypte ils les rasent ; ils portent des habits de lin nouvellement lavés. Les prêtres se rasent le corps entier tous les trois jours, afin qu'il ne s'engendre ni vermine ni aucune autre ordure sur des hommes qui servent les dieux. Ils ne portent qu'une robe de lin et des souliers de byblus. Il ne leur est pas permis d'autre habit ni d'autre chaussure (1). »

Le roi avait vu sept vaches maigres dévorer sept vaches grasses sans que les maigres en fussent engraissées, puis sept épis minces et desséchés dévorer sept épis pleins de beaux grains produits d'une même tige. « Les deux songes du roi, dit Joseph, signifient la même chose ; les sept vaches si belles et les sept épis si pleins sont sept années d'abondance ; les sept vaches maigres et les sept épis desséchés par un vent brûlant sont sept années de famine qui suivront les sept années de fertilité. Que Pharaon choisisse donc maintenant un homme intelligent et plein de sagesse et qu'il l'établisse sur le pays d'Egypte. Pharaon fera bien d'établir aussi des commissaires dans tout le pays et de prélever la cinquième partie de ce que produira la terre d'Egypte pendant les sept années d'abondance. Que l'on fasse provision de tout ce qui sert à la nourriture pendant ces sept années d'abondance ; que le froment s'amasse sous l'autorité du roi, et que ces vivres soient conservés dans les villes pour nourrir le peuple pendant les sept années de famine (2). » Nous

(1) Hérodote, liv. II, n° 36.
(2) *Gen.*, xli, 33.

trouvons ici non-seulement l'interprète du songe, mais l'homme d'état qui aussitôt organise un plan d'administration, qui du roi s'étendra dans tout le pays pour le sauver.

Pharaon reste frappé de tant d'intelligence. Puisque Dieu vous a fait voir tant de choses, lui dit-il, il n'y a personne qui vous égale en intelligence et en prudence. Ce sera donc vous qui aurez l'autorité sur ma maison; tout mon peuple recevra avec respect les ordres émanés de votre bouche, et je n'aurai au-dessus de vous que le trône et la qualité de roi. En même temps il prit son anneau qu'il avait à la main et le mit en celle de Joseph. Cet anneau portait le sceau royal, la signature de l'autorité aux époques où elle ne sait point écrire. Ce sceau d'autorité royale assurait l'obéissance à tous les ordres de Joseph. Voilà le pouvoir confié à Joseph; il lui manque l'investiture publique et solennelle. Le roi le fit revêtir d'une robe de fin lin, de la tunique de byssus, qui est la robe des prêtres et des rois d'Egypte; il lui mit au cou un collier d'or, symbole de son autorité. Il le fit ensuite monter sur un char, le second après le sien, fit crier devant lui qu'on eût à fléchir le genou. Puis Pharaon lui dit : « Je suis le Pharaon, nul ne remuera ni le pied, ni la main, dans tout le pays d'Egypte, que par votre commandement. Et il l'appela en langue égyptienne *le Sauveur du monde*(1). »

C'est qu'en effet il était la figure de Celui qui devait porter ce nom et sauver les hommes pour le temps et pour l'éternité.

(1) *Gen.*, XLI, 45.

A vingt-sept ans, Joseph était mis en prison par l'infâme dénonciation de la femme de l'eunuque Putiphar, et, à trente ans, il était placé à la tête de l'Égypte.

Pour consolider sa puissance, le roi lui fit épouser *Asseneth*, fille d'un Putiphar, prêtre dans la ville du Soleil, en égyptien *On*, ainsi que l'écrit Moïse, et en grec Héliopolis. De cette femme il eut Manassé et Ephraïm (1). Asseneth est un mot égyptien qui se compose de *As* et *Neith*, nom de la Minerve égyptienne. « Les habitants de Saïs, dit Platon dans le Timée, ont pour protectrice une déesse que l'on appelle en égyptien *Neith*, et en grec, à ce qu'ils disent, Athénée. »

Le premier acte d'un homme qui veut gouverner un peuple, c'est d'acquérir la connaissance des ressources du pays et des besoins des habitants. Joseph commença donc par visiter l'Égypte.

Les sept années de fertilité s'annoncèrent par une production surabondante. Joseph fit amasser les grains recueillis dans toute l'Égypte ; ceux qui étaient récoltés au voisinage des villes étaient concentrés et renfermés dans les enceintes des villes. Il y eut une telle accumulation de grains, que la comptabilité introduite par Joseph ne put embrasser toutes ces opérations.

Les sept années de disette arrivèrent, mais l'active prévoyance de Joseph en avait prévenu les désastreux effets ; il y eut du blé dans toute l'Égypte. Ce blé appartenait au roi, car les provisions privées furent bientôt épuisées.

(1) *Gen.*, XLI, 50.

Le peuple, atteint par la famine, cria au roi de lui donner du pain ; celui-ci le renvoya à Joseph, qui ouvrit tous les greniers et vendit du blé aux Egyptiens. Cette famine, qui frappe au loin, amène les enfants de Jacob en Egypte. Ils sont reconnus de Joseph, qui, en retenant Siméon, les contraint à lui amener Benjamin. Lorsqu'il est assuré de sa présence, il les fait dîner dans sa maison. Les mœurs égyptiennes sont ici rigoureusement conservées. Dans ce repas on servit Joseph à part, ses frères à part, et les Egyptiens qui mangeaient avec lui, aussi à part, car il n'est pas permis aux Egyptiens de manger avec les Hébreux, cela leur paraîtrait une abomination (1). Ils agissaient de même avec les étrangers, si l'on en croit Hérodote (2). Ces mœurs, reproduites avec tant d'exactitude par Moïse, étaient connues de tous les Hébreux, qui, sortant de l'Egypte, savaient comment tous avaient été traités par les Egyptiens.

Au départ de ses frères, Joseph, pour éprouver leur attachement à son jeune frère, fait mettre à l'entrée du sac de Benjamin la coupe dans laquelle il boit et dont il se sert, selon les coutumes orientales, pour connaître les choses cachées. Bientôt on les poursuit ; ils sont ramenés prisonniers à Joseph, qui leur dit : « Quelle action avez-vous faite ? Celui à qui on a trouvé la coupe sera mon esclave ; pour vous, retournez en paix vers votre père. » Benjamin est donc destiné à rester en esclavage. C'est alors que Juda se détache de ses frères et vient s'offrir comme esclave à la place de Benjamin : « Je demeu-

(1) *Gen.*, XLIII, 32.
(2) *Liv.* II, XLI.

rerai pour vous servir à la place de ce jeune homme, afin qu'il retourne avec ses frères. Car, comment pourrais-je, sans lui, retourner vers mon père et m'exposer à être témoin de l'extrême affliction qui l'accablera? » Cette fidélité au frère, au père, émeut Joseph; il pleure, sa voix s'élève, elle est entendue des Egyptiens et de la maison de Pharaon; ce sont bien là ces manifestations extérieures et bruyantes des sentiments intimes de l'âme, telles qu'elles éclatent dans les sociétés naissantes. Enfin, ce cœur oppressé, après des sanglots inarticulés, peut enfin dire à ses frères: « Je suis Joseph, mon père vit-il encore? »

Le trouble, l'émotion du danger, la confusion les retient: ces mots répétés: « Je suis Joseph votre frère, que vous avez vendu pour être emmené en Egypte, » les accablent; mais bientôt il les rassure par ces paroles: « C'est Dieu qui m'a envoyé avant vous en Egypte pour votre salut. » Aussitôt le bruit s'en répand dans toute la cour du roi, on répète que les frères de Joseph sont venus; ce qui fut agréable au Pharaon et à ses officiers.

Alors Pharaon parla ainsi à Joseph: « Dites à vos frères: Voici ce que vous devez faire: Chargez vos ânes de blé, retournez en Chanaan. Emmenez de l'Egypte des chariots pour faire venir vos petits enfants et vos femmes; amenez-y aussi votre père, et revenez. N'ayez point de regret de laisser ce qui est dans vos maisons, parce que toutes les richesses de l'Egypte seront à vous. » Ils partirent chargés de présents et portèrent à Jacob cette grande nouvelle: « Votre fils Joseph est en vie, et même il commande à toute la terre d'Egypte. » Cependant son esprit était toujours

dans l'abattement, parce qu'il ne croyait pas ce qu'ils lui disaient. Mais, ayant vu de ses yeux les chariots que Joseph lui envoyait pour le transporter en Egypte, alors l'esprit de Jacob leur père reprit une vie nouvelle. « Je n'ai plus rien à souhaiter, dit-il, puisque mon fils Joseph vit encore. J'irai, et je le verrai avant que je meure. » Israël partit donc avec tout ce qu'il avait; il vint à Bersabée et immola en ce lieu des victimes au Dieu de son père Isaac. Ce sacrifice a élevé l'âme du patriarche vers l'Eternel : il est rempli de son esprit, et, dans la nuit, Dieu lui apparaît en vision, qui lui dit : « Jacob, Jacob, je suis le Dieu fort, le Dieu de ton père; ne crains point d'aller en Egypte, parce que je t'y rendrai père d'un grand peuple. » Toujours soutenu par cette haute inspiration, Jacob s'avance avec sa famille, qui se compose de soixante-dix personnes. On était dans la seconde année de la famine. Joseph avait dit à ses frères : « Vous demeurerez dans la terre de Gessen, vous serez près de moi, vous et vos enfants, et les enfants de vos enfants, vos brebis, vos troupeaux de bœufs et tout ce que vous possédez, et je vous nourrirai là, de peur que vous ne périssiez avec toute votre famille et tout ce qui est à vous, car il y aura encore cinq années de famine. » Jacob prit donc la direction de Gessen et envoya Juda prévenir Joseph de son arrivée, afin qu'il vînt à sa rencontre. La dignité paternelle de Jacob ne s'efface pas devant le premier ministre d'Egypte, et Joseph vient en la terre de Gessen au devant d'Israël. Dès qu'il le voit, il se jette à son cou et pleure longtemps, le tenant embrassé. Israël dit à Joseph :

« Je puis mourir maintenant, puisque j'ai vu ton visage et que je sais que tu es en vie. »

Ces détails sont connus, mais cette réalité toute vivante qui pénètre le cœur et arrache encore des larmes trois mille six cents ans après l'événement, touche trop intimement aux lois psychologiques et à l'histoire d'un grand peuple pour être supprimée.

Après les scènes de la vie intime, succèdent celles de la vie politique. Joseph retourne près du Pharaon pour lui annoncer l'arrivée de sa famille et de ses troupeaux. Le Pharaon, on se le rappelle, est de la dynastie des rois pasteurs qui s'est imposée par la conquête sur l'Egypte. Il domine, mais l'esprit national résiste et lutte par une haine sourde et latente contre la domination des pasteurs.

Pour la nation, les vainqueurs sont des barbares contre lesquels la civilisation doit se soulever. L'arrivée de la famille de Jacob avec ses immenses troupeaux, ses mœurs pastorales, son homogénéité d'origine et de goût avec la race dominatrice de l'Egypte, est un point d'appui pour la royauté. Le politique Joseph a bientôt compris l'avantage de cette situation, et il dit à ses frères : « Lorsque (1) Pharaon vous fera venir et vous demandera quelle est votre occupation, vous lui répondrez : Vos serviteurs ont été pasteurs depuis leur enfance jusqu'à présent, et nos pères l'ont toujours été comme nous. » Voilà pour établir qu'ils appartiennent bien à une race de pasteurs. Puis Joseph continue : « Vous direz ceci pour pouvoir

(1) *Gen.*, XLVI, 33.

demeurer dans la terre de Gessen, parce que les Egyptiens ont en abomination tous les pasteurs de brebis. »

Ce passage avait paru jusqu'ici absurde ou inintelligible, et l'historien Josèphe se contente de dire : « Pharaon, après avoir si bien reçu Jacob, ordonna qu'il irait demeurer avec ses enfants à Héliopolis, où étaient les conducteurs de ses troupeaux. » Ce savant historien lui-même élude la difficulté, car il est clair qu'il n'a pas compris ce passage. Pourquoi cet accueil cordial du roi sur la recommandation qu'ils sont pasteurs? Et d'autre part pourquoi annoncer une telle fonction, puisque les Egyptiens l'ont en abomination? C'est parce que l'Egypte est envahie et soumise à des rois pasteurs, à une race étrangère.

Le sentiment national est frémissant, il va bientôt se soulever contre la race étrangère. De là cette sympathie personnelle du roi en recevant une famille qui comme lui est étrangère et pasteur; par cet accueil, il sent bien qu'il reçoit un appui, des alliés. Ce passage nous montre donc la haine égyptienne contre la race des pasteurs, qui plus tard éclatera en révolution chassant la dynastie des hyksos et réduisant en servitude les enfants de Jacob et de Joseph, parce qu'ils sont pasteurs et associés par là à la politique étrangère des hyksos. Joseph présente cinq de ses frères au Pharaon. Comme il l'avait prévu, le roi leur demande : « A quoi vous occupez-vous? »

« Vos serviteurs, disent-ils, sont pasteurs de brebis comme l'ont été nos pères; nous sommes venus demeurer comme étrangers dans vos terres, parce qu'il n'y a point

ailleurs d'*herbes* pour les troupeaux de vos serviteurs, et que la famine est grande dans Chanaan ; nous vous supplions d'ordonner que vos serviteurs demeurent dans la terre de Gessen. » La terre de Gessen est près du Delta, dans la partie basse de l'Egypte, humide, arrosée, féconde en pâturages, même en ces temps où l'Egypte est desséchée par les vents brûlants du midi. Elle est sur la rive orientale, du côté de l'isthme de Suez, c'est-à-dire à la porte de l'Egypte en venant de Chanaan. Joseph avait donc merveilleusement choisi le centre d'occupation de sa famille, et dans cette terre, il leur donna la meilleure partie en la contrée de Ramessès (1). Car le roi lui dit : « Vous pouvez choisir dans toute l'Egypte ; faites-les demeurer dans l'endroit du pays qui vous paraîtra le meilleur : qu'ils habitent dans la terre de Gessen. Que si vous connaissez qu'il y a parmi eux des hommes habiles, donnez-leur l'intendance sur mes troupeaux. » Le goût du roi se dessine à ce dernier trait, c'est le mot d'un roi pasteur.

Joseph présente ensuite Jacob au Pharaon. Celui-ci, frappé de la physionomie du vieillard, lui demande son âge : « Il y a cent trente ans, dit-il, que je suis voyageur : le temps des années de ma vie a été court et fâcheux, et il n'a point égalé celui des années qu'a duré la vie de mes pères, de ces jours où ils ont été voyageurs. » Comme Jacob avait bien l'expérience de la vie ! A cent trente ans, il ne voit dans la vie qu'un voyage

(1) *Gen.*, XLVII, 11.

court et fâcheux, plus court que celui de ses pères ! N'est-ce pas là toute la philosophie de notre existence ?

Nous venons de signaler la situation politique des rois pasteurs, l'administration de Joseph doit suivre la direction de cette politique étrangère, fortifier le pouvoir royal, et consolider sa toute-puissance en ramenant à la royauté le domaine souverain de tout le sol de l'Egypte.

Joseph a enrichi le trésor royal en prélevant à son profit le cinquième du produit des terres pendant les sept années d'abondance. A l'instant où les approvisionnements des particuliers sont épuisés, la famine s'appesantit sur l'Egypte et sur la terre de Chanaan. L'offre des blés devient plus rare et les demandes se multiplient : c'est le moment prévu par notre grand économiste ; alors il vend, et tout l'argent de l'Egypte et du pays de Chanaan vient s'accumuler dans le trésor royal. Les habitants épuisés et ruinés accourent près du premier ministre et lui disent : « Donnez-nous du pain ; nous laisserez-vous mourir faute d'argent ? »

Joseph, impassible devant la raison d'état, leur dit : « Si vous n'avez plus d'argent, amenez vos troupeaux, et je vous donnerai du blé en échange. » Et ils lui amenèrent tous leurs troupeaux, et on leur distribua du blé pour prix de leurs chevaux, de leurs brebis, de leurs bœufs et de leurs ânes, et pour cet échange Joseph les nourrit toute cette année. Mais la famine et la misère s'accroissent, il ne reste plus aux citoyens que leur corps et leurs terres ; alors ils s'écrient : « Pourquoi donc mourrions-nous à vos yeux ? Achetez nos personnes et nos terres, en

nous donnant du pain ; nous serons les serfs de Pharaon et nos terres seront à lui. Donnez-nous aussi de quoi semer, afin que nous vivions et que le pays ne soit point désolé. » C'est ainsi que Joseph acquit au Pharaon toute la terre d'Egypte, et le peuple fut asservi au roi depuis un bout des frontières de l'Egypte jusqu'à l'autre. Il n'y eut que les terres des prêtres qu'il n'acquit point pour le roi, parce que Pharaon leur fournit une portion réglée qui suffit à leur subsistance; c'est pourquoi ils ne vendirent pas leurs terres (1).

Après cela, Joseph dit au peuple : « Vous voyez que je vous ai acquis pour le Pharaon, à qui vous appartenez aujourd'hui, vous et vos terres. Voilà de quoi semer, ensemencez la terre; quand le temps de la récolte sera venu, vous en donnerez au roi la *cinquième partie;* les quatre autres seront pour vous, pour ensemencer les terres, pour vous entretenir, vous et ceux qui sont dans vos maisons, et pour nourrir vos petits enfants. » La reconnaissance leur fait accepter avec joie ce contrat. Joseph fit donc une loi qui *dure* encore, au sujet des terres de l'Egypte, que la cinquième partie de ce qu'elles produisent est pour le roi, excepté les seules terres des prêtres, lesquelles ne furent point acquises au Pharaon (2).

Je ne fais que copier Moïse, qui nous donne ici l'origine des faits les plus importants de l'histoire politique de l'Egypte. Au temps de Joseph les prêtres avaient déjà des terres sacerdotales, distinctes de celles des peuples et

(1) *Gen.*, XLVII, 19.
(2) *Gen.*, XLVII.

franches d'impôts. Et en effet, selon Diodore (1), Isis leur avait donné le tiers des terres. Joseph n'avait qu'à leur fermer les greniers royaux, et ils étaient forcés de subir la loi commune, de livrer leurs personnes et leurs terres au despotisme royal. Mais l'habile ministre savait que le pouvoir royal ne pouvait se consolider qu'en s'appuyant sur le sacerdoce, qu'en ruinant le prêtre on le poussait de la misère à la révolte; que, maître par l'intelligence, il aurait bientôt soulevé le peuple et appelé les rois thébains, de race nationale, pour ressaisir le gouvernement de Memphis et de toute la basse Egypte. Le ministre au contraire les rallie au pouvoir royal en les affranchissant des tourments de la famine par des distributions régulières qui n'affectent en rien leurs droits de propriété.

Les guerriers n'apparaissent point comme propriétaires; selon Diodore (2), ce droit ne leur fut concédé que par Sésostris au retour de ses conquêtes. Le peuple avait ses terres et il vivait dans un état d'indépendance sur un sol qui lui appartenait. La famine réduit le peuple en servage; il perd sa propriété et avec elle sa liberté. Le sol de l'Egypte entre dans le domaine royal, le peuple devient le serf ou le colon du roi. Cette condition oblige tous les citoyens au travail, elle explique cette loi d'Amasis par laquelle, au rapport d'Hérodote (3), il était ordonné à chaque Egyptien de déclarer tous les ans au monarque

(1) Liv. I^er^, ch. II.
(2) Liv. I^er^, ch. II.
(3) Liv. II, n° 177.

quels étaient les fonds dont il tirait sa subsistance. Celui qui ne satisfaisait pas à la loi, ou qui ne pouvait prouver qu'il vivait par des moyens honnêtes, était puni de mort. Le fermage au profit du roi est du cinquième des produits; tandis que chez nous, du fermier au propriétaire, dans les conditions de la liberté, il est du tiers. Lorsque la dynastie des rois pasteurs fut renversée, et que Memphis fut occupée par les rois thébains, ce système, quoique implanté par des étrangers, fut cependant maintenu; il subsistait encore au temps de Moïse, ainsi qu'il nous l'atteste, et se conserva longtemps après lui. Josèphe ajoute que les rois jouissaient encore de son temps de la cinquième partie des fruits de la terre (1). Aujourd'hui encore l'Egypte est une propriété privée, tout son sol appartient au vice-roi, comme il appartenait au Pharaon dont Joseph fut le ministre. Terre étrange, qui n'a vu luire qu'un instant la liberté et qui semble encore aujourd'hui sous le coup de cette malédiction de Moïse : *terre de servitude!* Lorsque Moïse divise la terre de Chanaan, il donne toute cette terre au peuple, et rien aux prêtres, et s'écarte par là profondément des institutions égyptiennes. Seulement, il impose l'obligation de payer aux prêtres la *dîme*, c'est-à-dire la moitié de ce que le peuple d'Egypte payait à son souverain. C'était donc un progrès immense pour ce peuple. Moïse fait plus pour sa liberté; il lui garantit l'égalité, l'inviolabilité de son domaine, et ne consent à son aliénabilité que dans

(1) Liv. II, IV.

des limites restreintes et sous la condition absolue du retour.

Aussi, lorsqu'on compare les institutions de ces deux pays, on cesse de s'étonner de ce que la savante Egypte a perdu le nom et l'histoire de ceux qui l'ont fondée, tandis que les Hébreux ont constamment célébré la gloire de leur législateur; c'est que là était la servitude, ici la liberté.

Ce système nouveau de gouvernement, qui transfère le domaine privé du sol de l'Egypte des citoyens au roi, doit conduire à des mesures administratives conformes au nouveau régime. Le propriétaire royal doit diviser ses terres pour les distribuer à ses sujets, qui deviennent les fermiers royaux, et pour pouvoir régler avec eux l'étendue de leurs prestations. Il faut des limites entre chaque famille, régler en proportion des bras, et puis séparer ses terres des terres sacerdotales. La géométrie dut se développer sous l'influence de ces nécessités, et Joseph eut à présider à l'organisation de cet ordre nouveau. Moïse, plus préoccupé du côté moral des choses et de ce qui tient aux destinées immortelles de sa patrie, néglige ces détails d'intérêt purement matériel, qui nous sont transmis par les monuments des peuples voisins. « Artapan, cité par Polyhistor, dit que Joseph fut chargé par Pharaon de l'administration de tout ce pays, qu'avant lui les Egyptiens cultivaient sans règles, parce que la terre n'avait pas été divisée; et comme les plus faibles étaient opprimés par les plus puissants, il commença par créer des divisions territoriales, marqua par des bornes

les limites des propriétés, et rendit à l'agriculture une étendue considérable de terres incultes. En ayant assigné aux prêtres des portions déterminées de terres arables, il fut l'inventeur des mesures agraires, et par cette cause grandement cher aux Egyptiens(1). » Ces faits nous montrent que si Joseph sacrifia la liberté au profit du gouvernement royal, c'est qu'en Egypte, comme il arrive dans toutes les sociétés naissantes, l'indépendance conduisait à l'anarchie. En rendant la royauté propriétaire du sol, il consolidait le pouvoir royal, alors indispensable comme élément constitutif de l'ordre. Aussi peut-on dire que son administration fut maintenue et respectée par les dynasties suivantes, et que ce grand homme fut le premier organisateur de l'Egypte.

Cet ordre social fondé par Joseph doit-il être le but définitif des sociétés? Les socialistes le prétendent, et ils voudraient implanter dans l'Europe, sur la ruine de toutes les libertés, ce vaste servage de l'ancienne Egypte. Ils voudraient faire reculer l'humanité de quatre mille ans, et ils appellent cela le progrès!

Jacob fut témoin de la gloire de Joseph pendant dix-sept ans. Mais il sent la mort approcher, il appelle son fils Joseph et lui dit : « Ne m'enterrez pas, je vous prie, dans l'Egypte. Faites que je repose avec mes pères dans la caverne de Machpéla, vis-à-vis Mambré, au pays de Chanaan; c'est là que reposent Abraham, Sara, Isaac, Rebecca et Lia. » Joseph le lui jura. Puis il bénit Ephraïm et

(1) Eus., *Prép. év.*, liv. IX, chap. XXIII.

Manassé. « Maintenant, dit-il à Joseph, les deux fils que vous avez eus en Egypte avant que je vinsse vous y trouver, seront à moi : Ephraïm et Manassé seront à moi, comme Ruben et Siméon. Mais si vous en avez d'autres, ils seront à vous, ils porteront le nom et entreront dans les tribus de leurs frères, dans les terres qu'ils posséderont (1).

Le saint vieillard appela ensuite ses enfants et leur dit : « Assemblez-vous, et je vous annoncerai ce qui vous arrivera dans la suite des temps. Ecoutez, enfants de Jacob, écoutez votre père. » Et de cette bouche prophétique sortit la bénédiction des douze tribus, l'annonce des immortelles destinées de Juda. « Quant à Joseph, dit-il, des hommes armés de dards l'ont rempli d'amertume, ils ont lancé leurs flèches contre lui, parce qu'ils le haïssaient. Mais son arc et sa confiance ont toujours été dans le Dieu fort ; ses mains ont eu une force invincible, étant soutenues par celles du Dieu puissant de Jacob. C'est par là qu'il a été le pasteur et la pierre fondamentale d'Israël. Les bénédictions que vous recevez de votre père surpassent celles que j'ai reçues de mes pères. Elles s'étendent jusqu'au fruit le plus désirable des collines éternelles : elles seront réunies sur la tête de Joseph, sur le haut de la tête du vrai Nazaréen entre ses frères. » Jacob, ayant achevé de donner ses ordres, expira et fut réuni à son peuple.

Nous reviendrons à cette scène solennelle de la béné-

(1) *Gen.*, XLVIII.

diction des douze tribus dans la personne de leurs douze chefs, car c'est là le testament politique et religieux de Jacob. On sent que le vieillard s'élève au-dessus des forces humaines, et lorsqu'il nous parle des collines éternelles, on voit que son âme se dégage de son corps pour entrer dans la plénitude de l'éternelle vie. La vision de l'avenir lui apparaît; c'est qu'en effet son âme s'affranchit de l'espace et du temps, il a mis sa foi dans l'Eternel, et déjà il prend possession de cette lumière divine qui brille à l'âme dépouillée de son corps, et il lui est donné de nous en transmettre quelques rayons. C'est ainsi qu'il nous révèle le trésor caché dans Juda, dans Juda qui donnera David, Salomon, la plus sublime poésie, la plus éclatante des magnificences terrestres, mais dont l'éclat s'effacera devant cette personnalité qui sortira de l'étable de Bethléem, rayon pur et divin, annoncé, promis, attendu, digne couronnement de toutes les espérances de l'humanité!

Suivons les funérailles de ce grand homme avec Moïse. Alors Joseph se jeta sur le visage de son père, il pleura sur lui et le baisa. Il commanda ensuite aux médecins qu'il avait à son service d'embaumer son père. On y employa quarante jours, car c'est la coutume d'employer ce temps pour embaumer les corps. Selon Diodore, il faut trente jours, et selon Hérodote, il en faut soixante-dix (1). Et les Egyptiens pleurèrent Jacob pendant soixante-dix jours. Joseph obtint du roi l'autorisation de quitter

(1) Diod., liv. 1er; Hérod., liv. II, nº 86.

momentanément l'Egypte pour remplir son serment envers son père et aller déposer son corps dans le sépulcre de Machpéla (1). »

Joseph alla donc enterrer son père, et tous les serviteurs de Pharaon, les officiers de sa maison et tous les anciens du pays de l'Egypte, y allèrent avec lui. Toute la maison de Joseph y alla aussi avec ses frères et la maison de son père, laissant seulement au pays de Gessen leurs petits enfants. Il y eut aussi des chariots et des cavaliers qui l'accompagnèrent, et une grande multitude de gens.

Lorsqu'ils furent arrivés à l'aire d'Atad, qui est à l'occident du Jourdain, ils y célébrèrent les funérailles avec beaucoup de larmes et de grands cris, et Joseph y pleura son père pendant sept jours. Les Chananéens, habitants du pays, stupéfaits, dirent : « Voilà un grand deuil parmi les Egyptiens; c'est pourquoi cette aire qui est au delà du Jourdain fut nommée le Deuil de l'Egypte. » Deuil mémorable, conduit de la terre de Gessen à travers le désert jusque sur les bords du Jourdain. L'Egypte, cette fois réunie en un même sentiment que les fils de Jacob, portait au loin le témoignage de son estime pour le vieillard, de sa reconnaissance pour son fils Joseph, également honorable pour tous deux. Cet enfant, qui part de la tente de Rebecca avec un bâton pour la Chaldée, qui passe sa jeunesse à élever des brebis, reçoit aujourd'hui de l'Egypte entière un deuil qui n'est pas donné à ses rois.

Joseph revient en Egypte avec ses frères. Ceux-ci

(1) *Gen.*, L, 5.

redoutent un changement dans le cœur du grand ministre; mais il les rassure par ces magnanimes paroles : « Ne craignez point; voudrais-je m'égaler à Dieu? Pour vous, vous aviez eu le dessein de me faire du mal, mais Dieu a eu celui de changer ce mal en bien, afin de faire les choses dont vous êtes témoin et de sauver un grand peuple. » Joseph demeura en Egypte avec toute la maison de son père. Il vit ses enfants jusqu'à la troisième génération. Or, Joseph dit à ses frères : « Je vais mourir, et Dieu vous visitera certainement : il vous fera passer de ce pays à celui qu'il a promis avec serment à Abraham, à Isaac et à Jacob. » Il ajouta : « Dieu ne manquera pas de vous visiter, promettez-moi avec serment qu'alors vous transporterez mes os avec vous hors de ce pays-ci. » Ce que les enfants d'Israël lui jurèrent. Joseph mourut ensuite, âgé de cent dix ans : on l'embauma et on le mit dans un cercueil en Egypte.

Les dernières paroles de Joseph sont mémorables; le premier ministre de l'Egypte, si populaire et si puissant dans tout le pays, n'aspire qu'à quitter la terre qui le comble de richesses et de faveurs. Il y est acclimaté dès l'âge de dix-sept ans, il en a les usages et les mœurs; c'est le pays de sa gloire, ses enfants recueilleront ce précieux héritage. N'importe, ses vœux, ses pensées, ses espérances, sont pour la terre d'Abraham, promise par Dieu à ses pères. Il s'unit de cœur aux destinées de sa famille, parce qu'il a pour témoignage de son avenir les traditions de ses pères, les paroles de Jehovah!

La foi l'emporte sur son intérêt personnel, et la béné-

diction de Jacob le touche plus que les royales faveurs du Pharaon. Il fait jurer à ses frères qu'au moment où les promesses divines s'accompliront, son corps suivra la famille et que son tombeau définitif sera celui de ses pères. C'est ainsi que l'idée religieuse et morale prédomine constamment dans la vie de ces saints personnages. Et Moïse, qui recueille de si grandes leçons, se complaît à nous donner le spectacle des magnifiques funérailles du pasteur Jacob et dédaigne de nous parler des pompes officielles qui entourèrent la tombe du premier ministre de l'Egypte. On l'embauma et on le mit dans un cercueil, usage vulgaire dans toute l'Egypte: c'est tout ce que nous en conserve Moïse.

§ XV. — CHUTE DES HYKSOS. — LES HÉBREUX ET LES MONUMENTS DE L'ÉGYPTE.

Après la mort de Joseph, dont l'habile administration avait fait respecter les rois pasteurs, les guerres recommencèrent entre les rois thébains et les rois de Memphis. Ahmosis, roi de Thèbes, excita l'esprit national égyptien contre les pasteurs; il parvint à les faire sortir de Memphis et les réduisit, comme nous l'avons vu, à la nécessité de s'enfermer dans un camp retranché, d'où ils ne sortaient que pour exercer des ravages. De ce moment, la cause des rois pasteurs fut perdue. Dépouillés de l'administration de la basse Egypte, incapables de produire quelque bien, ils étaient encore tout-puissants pour faire le mal et jeter partout la terreur. Ils n'avaient donc plus à leur service

que la force matérielle; la force morale avait passé à leurs ennemis. Cependant Ahmosis mourut sans pouvoir les chasser de leur retranchement. Son fils Thethmosis vint, selon Manéthon, avec quatre cent quatre-vingt mille hommes, assiéger cette place; c'était la race égyptienne soulevée qui voulait mettre fin à ce conflit de plusieurs siècles. Malgré la multitude de ces hommes armés, il ne put s'emparer de force de la place assiégée; mais il les amena à un traité de paix, dont la condition fondamentale les obligeait à quitter l'Egypte sains et saufs. A ce moyen, ils emmenèrent leurs familles et tout leur butin, et sortirent au nombre de deux cent quarante mille, par le désert qui mène en Syrie; mais, parce qu'ils craignirent les Assyriens, qui alors dominaient en Asie, ils s'arrêtèrent dans la contrée qu'on nomme Judée, et ils y bâtirent une ville nommée Jérusalem, capable de contenir toute cette multitude (1). Il ne faut pas donner trop d'importance à cette dernière phrase, qui tendrait à confondre le peuple israélite avec les pasteurs; Manéthon lui-même nous donnera sa version sur la sortie des Hébreux, avec la tradition odieuse que les vaincus infligent aux vainqueurs, sans doute pour se consoler de leur défaite.

Les Hébreux sont encore en Egypte; ils avaient fait alliance avec les pasteurs : pasteurs eux-mêmes, ils étaient odieux aux laboureurs et, de plus, ils étaient étrangers; le triomphe de la race nationale doit donc s'appesantir sur eux. Aménophis Thethmosis reste maître souverain de

(1) Josèphe contre Apion, liv. Ier, ch. v.

l'Egypte et il ouvre la dix-huitième dynastie ; il régna encore vingt-cinq ans et quatre mois : son règne entier fut de trente années.

Cette révolution, qui rend à l'Egypte son unité, doit produire ses effets dans l'administration de ce pays. L'antagonisme des races a dû réveiller des idées, des besoins, un génie propre qui va devenir le glorieux patrimoine de la dynastie triomphante. Naguère tout était au combat, voici maintenant les douceurs de la paix ; la reconnaissance des peuples élèvera des temples aux dieux, des palais aux rois ; ceux-ci, à leur tour, pour féconder la basse Egypte, transformer les pâtures en champs de culture, irriguer et dessécher les terres, commenceront ces monuments gigantesques qui doivent assurer aux peuples des terres immenses à cultiver. Nous touchons à ces moments décisifs des nations où, maîtresses d'elles-mêmes, elles marchent à pas de géant dans le système des améliorations. Et ce mouvement s'augmente de toute la facilité que donne un puissant instrument de travail. Cet instrument, les Egyptiens surent le trouver : ce fut le peuple hébreu.

Aménophis I^er^ fut le libérateur et l'organisateur de la basse Egypte ; à ce titre il mérita d'être divinisé. Sa statue, où il est représenté sous la forme d'un dieu, est en calcaire blanc au musée de Turin. Au musée de Paris, on le voit recevant, avec Osiris, des offrandes de fruits et de fleurs. Son fils Thôthmès ou fils de Thôth, Thethmosis I^er^, appelé par Manéthon Chebron (1), régna treize ans. On prétend

(1) Josèphe contre Apion, liv I^er^, ch. v.

qu'il commença la construction des grands édifices de Medinet-Habou, à Thèbes. Dans le temple d'El-Assasif, il est adoré par ses successeurs, qui lui font les mêmes offrandes qu'aux dieux. Après lui, Thethmosis II, son fils, lui succéda. Il continua le palais de Medinet-Habou, éleva des temples et régna vingt ans et sept mois, selon Manéthon. Amense, sa sœur, régna vingt ans et neuf mois. Les grands obélisques du temple de Karnac, à Thèbes, sont considérés comme les plus beaux monuments qui nous restent du règne de cette reine. Celui qui est encore sur pied est en granit rose, haut de quatre-vingt-dix pieds, et d'un seul bloc; l'autre est renversé et brisé. Elle éleva le temple d'El-Assasif à *Amon-Ra*, le roi des dieux. Son fils, aussi nommé Thethmosis, et par Manéthon *Mephres* ou *Mœris, qui aime Phré, le dieu Soleil,* lui succéda. Son règne ne fut que de douze ans et neuf mois, mais glorieux si l'on en juge par ses monuments. Il continua le palais de Medinet-Habou. Il éleva un temple, à Esneh, au dieu Chnouphis à tête de bélier; à Edfou, au grand dieu Har-Hat, les propylées du grand temple de Memphis, et continua les immenses constructions de Karnac et du temple El-Assasif. Il contribua à la construction du mur général d'enceinte à Ombos. L'obélisque de Saint-Jean-de-Latran, ceux de Constantinople et d'Alexandrie, sont de son temps. Enfin, il fit creuser le lac que la reconnaissance de l'Egypte a nommé, de son nom, le lac Mœris.

On sait que la richesse de l'Egypte dépend des inondations du Nil. Mœris entreprit de les régulariser en creu-

sant un lac pouvant se remplir lors de la trop grande élévation des eaux, puis se déverser lors des sécheresses de décembre. Par là on se défendait contre le danger des hautes inondations d'été et contre l'aridité brûlante des temps d'hiver.

Ce lac fut creusé dans un vaste bassin naturel de soixante lieues carrées, au centre duquel s'élevaient deux pyramides, dans le nome de Phaïom, qui veut dire pays marécageux. On lui doit aussi les tables de Karnac. Un manuscrit de ce temps existe au musée de Turin. C'est un contrat de la cinquième année de son règne; il prouve qu'à cette époque l'écriture était déjà entrée dans les usages vulgaires.

C'est le cas de remarquer ici que lorsque Joseph s'est fait connaître à ses frères et les a envoyés chercher Jacob, ceux-ci ne lui portent point de lettres de Joseph, et Jacob ne croit au récit de ses enfants que lorsqu'il voit des chariots d'Egypte. L'écriture fut sans doute plus répandue et plus usuelle au temps de Mœris.

Son fils Aménophis II régna vingt-cinq ans et dix mois. Il dirigea l'activité de son règne en travaux dans la Nubie. Thethmosis IV, son successeur, fit la guerre à la Lybie et continua le temple d'Amon-Ra. Son règne fut de neuf ans et dix mois. Il eut pour successeur Aménophis III, le Memnon des Grecs; c'est lui qui fit construire le Memnonium ou Amenophium, palais immense d'environ dix-huit cents pieds de long et dont les ruines étonnent encore le voyageur. Là ont existé plus de dix-huit colosses, dont les moindres avaient vingt pieds

de hauteur. « Tous ces monolithes de diverses matières ont été brisés, dit M. Champollion jeune, et l'on rencontre leurs membres énormes çà et là, les uns au niveau du sol, d'autres au fond d'excavations exécutées par les fouilleurs modernes. C'est vers l'extrémité des ruines et du côté du fleuve que s'élèvent encore, en dominant la plaine de Thèbes, les deux fameux colosses d'environ soixante pieds de hauteur, dont l'un, celui du nord, jouit d'une si grande célébrité sous le nom de *Colosse de Memnon*, ou statue parlante au lever du soleil. Elle était brisée. Septime-Sévère la fit restaurer, mais sa voix merveilleuse ne se fit plus entendre. » C'était l'époque du christianisme, époque fatale à bien des oracles antiques, comme l'observe M. Champollion-Figeac.

Aménophis III fut encore le fondateur du palais de Louqsor, du temple au dieu Chnouphis dans l'île d'Eléphantine. Ce roi régna trente ans. Son fils Horus lui succéda. Nous lui devons le spéos de Silsilis, vaste excavation dans le roc pour servir de temple. Il continua les travaux de ses prédécesseurs. Rhamsès I^er^ régna après lui et continua le temple de Louqsor et celui d'Ouadi-Halfa, dédié à Hor-Ammon, Ammon générateur. Son règne fut de neuf ans. Rhamsès II régna 68 ans et fit construire dans la basse Egypte une ville à laquelle il donna son nom. Il fit de grandes guerres, et il est considéré par quelques-uns comme le Sésostris de l'histoire. Au retour de ses conquêtes, il fit élever des temples dans toutes les villes d'Egypte. Il fit exécuter d'immenses travaux au temple de Phtha, à Memphis. Il éleva le Rhamesséum à Thèbes. On retrouve

partout son nom et le témoignage de ses vastes entreprises, à Tanis, Aoura, Bubaste, jusqu'à Eléphantine. Il exhaussa les villes pour les affranchir des inondations du Nil. Son fils Ménephtha I^er^ lui succéda; il continua les travaux de ses prédécesseurs; le plus célèbre monument de son règne fut son tombeau. Il termina le spéos Artémidos, grotte de Diane, dédié à la déesse Bascht (Bubastis, Artemis, Diane), et fonda le palais de Kourna à Thèbes, qui fut achevé par Sésostris. Ce vaste monument avait le double caractère de temple et de palais; il fut appelé demeure de Ménephtha ou Menephtheum. Il fit construire plusieurs temples, et notamment, à Silsilis, un temple monolithe qui porte la date de la vingt-deuxième année de son règne. Le magnifique obélisque de la place du Peuple, à Rome, est aussi un ouvrage de Ménephtha. C'en est assez pour indiquer l'immensité des travaux qu'il entreprit et continua pendant la durée de son règne. Rhamsès, son fils aîné, fit la guerre aux Arabes. Il agrandit le spéos de Silsilis, et c'est à son règne que nous devons l'obélisque égyptien de Paris. Il le fit extraire des carrières de Syène, et le fit transporter à Thèbes pour la décoration d'un grand édifice. Une inscription de ce monument nous dit qu'il l'éleva après avoir châtié les *impurs* en Afrique et en Asie. Il régna cinq ans.

L'histoire que nous venons de parcourir est l'époque des monuments; mais où sont les travailleurs? Les rois meurent, mais les travaux de l'Egypte se continuent. Ne dirait-on pas que toute l'Egypte est aux carrières? Cepen-

dant Diodore de Sicile nous apprend que les Egyptiens contemplaient avec un orgueil national tous ces monuments, parce qu'ils se flattaient qu'aucune main égyptienne n'y avait concouru (1). A cette indication, il nous sera facile maintenant de reconnaître les travailleurs.

On se rappelle la situation qui est faite aux Hébreux par l'expulsion des pasteurs. La dynastie thébaine s'est emparée de Memphis et de la basse Egypte: elle y vient peu soucieuse de l'histoire, mais avec la fureur que donnent le combat et la victoire. Cette dynastie n'a pu connaître Joseph, et c'est ce que nous apprend Moïse par ces mots que la science moderne a mis en lumière : *Surrexit intereà rex novus super Ægyptum, qui ignorabat Joseph* (2). *Intereà* est une transition pour lier cette pensée avec celle qui la précède. Moïse vient de dire qu'après la mort de Joseph les enfants d'Israël s'accrurent et se multiplièrent extraordinairement, qu'ils devinrent extrêmement forts et remplirent le pays.

C'est dans ces conditions que la révolution égyptienne s'accomplit, *surrexit*. C'est l'insurrection de la haute Egypte contre la basse Egypte qui donne à celle-ci une royauté nouvelle, *rex novus*. Elle lui est imposée par la victoire, voilà pourquoi elle pèse sur cette partie de l'Egypte, *super Ægyptum*. Venant de Thèbes, elle ignore que le royaume de Memphis a dû son salut au génie de Joseph, *qui ignorabat Joseph*. Cette royauté n'est point attachée aux Hébreux par les liens de la reconnaissance;

(1) Liv. I^er^, chap. VII.
(2) *Exod.*, I, 8.

diction de Jacob le touche plus que les royales faveurs du Pharaon. Il fait jurer à ses frères qu'au moment où les promesses divines s'accompliront, son corps suivra la famille et que son tombeau définitif sera celui de ses pères. C'est ainsi que l'idée religieuse et morale prédomine constamment dans la vie de ces saints personnages. Et Moïse, qui recueille de si grandes leçons, se complaît à nous donner le spectacle des magnifiques funérailles du pasteur Jacob et dédaigne de nous parler des pompes officielles qui entourèrent la tombe du premier ministre de l'Egypte. On l'embauma et on le mit dans un cercueil, usage vulgaire dans toute l'Egypte: c'est tout ce que nous en conserve Moïse.

§ XV. — CHUTE DES HYKSOS. — LES HÉBREUX ET LES MONUMENTS DE L'ÉGYPTE.

Après la mort de Joseph, dont l'habile administration avait fait respecter les rois pasteurs, les guerres recommencèrent entre les rois thébains et les rois de Memphis. Ahmosis, roi de Thèbes, excita l'esprit national égyptien contre les pasteurs; il parvint à les faire sortir de Memphis et les réduisit, comme nous l'avons vu, à la nécessité de s'enfermer dans un camp retranché, d'où ils ne sortaient que pour exercer des ravages. De ce moment, la cause des rois pasteurs fut perdue. Dépouillés de l'administration de la basse Egypte, incapables de produire quelque bien, ils étaient encore tout-puissants pour faire le mal et jeter partout la terreur. Ils n'avaient donc plus à leur service

que la force matérielle ; la force morale avait passé à leurs ennemis. Cependant Ahmosis mourut sans pouvoir les chasser de leur retranchement. Son fils Thethmosis vint, selon Manéthon, avec quatre cent quatre-vingt mille hommes, assiéger cette place ; c'était la race égyptienne soulevée qui voulait mettre fin à ce conflit de plusieurs siècles. Malgré la multitude de ces hommes armés, il ne put s'emparer de force de la place assiégée ; mais il les amena à un traité de paix, dont la condition fondamentale les obligeait à quitter l'Egypte sains et saufs. A ce moyen, ils emmenèrent leurs familles et tout leur butin, et sortirent au nombre de deux cent quarante mille, par le désert qui mène en Syrie ; mais, parce qu'ils craignirent les Assyriens, qui alors dominaient en Asie, ils s'arrêtèrent dans la contrée qu'on nomme Judée, et ils y bâtirent une ville nommée Jérusalem, capable de contenir toute cette multitude (1). Il ne faut pas donner trop d'importance à cette dernière phrase, qui tendrait à confondre le peuple israélite avec les pasteurs ; Manéthon lui-même nous donnera sa version sur la sortie des Hébreux, avec la tradition odieuse que les vaincus infligent aux vainqueurs, sans doute pour se consoler de leur défaite.

Les Hébreux sont encore en Egypte ; ils avaient fait alliance avec les pasteurs : pasteurs eux-mêmes, ils étaient odieux aux laboureurs et, de plus, ils étaient étrangers ; le triomphe de la race nationale doit donc s'appesantir sur eux. Aménophis Thethmosis reste maître souverain de

(1) Josèphe contre Apion, liv. Ier, ch. v.

l'Egypte et il ouvre la dix-huitième dynastie ; il régna encore vingt-cinq ans et quatre mois : son règne entier fut de trente années.

Cette révolution, qui rend à l'Egypte son unité, doit produire ses effets dans l'administration de ce pays. L'antagonisme des races a dû réveiller des idées, des besoins, un génie propre qui va devenir le glorieux patrimoine de la dynastie triomphante. Naguère tout était au combat, voici maintenant les douceurs de la paix ; la reconnaissance des peuples élèvera des temples aux dieux, des palais aux rois ; ceux-ci, à leur tour, pour féconder la basse Egypte, transformer les pâtures en champs de culture, irriguer et dessécher les terres, commenceront ces monuments gigantesques qui doivent assurer aux peuples des terres immenses à cultiver. Nous touchons à ces moments décisifs des nations où, maîtresses d'elles-mêmes, elles marchent à pas de géant dans le système des améliorations. Et ce mouvement s'augmente de toute la facilité que donne un puissant instrument de travail. Cet instrument, les Egyptiens surent le trouver : ce fut le peuple hébreu.

Aménophis Ier fut le libérateur et l'organisateur de la basse Egypte ; à ce titre il mérita d'être divinisé. Sa statue, où il est représenté sous la forme d'un dieu, est en calcaire blanc au musée de Turin. Au musée de Paris, on le voit recevant, avec Osiris, des offrandes de fruits et de fleurs. Son fils Thôthmès ou fils de Thôth, Thethmosis Ier, appelé par Manéthon Chebron (1), régna treize ans. On prétend

(1) Josèphe contre Apion, liv Ier, ch. v.

qu'il commença la construction des grands édifices de Medinet-Habou, à Thèbes. Dans le temple d'El-Assasif, il est adoré par ses successeurs, qui lui font les mêmes offrandes qu'aux dieux. Après lui, Thethmosis II, son fils, lui succéda. Il continua le palais de Medinet-Habou, éleva des temples et régna vingt ans et sept mois, selon Manéthon. Amense, sa sœur, régna vingt ans et neuf mois. Les grands obélisques du temple de Karnac, à Thèbes, sont considérés comme les plus beaux monuments qui nous restent du règne de cette reine. Celui qui est encore sur pied est en granit rose, haut de quatre-vingt-dix pieds, et d'un seul bloc; l'autre est renversé et brisé. Elle éleva le temple d'El-Assasif à *Amon-Ra*, le roi des dieux. Son fils, aussi nommé Thethmosis, et par Manéthon *Mephres* ou *Mœris, qui aime Phré, le dieu Soleil,* lui succéda. Son règne ne fut que de douze ans et neuf mois, mais glorieux si l'on en juge par ses monuments. Il continua le palais de Medinet-Habou. Il éleva un temple, à Esneh, au dieu Chnouphis à tête de bélier; à Edfou, au grand dieu Har-Hat, les propylées du grand temple de Memphis, et continua les immenses constructions de Karnac et du temple El-Assasif. Il contribua à la construction du mur général d'enceinte à Ombos. L'obélisque de Saint-Jean-de-Latran, ceux de Constantinople et d'Alexandrie, sont de son temps. Enfin, il fit creuser le lac que la reconnaissance de l'Egypte a nommé, de son nom, le lac Mœris.

On sait que la richesse de l'Egypte dépend des inondations du Nil. Mœris entreprit de les régulariser en creu-

sant un lac pouvant se remplir lors de la trop grande élévation des eaux, puis se déverser lors des sécheresses de décembre. Par là on se défendait contre le danger des hautes inondations d'été et contre l'aridité brûlante des temps d'hiver.

Ce lac fut creusé dans un vaste bassin naturel de soixante lieues carrées, au centre duquel s'élevaient deux pyramides, dans le nome de Phaïom, qui veut dire pays marécageux. On lui doit aussi les tables de Karnac. Un manuscrit de ce temps existe au musée de Turin. C'est un contrat de la cinquième année de son règne; il prouve qu'à cette époque l'écriture était déjà entrée dans les usages vulgaires.

C'est le cas de remarquer ici que lorsque Joseph s'est fait connaître à ses frères et les a envoyés chercher Jacob, ceux-ci ne lui portent point de lettres de Joseph, et Jacob ne croit au récit de ses enfants que lorsqu'il voit des chariots d'Egypte. L'écriture fut sans doute plus répandue et plus usuelle au temps de Mœris.

Son fils Aménophis II régna vingt-cinq ans et dix mois. Il dirigea l'activité de son règne en travaux dans la Nubie. Thethmosis IV, son successeur, fit la guerre à la Lybie et continua le temple d'Amon-Ra. Son règne fut de neuf ans et dix mois. Il eut pour successeur Aménophis III, le Memnon des Grecs; c'est lui qui fit construire le Memnonium ou Amenophium, palais immense d'environ dix-huit cents pieds de long et dont les ruines étonnent encore le voyageur. Là ont existé plus de dix-huit colosses, dont les moindres avaient vingt pieds

de hauteur. « Tous ces monolithes de diverses matières ont été brisés, dit M. Champollion jeune, et l'on rencontre leurs membres énormes çà et là, les uns au niveau du sol, d'autres au fond d'excavations exécutées par les fouilleurs modernes. C'est vers l'extrémité des ruines et du côté du fleuve que s'élèvent encore, en dominant la plaine de Thèbes, les deux fameux colosses d'environ soixante pieds de hauteur, dont l'un, celui du nord, jouit d'une si grande célébrité sous le nom de *Colosse de Memnon*, ou statue parlante au lever du soleil. Elle était brisée. Septime-Sévère la fit restaurer, mais sa voix merveilleuse ne se fit plus entendre. » C'était l'époque du christianisme, époque fatale à bien des oracles antiques, comme l'observe M. Champollion-Figeac.

Aménophis III fut encore le fondateur du palais de Louqsor, du temple au dieu Chnouphis dans l'île d'Eléphantine. Ce roi régna trente ans. Son fils Horus lui succéda. Nous lui devons le spéos de Silsilis, vaste excavation dans le roc pour servir de temple. Il continua les travaux de ses prédécesseurs. Rhamsès I^er^ régna après lui et continua le temple de Louqsor et celui d'Ouadi-Halfa, dédié à Hor-Ammon, Ammon générateur. Son règne fut de neuf ans. Rhamsès II régna 68 ans et fit construire dans la basse Egypte une ville à laquelle il donna son nom. Il fit de grandes guerres, et il est considéré par quelques-uns comme le Sésostris de l'histoire. Au retour de ses conquêtes, il fit élever des temples dans toutes les villes d'Egypte. Il fit exécuter d'immenses travaux au temple de Phtha, à Memphis. Il éleva le Rhamesséum à Thèbes. On retrouve

en celui de Jérosolyme et se firent appeler Jérosolymitains. Tacite semble avoir suivi cet historien.

Enfin l'Egyptien Apion, le mortel ennemi des Juifs, donne aussi sa version : il dit que Moïse était d'Héliopolis, qu'il se cacha pendant quarante jours sur le Sinaï, et qu'en descendant, il leur donna les lois qu'ils observent. « Après avoir marché, dit-il, pendant six jours, il leur vint des ulcères sous les aines ; mais le septième jour, ayant recouvré la santé et étant arrivés en Judée, ils nommèrent ce jour Sabbath, à cause que les Egyptiens donnent à cette maladie le nom de sabbatosim. » — « Mais, dit Josèphe, sabbaton en hébreu signifie repos, et sabbo signifie en égyptien douleur des aines. »

Ces faits dénaturés par la passion confirment l'existence de Moïse, le rôle important qu'il a joué, l'inquiétude profonde que ses actes ont jetée dans l'Egypte. L'histoire égyptienne le poursuit de sa haine. « C'est ainsi, dit Josèphe, que Théopompe a agi à l'égard des Athéniens, Polycrate à l'égard des Lacédémoniens, et celui qui a écrit le *Trypolitique* à l'égard des Thébains. Timée a aussi dans son histoire blâmé fort injustement ces peuples et encore d'autres. Ils ont particulièrement attaqué les nations qui méritaient le plus d'éloges, les uns par envie, les autres par haine, et d'autres par le désir de se rendre célèbres par des discours extravagants : ce qui leur a réussi parmi les fous et les a fait condamner par les sages. »

Artapanus se rapproche beaucoup plus de la vérité. Il fait élever Moïse par la fille du roi de Memphis, en disant qu'il y avait en ce temps-là un autre roi dans le pays *au-*

dessus et *divers rois en Egypte*. Il fait de Moïse un ministre et un général du roi, qui l'aime d'abord, puis qui redoute son grand crédit et veut le faire mourir dans une guerre d'Ethiopie. Moïse partit pour ce pays, s'arrêta en chemin pendant dix ans, et avec les seuls bras de sa famille ou de ses nationaux il bâtit une ville appelée Hermopolis.... On est porté à croire qu'il y a eu altération dans les copies et qu'il faut lire *Héroopolis*, située sur la frontière d'Egypte, non loin de celle de *Phithom*, bâtie par les Hébreux. Du reste, Artapanus parle des miracles opérés par Moïse et de la sortie de son peuple, presque comme l'Exode, excepté qu'il les répartit sur une durée de temps plus ou moins longue, pendant laquelle Moïse se serait prévalu des accidents et phénomènes naturels. « De tout ce mélange de variantes, d'analogies, d'invraisemblances, dit Volney (1), que conclure, sinon qu'il a réellement existé des faits qui ont été la base de l'histoire, mais qui, vu leur antiquité, vu la négligence des écrivains à les recueillir près de leur source, ont été altérés par les récits populaires d'une génération à l'autre et se sont présentés sous cette forme aux historiens tardifs ? Il est probable que la nation juive doit son origine à un premier noyau de peuple d'origine chaldéenne, puisque l'idiome chaldéen est resté sa langue. Il est probable encore qu'il y a quelque chose de vrai dans ce que Manéthon dit de sa sortie, puisque les livres hébreux, et Artapanus, et Tacite même, citent des circonstances très ressemblantes. »

(1) T. II, p. 371.

L'antiquité de Moïse, son histoire, trouvent leur justification même dans le Sanchoniathon, cité par Porphyre. « Sanchoniathon de Béryte, dit-il, raconte avec la plus exacte vérité tout ce qui a rapport aux Juifs, étant d'accord avec eux tant pour les lieux que pour les noms. Il avait eu en communication des mémoires écrits par Hiérombal, prêtre du dieu Jecco, qui, ayant dédié son histoire à Abidal, roi de Béryte, a reçu tant de sa part que de celle des critiques par lesquels ce prince l'avait fait examiner, le témoignage d'une ancienne véracité. Les temps où ces hommes vécurent *précèdent ceux de Troie et se rapprochent à peu près de ceux de Moïse*, comme le démontre le tableau de succession des rois de Phénicie (1). »

Moïse, ayant tué un Egyptien qui frappait un Hébreu, fut obligé de prendre la fuite. Il se retira dans les terres de Madian, et c'est là qu'il épousa Séphora, fille de Raguel. « Démétrius dit, au rapport d'Eusèbe (2), que Moïse se sauva à Madian et qu'il y épousa Séphora, fille de Jothor, de laquelle, si on peut conjecturer d'après les noms, on doit croire qu'elle descendait, par Chettura, d'Abraham. D'Abraham et de Chettura naquit Jexan, de Jexan naquit Dadan, de Dadan Raguel, et de Raguel Jothor et Abad, enfin, de Jothor, Séphora, qui épousa Moïse. Il y a concordance dans la suite des générations, en ce que Moïse était le septième dans sa lignée à partir d'Abraham, et Séphora seulement la sixième. Il n'y a donc aucun anachronisme à ce que Moïse et Séphora

(1) Eusèbe, *Prép. év.*, liv. X, chap. 1er.
(2) *Ibid.*, liv. IX, ch. xxix.

aient été contemporains ; ils habitaient la ville de Madian, qui avait reçu son nom d'un des enfants d'Abraham ; car Moïse dit (1) qu'Abraham envoya ses enfants se fixer dans les régions orientales. Voilà la cause pour laquelle Aaron et Marie disent, dans Aseroth (2), que Moïse avait épousé une Ethiopienne. » Par sa fuite, Moïse parvint à se soustraire à la colère du Pharaon, qui voulait le faire périr. La longue vie du Pharaon le retint quarante ans en exil, ainsi que l'exprime Moïse : *Post multùm verò temporis mortuus est rex Ægypti* (3). Ce long règne ne peut être que celui de Rhamsès, qui régna soixante-huit ans, ou de Ménephtha Ier. Cette époque nous est indiquée par Manéthon, qui nous montre Aménophis ou Ménoph, serviteur du dieu Phtha, c'est-à-dire Ménephtha, marchant contre l'ennemi, laissant un fils nommé Rhamsès ou Séthos, appelé Sésostris par Hérodote et Sésoosis par Diodore de Sicile. Chérémon suppose également que ce fut Aménophis et son fils Rhamsès qui chassèrent Moïse et les lépreux. La ville de Rhamsès ou Ramessès, élevée à cette époque, ainsi que nous l'apprend Moïse, coïncide parfaitement avec les noms qui nous sont donnés par Manéthon et Chérémon, comme aussi avec les listes de la XVIIIe dynastie, qui nous ont été conservées par Eusèbe et par Africanus, et dont on retrouve l'origine dans les monuments de l'Egypte. Ainsi le grand Sésostris succéderait au Pharaon submergé dans la mer Rouge, et cela cadre-

(1) *Gen.*, XXV, 6.
(2) *Numer.*, XI et XIII.
(3) *Exod.*, II, 23.

rait avec l'opinion du savant Ussérius, suivie par Bossuet et Daunou : *Sesostrim autem successisse Pharaoni in mari Rubro submerso, sentit Jacobus Usserius archiepiscopus in Hispanid, in chronologicis*, nous dit Gronovius (1), et c'est à cette opinion que se rattache M. Champollion jeune. Ce fut donc après la mort de Rhamsès II que le Seigneur ordonna à Moïse de revenir en Egypte pour sauver ses frères, lui disant : « Pars, retourne en Egypte, car ils sont morts tous ceux qui en voulaient à ta vie : *Mortui sunt enim omnes qui quærebant animam tuam* (2). » Il revint pour sauver ses frères de la servitude.

Nous arrivons au grand acte du passage de la mer Rouge par les Hébreux. Ce fait est manifestement un miracle, et les miracles se voient, s'entendent et ne se discutent pas, parce qu'ils sont des faits. Aux esprits faibles qui contestent la possibilité des miracles, nous dirons avec saint Augustin (3) : « N'écoutons pas ces hommes qui refusent au Dieu invisible la faculté d'accomplir des miracles visibles, puisque, suivant eux-mêmes, il est l'Auteur du monde, dont ils ne sauraient nier la visibilité. Il n'arrive rien de merveilleux en ce monde qui ne soit au-dessous de la merveille de ce monde, ouvrage de Dieu ; mais, ainsi que l'Artisan lui-même, le secret de son opération est incompréhensible à l'homme. Quoique ce miracle permanent de la nature visible ait, pour nos

(1) Note 32 sur Grotius, liv. I^er^, ch. I^er^.
(2) *Exod.*, IV, 19.
(3) *Cité de Dieu*, liv. X, chap. XII.

yeux accoutumés, perdu de son prix, cependant l'intelligence qui le considère sérieusement le trouve supérieur aux miracles les plus extraordinaires et les plus rares. Car, de tous les miracles dont l'homme est témoin, le plus grand miracle est l'homme même. Aussi Dieu, qui a fait le ciel et la terre visibles, ne dédaigne pas d'opérer des merveilles visibles au ciel et sur la terre, pour élever au culte de son Etre invisible l'âme encore attachée au visible; mais le lieu, mais le temps où il opère, c'est le secret de son éternelle sagesse, qui ordonne l'avenir comme s'il était déjà présent. Immuable dans le temps, il remue les choses du temps; il ne connaît pas ce qui se doit faire autrement que ce qui est déjà fait; par lui la prière n'est pas autrement exaucée que prévue, et quand ses anges mêmes écoutent l'homme, c'est lui qui l'écoute en eux, comme dans son vrai temple, dans son temple spirituel, et les saints sont aussi ce temple. Enfin, il dicte dans le temps les ordres émanés de sa loi éternelle. » Que pourrions-nous ajouter à ces magnifiques paroles? Dans l'ordre de notre travail nous négligeons les miracles, parce que nous nous adressons surtout aux âmes appauvries par le scepticisme, au nom de la raison et de la philosophie, pour leur démontrer que le plus grand des miracles des livres de Moïse est le livre même, qui n'a pu être inspiré que par un génie surhumain.

Moïse nous rend compte du passage de la mer Rouge et comment, par la protection divine, après avoir passé à sec, les eaux entr'ouvertes se refermèrent et engloutirent le roi et toute l'armée d'Egypte. Ce récit, nous le retrou-

vons dans Artapanus, qui l'a appris des Egyptiens eux-mêmes, car il dit : « Ceux de Memphis prétendent que Moïse connaissait parfaitement le pays, qu'il avait observé avec exactitude le temps du reflux de la mer, qu'il avait conduit toute cette multitude lorsque ces eaux étaient desséchées. Mais ceux d'Héliopolis racontent la chose d'une autre manière. Ils disent que, le roi poursuivant les Juifs, Moïse, par l'ordre du Ciel, frappa les eaux avec une verge, qu'elles se retirèrent incontinent et que les Israélites passèrent à pied sec ; que les Egyptiens tentèrent la même route, mais qu'ils furent éblouis par les feux, que la mer revint sur les chemins qu'elle avait découverts, en sorte qu'ils périrent tous, ou par le feu, ou par les eaux (1). » Cette antique tradition des Egyptiens d'Héliopolis est conforme à ce que nous dit Moïse. Moïse y fait périr le Pharaon. Ce récit est hardi en présence des monuments égyptiens, car on sait que les tombeaux sont inviolables et sacrés en Egypte ; que les tombeaux des rois sont construits de manière à ne pouvoir être facilement profanés, et que leurs corps embaumés sont religieusement déposés dans leurs sépultures royales. Le cadavre royal gisant dans son tombeau pouvait être relevé comme une protestation contre les dires de Moïse, si son langage n'était pas conforme à la vérité.

Nous avons donc à rechercher quel fut le roi qui put être la victime de cette sanglante tragédie, et alors nous irons consulter les monuments funéraires, nous pénétre-

(1) Eus., *Prép. év.*, liv. IX, chap. XXVII.

rons dans les secrets de son tombeau, et là nous apprendrons bientôt si Moïse a trompé la postérité.

L'histoire nous apprend qu'aussitôt qu'un roi d'Egypte montait sur le trône, il commençait la construction de son tombeau, et comme ce travail se continuait pendant toute la durée du règne, on peut conclure de l'immensité du travail la longueur de ce règne. En rapprochant les dates, on s'assure que le passage de la mer Rouge a dû s'opérer sous le règne de Ménephtha Ier ou de son fils Rhamsès.

Le tombeau de Ménephtha Ier fut découvert par le voyageur Belzoni : c'était le monument le plus important du règne, qui avait duré trente-deux ans et huit mois. « Quand Belzoni en fit la découverte, il jugea, à la difficulté d'en retrouver l'entrée et de la rendre praticable, que ce tombeau était intact, inviolé, et il espéra retrouver ce roi d'Egypte en repos dans la dernière demeure que lui avait assurée la piété de sa famille et de ses peuples. La première salle était, en effet, intacte; un long couloir venait après, et encore hermétiquement fermé à son extrémité : cette ouverture pratiquée de nouveau, un puits très profond la séparait de plusieurs autres salles également peintes et d'une parfaite conservation ; enfin le voyageur parvint à la salle du sarcophage, la plus spacieuse de toutes; mais le sarcophage avait été violé ; le couvert, violemment jeté à terre, y gisait en deux morceaux ; l'intérieur était vide, et une crevasse dans un des coins du sol annonçait qu'on avait très anciennement pénétré dans cette salle par un souterrain dont on ne pouvait pas suivre les traces dans la

montagne, et dont la direction était opposée à celle de l'entrée véritable du tombeau (1). »

Cette crevasse était-elle un travail de l'homme, ou d'animaux, ou bien un accident de la nature? L'illustre voyageur n'y a pas réfléchi.

Peut-on supposer que le fanatisme et la haine aient pu exciter des hommes à travailler dans les flancs d'une montagne, à s'engager par des travaux de mineurs dans des souterrains aussi longs que difficiles, pour parvenir à s'ouvrir une voie secrète et ténébreuse jusqu'à la salle du tombeau et violer la sépulture royale? Quelle précision! que de patience! et quel génie pour atteindre, sans les instruments de la science moderne, ce résultat mathématique!

Où est le cadavre? On ne le rencontre pas. Le couvert du sarcophage est à terre et brisé; ne serait-ce pas parce qu'il n'a pu recevoir la dépouille royale? La famille dans le deuil n'aura-t-elle point jeté à terre ce couvert du sarcophage inutile? Ce qui est certain, c'est que le cadavre manque, et nous ajoutons, parce qu'il est dans la mer Rouge.

C'est précisément ce Ménephtha qui a élevé tant de monuments à Tanis, et Tanis nous est indiqué par David comme le lieu où s'opéra le miracle des plaies d'Egypte: *Sicut posuit in Ægypto signa sua et prodigia sua in campo Taneos* (2).

Si ce n'est pas Ménephtha Ier qui poursuivit Moïse, ce fut son fils aîné Rhamsès III, qui, selon M. Champollion-

(1) Champollion-Figeac, p. 328.
(2) Ps. 77, 43.

Figeac, fut Rhamsès II, et, dans ce cas, la disparition soudaine de ce roi coïnciderait parfaitement avec le récit de Moïse.

Nous avons déjà remarqué que c'est à ce Pharaon que nous devons l'obélisque de Paris. Son règne fut de cinq ans. « Il est certain, dit M. Champollion-Figeac, que cet obélisque devait consacrer par quatre inscriptions et transmettre jusqu'à nous le souvenir de la gloire et de la piété de Rhamsès II ; trois de ces inscriptions furent seulement terminées. Comment ces chants de victoire furent-ils interrompus ? La mort surprit Rhamsès II au milieu de ses trophées (1). Quelle fut cette mort inopinée qui arriva avant le terme ordinaire de la vie humaine, interrompit de grandes entreprises, laissant inachevés de grands édifices? dit encore M. Champollion-Figeac (2)? » Moïse nous en donne la réponse.

Il y eut un roi qui faisait bâtir aux Hébreux une ville portant le nom du roi Rhamsès ; ce roi fut englouti subitement à la tête de son armée dans la mer Rouge. Un des côtés de l'obélisque devait enregistrer son triomphe ; il fut réservé, par cette mort éclatante, à transmettre à la postérité les actes de son frère Rhamsès, le grand Sésostris. C'est son frère qui lui succède, et pourquoi ? Peut-être, comme l'indique Moïse, parce que la dernière plaie d'Egypte frappant de mort les premiers-nés avait exterminé le fils du Pharaon qui devait être assis sur le trône (3).

(1) P. 81.
(2) P. 331.
(3) Ch. XII, 29.

L'obélisque qui nous fournit ces conjectures subsiste encore. Il a quitté la plage égyptienne pour venir s'installer sur le sol français. Aujourd'hui ce contemporain de Moïse se dresse au centre de la place monumentale de la Concorde. C'était celui-là même qui était destiné à enregistrer la défaite des Hébreux. Mais le Pharaon submergé n'y put écrire sa victoire et le monument resta inachevé. C'est son silence qui parle. Et comme si la Providence avait voulu le fixer là même où tant d'accusations et d'outrages ont été écrits contre le livre de Moïse, le voilà qui s'élève au centre de Paris, au foyer des lumières, de la critique et des sciences, pour attester en face d'elles la sincérité de Moïse et pour nous dire : « Me voici, je suis son témoin ! »

Moïse a donc reproduit les faits selon leur physionomie propre, selon la loi d'une scrupuleuse exactitude. Tout, jusqu'à son silence, va déposer de sa sincérité et nous le montrer contemporain des événements qu'il décrit. Le roi le plus célèbre de l'Egypte est Sésostris. « Nous savons par Manéthon, en Josèphe, dit Volney (1), que Séthosis, dit aussi Ramessès et Egyptus, est le même que Sésostris. » Ce conquérant fameux a traversé la Palestine avec ses armées ; il y a laissé des monuments, il a porté dans tout l'Orient son nom victorieux. Tous les pays rapprochés de l'Egypte sont remplis de son nom et de ses souvenirs. Il est donc impossible à Moïse, s'il a survécu à Sésostris, de ne pas jeter un rayon, un trait de génie, sur cette grande figure

(1) VOLNEY, t. II, p. 304 et 335.

qui a fait la gloire de l'Egypte. Moïse n'en dit pas un mot. C'était là un large thème ouvert à la critique, et l'on ne savait s'en défendre qu'en le confondant avec le roi Sésac qui vint à Jérusalem. Les hiéroglyphes une fois compris ont apaisé tout cela. M. Champollion jeune, en précisant la date des obélisques de Paris et de Louqsor, en suivant l'ordre des générations royales, a trouvé le secret de ce silence. Sésostris succéda à son frère Rhamsès, ou à Ménephtha, son père. C'est pour célébrer ses victoires qu'il fit graver d'hiéroglyphes le quatrième côté de l'obélisque de Paris. Ainsi les conjectures du savant Ussérius se sont trouvées justifiées par les découvertes de la science. Rhamsès, résolu à venger la mort de son frère et animé par l'esprit de conquête, organisa une armée, franchit l'isthme de Suez, la Palestine, la Syrie, la Chaldée, et s'en revint avec un nombre prodigieux de prisonniers, chargé des richesses de l'Orient et rassasié de victoires. Pendant ce temps les Hébreux campaient dans le désert, au pied du Sinaï, protégés par la mer et une chaîne de montagnes qui les dérobaient au reste du monde. Ils y restèrent pendant quarante ans, sans que le bruit des combats vînt troubler leur solitude. « C'est pour cela, dit Champollion jeune, que les livres saints ne doivent point parler de ce grand conquérant. C'est aussi pour cela que les monuments érigés en souvenir de ses victoires, et qui nous donnent la liste des peuples vaincus, ne mentionnent point les Hébreux. » M. Champollion jeune ajoute que les autres rois d'Egypte nommés dans la Bible se retrouvent sur les monuments égyptiens dans le même

ordre de succession et aux époques précises où les livres saints les placent.

Ainsi la campagne d'Egypte, fantaisie orientale de notre grand Sésostris, devait non-seulement nous produire l'éclat des batailles, une influence orageuse dans l'Orient, mais relier le présent au passé par la découverte des traditions interrompues, et nous dévoiler le vieux monde égyptien, jusque-là impénétrable dans ses hiéroglyphes. Ce géant des combats entraîne à sa suite une escorte de savants, il leur livre en vainqueur les dépouilles de l'Egypte, il en rapporte ces germes de la science qui, bientôt fécondés par Champollion et tant d'autres, devaient produire une lumière nouvelle et relever ainsi la grande figure de Moïse, cette base fondamentale de la religion du Christ. Il était bien juste que celui qui réédifiait par cette intuition prodigieuse les premières assises du christianisme, eût aussi l'impérissable gloire de relever les autels et de faire planer sur le sol de la patrie l'étendard régénérateur du Calvaire.

« Moïse, se rendant dans le désert du Sinaï, dit M. Champollion-Figeac (1), ne prit pas le chemin le plus court; il conduisit les Hébreux, dit la Bible, par le chemin du désert qui est près de la mer Rouge. Il cachait ainsi au roi d'Egypte le véritable but de son entreprise, et il suivit pendant trois jours entiers le rivage de cette mer : le premier, ils arrivèrent à un lieu nommé Socoth et qui n'est plus connu; le second, au fond du

(1) Page 17.

désert entre la mer et des rochers inaccessibles, et cette position est encore reconnaissable à Byr-Soucys, où un coude de la mer se joint à la haute chaîne du mont Attaka et semble fermer le désert; le troisième jour, Dieu leur ordonna de revenir sur leurs pas et de camper devant Hahiroth; cette ville existe encore sous le nom de Hadjeroth. C'est à peu près vis-à-vis ce lieu que les Israélites passèrent la mer Rouge, à pied sec; c'est là que s'est formé en effet un ensablement qui a séparé cette mer du vaste bassin qui la borne au nord, et avant que cet ensablement fût complet, il n'a dû être qu'un bas-fond guéable à marée basse. Moïse, qui avait longtemps habité les bords de la mer Rouge, ne devait pas ignorer cette particularité; il en profita pour sauver le peuple de Dieu des armes du Pharaon égyptien. Les Arabes Bédouins ont conservé jusqu'à nos jours la tradition du passage de la mer Rouge par Moïse, et ils donnent encore à quelques sources d'eau douce le nom de fontaines de Moïse. On sait la suite de ce grand événement; les Israélites arrivèrent sains et saufs au désert de Sinaï et dressèrent leurs tentes vis-à-vis la montagne. Moïse y monta pour parler à Dieu; il revint ensuite vers le peuple, en fit assembler les anciens; il leur exposa les ordres de Dieu, qui, descendu lui-même sur le Sinaï au milieu des éclairs, du tonnerre et des feux, donna sa loi, dont Moïse présenta ensuite les tables au peuple en lui disant : « Elles sont écrites de la main de Dieu. » Toutes les descriptions de ces lieux mentionnés dans la Bible sont encore d'une complète exactitude; on y suit Moïse errant avec son

peuple aux environs du Sinaï, essayant sans succès de passer en Syrie pour conquérir la terre de Chanaan, attendant dans le désert que le courage et l'obéissance vinssent à son peuple indiscipliné, et que les souvenirs et les regrets de l'Egypte fussent effacés par la mort de ceux des Israélites qui y étaient nés. Il voulait donner à son peuple des lois et un culte qui fussent la base et les garants de sa nationalité; il y travailla durant trente-huit ans, mais il mourut pendant sa seconde entreprise contre la Syrie, sans entrer dans la terre promise, et il désigna Josué pour son successeur. Ainsi l'histoire des rois d'Egypte est intimement mêlée aux narrations de la Bible, et nous aurons encore plusieurs fois l'occasion de faire voir qu'elles se prêtent un secours mutuel et concourent par leurs témoignages à la manifestation de la vérité de l'histoire générale. » Exactitude et vérité, voilà la conclusion de M. Champollion-Figeac, et c'était à ce point que nous devions arriver pour clore ce chapitre.

On a cru, tant ce qui précède Abraham est bref, tant ce qui le concerne, lui et ses enfants, est détaillé, qu'il y avait là deux œuvres distinctes, et que Moïse n'avait sans doute, pour les temps anciens, fait que reproduire ou copier d'anciens monuments. On ne s'est peut-être pas assez rendu compte du plan de travail et du but de Moïse. Moïse se propose d'écrire l'histoire entière et personnelle de la nationalité hébraïque. Il a été frappé de ce pacte mystérieux entre Abraham et la Divinité, qui se développe sous ses yeux, par des signes tellement surhumains qu'il

ne peut plus douter de la parole d'Abraham. Il a foi dans les traditions qui ouvrent à cette nationalité un avenir éclatant et qui un jour, selon ses pressentiments, devra rejaillir sur l'humanité entière. Voilà son histoire; mais s'il remonte plus loin, ce n'est que pour montrer comment cette nationalité se rattache, dans le passé, à la grande famille humaine, et comment il a recueilli les faits, les souvenirs, les impressions antiques, les saintes traditions de l'humanité.

Ces traditions, nous les retrouvons dans les mythes des peuples antiques, et par là nous apprenons qu'elles ont acquis la valeur d'un fait universel. Le mythe est un fait historique amplifié, développé par les traditions populaires. Toutes les traditions de ces peuples antiques ont conservé le souvenir des faits retracés par Moïse, mais tronqué, mais défiguré, parce qu'ici le fait historique a passé par la main des poëtes, parce que les vices des hommes en ont altéré la pureté. Ainsi les faits principaux de la Genèse sont confirmés par les traditions universelles. Mais ce signe éclatant de vérité, qui donne à Moïse une si grande valeur, on s'en empare, on s'en fait une arme contre lui, et on essaie de l'annihiler en l'absorbant en quelque sorte dans l'universalité même des traditions. On nous dit : Il y a entre tous les hommes une certaine identité qui fait que l'esprit et les sens, soumis aux mêmes lois, doivent nécessairement reproduire dans le monde, des idées, des faits marqués chacun d'un certain caractère d'analogie et de parenté. « Les têtes se forment sur les langages, dit

Rousseau (1) ; les pensées prennent la teinte des idiomes, la raison seule est commune. » Nous aurons donc des traditions communes, mais distinctes par le détail, par l'empreinte particulière du génie de chaque langue et de chaque nation. L'instinct poétique, à l'origine du monde, a travaillé les esprits, et de même que Vico nous montre l'humanité reproduisant toujours à de grandes distances des faits et des civilisations analogues, condamnée qu'elle est à tourner perpétuellement dans un cercle d'événements déterminés, ainsi et spontanément toutes les imaginations, se sentant déplacées sur une terre de douleur, ont dans leur orgueil supposé leur lignée plus noble et se sont fait chasser du ciel ; une terre aux flancs déchirés leur a donné l'idée d'un déluge, et pour animer cette grande scène, ils y ont poétiquement jeté une famille, Noé, Deucalion. Tout cela est l'enfantement d'une poésie universelle, dont Moïse n'a été qu'un artiste éminent, un copiste hardi et coloré. Mais ce n'est là qu'une naïve végétation poétique du premier cycle humanitaire, un premier essor de l'esprit humain, s'essayant aux conceptions de l'infini et préparant les premiers rudiments de la science, l'inauguration lointaine d'une philosophie. Tous ces faits traditionnels n'ont dès lors que l'autorité d'un mythe, ils sont dépourvus de tout caractère historique.

Si cette objection est vraie, tous les faits historiques céderont sous la pression d'une telle méthode. Moïse bien-

(1) *Emile*, p. 217.

tôt ne sera plus lui-même qu'un mythe, Homère un mythe, le Christ un mythe. L'humanité perdra son histoire; sa mémoire, mise en état de suspicion, lui ravira la conscience de son identité, et dès lors l'histoire et les leçons qui s'en détachent ne seront plus que de brillantes fantaisies de l'imagination. Les traditions historiques et philosophiques, enveloppées dans le même linceul, crouleront comme les traditions religieuses, Socrate et Alexandre disparaîtront comme une vapeur légère, et l'humanité sera condamnée à vivre dans le scepticisme le plus énervant.

L'humanité a-t-elle un passé, des traditions, et quels en sont les fondements? Moïse a-t-il une existence réelle? Ses œuvres sont-elles un fait positif? Y a-t-il un peuple juif, un peuple égyptien? Leurs chronologies, quoique faites à distance, coïncident-elles? Moïse est-il en rapport avec des faits, des découvertes, des sciences, dont il ne pouvait pas même pressentir l'existence? Et s'il nous apparaît l'écrivain le plus ancien, le plus exact, le plus en harmonie avec les sciences récemment acquises, n'aurons-nous pas le droit d'en conclure que l'humanité a été soucieuse d'elle-même et a voulu conserver le souvenir de son passé, que Moïse en a été l'écho fidèle, et que nous devons nous incliner devant ce grand interprète de l'humanité?

Moïse est donc historien, il en a la méthode; voyons s'il en a l'exactitude. Cette question, une personne plus intéressée que nous a dû se l'adresser, c'est le peuple juif. Lorsque pour la première fois le livre lui fut ouvert,

il dut y reconnaître l'histoire de ses pères et l'accepter, ou bien y reconnaître le mensonge et le rejeter ; il l'accepta. Il était contemporain de Moïse ; les sources où Moïse s'inspirait, lui-même pouvait y puiser. Avait-il été en Egypte ? Descendait-il d'Abraham, de Sem, de Noé ? L'histoire du déluge était-elle dans les souvenirs de la famille hébraïque ? Qui pouvait mieux en juger que les contemporains ? Ce livre est continué après Moïse et religieusement recueilli par tout un peuple. Quand sous Jéroboam les dix tribus se séparent du royaume de Jérusalem, elles emportent un exemplaire de la Bible, comme si avec elle on emportait la patrie. On la conserve à Samarie comme au temple de Jérusalem, et aujourd'hui encore elle est le premier monument d'un peuple qui ne semble vivre que pour attester son authenticité. De tels livres ne se composent pas par artifices, on n'invente pas une création, un déluge, les commandements de Dieu, pour un succès politique. Quand on écrit ainsi, c'est que l'on sent le divin dans son âme, c'est que l'on obéit à une pensée supérieure ; et l'on est beau, parce qu'on est vrai, et l'on est grand, parce qu'on est inspiré. Mais laissons de côté ces considérations et assujettissons Moïse à un contrôle plus actif.

CHAPITRE SIXIÈME.

Chronologie de Moïse en harmonie avec celle des anciens peuples.

« Pourquoi l'homme a-t-il été créé si tard, que les saintes Ecritures comptent moins de six mille ans depuis qu'il a commencé d'être? se demande saint Augustin (1). Est-ce donc cette brièveté de temps qui vous offense? Mais, considérez que la durée véritable n'est point où se trouve une limite, et que tous les siècles, dans leur infinité bornée, comparés à l'éternité sans bornes, doivent être estimés un pur néant. Par conséquent, imaginez non plus cinq ou six mille ans, mais soixante mille ou six cent mille ans, mais soixante ou six cents fois dix mille ans, et jusqu'à ce que la dénomination numérique manque, multipliez autant que possible la somme des années révolues depuis que Dieu a fait l'homme, on pourra toujours demander : Pourquoi Dieu ne l'a-t-il pas fait plus tôt? Car, ce repos sans commencement, cette éternité du repos divin antérieur à la création de l'homme, est un infini de durée qui, comparé à une série d'époques, si incalculable qu'elle soit, limitée néanmoins et définie en un cer-

(1) *Cité de Dieu*, liv. XII, ch. XII.

tain espace, a moins de proportion avec elle que la moindre goutte d'eau avec toute la mer, dans l'immensité de ses océans ; car cette extrême petitesse et cette incomparable grandeur sont du moins également finies ; mais cette période du temps qui part d'un commencement et s'arrête à un terme, quelle que soit l'étendue de son cours, au prix de ce qui n'a point de commencement, est-ce un infiniment petit ou plutôt n'est-ce pas un pur néant? Ainsi ce que nous demandons après cinq mille ans, nos descendants pourraient encore, après six cents fois cent mille ans, le demander avec autant de curiosité, si la mortalité humaine prolongeait si longtemps entre la naissance et la mort cette même condition de misère et d'ignorance. La date de la naissance de l'homme, quelle qu'elle soit, hier, aujourd'hui ou demain, ne répandrait pas plus de lumière sur ce problème de l'origine des choses temporelles. » Nous avons cru devoir rappeler ces réflexions et les placer en tête d'une étude chronologique, afin de mieux faire comprendre que l'importance de ces questions n'est que relative à la faiblesse et à l'orgueilleuse prétention des hommes, car, par rapport à l'éternité divine, comme le dit saint Augustin, ce n'est qu'un pur néant.

Moïse a déjà subi les épreuves des sciences, des antiques monuments historiques, et nous avons vu que partout où un fragment de l'ancien monde, où une découverte nouvelle surgissait, c'était un témoignage nouveau de la véracité du grand historien. Moïse nous a donné les générations qui d'Adam s'étendent jusqu'à Noé ou au

déluge, avec leur âge, puis de Noé jusqu'à Abraham, enfin d'Abraham à la sortie d'Egypte, et fixé une somme déterminée d'années qui remplissent ce dernier intervalle. Il s'agit de savoir maintenant si Moïse, en fixant ces trois époques avec un ensemble d'années connues, est en harmonie avec la vérité, ou si ses données ne seront pas démenties et renversées par les monuments historiques et la chronologie des autres peuples.

Nous fixons l'existence de Moïse vers l'an 1500 avant Jésus-Christ, époque où Cécrops alla fonder Athènes. Nous n'aurons pas à nous occuper de la chronologie postérieure à Moïse et à Cécrops, qu'on a appelée l'époque héroïque. Disons sur cette époque, seulement en passant, avec Eusèbe (1) : « Tout ce qu'on rapporte de merveilleux dans l'histoire grecque est postérieur à Cécrops ; c'est après Cécrops et sous Deucalion que vint le cataclysme, puis la combustion produite par Phaéton, la naissance d'Erychton, l'enlèvement de Proserpine, les mystères de Cérès, la fondation du temple d'Eleusis, l'agronomie de Triptolème, l'enlèvement d'Europe par Jupiter, la naissance d'Apollon, l'arrivée de Cadmus à Thèbes ; puis, bien longtemps après tous ces événements, Bacchus, Minos, Persée, Esculape, les Dioscures, Hercule. Moïse est donc plus ancien que tous ceux-ci, puisqu'il est constant qu'il a fleuri en même temps que Cécrops. » Si l'on s'en rapportait aux écrivains grecs Polémon et Apion, fils de Plistonicès, le plus minutieux des grammairiens, et à

(1) Eus., *Prép. évang.*, liv. X, chap. IX.

l'historien d'Egypte Ptolémée de Mendès, Moïse aurait vécu à une époque beaucoup plus reculée, au temps d'Inachus, contemporain d'Abraham. Mais nous n'avons point à nous occuper de ces écrits, qui accusent du moins l'incontestable sentiment répandu partout de l'antiquité de Moïse.

Pour entrer dans cette vaste question, qui embrasse la chronologie des premiers temps, nous ne nous sommes point senti la force de produire un travail personnel; et qui sommes-nous, d'ailleurs, pour parler avec autorité? Il nous a donc paru plus convenable de rechercher dans les travaux des hommes les plus savants du siècle le tableau chronologique des premiers temps. Pour cela, il nous fallait non-seulement la science de l'écrivain, mais encore un caractère qui imposât par le calme, la certitude de profondes études désintéressées, et par la dignité. Et si nous avions le malheur de rencontrer un de ces hommes qui ajoutât à tant de qualités une hostilité connue et persévérante contre le christianisme, un esprit philosophique qui pût le rendre digne de l'amitié de Volney, c'était celui-là que nous devions choisir, car, celui-là, la philosophie ne le désavouera pas! Cet homme est M. Daunou, c'est-à-dire le plus savant historien de notre époque, esprit froid et méthodique, qui va aux faits, aux dates, avec une patience, une précision et une dextérité admirables. Il a publié un *Cours d'études historiques* en vingt et quelques volumes; c'est l'ouvrage élémentaire de cette science fait de main de maître; qui ne l'a pas lu et étudié n'a pas le droit de parler histoire. C'est là que nous avons puisé

la principale partie de ce chapitre. A côté de l'homme spécial, nous avons cru devoir placer l'homme de génie, Cuvier, qui, lui aussi, a étudié la chronologie des peuples et dont le nom nous a semblé, même en cette matière, d'une très grande autorité. Cuvier, dans ses travaux sur l'anatomie comparée et sur l'étude des ossements fossiles, en était venu, en fondant la science de la géologie, à reconnaître que notre globe, tel qu'il est aujourd'hui, était récent, que les sociétés humaines ne pouvaient guère remonter au delà de six à sept mille ans. Ce résultat fut pour lui inattendu. Il voulut savoir si, en dehors de ses découvertes, il trouverait quelque chose qui pût en confirmer l'exactitude; ce qui l'amena à étudier la chronologie antique, à rechercher dans les monuments de l'histoire quelle pouvait être, à leur témoignage, l'ancienneté du monde. On dira peut-être que ce travail ne fut pas désintéressé, qu'il étudiait sous l'empire d'une préoccupation personnelle, d'une découverte qu'il tenait à justifier; mais, d'abord, le caractère de l'homme répond pour lui; l'homme de la science et du génie respecte la vérité : elle est son horizon et son but. Si ce n'est assez, nous ajouterons que ce qui pourra lui manquer de ce côté en autorité, il la reprendra, cette autorité, en apportant à l'appui de son travail historique ses découvertes géologiques, son jugement sur la nouveauté de nos continents qui, aujourd'hui, ne sont plus un fait et un jugement personnels, mais qui ont passé dans la science, comme une vérité scientifique incontestable. Ainsi, la science géologique viendra à l'appui de la science historique et elles

aboutiront au même résultat, à ce résultat qui est le but et le centre de toutes les sciences, à la vérité.

Daunou distingue l'époque antédiluvienne, l'époque mythologique ou postdiluvienne qu'il divise en deux sections, la première s'étendant du déluge à Abraham et la seconde de celui-ci à Moïse, jusqu'à l'an quinze cent; l'époque héroïque qui suit, mais dont nous n'aurons point à nous occuper, que Varron appelle *μυθικον*, qui s'étend de l'an quinze cent à l'an sept cent soixante-seize de la deuxième série des olympiades, et au delà l'époque historique, *ἱστορικον*.

A l'époque où Daunou écrivait ce travail (1), les études de Cuvier n'avaient pas encore reçu la sanction des savants, de l'expérience et du temps; aussi, en historien scrupuleux, il nous dit qu'il laissera de côté toutes les sciences étrangères, pour ne consulter que les monuments qui touchent directement à la science de la chronologie.

« Quelques auteurs, dit Daunou (2), ont essayé d'éclairer ces questions, soit par des études géologiques, soit par des observations astronomiques. Ils ont cherché dans l'état présent du globe terrestre les indices des révolutions ou vicissitudes par lesquelles il a passé; ils ont voulu mesurer les temps nécessaires au déplacement et à l'abaissement des mers, à l'immersion des continents, à la formation des montagnes. D'une autre part, ils ont calculé les périodes qui ramènent certaines positions célestes, indiquées par des monuments ou des établissements anti-

(1) Il est mort en 1836.
(2) Daunou, t. IV, p. 440.

ques; ils ont, en un mot, interrogé l'univers lui-même sur son âge ; mais le plus souvent ils ont répondu pour lui, et il n'est guère résulté de ces recherches que des systèmes hasardés et fort discordants. Nous puiserons, s'il se peut, la chronologie à des sources plus historiques. Mais il suit de toutes les traditions, indications ou opinions que je viens de rappeler, il s'ensuit, dis-je, qu'il y a lieu de remarquer un petit nombre de faits, ou plutôt de récits et d'hypothèses, qui dépassent la limite des plus anciens temps connus et marqués dans nos histoires vulgaires. Nous placerons donc, au commencement ou en dehors de la chronologie, un tableau des temps antégénésiques, c'est-à-dire qui précéderaient le terme que nous assignons à l'origine des choses. Ce terme, aucun interprète de nos livres sacrés ne l'a jusqu'ici porté au delà de sept mille ans avant Jésus-Christ ; et nous reconnaîtrons qu'en effet il n'y a aucun appui solide qui puisse soutenir, à une plus grande hauteur, les antiquités japonaises, chinoises, indiennes, chaldéennes et égyptiennes.

» L'espace de temps compris entre la création et le déluge n'est point défini : ni l'un ni l'autre des termes qui le doivent limiter n'a été invariablement posé. La création précède l'Incarnation de 5503 ans selon l'ère mondaine d'Alexandrie, de 5493 selon celle d'Antioche, de 5509 selon celle de Constantinople, de 3761 selon les Juifs. Les variantes des textes et des versions de la Bible sur cet article ont laissé une telle latitude, qu'il existe deux cents opinions particulières qui sont toutes également permises. Celle qui donne la plus longue durée au

monde est enseignée dans les tables d'Alphonse le Sage, où l'on compte de la création à Jésus-Christ 6984, ou en nombres ronds 7000, comme je le disais tout à l'heure. La plus faible évaluation réduit cet intervalle à 3616; c'est le système de Lippomano, prélat vénitien, qui a commenté la Genèse et qui s'est distingué au concile de Trente. D'un de ces calculs extrêmes à l'autre, la différence est d'à peu près 3400; et les opinions intermédiaires, qu'il serait inutile de rapporter, flottent dans ce long espace. La distance entre le commencement du monde et le déluge n'est pas non plus déterminée; 1307 ans, ou 1556, ou 1656, ou 2242, ou 2256. Du déluge à Jésus-Christ, les uns comptent 3446; les autres seulement 2288; sans parler des hypothèses qui se placent entre ces deux-là. Ces différences résultent des variantes qui se trouvent dans le texte hébreu ou samaritain, dans le texte babylonien ou chaldaïque, et dans la traduction des Septante. » Ces dates sont loin de concorder avec les prétentions des autres nations.

§ Ier. — ÉPOQUE ANTÉDILUVIENNE.

Indiens. — « Les Indiens remontent à plus d'un milliard d'années avant notre ère; quelques Scythes, à 88,638,417; les Chinois, à 2,760,000; les Japonais, à 2,362,594; les Chaldéens, à 720,000; les Perses, à 100,000; les Egyptiens, à 36,525; les Phéniciens, à 30,000; les Etrusques, à 12,000; les Atlantes, à 11,044.

Chacun de ces nombres varie selon les traditions diverses de chacun de ces peuples; mais j'ai d'abord énoncé les termes les plus élevés afin de mieux caractériser ce genre d'hypothèses.

» Suivant une tradition indienne, la vie humaine a été dans le premier âge de cent mille ans, dans le second de dix mille, dans le troisième de mille, et dans le quatrième de cent. C'est ici la progression géométrique décuple décroissante. Une autre tradition chez le même peuple fait décroître d'âge en âge la vie humaine, selon la progression arithmétique 400, 300, 200, 100. Ces siècles, d'ailleurs, ils les laissent à peu près vides de faits et même de fictions : où il n'y a point de monuments, point de récits, point d'histoire, il n'y a point non plus de chronologie; et, comme l'a pensé Fréret, tout serait chimérique dans la partie des annales indiennes qui remonterait au delà de trois mille cent deux ans avant notre ère, c'est-à-dire au delà de l'ouverture du Caliougam (1). »

Ecoutons maintenant Cuvier (2) : « Chez les Indiens, les Chaldéens, les Egyptiens, une caste héréditaire était exclusivement chargée du dépôt de la religion, des lois et des sciences; chez tous les trois cette caste avait son langage allégorique et sa doctrine secrète; chez tous les trois, elle se réservait le privilége de lire et d'expliquer les livres sacrés, dans lesquels toutes les connaissances avaient été révélées par les dieux eux-mêmes.

(1) Daunou, t. V, p. 2.
(2) *Disc. sur les révol. du globe*, p. 116.

» On comprend ce que l'histoire pouvait devenir en de pareilles mains ; mais, sans se livrer à de grands efforts de raisonnement, on peut le savoir par le fait, en examinant ce qu'elle est devenue parmi celle de ces trois nations qui subsiste encore, parmi les Indiens.

» La vérité est qu'elle n'y existe pas du tout. Au milieu de cette infinité de livres de théologie mystique ou de métaphysique abstruse que les brahmes possèdent et que l'ingénieuse persévérance des Anglais est parvenue à connaître, il n'existe rien qui puisse nous instruire avec ordre sur l'origine de leur nation et sur les vicissitudes de leur société ; ils prétendent même que leur religion leur défend de conserver la mémoire de ce qui se passe dans le temps actuel, dans l'âge du malheur (1).

» Après les *Védas*, premiers ouvrages révélés et fondement de toute la croyance des Indous, la littérature de ce peuple, comme celle des Grecs, commence par deux grandes épopées, le *Ramaïom* et le *Mahâbarat*, mille fois plus monstrueuses dans leur merveilleux que l'*Iliade* et l'*Odyssée*, bien que l'on y reconnaisse aussi des traces d'une doctrine métaphysique du genre de celles que l'on est convenu d'appeler sublimes. Les autres poëmes, qui font avec les deux premiers le grand corps des *Pouranas*, ne sont que des légendes ou des romans versifiés, écrits dans des temps et par des auteurs différents, et non moins extravagants dans leurs fictions que les grands poëmes.

(1) Polier, *Mythologie des Indous*, t. Ier, p. 89.

Les listes des rois que des pandits ou docteurs indiens ont prétendu avoir compilées d'après ces *Pouranas*, ne sont que de simples catalogues sans détails, ou ornés de détails absurdes comme en avaient les Chaldéens et les Egyptiens, comme Trithème et Saxon le Grammairien en ont donné pour les peuples du Nord. Ces listes sont fort loin de s'accorder : aucune d'elles ne suppose ni une histoire, ni des registres, ni des titres : le fond même a pu en être imaginé par les poëtes dont les ouvrages en ont été la source. L'un des pandits qui en ont fourni à M. Wilfort est convenu qu'il remplissait arbitrairement avec des noms imaginaires les espaces entre les rois célèbres, et il avouait que ses prédécesseurs en avaient fait autant. Si cela est vrai des listes qu'obtiennent aujourd'hui les Anglais, comment ne le serait-il pas de celles qu'Abou-Fazel a données comme extraites des annales de Cachemire, et qui, d'ailleurs, toutes pleines de fables qu'elles sont, ne remontent qu'à quatre mille trois cents ans, sur lesquels plus de mille deux cents sont remplis de noms de princes dont les règnes demeurent indéterminés quant à leur durée.

Enfin, les livres les plus authentiques des Indiens démontrent, par des caractères intrinsèques et très reconnaissables, l'antiquité que ces peuples leur attribuent.

Leurs *Védas* ou livres sacrés, révélés, selon eux, par Brahma lui-même dès l'origine du monde, et rédigés par Viasa (nom qui ne signifie autre chose que collecteur), au commencement de l'âge actuel, si l'on en juge par le

calendrier qui s'y trouve annexé et auquel ils se rapportent, ainsi que par la position des colures que ce calendrier indique, peuvent remonter à trois mille deux cents ans, ce qui serait à peu près à l'époque de Moïse. Peut-être même ceux qui ajouteront foi à l'assertion de Mégasthène (1), que de son temps les Indiens ne savaient pas écrire; ceux qui réfléchiront qu'aucun des anciens n'a fait mention de ces temples superbes, de ces immenses pagodes, monuments si remarquables de la religion de Brahma; ceux qui sauront que les époques de leurs tables astronomiques ont été calculées après coup, et mal calculées, et que leurs traités d'astronomie sont modernes et antidatés, seront-ils portés à diminuer encore beaucoup cette antiquité prétendue des *Védas*. »

On ne peut plus parler de l'autorité des écrits de Bailly, depuis que les Delambre et Laplace ont démontré l'erreur de ses travaux astronomiques. Le *Ramayana*, poëme sacré qui témoigne de l'antiquité indienne, nous donne la position des planètes à la naissance de Rama, son héros, et lorsqu'il atteignit sa vingt-unième année. Si l'observation sidérale fut exacte, les calculs astronomiques déterminent sa naissance dans la neuf cent soixante-unième année avant Jésus-Christ, en sorte que l'antiquité de Rama disparaît devant la critique. Valmiki, en célébrant Rama, son héros, nous retrace en même temps l'histoire de Brahma et des dieux célestes. Cette théogonie était récente dans l'Inde; un dieu plus pur, plus élevé, y avait été chanté

(1) Strabon, liv. XV, p. 709.

dans le Rig-Véda; ce dieu, c'est Indra, le dieu primitif de l'Inde. Brahma n'est pas encore révélé, il n'est pas sorti de sa solitude, et cependant le Rig-Véda, qui est antérieur, ne remonte guère, selon Collebrooke, qu'à mille quatre cents ans avant Jésus-Christ. Parlerai-je de l'*Ezour-Védam*, si pompeusement invoqué par Voltaire? Laissons juger le maître par le disciple : « Voltaire fonda en partie sa religion complaisante pour le haut Orient, dit Edgar Quinet (1), sur un prétendu manuscrit asiatique, l'*Ezour-Védam*, qu'il fit solennellement déposer à la bibliothèque royale. On a reconnu que l'auteur, qui devait être antérieur de plusieurs siècles à Moïse, était en effet un jésuite, missionnaire du XVII^e^ siècle. Voltaire trop confiant, trop crédule! Le roi du scepticisme pris dans ses propres embûches! Qui s'y serait attendu? »

Chinois. — « Quant aux Chinois, dit Daunou (2), Fréret n'hésite point à rejeter tout ce que les traditions supposent d'antérieur à Fo-Hi ou Fou-Hi, fondateur de cet empire vers l'an 3331 avant Jésus-Christ, selon l'opinion commune; et même il retarde ce Fo-Hi de huit à neuf siècles; il le croit postérieur à l'an 2639. »

« Le *Chouking* est le plus ancien livre des Chinois, dit Cuvier. On assure qu'il fut rédigé par Confucius avec des lambeaux d'ouvrages antérieurs, il y a environ 2255 ans. Deux cents ans plus tard arriva, dit-on, la persécution des lettrés et la destruction des livres, sous l'empereur Chi-

(1) *Génie des religions*, p. 59.
(2) T. V, p. 11.

Hoangti, qui voulait détruire les traces du gouvernement féodal établi sous la dynastie antérieure à la sienne. Quarante ans plus tard, sous la dynastie qui avait renversé celle à laquelle appartenait Chi-Hoangti, une partie du *Chouking* fut restituée de mémoire par un vieux lettré, et une autre fut retrouvée dans un tombeau, mais près de la moitié fut perdue pour toujours. Or, ce livre, le plus authentique de la Chine, commence l'histoire de ce pays par un empereur *Yao*, qu'il nous représente occupé à faire écouler les eaux qui, s'étant élevées jusqu'au ciel, baignaient encore le pied des plus hautes montagnes, couvraient les collines moins élevées et rendaient les plaines impraticables. Ce *Yao* date, selon les uns, de 4163 ; selon les autres, de 3943 ans avant le temps actuel. Des historiens plus modernes ont ajouté une suite d'empereurs avant Yao, mais avec une foule de circonstances fabuleuses, sans oser leur assigner d'époques fixes, en variant sans cesse entre eux, même sur leur nombre et sur leurs noms, et sans être approuvés par leurs compatriotes. Fou-Hi, avec son corps de serpent, sa tête de bœuf et ses dents de tortue, ses successeurs non moins monstrueux, sont aussi absurdes et n'ont pas plus existé qu'Encelade et Briarée. »

M. Abel Rémusat, dans ses études si savantes sur la Chine, est parvenu à donner aux Chinois une date bien différente des prétentions ambitieuses de l'orgueil national ; il les réduit à 2200 ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à l'époque d'Abraham.

« Le seul exposé de ces traditions japonaises, chinoi-

ses, scythiques et indiennes suffit, je crois, dit Daunou (1), pour en montrer l'absurdité. Non-seulement la chronologie réelle de ces peuples ne remonte point au delà de 7000 ans avant l'ère chrétienne ; mais elle ne pourrait commencer dans l'Inde qu'avec le Caliougam, l'an 3102 avant cette ère ; en Chine, qu'en l'an 3331 ; au Japon, que vers l'an 2000. Nous avons maintenant à considérer les hypothèses antégénésiques des Chaldéens, des Perses et des Egyptiens. »

Chaldéens (2). — « Lorsque Alexandre prit Babylone, les Chaldéens se vantèrent devant lui d'avoir des observations astronomiques qui remontaient à 470,000 ans ; c'était, selon Cicéron, trop de folie ou trop de vanité : *Condemnemus Babylonios aut stultitiæ aut vanitatis..... qui quater centum et septuaginta millia annorum, ut ipsi dicunt, monumentis comprehensa ostendunt, et mentiri judicemus, nec sæculorum reliquorum judicio, quod de ipsis futurum sit, pertimescere.* Au fond, les Chaldéens avaient assez cultivé la science des astres pour avoir une série, non d'observations proprement dites, mais de calculs appliqués à un long enchaînement de périodes ; car, dès qu'une fois le cours régulier des corps célestes est connu, on peut également ou le prévoir pour les temps futurs, ou le replier sur les temps passés à des distances indéfinies, bien plus longues que l'histoire. Peut-être était-ce là ce que les astronomes chaldéens voulaient dire au grand Alexandre, en parlant de 470,000 ans. » Cette simple

(1) T. V, p. 15.
(2) Daunou, t. V, p. 16.

réflexion de Dauneu suffit pour renverser toutes les hypothèses fondées sur l'astronomie à l'effet de démontrer l'antiquité du monde. Il continue : « Abydène et Alexandre Polyhistor, en évaluant les cycles de la Chaldée, disent que le *sossos* est de soixante ans, que le *néros* est décuple du sossos, le *saros* sextuple du néros ; et, comme Bérose compte 120 sares révolus avant le déluge, il en résulte précisément 432,000 années antédiluviennes.... Un premier moyen de réduire ces 432,000 ans est d'observer que Bérose ne fixe point la durée du sare; que ce sont Abydène et Alexandre Polyhistor qui l'évaluent à 3,600 ans, et que Suidas l'évalue à dix-huit années lunaires, à 222 lunaisons; en sorte que la totalité des 120 sares indiqués par Bérose ne serait que de 2,220 ans tropiques, ou, plus exactement, de 2,160 seulement, comme l'a observé Fréret. Or, ces deux nombres, 2,220 ou 2,160, seraient admissibles pour exprimer l'intervalle entre la création et le déluge. On a proposé deux autres manières de resserrer les 432,000 ans babyloniens. L'une consiste à n'entendre ici par le mot an qu'une lunaison, attendu que, dans les premiers âges, c'était la plus commune mesure du temps ; mais, en prenant ainsi le douzième, on a 34,928 ; c'est beaucoup moins, et cependant c'est encore trop, c'est cinq fois plus qu'il ne convient à notre chronologie sacrée. Le dernier expédient, qui est de transformer les années en jours, a le défaut contraire, qui est de ne laisser entre la création et le déluge que 1,182 ans juliens ou 1,219 ans lunaires, ce qui n'est point assez... Callisthène, cité par Simplicius, bornait à 1,703 ans avant

le siècle d'Alexandre le cours des observations astronomiques des Chaldéens. Voltaire repousse ce résultat. « Il est impossible, dit-il, que les hommes soient parvenus en 1900 ans à deviner de si étonnantes vérités. » Mais n'est-ce donc rien, répond Daunou, que dix-neuf siècles pour le développement des idées humaines? Il nous est donc fort permis de croire que 4,000 ans avant notre ère, 5,000, 7,000, s'il le faut, suffisent pleinement à tous les progrès que les Chaldéens ont pu faire; et certes, il n'y a aucune nécessité de supposer que cette nation remonte à des temps antégénésiques; ses traditions ne les rempliraient que par des fables ou même que par des chiffres. »

« Ni Moïse, ni Homère ne nous parlent encore d'un grand empire dans la haute Asie, dit Cuvier. Hérodote n'attribue à la suprématie des Assyriens que 520 ans de durée et n'en fait remonter l'origine qu'environ huit siècles avant lui. Après avoir été à Babylone et en avoir consulté les prêtres, il n'en a pas même appris le nom de Ninus comme roi des Assyriens, et n'en parle que comme du père d'Agron, premier roi héraclide de Lydie. Cependant il le fait fils de Bélus, tant il y avait dès lors de confusion dans les souvenirs. S'il parle de Sémiramis comme de l'une des reines qui ont laissé de grands monuments à Babylone, il ne la place que sept générations avant Cyrus.

» Hellanicus, contemporain d'Hérodote, loin de laisser rien construire à Babylone par Sémiramis, attribue la fondation de cette ville à *Chaldæus*, quatorzième successeur de Ninus.

» Bérose, Babylonien et prêtre, qui écrivait à peine 120

ans après Hérodote, donne à Babylone une antiquité effrayante; mais c'est à Nabuchodonosor, prince relativement très moderne, qu'il en attribue les monuments principaux. Ctésias, à peu près contemporain de Xénophon, prétend avoir tiré des archives des Mèdes une chronologie qui recule de huit cents ans l'origine de la monarchie assyrienne, tout en laissant à la tête de ces rois Ninus, fils de Bélus, dont Hérodote avait fait un héraclide, et en même temps il attribue à Ninus et à Sémiramis des conquêtes vers l'Occident d'une étendue absolument incompatible avec l'histoire juive et égyptienne de ce temps-là.

» Selon Mégasthène, c'est Nabuchodonosor qui a fait ces conquêtes incroyables. Il les a poussées par la Lybie jusqu'en Espagne. On voit que du temps d'Alexandre, Nabuchodonosor avait tout à fait usurpé la réputation que Sémiramis avait eue du temps d'Artaxerxès, mais on pensera sans doute que Sémiramis, que Nachuchodonosor, avaient conquis l'Ethiopie et la Lybie à peu près comme les Egyptiens faisaient conquérir par Sésostris ou par Osymandias l'Inde et la Bactriane.

» C'est apparemment d'après le peu de concordance de toutes ces relations que Strabon a cru pouvoir dire que l'autorité d'Hérodote et de Ctésias n'égale pas celle d'Hésiode ou d'Homère. Aussi Ctésias n'a-t-il guère été plus heureux en copistes que Manéthon, et il est bien difficile aujourd'hui d'accorder les extraits que nous en ont donnés Diodore, Eusèbe et le Syncelle.

» Lorsqu'on se trouvait en de pareilles incertitudes dans

le cinquième siècle avant Jésus-Christ, comment veut-on que Bérose ait pu les éclaircir dans le troisième, et peut-on ajouter plus de foi aux 430,000 ans qu'il met avant le déluge, aux 35,000 ans qu'il place entre le déluge et Sémiramis, qu'aux registres de 150,000 ans qu'il se vante d'avoir consultés?

» En un mot, plus j'y pense, plus je me persuade qu'il n'y avait point d'histoire ancienne à Babylone, à Ecbatane, pas plus qu'en Egypte et aux Indes, et, au lieu de porter comme Evhémère ou comme Banier la mythologie dans l'histoire, je suis d'avis qu'il faudrait reporter une grande partie de l'histoire dans la mythologie. »

Perses. — « Les Perses, à s'en tenir à quelques-unes de leurs traditions, ne prétendaient pas à une antiquité plus haute que l'époque assignée parmi nous à Noé, ou par la plupart des Chinois à Fo-Hi. Mais d'autres doctrines persanes reproduisent deux idées que nous avons déjà remarquées ailleurs : celle des quatre âges, comme dans l'Inde, et celle des deux premières dynasties de dieux et de demi-dieux, comme au Japon et à la Chine. Les quatre âges des Persans ne contiennent point d'innombrables séries d'années; ils se bornent à 100,000 ans au plus, quelquefois à 20,000, ordinairement à 12,000, dont la moitié seulement aurait précédé ou le déluge ou le premier roi-homme, Caiumarath, Caiomorth ou Caimorth, personnage correspondant ou à l'Alorus des Chaldéens ou à Xisuthrus... Caiumarath, sorti de la patte d'un taureau, avait régné mille ans avant d'être tué par les créatures d'Arimane, et l'on étendait à plus d'un siècle le règne

de chacun de ses trente-six successeurs. Bailly a voulu faire entrer le roman des dives et des péris, dieux et demi-dieux, dans l'histoire de la Perse. Mais si, comme le demande Bailly, nous retranchons le surnaturel, le merveilleux, l'imaginaire, il faudra supprimer et la dynastie des dieux et la dynastie des demi-dieux. Il ne restera que deux races de rois qui auront duré chacune trois mille ans avant Caiumarath, dont l'époque est celle d'Alorus ou bien celle de Xisuthrus. Or, de quoi nous servirait une pareille notion, une si vague hypothèse, alors même que nous aurions quelque raison de l'admettre? Mais il n'y a ni récit, ni monument qui la soutienne; il est dénué de toute preuve, de tout indice, et quand les Persans eux-mêmes l'écartent de leurs histoires, quel droit aurait-elle d'entrer dans notre chronologie?

» Sans doute, à l'égard des temps anciens, la philosophie se contente du probable. La probabilité consiste dans la prépondérance des motifs d'affirmer sur les motifs de nier; or, c'est le résultat contraire que nous obtenons ici. » C'est ainsi que Daunou repousse le système de Bailly (1).

Les anciens Arabes plaçaient aussi dans les temps antégénésiques ou antédiluviens, d'abord une dynastie d'anges, puis les règnes des géants, ensuite une série de rois démons.

Nous ne savons pas quelle durée ils attribuaient à chacun de ces trois âges. Ce canevas ne mérite pas que nous nous y arrêtions.

(1) T. V, p. 27.

« Nous dirons des Arabes, des Persans, des Turcs, des Mongols, des Abyssins d'aujourd'hui, autant que des Arméniens, dit Cuvier. Leurs anciens livres, s'ils en ont eu, n'existent plus, ils n'ont d'ancienne histoire que celle qu'ils se sont faite récemment et qu'ils ont modelée sur la Bible : ainsi, ce qu'ils disent du déluge est emprunté de la Genèse et n'ajoute rien à l'autorité de ce livre. »

Egyptiens (1). — « Bérose dit que les Egyptiens, pour se maintenir dans une égalité parfaite avec la Chaldée, dataient du même temps qu'elle le commencement de leur histoire. Mais nous les avons déjà vus se vanter d'une antiquité bien plus haute, et compter avant Alexandre 36,525 ans. Ils affirmaient que les premiers hommes, que les premiers animaux de toute espèce, avaient été produits en Egypte : aucune autre terre n'aurait eu cette puissance, aucune autre n'aurait suffi, sans culture et par sa propre fécondité, à la nourriture de ses premiers habitants. Les eaux du Nil, la variété des végétaux, les charmes de la température, indiquaient le berceau du genre humain. Ce nombre de 36,525 comprend vingt-cinq fois 1,461, vingt-cinq fois cette période sothiaque si renommée. Il ne s'agissait plus que de remplir de dynasties et de généalogies ce long cours de siècles, genre de travail qui n'a été difficile nulle part et qui se reproduit partout presque sous les mêmes formes. Une ancienne chronique égyptienne citée par Eusèbe et par

(1) Daunou, t. V, p. 28.

le Syncelle, distribue cet espace entre cent treize générations, comprises dans trois dynasties, qui sont celles des Aurites, des Mestrées et des Egyptiens. Les Aurites, dont le nom a paru venir du mot oriental *aour*, *lumière*, sont des dieux qui ont régné avant le déluge; les *Mestraéi* ou Mesraïm, qui leur ont succédé, sont des demi-dieux, et le troisième ordre, celui des rois mortels, commence par Ménès, après lequel il embrasse trente familles secondaires. Voilà un système qui correspond sensiblement à celui des dives, des péris et de la race de Caiumarath, chez les Perses; des esprits célestes, terrestres et humains, chez les Japonais; des rois du ciel, de la terre et des hommes, chez les Chinois; des races du soleil, de la lune et de la terre, chez les Indiens. Mais cette tradition se modifie plus ou moins dans les récits des divers historiens qui ont parlé des antiquités de l'Egypte. Hérodote, Diodore, Manéthon, ont une version différente, mais sont d'accord sur les dynasties des dieux, des demi-dieux et des hommes.

» Pour abaisser ce total de 36,525 ans, on suppose que le nom d'année ne s'applique ici qu'à des lunaisons; et cette hypothèse, proposée par d'anciens auteurs, Diodore, Plutarque, Pline et Macrobe, réduit ce chiffre au douzième environ, savoir, à trois mille; résultat qui s'accorderait assez avec la chronologie commune. Mais on pense que c'était bien de véritables années qu'ils voulaient indiquer, car il est certain que les Egyptiens s'attribuaient une antiquité prodigieuse et se croyaient, à cet égard, supérieurs à toutes les autres nations. Si l'on reconnaît

que tous les peuples ont revendiqué à l'envi une origine lointaine qui se perdît dans la nuit des âges, qu'à cet effet ils ont imaginé des chronologies pleines de siècles et vides de faits, qui ont entre elles des caractères et des types communs, enfin qui ne sont le plus souvent que les variantes d'une même fable ; s'il n'existe ni monuments, ni témoignages, ni indices qui puissent nous aider à retrouver dans ces romans quelques vestiges de l'histoire ; si, en ce qui concerne les Egyptiens, tout se réduit à quelques mots d'Hérodote, à quelques lignes de Diodore, à de courts fragments de Manéthon et d'une ancienne chronique, fragments transcrits longtemps après par Eusèbe et par Georges le Syncelle, pourquoi donc serions-nous tenus de commenter de si vaines fictions, de les éclairer, de les raccorder, de montrer qu'elles ont des fondements historiques et plus de réalité que les anciens mêmes ne leur en ont attribuée? Certes, ce serait bien assez que les annales de la Chine pussent commencer à Fo-Hi, celles des Chaldéens à Xisuthrus, des Perses à Caiumarath, des Egyptiens à Ménès ; nous ne rencontrerons que trop de difficultés encore au-dessous des époques assignées à ces personnages. Ce qui précède est purement imaginaire, poésie ou mensonge politique; il y faut chercher les opinions, les croyances des peuples antiques, et non leur histoire, ni surtout leur chronologie (1). »

La notion du zodiaque peut-elle détruire ces conclusions ? Ecoutons encore Daunou (2) : « Les zodiaques n'é-

(1) P. 32.
(2) T. III, p. 115.

taient pas réglés autrefois avec une précision rigoureuse. Les connaissances astronomiques des Egyptiens, selon Delambre, ne leur permettaient pas tant d'exactitude ; ils ont dû se contenter d'approximations qui se prêtaient aux circonstances et qui laissaient plus de latitude aux traditions mythologiques. D'ailleurs, les douze constellations zodiacales n'étaient pas alors des tranches géométriquement déterminées ; elles n'étaient ni rigoureusement égales entre elles, ni séparées l'une de l'autre par des lignes droites et parallèles ; c'étaient des figures grossières, irrégulières, qui rentraient souvent l'une dans l'autre ; de telle sorte que le soleil pouvait avoir atteint et dépassé une étoile du signe suivant, sans être encore tout à fait sorti du précédent. Ces embranchements excluaient les mesures précises, les calculs strictement exacts, et ouvraient une carrière plus libre aux fictions et aux allégories.

» On a cependant essayé de fonder sur les zodiaques égyptiens des systèmes chronologiques. Dupuis a prétendu que la *balance* figurait primitivement comme signe de l'équinoxe vernal, ce qui remonterait à près de 15,000 ans avant l'ère vulgaire. Mais bientôt, embarrassé lui-même d'une si longue suite de siècles vides de faits et même de fables, Dupuis a proposé un moyen de les supprimer : c'était de supposer que les inventeurs du zodiaque avaient appliqué les noms propres de chaque signe, non pas aux constellations où le soleil se trouvait en chaque mois de l'année, mais à celles qui lui étaient diamétralement opposées et qui se levaient quand il se couchait ; c'est ce qu'on appelle lever acronyque ou du soir.

Sur quoi Biot fait observer avec infiniment de justice qu'il eût été bizarre de caractériser les constellations situées sur la route annuelle du soleil par des dénominations propres au temps où cet astre en était le plus éloigné. Nous ajouterons qu'en ce qui concerne la balance et ses rapports avec l'équinoxe, on pourrait demander s'il est bien certain que cette figure ait existé sur les plus anciens zodiaques égyptiens; ce doute serait autorisé par la manière dont Macrobe a parlé de ce signe. Mais, en laissant ce point, on est fort en droit de penser que la balance ne représentait là que l'équinoxe d'automne, hypothèse qui ne nous reporte point à plus de 1707 ans avant l'ère chrétienne.

» Quant au zodiaque ou planisphère de Dendérah, selon Saint-Martin, il est postérieur au douzième siècle avant notre ère. Biot le rapporte à un état du ciel peu éloigné de 700 ans avant Jésus-Christ. M. Testa ne veut pas que ce monument soit antérieur à l'année 300; Visconti le rabaissait jusqu'au premier siècle de l'ère chrétienne; et M. Halma, enfin, persuadé que tous ces zodiaques égyptiens ne représentaient que les travaux de chaque mois, assure qu'on ne doit en tirer aucune conséquence chronologique. S'il nous fallait adopter une opinion sur l'ancienneté de ces sculptures égyptiennes, nous les croirions exécutées entre l'an 2000 et 1000 avant Jésus-Christ. »

Cuvier, à son tour, a rapporté tous les travaux qui avaient exercé les savants à l'occasion des zodiaques d'Esné et de Dendérah, et après l'examen de toutes ces études astronomiques, il finit par les abandonner pour arriver à la juste appréciation de ces monuments. « Tous

ces efforts d'esprit et de science, dit-il, en tant qu'ils concernent l'époque des monuments, sont devenus superflus depuis que, finissant par où naturellement l'on aurait commencé si la prévention n'avait pas aveuglé les premiers observateurs, on s'est donné la peine de copier et de restituer les inscriptions grecques gravées sur ces monuments, et surtout depuis que Champollion est parvenu à déchiffrer celles qui sont exprimées en hiéroglyphes.

» Il est certain maintenant, et les inscriptions grecques s'accordent pour le prouver avec les inscriptions hiéroglyphiques ; il est certain, disons-nous, que les temples dans lesquels on a sculpté des zodiaques ont été construits sous la domination des Romains. Le portique du temple de Dendérah, d'après l'inscription grecque de son frontispice, est consacré au salut de Tibère. Sur le planisphère du même temple on lit le titre d'*autocrator* en caractères hiéroglyphiques, et il est probable qu'il se rapporte à Néron. Le petit temple d'Esné, celui dont on plaçait l'origine au plus tard entre 2700 ou 3000 avant Jésus-Christ, a une colonne sculptée et peinte, la dixième année d'Antonin, 147 ans après Jésus-Christ, et elle est peinte et sculptée dans le même style que le zodiaque qui est après. Il y a plus : on a la preuve que cette division du zodiaque dans tel ou tel signe n'a aucun rapport à la précession des équinoxes, ni au déplacement du solstice. Un cercueil de momie rapporté nouvellement de Thèbes par M. Caillaud, et contenant, d'après l'inscription grecque très lisible, le corps d'un jeune homme mort la dix-neuvième

année de Trajan, 116 ans après Jésus-Christ, offre un zodiaque divisé au même point que ceux de Dendérah, et toutes les apparences sont que cette division marque quelque thème astrologique relatif à cet individu, conclusion qui doit probablement s'appliquer aussi à la division des zodiaques des temples; elle marque ou le thème astrologique du moment de leur érection, ou celui du prince pour le salut duquel ils avaient été votés, ou tel autre instant semblable relativement auquel la position du soleil aura paru importante à noter.

» Ainsi se sont évanouies pour toujours les conclusions que l'on avait voulu tirer de quelques monuments mal expliqués contre la nouveauté des continents et des nations, et nous aurions pu nous dispenser d'en traiter avec tant de détails si elles n'étaient pas si récentes et n'avaient pas fait assez d'impression pour conserver encore leur influence sur les opinions de quelques personnes. »

Que devient maintenant le triomphe des Dupuis, Nouet et Volney? Ils ont bâti sur le sable, jeté le vertige dans les esprits, ébranlé les croyances. L'erreur est démontrée, mais le mal qu'ils ont fait avec cette arme homicide, qui pourra le réparer?

§ II. — ÉPOQUE MYTHOLOGIQUE, OU DU DÉLUGE A MOISE.

Cette époque commence à partir du déluge; il est donc nécessaire de fixer préalablement la date du déluge. « Presque tous les peuples de l'Orient et de l'Occident,

dit le savant Daunou (1), ont eu l'idée d'un déluge ou partiel, ou général. Celui auquel nous attachons le nom de Noé eut lieu, selon Scaliger (2) et la plupart des chronologistes, l'an 2293 avant l'ère vulgaire; selon le père Pétau (3), l'an 2328. Pétau place à l'an 1756 le déluge d'Ogygès, qui dévasta l'Afrique et la Béotie, et à l'an 1529, toujours avant Jésus-Christ, celui de Deucalion, par lequel la Thessalie fut inondée. Les anciens auteurs parlent aussi des déluges d'Osiris, de Xisuthrus, de Prométhée, de Dardanus, déluges dont il est difficile de marquer les époques, et dont les uns sont peut-être sous différents noms une même catastrophe diversement racontée; les autres, de simples inondations locales. Quoi qu'il en soit, sans examiner encore si ces désastres se confondent entre eux ou s'ils demeurent distincts, et en prenant pour la fin des temps antédiluviens une époque moyenne entre celles qu'on assigne à Noé, il résulte que l'an 2300 avant notre ère peut passer pour une sorte de limite au-dessus de laquelle il ne faut chercher d'autres souvenirs que ceux qui sont consacrés par l'autorité de nos livres divins... Voilà donc jusqu'à l'an 2300 avant notre ère l'âge inconnu, ἄδηλον, comme dit Varron ; nous n'en savons d'une manière positive que ce qui nous en a été surnaturellement révélé.

» Parmi les nombres si divers qui peuvent exprimer la durée de l'âge antédiluvien, Bossuet a préféré

(1) T. Ier, p. 140.
(2) *De Emendatione temporum*, I-II.
(3) *De Doctrinâ temporum*, I-IX, c. VIII-XI.

1656 (1); c'est le choix, s'il faut en faire un, qui nous a semblé le plus convenable; non assurément que ce nombre soit le résultat d'aucun examen rigoureux (les éléments d'un tel calcul n'existent point), mais l'espace de seize siècles et demi suffit pleinement pour comprendre tous les faits exposés dans les neuf premiers chapitres de la Genèse et tous ceux encore, s'ils avaient quelque réalité, qui sont rapportés à ce même âge, soit dans les livres ou fragments de Sanchoniathon, de Manéthon, de Bérose, soit par les traditions indiennes, scandinaves, germaniques ou celtiques. »

« Si nous ne prenons les déluges égyptiens que pour les plus antiques débordements du Nil, dit encore Daunou (2), il ne nous restera plus que les traditions des Chaldéens et des Grecs, que ces déluges de Xisuthrus, d'Ogygès et de Deucalion, auxquels on ne saurait donner quelque consistance qu'en les regardant comme des contrefaçons de celui de Noé. En effet, si on pouvait les en distinguer, ils deviendraient de pures et simples fables qui se discréditeraient d'elles-mêmes. Les circonstances particulières que Bérose, Pindare, Platon, Ovide, ajoutent au-fond du récit, suffiraient pour repousser toute confiance, et ce fond même, dès que l'autorité d'une révélation ne le soutiendrait plus, ne serait point admissible. Que répondre en effet à ceux qui viendraient vous dire : « Quoi ! ce qui s'est passé avant le naufrage de tout le genre humain, ce naufrage même, ses détails et ses premières suites, ne

(1) T. V, p. 86.
(2) T. V, p. 78.

nous sont connus que par le témoignage de deux ou trois hommes qui, seuls, ont eu le bonheur d'y échapper !... Avons-nous leurs dépositions immédiates? Point du tout; elles ont passé durant mille ou deux mille ans de bouche en bouche, de générations en générations, à travers toutes les vicissitudes qui ont déplacé, divisé, confondu les peuples. Ce n'est qu'après dix ou vingt siècles qu'on a commencé de les écrire. Bérose, qui vivait après Alexandre, est le premier qui nous parle de Xisuthrus. Acusilaüs et Hellanicus, écrivains postérieurs à Hésiode, sont les premiers qui profèrent le nom d'Ogygès. Personne avant Pindare n'a parlé du déluge de Deucalion, et tout ce qu'Hérodote sait de ce personnage, c'est qu'il a régné en Thessalie. Nous courons ici toutes les chances possibles d'erreur et de déception. En un mot, les sources de cette prétendue histoire ne s'ouvrent pour nous qu'environ 1500 ans après l'époque qu'il lui faut assigner; jusque-là elle demeure voilée et en quelque sorte souterraine. Nous n'avons pas d'autres garants que des poëmes, que les systèmes philosophiques ou poétiques de Platon, que les débris de quelques annales grecques ou chaldéennes, dont l'antiquité ne serait pas plus haute que celle de Platon ou de Pindare. Comment appeler historiques des notions qui ne reposeraient que sur de pareils fondements? Et comment surtout y adapter une chronologie raisonnable? Y a-t-il autre chose à conclure, sinon qu'une tradition avait perpétué dans l'Asie et dans la Grèce l'idée d'un cataclysme antique dont on ne connaissait aucunement l'époque

et auquel on attachait à l'aventure certains noms et certains détails? »

Il n'en est point ainsi, pouvons-nous ajouter, du récit de Moïse; il est presque contemporain de l'événement, ou si quelques siècles l'en séparent, il nous fait connaître du moins les sources où il a puisé, les générations qui l'ont instruit, les traditions sacrées qui ont inspiré son récit.

« A partir du déluge, combien s'écoulera-t-il de siècles jusqu'à ce que l'on rencontre l'an 1500 avant l'ère chrétienne? Cette partie de la chronologie sacrée se partage en deux sections, l'une de Noé à la vocation d'Abraham, l'autre d'Abraham à Moïse.

» Les plus graves difficultés tombent sur la première section. On en calcule la durée par les nombres qui, dans la Genèse, déterminent l'âge des pères à la naissance de leurs fils, durant dix générations dont Noé et Abraham sont les points extrêmes. Ce calcul donne un total de 427 ans selon le texte hébreu, de 967 selon l'historien Josèphe, de 1077 selon le texte samaritain, de 1207 selon la version des Septante. On énonce quelquefois un peu différemment ces nombres, à raison de certaines variantes dans les manuscrits d'un même texte, ou d'explications diverses d'un même passage. La différence de la plus faible à la plus forte de ces sommes est de 780 ans, de près de huit siècles; elle est presque double de celle que nous avons observée à l'égard de l'âge antédiluvien. C'est à 780 ans près que nous ne savons pas quelle distance sépare le déluge de la vocation d'Abraham.

» Le second intervalle, savoir depuis cette vocation jus-

qu'à la sortie d'Egypte, est beaucoup mieux connu : il est partout de 430 ans. Ajoutant 430 à chacun des quatre nombres qui viennent d'exprimer diversement la durée de la première section, nous trouverons que du déluge à l'exode ou sortie d'Egypte, il faut compter ou 857 ans, ou 1397, ou 1507, ou 1637 ; et si nous persévérons à dire que jusqu'au déluge le monde avait duré 1656 ans, il s'ensuivra que les Juifs seront sortis d'Egypte l'an du monde 2513, ou 2953, ou 3163, ou 3293.

» Mais, quand nous aurions quelque moyen de nous déterminer entre ces quatre nombres, il resterait une troisième question à résoudre, celle de savoir à quelle distance de l'ère chrétienne la sortie d'Egypte doit se placer. Or, cette distance est, d'après le texte hébreu, de 1491 ans, que nous pourrions prendre pour 1500, et, selon la version grecque, de 1629, ou même, suivant certaines leçons et certains calculs, de 2019. Dans cette dernière hypothèse, nous ne rencontrerions l'année 1500 avant Jésus-Christ qu'en descendant beaucoup plus bas dans l'histoire des Juifs, au delà de leur quatrième servitude et du gouvernement de Gédéon.

» Sur de telles variantes il s'est élevé nombre de systèmes et de controverses entre les chronologistes modernes. Scaliger, au moyen de supputations particulières, ne compte entre le déluge et l'exode que 797 ans, c'est-à-dire 60 de moins que par les leçons et interprétations ordinaires du texte hébreu : en ajoutant les 1656 ans avant Noé, on a l'an du monde 2453 au lieu de 2513, et cet an 2453 se doit traduire, selon Scaliger, par 1496 avant

Jésus-Christ, terme qui, à quatre ans près, revient à celui de 1500 que nous avons en vue. A 1496 on devrait substituer ici 1530, selon Pétau. Vous observerez que ces deux grands chronologistes ont préféré les plus faibles sommes parmi celles que les textes sacrés permettent d'adopter ; et peut-être penserez-vous qu'en effet une étude approfondie de ces antiques âges entraîne toujours à en resserrer le plus possible la durée. Assérius, Bossuet et plusieurs autres s'en sont tenus au texte hébraïque ; chez eux c'est l'an du monde 2513, 1471 avant notre ère, que Moïse délivre et éclaire les Israélites.

» Nous tâcherons de recueillir dans les annales de l'Inde, de la Chine, de l'Assyrie, de l'Egypte et de la Grèce, les faits qui appartiendraient à cet âge, de les y distribuer, s'il est possible, et de savoir quel espace ils exigent ; si 797 ans suffisent ou ce qu'il faut de plus jusqu'à 1637 ans ou au delà.

» D'abord on a rapproché le nom de Noé, Nouah ou Noachus, de certains noms antiques placés à l'entrée de quelques autres annales : Fo-hi chez les Chinois, Boudha chez les Indiens, Odin chez les Scandinaves, Ménès en Egypte, et même Inachus en Grèce.

» Je n'ai pas besoin de dire que l'identité de ces personnages serait impossible à démontrer. On ne la fonde que sur des ressemblances fugitives de lettres ou de syllabes, et sur de bien vagues synchronismes.

» La deuxième observation générale concerne les enfants des trois fils de Noé, leur généalogie, leur dispersion et leur établissement dans les trois parties de la terre.

C'est le sujet particulier du chapitre x de la Genèse, chapitre qui a eu la plus grande influence sur les premières pages de toutes les histoires. Il offre un long tissu de noms d'hommes et de pays.

» Les détails de ce chapitre présentent des difficultés chronologiques et géographiques que Bochard, Calmet, Michaëlis et d'autres écrivains ont essayé d'éclaircir. Ne pouvant vous engager dans ces discussions interminables, je me bornerai aux résultats que d'Origny a cru pouvoir tirer tant de ce chapitre x que du xi^e^, où il s'agit de la tour de Babel, de la dispersion des peuples et du nombre d'années de la vie de chaque patriarche, depuis Sem jusqu'à Abraham : « Sem dirigea ses pas vers l'orient de l'Asie, et depuis longtemps on a cru avec assez de vraisemblance que ceux des siens qui s'étaient insensiblement portés jusqu'aux extrémités de cette partie du monde, s'étendant de proche en proche, y trouvèrent des passages qui les introduisirent dans les vastes continents de l'Amérique. Japhet, marchant entre l'Occident et le Nord, laissa des habitants dans l'Asie Mineure, sur les bords du Pont-Euxin, et pénétra en Europe, où presque toutes les anciennes nations conservèrent son souvenir. Dans le même temps, Cham, suivi de toute sa famille, s'avançait vers le couchant. Ainsi que Japhet, il laissa sur son chemin quelques colonies en Asie, c'est-à-dire sur les côtes de la Méditerranée, en Arabie ; et par l'isthme de Suez, il pénétra en Afrique, où tout ce qui l'avait suivi se dispersa insensiblement. »

» Si vous demandez comment dans un si court intervalle

de 120 ans écoulés, selon le texte hébreu, entre le déluge et la dispersion, les trois familles de Sem, Cham et Japhet ont pu se multiplier assez pour aller former tant d'établissements sur divers points du globe, d'Origny vous répond par des calculs qui montrent qu'à raison de sept enfants mâles et d'autant de filles provenant de chaque mariage, le total des trois familles a dû être après 120 ans de 705,894 personnes. Il néglige même plusieurs données qui tendraient à augmenter beaucoup cette multitude; il conclut que chacun des trois chefs avait une suite de 230 à 250,000 individus, laquelle pouvait se subdiviser au moins en vingt colonies d'environ douze mille chacune.

» Les auteurs mêmes qui se permettent d'expliquer métaphoriquement plusieurs détails du chapitre x, y reconnaissent le véritable système et la plus antique géographie. Volney, par exemple, cite les mots de la Genèse, *secundùm cognationes et linguas et regiones in gentibus suis :* selon leurs tribus, leurs langues, leurs pays et leurs nations ; et il trouve ces expressions d'autant plus remarquables qu'après avoir placé, dit-il (1), chaque peuple selon les meilleures indications géographiques, nous les trouvons tous distribués dans un ordre méthodique de voisinage et de contiguité, et que ceux de chaque branche ont un système commun de langage. Chez tous les peuples de Japhet la souche du langage est cet idiome scythique appelé sanscrit, que des études récentes nous ont appris avoir jadis régné depuis

(1) *Rech. nouv. sur l'hist. anc.*, t. Ier, p. 221.

l'Inde jusqu'à la Scandinavie, et que nous trouvons aujourd'hui être un des éléments de l'ancien grec et de l'ancien latin. Chez les enfants de Sem, la langue mère est l'idiome arabique, commun aux Elyméens, aux Assyriens, aux Araméens ou Syriens. Chez les enfants de Cham, c'est encore ce même idiome que parlèrent les Phéniciens et les Ethiopiens; les Egyptiens eurent un système à part. « Le dixième chapitre offre encore cette particularité, continue Volney, que tous les peuples étant placés dans leurs pays respectifs, on se trouve avoir trois grandes divisions du monde connu des Hébreux, qui ont une analogie sensible aux trois grandes divisions du monde connu des anciens, aux trois divisions de la terre par Zoroastre en pays de Tazé ou Arabes, pays de Mazendran ou Nord et pays de Hosheng, et au partage du monde entre les trois dieux, Jupiter, Neptune et Pluton. Notez que *Cham* ou plutôt *Ham*, qui signifie *noir*, *brûlé*, et qui se traduit en grec αἰθίοψ, *couleur de suie*, est le synonyme de *Pluton*. » Volney a représenté par une carte la division de l'ancien monde entre les trois familles; d'autres ont figuré un peu diversement cette distribution; mais, en général, nous pouvons considérer comme régions sémitiques la plus grande partie de l'Arabie, la Lydie, la Phrygie, l'Arménie, la Perse, les contrées les plus méridionales et les plus orientales de l'Inde. Voilà les domaines de la première famille. Celle de Cham occupa les provinces arabiques les plus voisines du golfe de ce nom, l'Egypte et le reste de l'Afrique, autant qu'elle y put pénétrer. La postérité de Japhet habita l'Europe, cer-

taines portions de l'Asie Mineure, l'Asie septentrionale au-dessus du Pont-Euxin et de la mer Caspienne, enfin même les parties de l'Inde qui avoisinaient la Scythie. Il importerait de faire correspondre à ce tableau géographique celui de toutes les langues mères et dérivées, anciennes et modernes; mais, après beaucoup d'études et de recherches, ce travail n'est point encore assez avancé pour qu'on puisse être frappé de l'évidence de ses résultats. »

Indiens. — « Il y a peu à dire de la chronologie indienne entre les années 3000 et 1500 avant Jésus-Christ(1). C'est à propos du Zoroastre antique que Pline se demande comment les souvenirs ont pu se conserver à travers tant de siècles, qui n'en ont laissé aucun vestige, et quelle autorité peut rester à des traditions interrompues par une telle lacune : *Mirum hoc imprimis durasse memoriam.... tam longo ævo, commentariis non intercidentibus, præterea nec claris nec continuis successionibus custoditam* : réflexion profondément judicieuse, que je cite parce qu'elle s'applique sans exception à tous les articles de la chronologie profane de cet âge.

» Dans l'Inde on voit paraître un Foé, qui se confondrait avec celui des Chinois, et un ancien Zoroastre ou Zerdust, qui aurait précédé celui ou ceux des Perses, et qui même, selon quelques légendes, serait à placer fort en avant du déluge de Noé.

» La question la plus importante ici est celle de savoir si

(1) Daunou, p. 96.

Osiris a visité l'Inde, s'il l'a conquise, s'il y a laissé une colonie, des lois, une doctrine et des arts, s'il est enfin l'Isuren que les Indiens ont continué de révérer, et s'il en faut conclure qu'ils ont été, non les maîtres, mais les disciples des Egyptiens. L'abbé Mignot, le neveu de Voltaire, a revendiqué pour l'Inde l'invention ou les premiers progrès des arts et des sciences; et en ce point je crois que Mignot a soutenu l'opinion la plus plausible, pour ne pas dire la plus certaine. Toute l'antiquité place dans l'Inde le berceau de la philosophie, et si Diodore affirme que cette contrée a été conquise par Osiris, Hérodote n'en parle pas, et Strabon le nie expressément. D'ailleurs, on aurait peine à fixer l'époque de cette prétendue conquête d'Osiris ou de Sésostris; car elle est quelquefois attribuée à ce dernier, qu'on fait remonter fort mal à propos à l'âge qui nous occupe. Ce n'est sans doute qu'à des époques moins reculées que se sont introduits dans l'histoire traditionnelle des Indiens plusieurs articles qui semblent empruntés aux livres des Hébreux, et qui feraient commencer et finir ce même âge à peu près comme dans ces livres. »

Chinois. — « Les savants ont beaucoup plus travaillé à soumettre cette même partie des annales chinoises à des calculs rigoureux.

» Le père Gaubil, dans la première partie de sa chronologie chinoise, remonte à Fo-hi, qu'il place en 3468; il fixe à 2698 l'ouverture du règne de Hoang-ti, à 2357 l'avènement d'Yao; il installe Yu en 2205, fait finir la dynastie des Hiu et commencer celle des Chang en 1767,

et compte douze de ces princes jusqu'en 1500. Ce sont à peu près les mêmes nombres que dans le Père Couplet.

» Fréret, ayant en communication les travaux du père Gaubil, après avoir écarté la partie des traditions antégénésiques, trouve en des fastes un peu moins fabuleux Fo-hi, qui fonde cet empire vers l'an 3331 avant l'ère vulgaire. Suivent huit règnes qui précèdent celui de Hoang-ti, avec lequel commencent, à l'an 2697, des temps qu'à certains égards on a pu quelquefois nommer historiques. Ces annales cependant n'ont été publiées en Chine qu'au XI^e^ siècle de notre ère. Et les opinions sont partagées sur leur authenticité. Des Européens ont cru reconnaître Noé dans Fo-hi, Abraham dans Hoang-ti, Moïse dans Yao, en un mot les récits de la Genèse défigurés dans ces premières traditions chinoises. Pour Fréret, en considérant l'ensemble des livres historiques, il y distingue deux parties, c'est-à-dire d'un côté les faits antérieurs à l'an 206 avant Jésus-Christ; de l'autre les faits postérieurs à cette date, qui est celle du règne de Kao-tsou. Cette seconde partie est écrite sur des mémoires contemporains et n'a été publiée qu'après un examen authentique. Mais la première partie, la plus ancienne, a été restituée après coup, en un temps où, loin d'avoir des monuments contemporains, des faits antiques, on trouverait à peine quelques fragments des vieux livres composés sur ces monuments. En effet, 213 ans avant l'ère chrétienne, tous les livres chinois qui ne traitaient pas ou d'agriculture, ou de médecine, ou de divination, furent détruits par l'ordre de l'empereur alors régnant, Thsin-

chi-Hoang-ti. Un tel projet, par sa hauteur même et son étendue, est d'une exécution difficile ; cependant les historiens s'accordent à dire qu'il vint à bout de son entreprise. Il est vrai que leur témoignage est récusé par les savants qui veulent soutenir la certitude de la partie antique des fastes chinois. Mais de deux choses l'une : ou cet auto-da-fé est un rapport fidèle, ou c'est une fable qu'on nous débite. Au premier cas, il ne reste rien d'original et d'authentique dans les relations chinoises qui concernent les siècles antérieurs à 213 ; et au second, vous demanderez comment ceux qui nous trompent sur un article de cette importance seront croyables dans tous leurs autres récits, lorsqu'il s'agira de faits bien moins vraisemblables en eux-mêmes et moins unanimement attestés.

» Kao-tsou monta sur le trône en 206, sept ans après l'auto-da-fé général des livres. Il essaya de réparer le désastre ; malheureusement il ne retrouva pas un seul ouvrage entier ; mais en rejoignant des débris, des lambeaux, des parcelles, il parvint à former neuf volumes, qui sont ce qu'on a de plus ancien et de plus authentique en Chine. Dans ces neuf volumes, sont compris quelques-uns des livres appelés *Kings* ou *sacrés*, restes d'antiques ouvrages, abrégés ou commentés par Confucius, ou Confutsée, ou Koung-tsée, qui vivait environ 300 ans avant Kao-tsou, 500 avant Jésus-Christ. Suivant des chronologistes chinois, les annales ne comptent entre Hoang-ti et notre ère que 2527 ans, au lieu de 2697 que donnent les calculs plus modernes. Pan-Kou plaçait l'avènement d'Yao à l'an 2303, un autre dit à 2156, et Ssema-thsiam 2133 ;

des tablettes de bambou trouvées dans un tombeau disent 2145. Dans la suite, le tribunal institué en Chine pour décider toutes les questions de chronologie et d'histoire et pour conserver à la nation la plus haute antiquité, condamna ce calcul des tablettes de bambou et tous autres calculs aboutissant à des résultats semblables; mais ce tribunal ne détermina point l'époque d'Yao, et la question divisa les chronologistes, qui toutefois ne variaient au maximum que de trois siècles (1).

» Il importe d'observer que Confucius lui-même n'entreprit point de raconter l'histoire des rois antérieurs à Yao; c'est là, selon Fréret, une preuve démonstrative que si, du temps de ce philosophe, on avait déjà imaginé ces règnes, il les regardait comme des fables indignes d'entrer dans une histoire sérieuse. Meng-tseu, l'un de ses disciples, dit que jusqu'au temps d'Yao la Chine était restée inculte, inhabitée, inondée, couverte de marais impraticables, qu'Yao rassembla ses hommes, commença de les policer, et leur apprit à prendre possession de la terre. Fréret n'hésite pas à déclarer que toutes les traditions contraires à celles-là sont nouvelles et dénuées d'autorité. Enfin, par des calculs ingénieux, Fréret parvient à établir que ce prince a précédé de deux mille ans notre ère vulgaire. Tout considéré, Fréret croit possible que Fo-hi ait commencé de régner l'an 2639 avant l'Evangile; Hoang-ti l'an 2455; Yao vers 2000. Fo-hi serait contemporain de Noé, l'avènement d'Yao correspondrait à la

(1) T. V, p. 105.

vocation d'Abraham, et l'exode au milieu de la dynastie des Chang. Les auteurs anglais de l'histoire universelle établissent que Fo-hi vivait en même temps que Noé, ou plutôt que ces deux noms appartiennent à un seul et même personnage; mais le déluge n'arrive, suivant eux, que 2114 ans avant Jésus-Christ. Hoang-ti meurt en 1859, au temps d'Abraham; les successeurs de ces Hoang-ti règnent jusqu'en 1519; Yao monte alors sur le trône et son avènement est postérieur d'à peu près un demi-siècle à la sortie d'Egypte. Dans cette hypothèse Yao ne précède plus Homère que de cinq siècles. Ainsi les trois noms de Fo-hi vers 2300, de Hoang-ti vers 1900, d'Yao vers 1500, pourraient se prendre pour les trois principales époques des annales chinoises, durant le premier âge postdiluvien, s'il y avait quelque fond à faire sur des traditions confuses, variables et merveilleuses, qui semblent n'être que des contrefaçons grossières des récits de la Genèse. »

Voyons maintenant les annales de l'Egypte et de l'Assyrie (1).

Egyptiens. — « Déterminer les principales époques de l'histoire égyptienne depuis le déluge jusqu'à l'an 1500 avant Jésus-Christ, est l'un des problèmes qui ont le plus divisé les chronologistes modernes. Comme les uns limitent cet espace à huit siècles et demi, selon le texte hébreu, tandis que les autres l'étendent à quinze, même à dix-sept, en s'autorisant de la version des Septante, il en résulte des

(1) Daunou, t. V, p. 119.

manières fort diverses de diviser ces très petits nombres de faits et les très grands nombres de noms ou de règnes que l'histoire d'Egypte nous présente dans cet intervalle. Mais, entre ces deux classes de systèmes, il est une troisième classe dont la carrière est plus libre. Ils regardent comme autant de conquêtes tous les siècles ou milliers de siècles antiques qu'ils croyaient retrouver dans les traditions lointaines recueillies par les historiens grecs. Les sources des variantes étaient ici très nombreuses, car on a les récits divers d'Hérodote, de Diodore, de Josèphe, les tables rédigées par Eratosthène et les fragments de Manéthon. De là une multitude de tableaux divers des dynasties égyptiennes successives ou simultanées, à comprendre dans le premier âge postdiluvien ; les hypothèses diverses s'élèvent à 117. Les faits qu'on a tant de peine à dater en valent-ils la peine? Quand vous verriez qu'ils sont extrêmement rares et clairsemés dans ces longues listes de rois, qu'ils sont incohérents, interrompus par des lacunes, la plupart fabuleux et presque tous incertains, ils vous paraîtraient trop peu dignes de ces discussions épineuses. Une fois surtout que vous auriez reconnu que la construction des pyramides de Memphis n'appartient point à cet âge, peut-être n'y trouveriez-vous aucun souvenir réellement historique utile à la science des arts et des mœurs.

» Hérodote, antérieur de plus d'un siècle à Manéthon, nous rapporte seulement, et d'après ce que lui ont dit les prêtres égyptiens, que Ménès régnait plus de 11,800 ans avant Cambyse, c'est-à-dire plus de 12,000 ans avant

notre ère, et que ce Ménès eut 329 successeurs, dont le dernier, Mœris, serait à placer vers l'an 1400, neuf siècles avant celui d'Hérodote lui-même. Selon cet historien, la grande pyramide ne fut construite que sous Chéops. Or, Volney pense que c'est à Psammétique seulement que l'exposé d'Hérodote commence à prendre quelque exactitude historique, qu'en tout ce qui remonte jusqu'à Mœris et à plus forte raison jusqu'à Ménès, il n'y a point une précision suffisante à dresser une échelle suivie. Manéthon paraît avoir été altéré par Jules l'Africain. Eratosthène, qui vivait, ainsi que Manéthon, au IIIe siècle avant l'ère vulgaire, a rédigé un catalogue de trente-huit rois de Thèbes, à partir de Ménès, avec le nombre d'années de chaque règne. La disposition de cette liste donne à conclure que Ménès est monté sur le trône l'an 2204, toujours avant Jésus-Christ, ce qui pourrait cadrer assez avec l'époque assignable au déluge de Noé. Mais, quelque précieux que soit ce tableau, nous ne le tenons encore que de Georges le Syncelle, qui était fort capable de l'altérer. Selon Diodore, Ménès daterait de l'an 14,920 avant l'Incarnation, et Mœris, de l'an 12,598. Après lui, commencerait une nouvelle série de rois, entre lesquels on aurait à remarquer particulièrement Sésostris Ier et Sésostris II. Celui-ci ne gouvernerait l'Egypte que jusqu'en 12,290; et il faudrait de là traverser un intervalle, un véritable désert de 10,000 ans presque entièrement vide de faits et même de noms, pour descendre à ce roi Amosis, dont l'époque tomberait entre 1500 et 1400, à la fin de l'âge que nous examinons. Or, cette époque est préci-

sément celle que Mœris occupe chez Hérodote, ce Mœris que Diodore, d'après Ctésias, vient de faire plus ancien de 11,000 ans. Mais, de part et d'autre, le labyrinthe et la grande pyramide ne se construisent qu'après l'année 1500. Telles sont les indications ou traditions antiques sur lesquelles les chronologistes modernes ont établi leurs systèmes. Selon Pétau, l'hypothèse qui lui semble la plus plausible est de placer Ménès à l'an 2343, Staménémès à l'an 1500, et Amosis environ deux siècles plus tard. Ussérius s'en écarte peu. Le premier travail un peu rigoureux sur ce sujet est dû à Marsham : son *Chronicus canon ægyptiacus* est un très savant traité, où la chronologie des Egyptiens est rapprochée de celle des Hébreux et de celle des Grecs. Depuis Ménès, contemporain de Noé, l'an 2367, Marsham compte 857 ans jusqu'à l'exode, qui tombe ainsi en l'année 1510, quand Staménémès gouvernait Thèbes et Apophis la basse Egypte. Car, pour n'avoir qu'une distance de huit siècles et demi entre Ménès et Staménémès, et de cinq autres siècles et demi entre ce dernier et Sésostris, pour comprendre aussi dans quatorze siècles, de 2367 à 967, toute l'histoire d'Egypte depuis Ménès jusqu'à Sésostris le Grand, Marsham conduit parallèlement plusieurs dynasties : il fait régner à la fois plusieurs monarques, entre lesquels il distribue les quatre royaumes de Thèbes, de Memphis, de Thin et de Tanis. En effet, si vous prenez toutes les dynasties, tous les rois nommés ou comptés par Hérodote, Manéthon, Eratosthène et Diodore, si vous les considérez comme se succédant un à un, dans une seule et même série, vous aurez,

quelques limites que vous donniez à la durée du règne, un total qui dépassera 10,000 ans avant Jésus-Christ et qui par là deviendra inconciliable, non-seulement avec nos livres sacrés, mais aussi avec les plus saines notions d'histoire antique. L'idée conçue par Marsham était donc très ingénieuse, et quoiqu'elle ne fût immédiatement suggérée par aucun monument, par aucun texte classique, elle se conciliait avec toutes les anciennes traditions, et même établissait entre elles une concordance jusqu'alors inespérée. Si nous pouvions entrer dans les détails de ce système, je crois que vous les trouveriez fondés sur un savoir très étendu. Bossuet ne pouvait manquer de reconnaître la hauteur et la justesse de l'idée générale de Marsham ; aussi n'a-t-il point hésité à l'accepter. Volney, avant d'adopter le système des dynasties parallèles, a jugé à propos, je ne sais trop pourquoi, de déprécier l'ouvrage où il a été pour la première fois proposé. Quoi qu'il en soit, Volney, par des observations fort souvent empruntées de Marsham, établit 1° que ce fut seulement en 1556 avant l'ère chrétienne que les habitants de l'Egypte se réunirent en un seul corps de monarchie ; 2° que cette concentration de puissance a fourni les moyens d'exécuter des travaux gigantesques, de créer et d'entretenir des forces militaires qui ont servi aux conquêtes de Sésostris, et plus tard de bâtir les deux plus monstrueuses pyramides, monuments d'un despotisme ignorant et grossier, embarrassé de ses richesses : *Regum pecuniæ otiosa et stulta ostentatio*, disait Pline ; 3° qu'avant cette réunion le royaume de Thèbes était distinct de celui du Delta ou de l'Egypte inférieure,

dont la capitale était Memphis, et qu'en remontant à deux siècles et demi avant cette réunion, c'est-à-dire l'an 1800 avant notre ère, on voit le royaume de Memphis envahi et ravagé par des hordes barbares, probablement arabes; 4° enfin, qu'avant ces dix-huit siècles, une impénétrable obscurité environne l'histoire égyptienne, à l'exception du territoire de Thèbes, où la civilisation remonte, selon Volney, à une antiquité indéfinie. Ce dernier article, de tous le plus contestable, n'est fondé que sur ces tableaux astronomiques où l'on prétend trouver, en y appliquant le calcul de la précession des équinoxes, l'indication d'époques très anciennes. On a fondé sur ces représentations zodiacales tout un précis d'annales égyptiennes. Mais ce système, nous l'avons déjà vu, n'a rien de fondé; il contredit l'un des faits les plus constants de l'histoire de l'astronomie, savoir, qu'Hipparque a découvert le premier la précession des équinoxes; il est démenti par l'état informe et grossier de ces monuments égyptiens, et sans recourir aux conjectures qui tendent à les déclarer postérieurs au commencement de l'ère vulgaire, on peut assurer qu'une critique tant soit peu rigoureuse n'en oserait déduire aucune sorte de conséquence.

» En voyant à quel point les traditions relatives à la chronologie égyptienne du premier âge postdiluvien sont confuses, altérées, divergentes, discréditées par les fables qui s'y entremêlent, vous conclurez sans doute qu'il serait téméraire d'admettre aucune opinion sur une telle matière. C'est comme simple conjecture que je vous proposerai de placer Ménès à peu de distance de Noé, s'il

n'est pas Noé même traduit dans la langue des Egyptiens et défiguré par leurs propres traditions; de supposer que l'Egypte était divisée, sinon en huit ou neuf royaumes, comme d'Origny l'a imaginé, du moins en deux, comme le croit Volney, ou même en quatre, comme l'avait pensé Marsham; de maintenir cette division jusqu'au temps de l'exode, 1500 ans avant notre ère, sans déterminer d'ailleurs quel roi gouvernait ou possédait alors l'Egypte ou la partie de l'Egypte d'où les Israélites sortirent, mais en rejetant après cet événement le règne de Sésostris le Grand et la construction des grandes pyramides. Ainsi, à l'exception de ce que les livres saints nous révèlent de l'état et de l'histoire de cette contrée, tout y sera jusqu'en 1500 purement mythologique, et l'âge un peu moins fabuleux auquel nous appliquons le nom d'héroïque ne commencera que plus tard. »

« C'est donc la présomption la plus vaine, dit saint Augustin (1), et une ridicule démangeaison de paroles, qui font dire à plusieurs que, depuis le temps où l'Egypte a observé le cours des astres, on compte plus de cent mille années. Et dans quel livre ont-ils relevé ce calcul, eux qui, il n'y a guère plus de deux mille ans, ont appris d'Isis à connaître les lettres? Car Varron, dont l'autorité historique n'est pas médiocre, nous l'assure, et cela n'est pas en contradiction avec la vérité des divines Ecritures. Comme, en effet, depuis le premier homme, depuis Adam, il n'y a pas encore six mille ans révolus, ne doit-

(1) *Cité de Dieu*, liv. XVIII, chap. XL.

on pas plutôt raillerie que réfutation à ceux qui avancent des opinions si étranges et si contraires à cette vérité reconnue? Car, à qui pouvons-nous mieux nous en rapporter sur le passé, qu'à celui qui a prédit comme avenir ce que nous voyons maintenant accompli? Le désaccord des historiens entre eux nous permet d'en croire préférablement ceux qui ne sont pas en opposition avec notre histoire sacrée. »

En nous disant qu'aucun monument, aucun texte classique, n'a parlé des dynasties simultanées du système de Marsham, le savant Daunou n'est pas rigoureusement exact; car Manéthon lui-même, qui écrivit en grec, en nous parlant de l'expulsion des rois pasteurs de l'Egypte, nous dit qu'elle fut déterminée par l'alliance *des rois de la Thébaïde avec ceux du reste de l'Egypte* (1). Artapanus nous dit aussi dans son livre sur les Juifs : « Palmanoth, roi des Egyptiens, traita les Juifs avec indignité.... Le prince donna le jour à une fille nommée Morris, qu'il fiança à un certain Chénéphré, qui régnait dans les lieux au-dessus de Memphis; car *alors l'Egypte était soumise à beaucoup de rois* (2). »

Il est donc certain, comme l'observe Volney, qu'il y eut plusieurs royaumes dans l'Egypte, plusieurs rois contemporains s'alliant pour expulser les hyksos. Les dynasties égyptiennes, au lieu de se suivre chronologiquement, doivent donc se placer synchroniquement, parallèlement. Manéthon, scribe sacré, prêtre d'Héliopolis, nous donne

(1) Voir le passage cité au chap. v, § 13.
(2) Eusèbe, *Prép. év.*, liv. IX, chap. xxvii.

les dynasties dans un ordre successif, parce qu'il est dominé par cette passion nationale, attestée par Diodore de Sicile, qui tend à donner à l'Egypte la plus grande antiquité. Il écrivait après Bérose, qui venait de donner aux Chaldéens une antiquité prodigieuse et dont les écrits étaient déposés dans la bibliothèque d'Alexandrie. Chargé par Ptolémée Philadelphe d'écrire l'histoire des Egyptiens, pouvait-il se dépouiller de ce sentiment de rivalité des deux nations, et ne devait-il pas se personnifier dans ses deux historiens? Hérodote raconte que les prêtres lui dirent que Ménès fut le premier homme qui eût régné en Egypte (1). Diodore et Manéthon lui-même, sur ce point, sont d'accord avec lui; Ménès ouvre donc la première dynastie humaine en Egypte. Artapanus, nourri des livres égyptiens, nous apprend que Paréthon, un des premiers successeurs de Ménès, était contemporain d'Abraham. On ne peut donc donner à Ménès une antiquité fabuleuse. Son nom est conservé dans l'histoire parce qu'il est rapproché de nous, comme Mesraïm, qui donna le nom à l'Egypte.

La chronologie de Manéthon lui donne une antiquité beaucoup plus grande qu'à Mesraïm. Mais quelle est la valeur de sa chronologie? La première et la seconde dynastie des rois d'Egypte nous représentent des rois de This. Les dynasties troisième, quatrième, sixième, septième et huitième nous donnent le nom des rois de Memphis; la cinquième, d'Eléphantine; les neuvième et

(1) Liv. II, n° 4.

dixième, d'Héraclée ou d'Héracliopolis. Ce n'est que la onzième dynastie qui commence à nous donner le nom des rois de Thèbes, ainsi que la douzième et la treizième. La quatorzième dynastie contient les noms des rois de Xoïs. La quinzième commence avec les pasteurs, régnant en même temps que les rois de Thèbes jusqu'à la dix-huitième dynastie, où Amosis commence le règne des rois thébains sur toute l'Egypte. Voilà donc des dynasties de This, de Memphis, d'Eléphantine, d'Héracliopolis, de Xoïs et de Thèbes, placées par ordre successif dans la chronologie de Manéthon. Mais comment ces dynasties auraient-elles pu régner sur toute l'Egypte? La situation géographique de chacun des lieux occupés par ces dynasties nous prouve qu'elles commandaient un pays restreint et non l'Egypte entière. Que le lecteur veuille bien remonter le Nil jusqu'à Eléphantine, et de là, en le descendant jusqu'à Memphis, il trouvera les capitales de ces dynasties échelonnées sur les bords du Nil à des distances à peu près égales, comme si les rois s'étaient partagé l'Egypte par égale part. Et c'est bien ainsi que le pensaient les prêtres d'Egypte qui révélèrent leur histoire à Hérodote deux siècles avant les écrits de Manéthon. Selon la chronologie de Manéthon, les auteurs des pyramides de Giseh, *Choufou* (Chéops), *Schafra* (Chephren), et *Menkerès* (Mycerinus), sont de la quatrième dynastie, tandis qu'Hérodote et Diodore les rangent parmi les successeurs de Sésostris, qui ouvre la dix-neuvième dynastie (1). La première dynastie

(1) Hérodote, liv. II, nos 124 et suiv.

des rois thébains est la onzième selon l'ordre de Manéthon, tandis que, selon Diodore, le royaume de Thèbes fut le premier civilisé, le plus célèbre de toute l'Egypte, et Thèbes fut fondée par le dieu Osiris même. Les tables d'Abydos ne remontent guère au delà de la quinzième dynastie ; c'est là, en effet, le commencement de l'Egypte. Cette différence entre Manéthon, et Hérodote et Diodore, fait penser que ces derniers ont considéré que certaines dynasties étaient simultanées et non pas successives, comme le prétend Manéthon. N'oublions pas que Bérose place Abraham à la dixième génération après le déluge. Le déluge, s'il est récent, pourra nous donner des indications sur la valeur de la chronologie de Manéthon. Le déluge devient ici la barrière au delà de laquelle on ne peut faire remonter les générations ou dynasties d'Egypte. Or, le déluge est récent, comme nous l'ont attesté les documents que nous avons rappelés; le sol même de l'Egypte, formé par les attérissements du Nil, ne paraît pas à Cuvier pouvoir remonter bien au delà de deux mille ans avant Jésus-Christ. Hérodote n'est pas éloigné de cette pensée lorsqu'il nous dit, d'après les prêtres égyptiens, « que du temps de Ménès, toute l'Egypte, à l'exception du nome thébaïque, n'était qu'un marais ; qu'alors il ne paraissait rien de toutes les terres qu'on y voit aujourd'hui au-dessous du lac Mœris, quoiqu'il y ait sept jours de navigation depuis la mer jusqu'à ce lac, en remontant le fleuve (1). » Et plus loin : « Le Delta était autrefois cou-

(1) Hérodote, liv. II, nos 4 et 15.

vert par les eaux, comme les Egyptiens en conviennent et comme je l'ai remarqué, et ce n'est, pour ainsi dire, que depuis peu de temps qu'il a paru... A mesure que le pays s'agrandit par les alluvions du Nil, une partie des habitants descendit vers la basse Egypte, tandis que l'autre resta dans son ancienne demeure : aussi donnait-on autrefois le nom d'Egypte à la Thébaïde. » Cela nous explique pourquoi au temps de Joseph la terre de Gessen ne produisait pas encore de blé, mais des fourrages; le sol n'avait encore que l'élévation d'une prairie. Ce pays fut donné aux enfants de Jacob pour nourrir leurs troupeaux, parce qu'ils étaient pasteurs. L'histoire, la géologie, la physique, tout nous démontre que l'Egypte est géographiquement récente, que les peuples y furent divisés en plusieurs états ou royaumes, et que les dynasties, pour représenter l'état historique de ce pays, doivent se classer parallèlement. Il ne suffit donc pas de trouver un nom royal sur un monument pour donner à ce monument l'antiquité que la chronologie de Manéthon donne à ce roi; il y a nécessité historique et physique de renfermer l'antiquité égyptienne dans le cercle indiqué par le savant Daunou et tracé par Moïse.

C'est ici le cas d'observer, avec Joseph de Maistre, que « la chronologie n'est pas du tout une science isolée; il faut qu'elle s'accorde avec la métaphysique, avec la théologie, avec la physique, avec la philosophie de l'histoire (1). »

« Les belles recherches de M. Champollion jeune, et

(1) *Lettres posthumes*, t. II, p. 251.

ses étonnantes découvertes sur la langue des hiéroglyphes, confirment ces conjectures, loin de les détruire, nous dit Cuvier. Cet ingénieux antiquaire a lu, dans une série de tableaux hiéroglyphiques du temple d'Abydos, les prénoms d'un certain nombre de rois placés à la suite les uns des autres, et une partie de ces prénoms (1) s'étant retrouvés sur divers autres monuments, accompagnés de noms propres, il en a conclu qu'ils sont ceux des rois qui portaient ces noms propres, ce qui lui a donné à peu près les mêmes rois et dans le même ordre que ceux dont Manéthon compose sa dix-huitième dynastie, celle qui chassa les pasteurs. Toutefois, la concordance n'est pas complète; il manque dans le tableau d'Abydos six des noms portés sur la liste de Manéthon; il y en a qui ne se ressemblent pas; enfin, il se trouve malheureusement une lacune avant le plus remarquable de tous, le Rhamsès, qui paraît le même que le roi représenté sur un si grand nombre des plus beaux monuments de l'Egypte avec les attributs d'un grand conquérant. Ce serait, selon M. Champollion, dans la liste de Manéthon, le Séthos, chef de la dix-neuvième dynastie, qui, en effet, est indiqué comme puissant en vaisseaux et en cavalerie, et comme ayant porté ses armes en Chypre, en Médie et en Perse. M. Champollion pense, avec Marsham et beaucoup d'autres, que c'est ce Rhamsès ou ce Séthos qui est le Sésostris ou Sésoosis des Grecs; et cette opinion a de la probabilité, dans ce sens que les représentations des victoires de

(1) Les dix derniers.

Rhamsès, remportées probablement sur les nomades voisins de l'Egypte, ou tout au plus en Syrie, ont donné lieu à ces idées fabuleuses de conquêtes immenses attribuées, par quelque autre confusion, à un Sésostris ; mais dans Manéthon c'est dans la douzième dynastie, et non dans la dix-huitième, qu'est inscrit un prince du nom de Sésostris, marqué comme conquérant de l'Asie et de la Thrace. Aussi Marsham prétend-il que cette douzième dynastie et la dix-huitième n'en font qu'une. Manéthon n'aurait donc pas compris lui-même les listes qu'il copiait.

» Enfin, si l'on admettait dans leur entier, et la vérité historique de ce bas-relief d'Abydos, et son accord soit avec la partie des listes de Manéthon qui paraît lui correspondre, soit avec les autres inscriptions hiéroglyphiques, il en résulterait déjà cette conséquence que la prétendue dix-huitième dynastie, la première sur laquelle les anciens chronologistes commencent à s'accorder un peu, est aussi la première qui ait laissé sur les monuments des traces de son existence. Manéthon a pu consulter ce document et d'autres semblables ; mais il n'en est pas moins sensible qu'une liste, une série de noms ou de portraits, comme il y en a partout, ne constitue point une histoire... Il ne s'y trouve pas même, dit-il plus haut, comme chez les Brahmines, une épopée ou un livre qui ait la prétention d'être un récit, de fixer d'une manière quelconque aucune grande action, aucun événement. »

Nous devons ajouter que la conclusion à laquelle Champollion arrive est que l'histoire de l'Egypte peut remonter à 2,200 ans avant notre ère.

« Il faut donc, dit saint Augustin (1), ajouter foi, de préférence, à la chronologie des Grecs, qui laisse dans toute leur vérité les années que nos Ecritures, vraiment saintes, attestent. »

Assyriens. — « Parmi les descendants de Sem (2), l'un des trois fils de Noé, on remarque à la première génération Assur et à la quatrième Phaleg, au temps duquel arriva la dispersion des hommes, et dont le nom même exprime cette division : *Nomen uni Phaleg eo quòd in diebus ejus divisa sit terra.* Un autre Assur se rencontre au milieu de la postérité de Cham, de ce Cham qui alla occuper l'Egypte, mais dont le fils Chus donna le jour à Nemrod, homme puissant, fondateur de Babylone. Voilà pourquoi, dans les cartes qui représentent le partage de la terre entre les trois fils de Noé, on laisse au pays voisin de Babylone et d'une partie des rives de l'Euphrate et du Tigre, la même teinte qu'aux contrées attribuées en Afrique et autour du golfe Arabique aux fils et descendants de Cham. L'auteur sacré place Babylone dans la terre de Sennaar, et fait sortir de cette terre Assur, qui bâtit Ninive et Chalé; Résen, aussi une grande ville entre Chalé et Ninive. *Nemrod cœpit esse potens in terrâ*, etc.

» Telles sont dans la Genèse les origines assyriennes ou babyloniennes. Hérodote nous dit que les Assyriens, quand les Mèdes les vainquirent, avaient été durant 520 ans maîtres de la haute Asie; ils n'auraient commencé, selon ce calcul, qu'à l'an 1267 de notre ère. Mais ils remontent,

(1) *Cité de Dieu*, liv. XII, ch. X.
(2) *Gen.*, X-XI; DAUNOU, t. V, p. 135.

selon Ctésias, à l'an 2107; selon Diodore de Sicile, à l'an 2057; suivant une chronique citée par le Syncelle, à 2027; chez Velléius Paterculus à 1817, époque de leur premier roi Ninus; et dans Justin à 2047. Les chronographes ecclésiastiques ont travaillé sur ce fond, et Jules l'Africain, repassant tous ces termes, est arrivé à celui de 2227. Eusèbe s'est arrêté à 1986; le Syncelle s'est reporté à 2027.

» A ces incertitudes, les hypothèses des chronologistes modernes ont ajouté des difficultés nouvelles, si bien que la succession des princes et des événements chez les Babyloniens est devenue, dit Volney, l'un des sujets les plus épineux et les plus obscurs de l'histoire ancienne. Volney distingue deux anciens empires des Assyriens, celui de Ninive et celui de Babylone. Ninus ne commence à régner qu'en 1237, et Ninive n'est fondée que dix-neuf ans plus tard; c'est en 1195 que Sémiramis, après la mort de Ninus, demeure seule en possession du trône; elle fortifie Babylone et enrichit le temple déjà fort ancien de Bélus; car Bélus n'est plus le père de Ninus, il le précède de plusieurs siècles. Cette histoire de Ninive s'adapte au récit d'Hérodote et se trouve rejetée tout entière bien au-dessous de l'époque de Moïse. Mais, selon Volney, il y aura eu un plus ancien peuple assyrien, ou plutôt chaldéen, probablement d'origine arabe et de la branche éthiopienne ou kushite. Chus, en effet, est le père de Nemrod, et Nemrod, autrement dit Bélus, est un très ancien prince, qu'on a depuis déifié. Volney ne détermine pas l'époque de ce monarque; il observe seu-

lement que le nom de Bel est resté à la tour ou pyramide qui servait d'observatoire, antique et mystérieux foyer des sciences chaldéennes, antérieur peut-être de plus de 3,000 ans à notre ère. Ces premiers établissements, antérieurs de quinze siècles à Ninus, suffisent pour montrer combien, à l'avènement de ce dernier, la civilisation devait être avancée en Babylonie. Quand Sémiramis les eut agrandis, Babylone, embellie, fortifiée par elle, la révéra comme sa fondatrice.

» Néanmoins, tant que Ninive subsista, les princes ou gouverneurs babyloniens ne furent que des satrapes subordonnés aux grands rois ou sultans de Ninive, successeurs de Ninus, Sémiramis et Ninyas. Ce système, de tous le plus ingénieux, est aussi le plus probable, sauf à rabaisser peut-être de quelques siècles l'antiquité qu'il attribue à Bélus. Toutefois on peut éprouver ici quelque difficulté à préférer le témoignage ou plutôt le système du seul Hérodote à l'opinion de tous les autres historiens de l'antiquité. Mais je crois qu'en effet il suffit lui seul pour les contrebalancer tous; Bossuet, du moins, en a jugé ainsi. N'oublions pas, d'ailleurs, qu'Hérodote s'était particulièrement occupé de l'histoire d'Assyrie; il se proposait d'en faire la matière d'un ouvrage particulier, qu'il n'a point écrit ou qui ne nous est point parvenu.

» Bossuet dit que Ninive fut bâtie au temps de Nemrod, et en ce point il se conforme au texte sacré: d'autres prétendent que c'est Assur qui est ici le fondateur de Ninive; et comme cet Assur est fort indéterminé, qu'il n'est point expressément compté parmi les descendants de

Cham et qu'il ne paraît pas être le même que l'Assur fils de Sem (1), ils en concluent que la construction de Ninive a pu ne suivre que d'assez loin l'époque de Nemrod. Et Ninive aurait été construite par Ninus, dont *Assur* serait le surnom ; mais alors Ninive n'eût été construite qu'à l'époque de Débora; c'est l'opinion de Volney. Ici Volney est en opposition avec Bossuet, quoique sur l'ensemble ils aient beaucoup de traits de ressemblance. »

Grecs. — « Si nous interrogeons Hérodote, Thucydide, Diodore de Sicile (2), après eux le mythologue Apollodore, le voyageur Pausanias, les scholiastes des poëtes, quelques lignes extraites par les écrivains ecclésiastiques de vieilles annales perdues, nous arriverons à peu près à tracer le tableau suivant :

» Inachus, né vers l'an 2000 avant notre ère, fut le premier roi de l'Argolide; de lui sont nés Phoronée, Egée et Phégée. Phoronée donna le jour à Niobé, mère de Sparton, d'Argus et de Pélasgus. Dès 1926 Phoronée régna trente ans et réunit en une seule ville, appelée Phoronique, tous les peuples épars dans l'Argolide. Au même temps, Phégée fondait la ville de Phégès en Arcadie. Phégée fut père de Lycaon, dont la fille Déjanire épousa Pélasgus, et de ce mariage naquit un autre Lycaon. En 1900, Pélasgus régnait en Arcadie, passa en Thessalie et y institua les fêtes Pélories ou Saturnales. Un tremblement de terre

(1) Nous nous sommes expliqué sur Ninus, p. 298. Saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, liv. XVIII, ch. II et suiv., s'est occupé de la concordance de l'histoire d'Assyrie avec celle des Hébreux.

(2) Daunou, t. V, p. 152.

sépara l'Ossa de l'Olympe, et l'écoulement de l'eau par cet intervalle rendit la Thessalie habitable. Vint après Apis, puis Argus, qui changea le nom de Phoronique en Argos. Sparton, frère d'Argus, eut un fils Mycenæus, qui fonda Mycènes. Criasus, fils d'Argus, régnait à Argos en 1837, quand Peucetius et Œnotrus allèrent fonder des colonies en Italie. Nous voici en 1800, temps d'Ogygès selon les traditions grecques. En 1734, Xanthus, roi d'Argos, va s'établir à Lesbos. De 1600 à 1500, Prométhée donne le jour à Deucalion, qui règne en Thessalie et échappe au déluge : le nom d'Hellen, son fils, devient celui des Grecs. Vers 1570, Danaüs arrive en Grèce et dépossède Gélanor du trône d'Argos. Les descendants d'Inachus avaient jusqu'ici régné; voici des dynasties nouvelles : d'abord Danaüs, dont les filles introduisirent les fêtes de Cérès appelées Thesmophories. Vers ce temps Cécrops vint s'établir à Athènes. Remplacé sur le trône par Cranaüs, puis par Amphictyon, fils de Deucalion, Cadmus arrive avec les Phéniciens et bâtit la ville de Thèbes en Béotie. Bacchus naquit de Sémélé, fille de Cadmus. De 1530 à 1500 Minos règne en Crète.

» Au commencement du XVII^e^ siècle on a découvert les marbres de Paros, autrement dits d'Arundel ou d'Oxford. Cette chronique remonte à l'an 264 avant notre ère et ne peut, par conséquent, fournir que des renseignements traditionnels sur l'âge antérieur à 1500 : « Depuis que Cécrops, roi, commença de régner à Athènes et que la contrée prit le nom de Cécropie au lieu de celui d'Actique, qu'elle tenait d'Actée, indigène, il s'est écoulé 1582

ans. — Depuis que Deucalion régna sur le Parnasse à Lycoria, Cécrops régnant à Athènes, 1574.— Depuis qu'il y eut procès dans Athènes entre Arès et Posséidon (Mars et Neptune) au sujet du fils de Posséidon, Hallirothius (tué par Mars) et que le lieu (du jugement) fut appelé Aréopage, Cranaüs étant roi d'Athènes, 1532. — Depuis le déluge de Deucalion, 1529. — Depuis qu'Amphictyon, fils de Deucalion, fut roi aux Thermopyles, et rassembla les peuples voisins en leur donnant le nom d'Amphictyons, 1522. — Depuis qu'Hellen, fils d'Amphictyon, régna en Phtiotide et donna le nom d'Hellènes aux habitants auparavant nommés Grecs (Γραικοί), et qu'ils instituèrent les jeux dits Panathénées, 1521. — Depuis que Cadmus, fils d'Agénor, vint à Thèbes et bâtit Cadmée, 1519. — Depuis qu'Eurotas et Lacédæmon régnèrent en Laconie, 1516. — Depuis que le premier navire partit d'Egypte, aborda en Grèce et fut appelé Pentécontore, et que les filles de Danaüs, choisies par le sort entre les autres filles, bâtirent un temple et sacrifièrent sur le rivage à Lindus, dans l'île de Rhodes, Ericthonius étant roi d'Athènes, 1511. — Depuis qu'Ericthonius célébra pour la première fois les Panathénées, que la mère des dieux apparut sur les montagnes de Cybèle, qu'Hyagnis de Phrygie inventa la flûte, le mode phrygien et les accords propres aux fêtes de la mère des dieux, de Bacchus et de Pan, 1506. — Depuis que Minos régna et bâtit Cydonie et que le fer fut trouvé au mont Ida par les Dactyles Idéens, Celmis, Acmon et Damnuménée, Pandion étant roi d'Athènes, 1432. »

» Cette chronique ne dit rien des quatre siècles précédents, occupés par les successeurs d'Inachus. Sur ces quatre siècles, on ne peut établir une chronique rigoureuse. On y voit onze rois inachides, depuis Inachus jusqu'à Gélanor, qui détrôna Danaüs. Le terme moyen de chacun de ces onze règnes d'Argos serait de trente-six ans et demi : c'est déjà beaucoup, et la difficulté deviendrait plus grave si l'on s'avisait de faire Inachus plus ancien, de le rapprocher de Noé, de le confondre, comme on l'a essayé quelquefois, avec ce patriarche, dont le nom peut s'écrire avec une forte aspiration finale, Noah, Noach, ou Noachus.

» On distingue quatre colonies étrangères qui viennent successivement s'établir en Grèce : celle d'Inachus, égyptienne ou phénicienne; celles de Cécrops et de Danaüs, Egyptiens l'un et l'autre, enfin celle de Cadmus, venant de Phénicie. — Platon ne connaît pas de noms plus anciens dans l'histoire grecque que ceux d'Inachus et de son fils Phoronée. Le rapprochement des noms de Phoronée, Phoron, Phéron ou Pharaon, titre des rois d'Egypte, a paru confirmer la tradition qui attribue aux premiers rois de l'Argolide une origine égyptienne. Le successeur de Phoronée s'appelait Apis, autre nom égyptien, qui achève, dit-on, la démonstration. Fixer l'arrivée de Danaüs en 1586, celle de Cadmus en 1594, et celle de Cécrops 63 ans plus tôt, tel serait l'avis de Fréret, dont l'autorité est d'un grand poids en ces matières; toutefois il n'est entraîné à préférer cette disposition que parce qu'elle cadre mieux qu'une autre avec les époques qu'il

assigne à Moïse et à Sésostris, lesquels étaient, selon lui, contemporains (1).

» La colonie d'Inachus établit dans l'Argolide le culte de Neptune. Phoronée mit la Grèce sous la protection de Junon. Hérodote, qui en donne les détails, nous apprend, de plus, que les Grecs dataient la naissance des divinités du temps où ils avaient commencé à les connaître ; de telle sorte que les aventures de ces dieux peuvent n'être fort souvent que l'histoire de l'établissement de leur culte ; leurs exploits, leurs triomphes ou leurs défaites, que les efforts heureux ou malheureux de leurs prêtres pour l'introduire, le soutenir ou le ranimer. Ces pontifes instituteurs ou restaurateurs d'un culte passèrent pour les gardiens de l'enfance du dieu lui-même ; et, selon Strabon, les Dactyles, les Curites, les Corybantes, les Satyres, tous ceux à qui l'on dit que l'éducation d'une divinité fut confiée, n'ont été réellement que les premiers ministres de ses temples. On a supposé que ces prêtres étaient devenus des génies, des demi-dieux eux-mêmes, et qu'ils continuaient d'assister invisiblement aux fêtes religieuses. Voilà, à l'égard des personnages divinisés, une nouvelle preuve de cette double chronologie dont nous parlions tout à l'heure ; Jupiter, Junon et Neptune seront nés autant de fois qu'il y aura eu de lieux où l'on aura élevé ou rebâti leurs autels. Saturne, dieu phénicien, probablement importé en Béotie par Cadmus, obtint peu d'hommage ou de faveur chez les Grecs ; leurs poëtes, à com-

(1) Champollion jeune est de cet avis, comme nous l'avons vu.

mencer par Homère et Hésiode, le représentent comme un dieu malfaisant que Jupiter détrôna, et qui fut relégué dans le Tartare avec ses frères les Titans. Jupiter ne remporta définitivement la victoire que par le secours des Hécatonchires ou hommes aux cent mains. En appliquant ici les idées d'Hérodote et de Strabon, nous trouverions que les combats des Hécatonchires et des Titans ne sont que les querelles des prêtres de Jupiter et de Saturne.

» Ce fut, selon toute apparence, la colonie égyptienne de Cécrops qui introduisit dans la Grèce les cultes de Jupiter et de Minerve; l'un des noms de cette déesse devint celui de la ville d'Athènes. Cadmus et Danaüs honoraient aussi Minerve; mais d'autres divinités obtenaient en même temps leurs hommages : Cadmus éleva des temples à Neptune et à Bacchus; et, si nous en croyons Hérodote, les fêtes de Cérès furent instituées dans le Péloponèse par les filles de Danaüs. Du reste, cet historien nous apprend que ces superstitions, soit égyptiennes, soit phéniciennes, ne s'établissaient pas sans peine chez les Pélasges ou Grecs indigènes. « Ils avaient, dit-il, une religion beaucoup plus simple, à laquelle plusieurs demeuraient attachés. Ils invoquaient à la fois tous les dieux, sans les distinguer par des noms divers, sans leur assigner différentes fonctions, sans partager entre eux le soin de l'univers construit ou disposé pour eux tous. Ils les appelaient θεους, mot qui venait, selon Hérodote, de θεω ou θω, radical de τιθημι; les dieux sont ceux qui posent et arrangent toutes choses : θεντες τα παντα πραγματα.

» Avant de s'appeler Hellènes, ils s'appelaient γραικοι. Aristote, le plus ancien auteur chez lequel on trouve ce nom, assure qu'il était particulier aux Thesprotes, voisins du fleuve Achélaüs et de l'oracle de Dodone; et Fréret présume que dans l'origine il ne désignait qu'un seul canton ou qu'une seule province, et qu'il en était peut-être ainsi du nom d'Hellènes. Les Romains n'employaient que le mot *Græci* et l'étendaient non-seulement à tous les habitants de l'Hellas, mais encore à l'Epire et à la Macédoine. Γραικοι vient de γεραιος, *vieux*, *antique*. Tel est l'ensemble du tableau de chronologie *mythologique* avant 1500, qui ouvre l'âge *héroïque*. »

En pesant ces documents, qui résument toute la science chronologique, on voit que l'histoire de l'humanité est récente, qu'elle se circonscrit dans le cercle d'années que lui assigne Moïse, que sa chronologie est le pivot autour duquel se meuvent les événements, qu'elle rallie les savants par la force de son authenticité, en sorte qu'elle atteste non-seulement la sincérité de son auteur, mais encore que nous touchons à l'origine des choses et que l'humanité est à peine sortie des merveilles de sa création.

Si la chronologie de Moïse est exacte, si la date qu'il assigne à l'humanité concorde avec les récentes découvertes des sciences et les monuments des nations, des conséquences vont en découler que nous ne devons pas laisser perdre pour la vérité philosophique, car nous y trouvons la solution des deux grands problèmes de l'origine du langage et de l'origine des idées. En effet, si le monde n'a que six mille ans; si, comme nous le démon-

trerons, Moïse a vécu deux mille cinq cents ans après la création de l'homme, il est historiquement impossible d'admettre que l'humanité ait pu vivre sans langue, à l'état sauvage, que sa destinée ait été de lutter avec elle-même pour arriver à la conquête d'un mot, d'une idée, débutant par un cri, finissant par des mots articulés, puis des mots articulés arrivant à la distinction de ces mêmes mots, à leur combinaison, à leur valeur grammaticale. Pour franchir cet espace de la vie purement animale à la vie humaine, il eût fallu des milliers de siècles. Plus l'homme est faible, ignorant, aveugle, plus il lui faut de temps pour franchir un pas, faire un mouvement, marquer un progrès. Les transformations n'éclatent, ne se pressent, ne se succèdent, qu'à l'époque des civilisations, parce qu'alors non-seulement c'est le bras qui travaille, mais le cerveau; au levier mécanique s'est ajouté le levier idéal pour soulever le monde. Alors les besoins croissent avec l'idée, un progrès en détermine un autre, et chaque pas de l'humanité se distingue par une amélioration, par une transformation. Il n'en est pas ainsi au premier pas; quand l'idée est encore à l'état rudimentaire, quand le mot manque pour la concevoir et l'exprimer, l'humanité n'est guère alors qu'à l'état du zoophyte; elle a une vie végétative, mais ce n'est pas encore le mouvement. Deux mille cinq cents ans ne suffisent pas pour former les signes, les mots, une langue, parce que pour avoir cette chose si simple à notre horizon intellectuel, il faut en avoir l'idée, et cette idée manque au premier âge. Ce que nous disons pour les langues, nous le disons surtout pour

l'origine des idées, car, il faut bien le remarquer, les deux problèmes se lient intimement. Si l'on prend l'homme inculte au milieu d'une forêt, il aura à former des signes extérieurs et sensibles à la vue ou à l'ouïe, pour exprimer ses impressions. Il faudra non-seulement qu'il les forme pour lui-même, mais encore qu'ils soient acceptés, qu'ils entrent dans l'usage d'une communication ordinaire, et chacun sait que l'usage ne se forme qu'à la longue, par l'effet du temps. Mais, enfin, je suppose ce premier pas franchi et une langue formée et acceptée. Des rapports s'établissent entre les hommes, mais quel ordre d'idées va les réunir? Assurément, ce ne seront que des idées empiriques, puisées dans l'unique révélation des sens. L'homme aura la conscience de ses sensations, et il vivra des siècles sans soupçonner qu'il y a quelque chose au delà des sensations, au delà de l'idée expérimentale. De l'idée expérimentale à l'idée transcendante il y a un abîme, tout un monde intellectuel à franchir, car il s'agit d'aller du concret à l'abstrait, du relatif à l'absolu, du fini à l'infini. Pour nous, qui jouons dès l'enfance avec ces conceptions, nous ne comprenons pas facilement toute la distance qui sépare ces deux ordres d'idées; mais que l'on médite un instant, et l'on sentira bientôt que, pour arriver du fini à l'infini, il faut plus que de l'expérience, il faut une révélation. Supposons cependant que tout cela soit la conquête de l'intelligence humaine; supposons qu'elle soit parvenue à créer dans soi, par les progrès du temps, l'idée de causalité, de bien, de juste, de beau, l'idée de l'ordre, du temps et de l'espace, de l'immensité,

de l'infini, reste à vider la question chronologique. Combien de temps donnerez-vous à l'homme pour acquérir successivement cette série d'idées qui composent son domaine intellectuel ? Souvenez-vous que ce travail du progrès philosophique ne peut venir qu'après un premier progrès, la formation d'une langue. Eh bien ! calculez, supputez, prenez les siècles, et dites-nous ce qu'il faut de science expérimentale pour arriver aux idées, à l'intelligence de Moïse? Si, d'ailleurs, la science expérimentale est la base des connaissances humaines, le plus savant sera celui qui aura le plus observé ; vous ferez de l'intelligence humaine une sorte de capacité métrique ; tout y sera, excepté le génie, l'inspiration qui descend du ciel par une sorte d'effusion intime, pleine de dédain pour toute science empirique. Réduire l'intelligence humaine à l'état de simple collection d'idées expérimentales, mais c'est précisément nier le génie, tuer ce quelque chose de supérieur qui distingue l'intelligence de l'homme de l'instinct animal, c'est lui contester la plus noble de ses prérogatives. Cette inspiration supérieure, c'est le *mens divinior* non-seulement du poëte, mais encore du penseur ; c'est l'action divine dans l'âme humaine, c'est ce que nous appelons révélation.

Tentative impuissante ; l'intelligence humaine ne jaillit pas de l'accident, mais de l'Eternel ; elle porte en soi la mesure appréciative des faits, et dès le premier fratricide, Caïn fut maudit. Ce que la raison nous apprend, la chronologie de Moïse nous le confirme ; il n'y a pas dans l'âge de l'humanité d'époque rudimentaire du langage, d'épo-

que expérimentale de la pensée. La place manque à cette longue initiation. Les traditions antiques sont toutes muettes sur ce point, ou plutôt toutes protestent contre ce fait, en nous montrant, avec Moïse, l'humanité dès son berceau en communication avec Dieu pour puiser dans l'absolu l'idée de l'être et du bien.

Ainsi, la philosophie expérimentale nous représente l'humanité subissant toutes les évolutions du monde matériel, passant par la vie végétative pour arriver à la vie animale et de celle-ci à la vie humaine. Elle nous la peint en possession de la nature, du pain matériel qui nourrit le corps; mais qui lui communiquera le pain de la vie intellectuelle? Par quelle phase arrivera-t-elle à la vie de l'idée, à la conception de l'être absolu, de la destinée humaine? Elle ne sait que répondre. Et Moïse, saisissant cette philosophie impuissante à résoudre le problème, lui fait observer que ce qui constitue l'homme, l'humanité, ce n'est pas la vie matérielle, mais la vie intellectuelle; qu'en condamnant l'humanité à se former des signes, des mots, une langue, pour arriver ensuite à des idées produites par les sensations, c'est supprimer pendant des milliers d'années l'humanité elle-même.

C'est ici que sa psychologie profonde se manifeste dans les résultats les plus éclatants. L'homme se compose d'une double nature, l'une animale ou charnelle, l'autre spirituelle; à celle-là il faut pour son existence le pain matériel, à celle-ci la vie de l'idée, le pain intellectuel. L'âme a été unie au corps pour le vivifier; de même l'homme n'est lui-même et complet que lorsque la vie de

l'idée a commencé dans son intelligence. Aussi Moïse nous peint-il l'homme débutant par la vie intellectuelle, communiquant avec Dieu avant de communiquer avec la nature, vivant du pain céleste avant de vivre du pain terrestre, exerçant sa liberté dans la lutte du monde moral avant de l'appliquer à vaincre les résistances du monde physique. Et cette loi psychologique, Moïse nous l'exprime en ces termes, aussi profonds que célèbres : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod egreditur de ore Dei* (1). L'homme ne vit pas seulement du pain matériel, mais encore du pain intellectuel qui jaillit du Verbe divin ! Quelle grandeur dans ce point de vue philosophique ! On pourrait dire que Moïse procède comme Kant, il part de la cause pour arriver à l'effet, de l'intelligence pour arriver à la matière, de l'absolu pour arriver au relatif.

Méthode transcendante, qui étouffe la philosophie des sensations et qui rétablit l'homme dans le libre domaine de ses facultés !

(1) *Deuteron.*, VIII, 3.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

PRÉFACE v

THÈSE.

CHAPITRE PREMIER. — Moïse et la philosophie du XIXe siècle 1

ANTITHÈSE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE DEUXIÈME. — Les six jours de la Création 21

CHAPITRE TROISIÈME. — De l'homme et de l'origine du mal 118

CHAPITRE QUATRIÈME. — Unité de race et de langue 184

CHAPITRE CINQUIÈME. — Histoire critique de la Genèse.

§ Ier. — Époque antédiluvienne 240

§ II. — Déluge 257

§ III. — Tour de Babel. — Confusion des langues. — Dispersion des peuples. 279

§ IV. — Abraham 312

§ V. — Loth. — Ruine de la Pentapole 325

§ VI. — Ismaël, père de la race arabe 342

§ VII. — Circoncision. — Alliance divine 349

§ VIII. — Sacrifice d'Isaac. — Alliance du roi de Gérare . . . 360

§ IX. — Mort de Sara. — Premier contrat 369

§ X — Mariage d'Isaac. — Esaü et Jacob. — Droit d'aînesse . . 375

§ XI. — Jacob en Chaldée 380

§ XII. — Rencontre d'Esaü et de Jacob 390

§ XIII. — Les Hyksos ou rois pasteurs en Egypte. 398

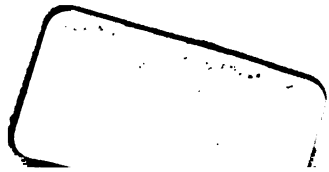
§ XIV. — Joseph. 412

§ XV. — Chute des Hyksos. — Les Hébreux et les monuments de l'Egypte. 434

Pages.

CHAPITRE SIXIÈME. — Chronologie de Moïse en harmonie avec celle des anciens peuples 467

§ Ier. — Epoque antédiluvienne 474

§ II. — Epoque mythologique, ou du déluge à Moïse. 493

BESANÇON, IMPRIMERIE DE J. JACQUIN.